

A photograph of two young women in school uniforms. The woman on the right is whispering into the ear of the woman on the left, who has a serious expression. The background is blurred, suggesting an outdoor setting.

Gail Godwin

Parce que c'est
nous

**JOELLE
LOSFELD
EDITIONS**

Gail Godwin

Parce que c'est nous

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Hélène Dumas

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

OceanofPDF.com

William Iredell Godwin

1905-1977

Oncle généreux

Sit tibi terra levis

(« Que la terre te soit légère »)

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

1

1958

Debout devant les plans des chambres universitaires étalés sur la table de conférence en palissandre, la doyenne de Lovegood College et la directrice de la résidence s'interrogeaient. Août avait été brûlant, pour le seul bonheur des producteurs de tabac qui engrangeaient alors leur précieuse récolte dans les séchoirs. Pas un souffle d'air n'entrait par les hautes fenêtres à guillotine dont les châssis avaient été l'un monté, l'autre descendu. Les fins voilages pendaient, aussi immobiles que dans un tableau. La doyenne avait interdit qu'on tonde les pelouses et qu'on prenne des douches jusqu'à la veille de la rentrée.

« Nous pourrions peut-être la mettre dans la salle Lanier, avec Eskew et Lindzey, proposait la directrice de la résidence. En 1948, quand nous avons retrouvé tous nos effectifs, nous y avons mis trois lits et trois placards, et les filles se sont si bien entendues qu'elles ont été les demoiselles d'honneur les unes des autres. »

Malgré la chaleur écrasante, Winifred Darden, en poste depuis trente et un ans, gardait le maintien raide d'une femme née au siècle précédent – ce qui en fait était le cas, bien qu'à la moitié de sa carrière elle eût fait passer sa naissance de l'autre côté de la ligne de démarcation. (« Surtout ne le dites à

personne, mais j'ai l'âge de ce siècle ! » mentait-elle gaiement aux nouvelles recrues.)

« J'imagine mal Eskew ou Lindzey demander à Feron Hood d'être leur demoiselle d'honneur, répondit la doyenne.

— Comme vous le savez, étant absente ce jour-là, je n'ai pas pu la rencontrer et lui faire visiter les lieux. Quelle impression vous a-t-elle laissée ? »

Susan Fox prit le temps de préparer sa réponse. Alors qu'elle entamait sa deuxième année à Lovegood College (bien que certaines aient continué à l'appeler *la nouvelle doyenne*), elle ne maîtrisait pas encore l'art sudiste du propos évasif. « Nous avons à Saxon Hall une professeure qui se serait jetée d'une falaise plutôt que de dire quoi que ce soit de négatif à propos d'une étudiante. Le pire qu'elle se permettait était : "Unetelle n'est pas très communicative." Une phrase qui a résonné dans ma tête pendant tout le temps que j'ai passé avec Feron Hood et son oncle.

— Pas très communicative, répéta aimablement Miss Darden. Et, par là, vous entendez... ?

— Du peu que son oncle m'a raconté, j'ai cru comprendre qu'elle avait... eh bien, connu une série d'infortunes plus importantes que nos étudiantes n'en ont habituellement vécu.

— Je vois », dit Miss Darden, qui ne voyait pas vraiment. « Peut-être pourrions-nous... Il reste la petite annexe de l'infirmerie que Mr. Sikes a transformée en chambre individuelle, en cas de quarantaine... ?

— La dernière chose dont ait besoin une fille qui, comme Hood, a été maltraitée, est de se sentir en quarantaine. Il lui faut une influence positive, stabilisante. J'ai pensé la mettre avec Jellicoe.

— Mais Jellicoe est déjà avec Chasteen ! Elles vont parfaitement bien ensemble. Leurs pères sont tous les deux dans l'agriculture.

— C'est vrai, et en même temps le but de l'université n'est pas de s'allier à une copie conforme de soi-même. Nous pourrions installer Chasteen dans la chambre Lanier qui, comme vous venez de le dire, est suffisamment grande pour trois. Eskew et Lindzey sont en seconde année. Elles se connaissent bien. Elles chouchouteront la jolie petite Chasteen.

— Vous dites que Hood a eu la vie dure et se montre plutôt renfermée, alors que Jellicoe m’a semblé étonnamment positive. Elle sait apprécier les choses. Quand, lors de leur visite, j’ai voulu entraîner la famille Jellicoe dans notre nouvelle aile et ses salles modernes, elle a dit aimer les hauts plafonds des pièces anciennes. Sa mère a proposé d’aller au moins voir ce qu’il pouvait y avoir d’intéressant de l’autre côté, mais elle a répondu : “Non, des tas de choses se sont passées ici, on les sent, et ça, ça me plaît.” Ce qui traduit une certaine profondeur de la part d’une fille de dix-huit ans, vous ne trouvez pas ?

— Elles se feront peut-être du bien l’une à l’autre. Quand j’étais à Saxon Hall, chaque étudiante avait le droit d’y avoir un cheval. Un seul. La règle était gravée dans le marbre depuis la création de l’établissement. Puis une fille très intéressante que nous voulions vraiment compter parmi nos pensionnaires a expliqué que son cheval ne pouvait pas être séparé de son ami le poney. Le cheval était un pur-sang très nerveux et le poney le calmait. En tant que directrice j’ai tranché, et décidé de prendre cette fille. Avec son cheval et son poney. Et ça a très bien marché. »

Ne sachant pas exactement laquelle de Hood ou Jellicoe représentait le cheval ou le poney, Miss Darden demanda à la doyenne de lui en dire un peu plus sur les mésaventures de Feron Hood.

« Son oncle a téléphoné et demandé à ce que je les reçoive. À la dernière minute, comme vous le savez. Il est avocat dans le comté de Lauren. Sa nièce avait débarqué dans son bureau sans prévenir. Traversé la ville depuis la gare routière avec sa valise et demandé s’il voulait bien l’accueillir. Il n’avait pas la moindre idée de qui elle était.

— Il ne connaissait pas sa nièce ?

— Il ne l’avait jamais vue. Elle est le fruit d’un très court mariage de feu son frère. Le couple avait divorcé peu de temps après sa naissance. Il n’avait plus entendu parler d’elle jusqu’à ce que le second mari de la mère demande à adopter l’enfant. Comme son frère venait de mourir, l’oncle s’était occupé des démarches. Ensuite les années ont passé. La mère est morte d’une chute, et la fille en a rendu son beau-père responsable, ce qui a provoqué un beau scandale. Mais au cours de l’enquête elle est revenue sur

ses accusations et a continué à vivre avec lui pendant plusieurs mois avant de s'enfuir. Elle s'est brièvement arrêtée à Chicago, où elle a dormi dans le parc, puis elle a décidé d'aller dans le Sud, chez son oncle.

— Donc elle savait qu'elle avait un oncle.

— Sa mère avait dû lui dire que, si la situation devenait intenable, elles en appelleraient à sa générosité. D'après ce que Hood a raconté à son oncle, ce n'était pas une famille heureuse.

— Je me demande pourquoi l'oncle a choisi Lovegood College.

— Oh, parce que sa grand-mère était une des premières étudiantes de notre université.

— Vraiment ? Quel était son nom de jeune fille ?

— Seawell, ou Sewell. Je l'ai noté. Mais lors de leur visite, je n'ai pas cherché à en apprendre plus sur la grand-mère, j'étais trop occupée à essayer de comprendre cette fille. Elle se montrait polie, mais n'en disait pas plus que ce qu'on lui demandait. J'ai eu l'impression que, tant qu'elle ne serait pas certaine d'être prise, elle resterait sur ses gardes.

— Je regarderai dans les archives, dit gaiement Winifred Darden. Cela signifie que Hood pourrait faire partie du Club des Filles et Petites-Filles de Lovegood. Cela l'aidera à s'intégrer. Nous avons tout gardé, vous savez, même les premiers albums de promotion, cousus à la main.

— Il y a un problème avec ses relevés de notes. Elle s'est enfuie avant de finir le lycée. Je leur ai dit que nous nous en occuperions.

— Va-t-il assumer les frais qui permettront à Feron de suivre l'ensemble des cours ?

— Plutôt deux fois qu'une. Il paye même un supplément pour qu'elle prenne des leçons de tennis. »

Qu'est-ce que cela doit être, se demanda Susan Fox, que d'avoir emménagé sur un campus à trente ans et de toujours y vivre à soixante-deux ? Winifred Darden n'était pas cachottière et avait discrètement semé des miettes autobiographiques qu'une personne attentive pouvait suivre. C'était l'histoire d'une fille bien née mais pauvre qui avait atteint l'âge de se marier pendant la Première Guerre mondiale alors que les jeunes

hommes partaient combattre, et qui avait gagné sa vie en s'occupant des enfants de gens riches chez qui elle habitait, jusqu'à ce que Lovegood College décide d'embaucher une directrice de résidence. Elle avait été recommandée pour ce poste par un ami de sa famille, membre du conseil d'administration de l'université. Lorsque, pendant la Dépression, les effectifs de Lovegood College avaient été divisés par deux, elle avait trouvé d'autres façons de se rendre indispensable et, quand la Dépression avait pris fin, elle allait vers ses quarante ans. (« Je remercie encore tous les matins ma bonne étoile pour ce toit solide au-dessus de ma tête, et, cela va sans dire, mon magnifique appartement de fonction. »)

Profitant du peu qui lui avait été donné, alors que, mis à part ses origines modestes, le sort avait toujours favorisé l'ambitieuse Susan Fox, qui avait connu de beaux jours jusqu'à ce que par sa faute, le ciel lui tombe sur la tête.

« Nous ferons tout ce que nous pourrons pour que ça marche, promet Darden.

— Autour de nous le monde change vite, Winifred. Qui sait ce qui va se passer dans les dix ans à venir ? Préparons-nous à nous adapter à l'esprit du changement sans renier les valeurs de Lovegood, et espérons que nous y arriverons.

— Oh Seigneur, j'aurai soixante-douze ans en 1968 », gémit Winifred Darden, oubliant un instant les quatre années qu'elle avait soustraites à son âge.

2

Jamais, au cours de sa longue vie, Feron Hood ne put décrire comme elle l'aurait aimé ce qu'elle avait ressenti en voyant pour la première fois Meredith Grace Jellicoe. Quand Feron était entrée dans la chambre, Meredith se tenait face à la fenêtre, absorbée dans la contemplation d'un petit objet noir qu'elle tenait dans sa main. Sentant une présence, la jeune fille s'était retournée, avait vite refermé l'objet et son visage s'était éclairé comme si c'était exactement celle qu'elle attendait qui venait de passer la porte.

« Tu es Feron ? demanda-t-elle. Je t'ai aperçue en bas sur le parking. Tu sortais ta valise de la voiture. Deux minutes plus tôt et tu rencontrais ma mère et mon frère, dommage.

— J'ai croisé dans l'escalier une femme et un jeune garçon. Il descendait en glissant sur la rampe.

— C'était Ritchie ! Il menaçait de le faire. Je suis Merry, celle qui partagera cette chambre avec toi. Quel lit préfères-tu, fenêtre ou coin ?

— Tu es arrivée la première. À toi de choisir.

— Je ne me suis encore assise sur aucun des deux. J'attendais que nous nous décidions ensemble.

— En fait, je préfère le coin.

— Vraiment ? Tu es sûre de ne pas vouloir être près de la fenêtre ?

— J'ai un faible pour les encoignures. » (De là, on pouvait voir qui arrivait avant d'être vue.)

« Bon, si tu en es certaine. » La jeune fille s'avança et montra à Feron un petit compas. « Mon frère me l'a prêté, il y tient beaucoup. Il doit penser que j'en ai plus besoin que lui. C'est un compas de l'aviation qui date de la Seconde Guerre mondiale. Il sait que c'est difficile pour moi d'être loin de notre famille et il m'a montré comment, puisque cette fenêtre donne sur l'ouest, je peux déterminer la direction exacte de notre maison de Hamlin. »

Feron avait dû dire quelque chose. Ou peut-être pas. Quand elles furent devenues plus proches, Merry lui avoua : « Tu sais, Feron, quand je parle et que tu ne réponds pas, j'ai toujours peur d'avoir dit quelque chose qui t'ait mise en colère. »

Mince et petite, Merry donnait une impression d'être... d'un seul morceau, si une telle expression pouvait décrire quelqu'un. Tout était contenu en elle. Comme si Dieu, en la créant, s'était donné beaucoup de mal pour la colorier sans que rien ne dépasse. Elle avait des traits réguliers et des cheveux blond miel coupés aux épaules. On aurait pu la dire jolie, si ce n'est que son nez était trop long. Feron débordait du contour, et, assez grande pour avoir pris l'habitude de se tenir voûtée, elle ne pensait pas ne pas être attirante, mais jolie, certainement pas.

Après avoir vidé leurs valises, qui avaient été entre-temps montées par Mr. Sikes, un homme musclé et sans âge, les deux filles faisaient leur lit.

« Le voyage d'aujourd'hui a été long ? demanda Merry.

— Non, j'arrive de Pullen.

— Oh c'est vrai. Tu vis à Pullen avec ton oncle. Miss Darden me l'a dit. »

Et elle t'en a sans aucun doute raconté bien plus, pensa Feron, qui, après que Miss Darden s'était précipitée vers son oncle et elle à l'entrée et les avait entraînés dans le salon de réception, avait eu droit à un petit laïus sur Meredith Grace, charmante fille de la famille Jellicoe, des producteurs de tabac. Puis la délicate vieille dame leur avait montré un ancien album cousu à la main, et Oncle Rowan, visiblement ému, avait longuement contemplé la photo de la promotion 1875, celle de sa grand-mère, avant de s'éclipser en toute hâte car il avait rendez-vous au Walter Raleigh pour le déjeuner.

« En fait, dit Feron, je suis née à Pullen. Ma mère y a rencontré mon père.

— Miss Darden m’a appris que tu venais de perdre ta mère. J’espère que tu ne m’en veux pas de t’y avoir fait repenser. Je ne peux pas imaginer ce que ça doit être. Elle était malade ou...

— Non, elle est tombée et sa tête a heurté le radiateur. C’est moi qui l’ai trouvée en rentrant de l’école. »

De simples faits, très résumés. C’était ce que tu faisais. Recommencer sur une page blanche à chaque nouvelle rencontre.

« Oh Feron, je suis désolée. J’adore ton prénom. Il vient de ta famille ?

— C’est celui d’une actrice que ma mère avait vue jouer dans un film. Elle aimait sa sonorité. Elle n’était pas certaine de son orthographe. Il y a en Irlande un village dont le nom se prononce comme Feron, mais qui s’écrit Farran, or nous ne le savions pas. C’est un homme assis à côté de moi dans un bus qui m’en a parlé. Et toi ? Y a-t-il quelqu’un qui t’appelle “Meredith Grace” ?

— Ça dépend. L’adjoint de mon père dit “Miss Meredith”. Mon frère “Merry Grape”, parce que ça le fait rire. Quand Papa veut se montrer sévère il énonce les deux prénoms l’un après l’autre. Moi, je me suis habituée à Merry. J’aimerais bien que tu m’appelles comme ça. »

Tout en bordant au carré son drap de dessous, Feron sentit son beau-père, Swain, se matérialiser derrière son épaule droite. « Ce drap doit être assez tendu pour qu’une pièce de vingt-cinq cents y rebondisse. » Petite, elle y avait vu une remarque gentiment instructive, comme s’il avait partagé avec elle un savoir acquis dans l’armée. Quand elle fut plus grande, il commença à guetter l’erreur qu’elle commettrait. Ses observations prirent un tour dépréciatif, et sa voix provint de plus bas dans sa gorge. « Qu’est-ce que c’est que ce sabotage ? Je t’ai pourtant appris à faire un lit au carré, non ? Tu n’écoutes rien. » Maladroite, négligente, souillonne, brouillonne. Une vraie cochonne, lorsqu’il voulait marquer son dégoût. Il la préférait avant, quand on ne pouvait pas voir qu’elle devenait une femme. Et quand cela devint évident, il se mit à la tourmenter d’une nouvelle manière.

3

Afin de familiariser les nouvelles étudiantes avec les traditions de Lovegood College et de les relier à la communauté, une reconstitution historique était organisée dans la chapelle. On fit asseoir les première année sur les bancs de devant, les lumières s'éteignirent, le professeur de musique joua sur le grand orgue les premières notes de l'hymne universitaire, « How Firm a Foundation », et le long de l'allée centrale avancèrent deux par deux les seconde année, une bougie allumée à la main, chantant à tue-tête les paroles exaltantes de l'hymne. Arrivées à l'avant de la chapelle, elles se séparèrent pour aller dans les allées latérales rejoindre leur place en file indienne, sauf celles qui jouaient dans le spectacle et qui se précipitèrent vers l'arrière-scène.

*Non, je ne désertai pas devant ses ennemis ;
Cette âme, que tout pourtant s'efforcera d'ébranler
Jamais, oh non jamais je ne l'abandonnerai.*

Feron, que sa vie avait peu habituée à l'écoute des hymnes, fut bouleversée par ce dernier vers. Elle se détourna vite, afin de cacher son émotion à Merry qui était à côté d'elle, mais déjà Merry prenait sa main et la gardait, protégée entre les siennes. Toute compagne comme elle, attentive et affectueuse, aurait naturellement cru que Feron pensait à sa mère disparue, alors que Feron regrettait et désirait une chose sur laquelle elle ne pouvait pas mettre de nom.

Vint ensuite la pièce racontant la genèse de Lovegood College. Miss Elizabeth McCorkle, la professeure d'histoire, autrice et metteuse en scène, tenait aussi le rôle du fondateur de l'université. En haut-de-forme, cravate foulard, redingote et pantalons à raies, Horace Lovegood, homme d'affaires prospère et doyen de l'Église presbytérienne, sillonnait la ville afin de réunir l'argent nécessaire à la construction d'un établissement d'enseignement supérieur de premier cycle pour jeunes filles sur le terrain de dix hectares qu'il offrait à la future université.

Les donateurs quittèrent ensuite la scène, laissant seuls Horace Lovegood et un de ses amis, lui aussi en haut-de-forme, à qui il faisait part de son rêve : un institut qui répondrait aux besoins de jeunes filles brillantes, comme l'aurait été sa jeune sœur si elle n'avait pas succombé au typhus.

« Je veux un lieu où elles pourront bénéficier de cet enseignement fondamental que leurs frères considèrent comme un droit de naissance. Et elles auront bien entendu aussi des cours d'arts décoratifs et appliqués. »

Tandis qu'il prononçait ces mots, un rideau de gaze se leva, révélant un décor peint représentant, au milieu d'un paysage charmant, le bâtiment de Lovegood College, très semblable à ce qu'il était encore, avec ses colonnes doriques hautes de trois étages. Depuis les coulisses, on entendit une note de diapason à soufflet et un trio de voix invisibles chanta a cappella l'ambitieux projet d'enseignement pour jeunes filles de Horace Lovegood, mélodie dont chaque strophe était suivie du refrain :

*En ce saint lieu loin des conflits
En quête de vie intellectuelle
Elles peuvent réfléchir et apprendre
Réfléchir et apprendre*

Les lumières baissèrent. L'orgue entonna une musique funèbre, tandis que résonnaient derrière la scène des coups de fusil et des cris d'agonie. « Le destin cependant avait d'autres desseins », commença Miss McCorkle en Horace Lovegood. « Au moment même où mon institut allait être achevé, la Guerre entre les États éclata et le bâtiment devint un hôpital confédéré. »

Au lieu de se lancer dans les études, les jeunes filles de la région couvrirent leurs boucles de coiffes d'infirmières et se précipitèrent en scène vêtues de tabliers ensanglantés, portant de déplaisants récipients. Puis disparurent aussi vite.

Les lumières brillèrent à nouveau, une silhouette masquée vêtue d'un justaucorps arriva en dansant, enleva son haut-de-forme à Horace Lovegood, drapa ses épaules d'un châle à franges, et repartit, dansant toujours. Debout devant le décor peint, le fondateur de l'institut, tête nue (Miss McCorkle avait adroitement gominé ses cheveux), expliqua au public qu'il lui parlait maintenant « depuis l'endroit où il reposait à jamais ».

« Après la guerre vint la reconstruction, et notre noble bâtiment fut de nouveau réquisitionné, cette fois par le gouvernement fédéral, qui y abrita le Bureau des réfugiés, des affranchis et des terres abandonnées. De nouveaux jours sombres s'ensuivirent, pendant lesquels les locaux mal entretenus se détériorèrent. Mais malgré tout, Lovegood College ouvrit enfin ses portes aux jeunes filles en 1872. Un événement que j'ai raté à sept ans près, alors que j'en avais déjà quatre-vingt-dix quand je suis parti. Mais Lovegood est là... et elles, elles sont là... »

Le fantôme du fondateur s'éclipsa, remplacé par des jeunes filles en robes victoriennes froufrouantes. Elles déambulèrent en silence devant les colonnes peintes, puis se laissèrent gracieusement tomber sur le sol où elles s'immobilisèrent en un *tableau vivant*¹.

Une longue silhouette se leva dans le public et monta les marches vers la scène, ses chevilles fines oscillant légèrement sur ses talons hauts. C'était la mélancoliquement belle Miss Maud Petrie, professeure d'anglais et de création littéraire de Lovegood. Effleurant le col montant de son chemisier et semblant sur le point de céder à une vive émotion, elle dit que le poème qu'elle allait lire avait été écrit par Mary Louisa Summerlin, poétesse de la promotion 1918 de Lovegood College. De la grande poche de sa jupe fluide, elle sortit une feuille de papier, puis elle mit les lunettes de lecture qui pendaient à son cou par une chaîne, et entama « The Melodies of Lovegood College » :

*J'ai rêvé que je grimpais l'escalier tournant
Qui menait à notre chambre d'autrefois*

*La lune éclairait mon ancien lit
Dissipant l'obscurité présente*

Portée par la voix aux tonalités sépulcrales de violoncelle de Miss Petrie, l'élégie flottait dans l'ombre de la chapelle, laissant derrière elle des mots et des images éparpillées.

*Musardant sur la pelouse jusqu'au crépuscule tombant...
Dans la douceur des liens amicaux...*

*Les étoiles s'effacent, une à une,
Autour de la lune montante...*

*Loin des provocations et des querelles...
Heures précieuses de songes solitaires...
La lune éclaire mon lit...*

*Arrivée à la fin de mon voyage,
Je grimperai l'escalier...*

Dans l'ombre de la chapelle, Feron essayait de ne pas penser à sa vie d'avant sa vie présente. Chacune faisait paraître l'autre irréaliste. Les sentiments exprimés par la poétesse idéaliste devaient lutter contre les sentences dégradantes qui hanteraient peut-être toujours Feron.

« Ta mère est une menteuse congénitale.

— Ma mère est une menteuse génitale.

— Ha, ha ! Ça aussi, oui. Ça aussi !

— Tu ne réfléchis pas. Je dois donc le faire pour toi.

— Tu te crois adulte, mais tu ne tiendrais pas une heure hors de cette maison.

— C'est mon droit.

— Légalement tu m'appartiens. »

Feron pensa alors à la fille assise près d'elle sur le banc. Une fille bien telle que Merry était-elle née ainsi, ou cela avait-il été semé et cultivé, année après année, par les gens qui l'avaient éduquée afin qu'elle choisisse la bonté et l'honnêteté, eux-mêmes ayant poussé dans le sol riche de leurs ascendants ?

Mais qu'arrivait-il lorsqu'on avait été élevée par des êtres que la vie avait déçus et qui vous le disaient continuellement, qui s'étaient retirés en eux-mêmes et jouaient avec la vérité quand cela servait leurs intérêts ?

Et si l'on s'enfuyait loin de telles influences, était-il possible d'adopter un caractère agréable, comme on enfile un déguisement, et de s'entraîner, de s'entraîner jusqu'à ce que personne, en dehors de vous-même, ne sache ce que vous étiez avant ?

1. En français dans le texte. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

4

« **P**renez cette bergère, Feron. C'était le fauteuil préféré de mes élèves à Saxon Hall, quand j'en étais doyenne. Vous vous adaptez à Lovegood ?

— Oui, je crois, madame.

— Meredith Grace et vous semblez bien vous entendre. Ou Merry, comme elle préfère qu'on l'appelle.

— Oui, très bien.

— D'après mon expérience il y a quatre sortes de camarades de chambre. Celles qui ne s'entendent pas du tout. Celles qui se supportent mais se font chacune d'autres amies. Celles qui adoptent une amie commune et forment un trio. Et enfin celles qui nouent immédiatement un lien et préfèrent leur compagnie réciproque à toute autre. Merry et vous, vous me paraissez appartenir à cette dernière catégorie.

— Merry est facile à vivre. Il n'y a rien de sournois en elle. Nous sommes à l'aise l'une avec l'autre.

— J'en suis heureuse. Bon, Feron, je viens de recevoir vos relevés de notes. Après avoir été excellentes pendant trois ans, elles ont drastiquement baissé, et ensuite vous n'avez plus aucun résultat.

— Oui, madame. C'était un moment difficile. Il me manque des notes parce que j'ai quitté le lycée avant la fin de l'année scolaire.

— Votre proviseur a gentiment accompagné son envoi d'une lettre. Il voulait s'assurer que j'avais conscience des tensions qui avaient pesé sur vous. Il ne m'a rien révélé que je n'avais pas déjà appris lorsque votre oncle

m'a téléphoné, mais il est toujours bon d'avoir plusieurs sons de cloche. Entre-temps j'ai parlé à vos professeures de Lovegood. Elles sont toutes contentes de vous, même Mrs. Sprunt.

— J'ai toujours eu des difficultés en maths.

— Mrs. Sprunt dit que c'est parce que vous avez des lacunes trop importantes en géométrie, mais que vous rattraperez ça.

— J'espère.

— Jusqu'ici, Lovegood semble bien vous convenir. Peut-être est-ce le moment pour moi d'ajouter que vous pouvez compter sur une oreille discrète dans ce bureau, si jamais vous ressentez le besoin d'en dire plus sur cette période pénible. »

Là, Susan Fox choisit de ne pas appliquer la méthode qu'elle utilisait autrefois à Saxon Hall, où elle avait navigué en capitaine et suivi son instinct. À Saxon elle se serait lancée (Dites-moi, Feron, comment était-ce, quand vous avez dormi dans ce parc, à Chicago ? Vous n'aviez pas trop froid ? À quoi pensiez-vous ?). Soit la fille se sentait désarmée et se répandait en confidences, soit elle se renfermait, mais qu'est-ce que Susan Fox avait à y perdre ? Pleine d'assurance, avant sa chute, la doyenne de Saxon Hall aurait attendu, puis de nouveau attaqué.

Mais ici, on était à Lovegood, où Susan Fox, devenue plus humble, repartait de zéro et s'initiait à l'art sudiste du propos évasif. « Vous savez, Feron, après avoir écouté pendant des années ce que me racontaient des filles assises comme vous dans cette bergère, il n'y a pas grand-chose qui puisse m'étonner. Souvenez-vous-en.

— Oui, madame. Merci, madame. »

« Florence, je vous en prie, entrez.

— Oui m'dame, le temps de reprendre mon souffle. » Florence Rayburn, cheffe cuisinière de Lovegood, n'avait pas monté le majestueux escalier tournant qui menait au bureau de la doyenne depuis qu'elles avaient fait connaissance, un an plus tôt.

« Asseyez-vous là, Florence. » La doyenne montra d'un geste la bergère.

« Vous l'avez transportée jusqu'ici depuis Boston.

— Vous vous en souvenez ! Oui, les filles semblent s’y sentir à l’aise. Quoique pas *trop* à l’aise. Le dossier haut oblige à se tenir bien droite. »

La doyenne se félicita de voir la cuisinière s’installer tout au fond du fauteuil. L’année précédente, quand elle l’avait invitée à s’asseoir, Florence s’était figée dans une attitude trahissant une réticence proche du rejet.

Un pas vient d’être franchi, se rappela avoir pensé la doyenne. Eh bien soit, se dit-elle, maintenant, trouvons d’autres barrières à faire tomber.

« Quelques idées me sont venues, Florence, si vous me permettez. Vous vous souvenez de la discussion que nous avons eue l’année dernière à propos des pommes de terre ?

— Certainement, les peler chaque jour prend du temps, mais les filles adorent l’écrasé de pommes de terre.

— Avez-vous entendu parler de leur nouveau conditionnement ?

— Vous voulez dire en plats tout préparés ?

— Il s’agit de quelque chose de plus récent. Quelqu’un pèle les pommes de terre, les coupe en morceaux, les empaquette et les congèle. Il ne reste plus qu’à ouvrir le sachet et à en plonger le contenu dans l’eau bouillante. Je propose que nous en achetions, disons pour une semaine – il faudra que nous déterminions combien –, que nous les écrasions, puis nous verrons quel goût elles ont. Et si les filles les trouvent bonnes. Vous êtes d’accord pour tenter l’aventure ?

— Oui, mais...

— Tout dépendra de ce que les filles en pensent. Et voici maintenant une autre de mes idées lumineuses, si ça ne vous ennuie pas. Je voudrais que celles qui suivent des études de gestion en acquièrent une expérience pratique, plutôt que de seulement travailler en classe sur des problèmes imaginaires. J’aimerais que vous leur montriez comment vous organisez vos commandes, calculez les quantités et les prix, évaluez les problèmes inhérents à votre travail, casse du matériel et détérioration des aliments – tout ce que celle qui dirige une cuisine doit prévoir.

— Cela concernera-t-il toutes celles qui suivent les cours de gestion ?

— Pas toutes en même temps, certainement pas. Deux ou trois à la fois. Elles prendront des notes, retourneront en classe, taperont leur rapport et

feront leurs calculs. Êtes-vous prête à leur montrer comment vous dirigez votre royaume ?

— Tant que ce n'est pas aux heures de repas.

— Bien sûr que non, nous trouverons les moments qui vous conviennent le mieux. Alors vous êtes d'accord ?

— Je n'ai jamais rien entendu de pareil, madame la doyenne, mais je ferai de mon mieux.

— Merci, Florence. » La doyenne se leva, et la cuisinière abandonna immédiatement son fauteuil. « Nous en reparlerons dès que j'aurai mis tout cela au point. »

Au-dessus du bureau de la doyenne était accroché le blason de Lovegood College, exécuté par une brodeuse anonyme qui maîtrisait une impressionnante variété de points. Même Winifred Darden, arrivée après que ce travail avait été accompli, ne pouvait fournir le nom de cette femme. (« Quand j'ai pris mon poste ici, il y a trente et un ans, il était accroché sur ce mur, et le soleil ternissait ses couleurs. Il est beaucoup plus à son avantage là où il est maintenant. »)

L'université avait pour devise *ESSE QUAM VIDERI*. « Être plutôt que paraître. » La doyenne avait tout d'abord eu envie de déplacer le blason, en prenant soin de ne pas l'exposer directement à la lumière du jour, et de le remplacer par une œuvre plus à son goût. À Saxon Hall, elle avait choisi les deux versions, hiver et été, d'une imposante demeure coloniale. Elle les avait achetées chez un antiquaire et les avait fait encadrer dans un beau bois de chêne. Quand, peu après qu'elle avait pris son poste, quelqu'un lui avait demandé s'il s'agissait d'une maison de famille, elle avait pensé « pourquoi pas ? » et avait ensuite toujours biaisé. « Non, je les ai trouvées dans une boutique d'antiquités, mais elle me rappelle celle de mon grand-père. »

Elle n'avait eu aucun scrupule à débarrasser son bureau de l'austère portrait sur lequel Horace Lovegood semblait étranglé par sa cravate et à le mettre dans la salle d'attente. Mais les jours et les semaines passèrent et le blason brodé était resté à sa place d'honneur. Il semblait lui avoir imposé sa volonté. J'étais là bien avant toi et j'y serai encore bien après ton départ.

ALTIORA PETO, telle était la devise de Saxon Hall. « Je vise plus haut. » Dans la vie antérieure de Susan Fox, la plupart des gens, y compris elle-même, s'étaient acharnés à vivre à l'inverse de la devise de Lovegood, à paraître plutôt qu'à être. Et oui, il y avait eu un temps pour paraître, un temps pour s'élever, lutter bec et ongles, vaincre les autres, affirmer son droit à « viser plus haut », laisser son soi-apparemment-méritant rouler des mécaniques jusqu'au sommet. Puis, tombée en disgrâce, elle avait connu les mornes vallées de l'humiliation et de la haine de soi. Lorsque Florence avait, dans son langage familier, utilisé le verbe *transporter*, une image drolatique d'elle-même était venue à l'esprit de Susan Fox, elle s'était vue avançant péniblement sur la grande route de la vie, soulevant sa jupe pour traverser la ligne de démarcation entre les États du Nord et ceux du Sud, la fameuse bergère sur le dos.

OceanofPDF.com

5

« **Au Moyen Âge**, le fief était la terre que possédait un seigneur féodal », dit Miss McCorkle. Elle dictait en rafales le contenu de ses fiches, format 12 / 21, et les filles écrivaient dans leurs cahiers aussi vite qu'elles le pouvaient, car c'est ainsi qu'elle menait ses cours. Plus on rassemblait sur ses pages de mots extraits des fiches de Miss McCorkle, plus le quiz du vendredi serait facile. « Mais, dans son usage moderne, "fief" en est arrivé à signifier un domaine que l'on contrôle. »

Lovegood College était en soi un ensemble de petits fiefs. Miss McCorkle contrôlait ce qui se passait dans la cabane Quonset¹ qui n'aurait dû lui servir de salle de classe que jusqu'en 1947, date à laquelle la nouvelle aile de Lovegood fut terminée. Mais, persuadée qu'une promenade au grand air ne pouvait que faire du bien à de jeunes corps et qu'enfiler une pèlerine et passer d'un endroit à un autre stimulait les esprits, elle y était restée. La cabane lui rappelait l'école à salle unique de son enfance. Les jours les plus froids, elle allumait les deux poêles à pétrole et gardait autour de son cou son écharpe en tartan aux couleurs des McCorkle jusqu'à ce qu'échauffée par son enseignement elle l'enlève comme une danseuse se débarrasse de son boa de plumes. Quand elle voulait faire entrer un concept dans les têtes de ses étudiantes, elle inventait des scénarios qui les déconcertaient (« Lorsqu'on perd la trace de ce qui est arrivé dans le passé, ou qu'on ne se donne jamais le mal de le découvrir, autant ouvrir toutes grandes les portes de la ville et inviter les barbares à venir boire un thé »).

Pendant ce temps, de l'autre côté, dans la « nouvelle aile », comme elle était encore appelée une décennie plus tard, Mr. Phillips, diplômé de philosophie, présidait à l'étude de la Bible. (Interrogation surprise sur le Premier Livre de Samuel. Question : Comment Samuel a-t-il répondu à la voix qui, par trois fois, l'a appelé dans la nuit ? Réponse : « Me voici. » Samuel, I, 3:2. Question : Comment Samuel a-t-il répondu après qu'Éli lui a suggéré que c'était peut-être l'Éternel qui l'appelait ? Réponse : « Parle, Éternel, car ton serviteur écoute. » Samuel, I, 3:9.)

Et la belle Miss Petrie, détentrice d'un master d'anglais et professeure de littérature et d'écriture, lisait peut-être dans sa classe, de sa voix aux sombres tonalités de violoncelle, tandis que le docteur en psychologie Alistair Worley, après avoir distribué des feuilles encore humides qui dégageaient l'odeur de la ronéo, entraînait ses étudiantes dans une conversation animée à propos de la congruence sur leur vie du sujet du jour : combats qu'avaient eu à mener des personnages célèbres ayant une personnalité dissociée et un moi clivé (saint Augustin, Tolstoï, Paul Bunyan², Perséphone), croustillants temps forts de l'analyse de Dora par Freud, ou, sujet qui donna lieu à une session inoubliable, la virginité telle que la présentait un article de magazine qui se finissait par cette phrase : « Mais il y avait une chose qui manquait à Queenie. » Mr. Worley proposait des cours du soir gratuits à toutes celles qui se portaient volontaires pour taper ses stencils et les tirer.

À l'avant du rez-de-chaussée, dans le bâtiment principal, une salle abritait les cours de maths et de sciences de Mrs. Eloise Sprunt, qui, au lieu de devenir architecte comme elle en avait eu l'intention, avait épousé son professeur en cours de route. Conquise au premier regard par les lignes classiques de la vieille bâtisse en brique, elle s'était donné la peine de regarder les dessins réalisés en 1858 par le futur architecte de l'université et y avait trouvé, entre autres choses, une esquisse de ce qu'il proposait de construire (« D'après Hart House, Richmond, 1610 »). On y voyait les mêmes doubles-fenêtres à guillotine que celles de sa classe, les quatre colonnes doriques et la même façade que l'actuelle. L'auteur s'était inspiré d'une demeure Stuart, et non géorgienne comme elle l'avait pensé tout

d'abord. Elle était maintenant veuve, ses enfants avaient la trentaine, elle vivait dans un élégant appartement du centre-ville qu'elle avait aménagé selon ses propres plans, et elle allait travailler à pied. Toute étudiante assez téméraire pour prétendre n'avoir jamais été bonne en maths ou en sciences se voyait gratifiée du « Fort Froncement », une expression faciale quelque part entre la pitié et le mépris. En douze ans à Lovegood College, Mrs. Sprunt n'avait jamais recalé une de ses étudiantes, quelle que soit la matière, trigonométrie et physique comprises. Elle avait confiance en leurs réserves cachées, il lui suffisait de leur faire dépasser le préjugé désuet selon lequel les maths et les sciences étaient « pour les garçons ».

1. Bâtiment militaire semi-circulaire préfabriqué en acier.
2. Bûcheron géant mythique auquel on attribue la création des Grands Lacs et des montagnes Rocheuses.

6

Merry Jellicoe avait eu hâte, trop peut-être, elle le savait, de s'enfoncer dans la sombre étreinte de son lit dès qu'aurait résonné la sonnerie d'extinction des feux. Elle étira ses jambes sous le drap frais en se réjouissant d'avoir affronté une nouvelle journée. Et maintenant, elle allait contempler le ciel nocturne qui s'étendait à l'est. Bien que risquant sérieusement de se retrouver face à la porte plutôt qu'à la fenêtre, elle avait eu raison de laisser Feron choisir le lit qu'elle préférait.

Quand la lune se montrait, elle pouvait, grâce à Ritchie et son compas, déterminer la position que l'astre occupait par rapport à leur maison. S'il n'y avait que les étoiles, elle recomposait les constellations telles qu'elles apparaissaient au-dessus des cinq fameuses granges noires des Jellicoe. Si les nuages menaçaient ou que la pluie tombait, elle avait aussi en réserve des images de leur propriété par mauvais temps.

En dehors des camps de vacances organisés par leur paroisse, elle n'avait jamais dormi loin de chez elle. Et comme alors Ritchie avait été là, lorsque le reste de la famille lui manquait trop, elle allait chez les plus jeunes, « voir si tout va bien pour mon petit frère ».

À Lovegood, au début, le manque avait été suffocant. Et comme elle l'avait expliqué à la doyenne Fox lors de leur entretien, elle avait fait de son mieux pour ne pas le montrer.

« Une fille de mon âge ne devrait pas ressentir ça, lui avait-elle dit.

— Cela signifie généralement qu'on est heureux chez soi.

— Notre famille est très unie. Nous ne sommes que quatre, mais nous faisons beaucoup de choses ensemble. Pendant la pleine saison, nous travaillons tous sur l'exploitation. Mon petit frère et moi dirigerons un jour Jellicoe Enterprises. C'est pour ça que j'ai été envoyée ici et non à Meredith, où était Maman. On m'a donné le nom de son université, vous savez, mais Lovegood a un meilleur niveau en ce qui concerne la gestion.

— Oui, nous pouvons être fières de cette filière. Dommage que tant d'étudiantes en arts libéraux ne se décident pas à y participer. Les bases de la comptabilité, sans parler de la sténo, peuvent être utiles à toutes.

— J'aime beaucoup la sténo. J'utilise chaque jour de nouveaux symboles. C'est comme, disons, se préparer à entrer dans quelque société secrète.

— Jolie comparaison. Quels sont vos autres cours préférés ?

— Oh, ceux de littérature et d'écriture. J'adore Miss Petrie. Tout le monde l'adore. Quand elle nous lit en classe *Le Paradis perdu*, on entendrait une mouche voler. Et dans ses ateliers d'écriture, elle nous explique ce qui fait qu'une nouvelle est réussie. Quant à l'histoire, je crois que c'est l'originalité de la méthode de mémorisation de Miss Corkle qui me plaît beaucoup.

— Feron m'a dit que vous vous entendiez bien.

— C'est vrai ? Oh, j'en suis vraiment heureuse ! Je n'ai jamais rencontré personne comme elle.

— En quel sens ?

— Eh bien, elle s'exprime de façon complexe. Si elle veut vous convaincre de quelque chose, elle dira souvent exactement le contraire en espérant que vous réagirez.

— C'est ce qu'on appelle l'ironie.

— Ah oui ? Et quand on commence à la connaître, elle est très drôle. Sans donner dans la franche plaisanterie, mais d'un humour détourné, pince-sans-rire. Elle est plus compliquée que toutes les filles que j'ai connues jusqu'ici. Être avec elle fait comprendre qu'on ne sait rien. J'espère seulement ne pas lui paraître trop banale.

— Après vous avoir entendues l'une et l'autre, je dirais que vous allez bien ensemble. »

Merry ne pensait pas que Feron puisse imaginer à quel point ses proches lui manquaient. Contrairement à elle, Ritchie adorait être loin de chez eux et à douze ans, il projetait déjà de partir à la découverte du monde. Comment cela se faisait-il ? Est-ce que ceux qui ne souffraient pas de l'éloignement portaient leur foyer en eux ? Et il y avait aussi ceux qui voulaient oublier d'où ils venaient. Elle savait que Feron en faisait partie.

Feron, comme tous les soirs après l'extinction des feux, lisait sous les draps avec sa lampe de poche, ce qui était interdit par le règlement. La lueur qui se dégageait de son lit rappelait à Merry les cocons des chenilles qui infestaient les cerisiers des Jellicoe chaque printemps. Non que ces créatures aient eu beaucoup de temps pour poursuivre leur cycle. Ritchie adorait les déloger à l'aide d'un puissant jet d'eau en criant « Mourez, vermines ! Mourez ! ». Elle préférait les faire tomber à l'aide d'une longue perche cloutée.

Devant cette habitude qu'avait Feron, Merry hésitait. En ne la dénonçant pas, se montrait-elle complice ? Mais en prévenant Feron qu'elle devrait la dénoncer si elle n'arrêtait pas, elle risquait de perturber la bonne entente dont la doyenne Fox avait parlé. Provoquer la colère, ou le dédain de Feron.

Seulement, ce jour-là, Miss Darden avait mis Merry au courant de quelque chose que Feron ne savait pas. *Et je dois m'assurer qu'elle ne va pas gâcher ce qui va arriver.*

« Justement, je voulais vous voir », lui avait dit Miss Darden un peu plus tôt. Bien qu'il fût tout à fait évident qu'elle avait attendu Merry à la sortie de la salle de comptabilité. « Je voulais vous mettre au courant de ce qui va se passer ce soir après l'extinction des feux. Feron va être nommée membre du Club des Filles et Petites-Filles de Lovegood. C'est la seule organisation autorisée à rôder dans le noir pour surprendre celle qu'on intronise. Parce que cela arrive rarement. Et, vu ce que cela représente, c'est une tradition qu'on respecte. »

Il était arrivé dans le passé que ces séances nocturnes tournent mal, ou soient gâchées. Une fois, la camarade de chambre de la nouvelle recrue

s'était effondrée. « Ce fut le coup fatal, raconta Miss Darden. Dès le premier jour, cette fille ne s'était pas sentie à sa place parmi nous. Et voilà qu'on entraînait sa compagne en chantant dans le noir vers une chose dont elle était encore exclue. Nous avons eu beau lui expliquer qu'il s'agissait d'un club réunissant celles qui avaient une mère ou une grand-mère ancienne élève de Lovegood, elle est restée inconsolable et nous a quittées peu après. Et que faire lorsqu'une autre fois nous avons surpris les deux compagnes en train de jouer au poker à la lumière d'une bougie ? Situation délicate. Toutes deux violaient le règlement. Comment fallait-il réagir ? Eh bien, la tradition a été respectée, comme si de rien n'était, mais elles sont ensuite passées toutes les deux en conseil de discipline. »

Et il y avait aussi eu l'humiliation de celles qui avaient été entraînées à la cérémonie la tête couverte de bigoudis ou le visage enduit de crème de nuit. Si seulement on les avait prévenues !

« Quand je suis arrivée ici en 1927 pour diriger la résidence universitaire, le Club ne comptait que trois membres, mais ce chiffre avait doublé dix ans plus tard, et j'ai pensé qu'il nous fallait un "informateur" secret et que j'étais la personne idéale pour endosser ce rôle. »

Feron ne mettait ni bigoudis ni crème de nuit, dit Merry à Miss Darden.

« Il y a une chose que je ne comprends pas. Est-ce que la mère ou la grand-mère de Feron était...

— Il s'agit de son arrière-grand-mère paternelle. La grand-mère de son oncle et de son père, Sophie Sewell Hood, était dans la troisième promotion de Lovegood, celle de 1875. Elle a laissé tomber ses études un an plus tard pour se marier.

— Comme ma mère », dit Merry, tout en rectifiant intérieurement l'image qu'elle se faisait de Feron. Non plus seulement la fille solitaire sans parents ni foyer, mais aussi la descendante d'une femme qui avait vécu dans ce vieux bâtiment et dont le nom n'était pas oublié.

« Feron, s'il te plaît, éteins ta lampe. Fais-le pour moi. S'il te plaît, fais-le pour moi. »

À la grande surprise de Merry, le cocon phosphorescent disparut immédiatement.

« J'allais de toute façon arrêter de lire. » La voix de Feron résonna, nonchalante, dans le noir.

Très vite, sa respiration se fit régulière. Merry se mit alors à rêvasser en traçant des signes de sténo sur son drap de dessous. Puis on frappa doucement à leur porte, et quand elle ouvrit les yeux un groupe de filles, le bas du visage éclairé par des bougies, entourait le lit de Feron. Quelqu'un donna tout bas la note et cinq ou six voix se mirent à chanter comme dans un murmure.

*Mères, embrassez vos filles
Et élevez-les dans la joie ;
Apprenez-leur à marcher d'un pas ferme,
Sans reculer devant le conflit ou la tristesse
Nous marchons maintenant invisibles à côté de vous,
Esprits fidèles qui nous guident encore.
L'amour d'une mère dure toujours.*

Feron fut sortie de son lit. Une des filles l'enveloppa d'un châle, une autre alluma une bougie, des murmures furent échangés, puis le groupe quitta la chambre, Feron et sa bougie devant les autres.

Et voilà qu'on entraînait sa compagne en chantant dans le noir vers une chose dont elle était encore exclue, avait dit Miss Darden à propos de l'étudiante qui se sentait toujours rejetée. Bien qu'ayant, par bonheur, une famille et un foyer et ne s'étant jamais sentie particulièrement mise à l'écart nulle part, Merry sut ce que la pauvre fille avait dû ressentir.

7

*Musardant sur la pelouse jusqu'au crépuscule tombant...
Dans la douceur des liens amicaux...*

Mary Louisa Summerlin, promotion 1918

« **E**st-ce que tu as parfois l'impression que c'est un rêve, Feron ?

— Quoi donc ?

— Le fait d'être ici. Sur cette pelouse, devant cette école, comme dans le spectacle de la fac. Ça me donne l'impression d'être dans le poème, celui de la promotion 1918. Je me demande ce qu'est ensuite devenue celle qui l'a écrit. »

Les doigts de Feron tapotèrent sur l'herbe fraîche, l'un après l'autre, pour chaque décennie. « Cela lui ferait maintenant près de soixante ans. Sa vie ne serait peut-être pas finie, mais figée – comme de la gelée Jell-O.

— J'aime tes comparaisons. Mais peut-être est-elle morte d'un cancer, ou de quelque autre maladie. Non, je n'aurais pas dû dire ça, ta mère...

— Ma mère n'a pas eu de cancer. Elle est tombée contre un radiateur et elle est morte d'une hémorragie cérébrale.

— Oh Feron, c'est terrible. Elle était seule ?

— C'est arrivé pendant que j'étais à l'école et mon beau-père à ses cours de pilotage. Il y a eu une autopsie, mais c'est parce que, bouleversée, j'ai dit que Swain pouvait l'avoir frappée et ensuite être parti travailler.

— Frappée ?

— Avec Swain, les coups étaient comme une partie normale de la conversation. Il était petit et mince comme un fil, mais il pouvait facilement t'envoyer valdinguer à l'autre bout de la pièce. »

Des années plus tôt, elle l'avait pour plaisanter appelé « Swine », porc, au lieu de Swain, et elle avait maintenant une dent de devant qui était morte. L'ivoire en était d'un blanc terne, différent de celui des autres dents. Oncle Rowan avait dit qu'on lui ferait mettre une jaquette, mais ils n'en avaient pas eu le temps avant que les cours commencent.

« Et il l'a laissée mourir ?

— En fait non, quand elle est morte, Swain était là-haut en train de voler, il donnait un cours. Il a été établi qu'elle s'était évanouie et que sa tête avait heurté le radiateur. Je suis revenue sur mon accusation et je lui ai demandé de m'excuser. J'étais obligée de continuer à vivre avec lui parce que j'étais encore mineure. Ou, comme il aimait à le dire, parce que je lui "appartenais".

— Ta mère s'évanouissait facilement ?

— Non, mais ses jambes ne la portaient pas toujours correctement. Elle était alcoolique.

— Oh Feron, comme tu as vécu des choses difficiles. Le pire qui me soit jamais arrivé, c'est la mort de mon chien, Sam. Mais dis-moi, tu croyais qu'il pouvait l'avoir fait ?

— Avoir fait quoi ?

— Eh bien, la frapper, puis s'en aller.

— Je voulais probablement que ce soit ça. Alors il aurait dû aller en prison et j'aurais été libre. Enfin, dès que j'aurais eu dix-huit ans. J'étais terrifiée à l'idée de devoir vivre avec lui sans ma mère. Même ivre à ne plus tenir debout, elle avait une certaine capacité à le maîtriser.

— Aucun de mes parents ne boit, mais Maman a des périodes de déprime pendant les mois d'hiver. Elle ne supporte aucune compagnie, même pas la nôtre, et passe un temps fou seule dans une chambre tout en haut de la maison. C'était autrefois un grenier à foin, et on voit sous le plâtre l'ancienne ouverture dans laquelle on a inséré une petite fenêtre à guillotine.

— Mais qu'est-ce qu'elle y fait ?

— Rien, pour autant que nous le sachions. Il n'y a qu'un vieux fauteuil, dont le rembourrage s'échappe, une table et une couverture. Dès qu'il a su parler, mon frère Ritchie s'est mis à la harceler de questions. Qu'est-ce qu'elle faisait là-haut ? Jusqu'à ce qu'elle lui dise un jour qu'elle avait besoin de se retirer dans cette chambre pour se reconstruire. Ritchie était encore assez jeune pour que cette idée l'effraie totalement. Que Maman ait besoin de se reconstruire, ça voulait dire que si on ouvrait sa porte, on la trouverait en morceaux.

— Mais comment faites-vous pour les repas et tout ce genre de choses ?

— Oh, elle s'en occupe. À l'automne, après les récoltes, elle prépare des tonnes de conserves, et nous avons tous les fruits et les légumes qu'il nous faut jusqu'à ce qu'elle aille de nouveau bien. Papa fait le reste des courses. Ou Mr. Jack, notre régisseur. Mais tu sais, Feron, c'est comme une routine dans l'histoire de notre petite famille, personne ne souffre et Maman ressort toujours de sa chambre. Mais toi, ensuite, tu as dû vivre avec ton beau-père, non ?

— Oui, jusqu'à ce que je m'enfuie.

— Tu as traversé de rudes épreuves, Feron. Nous avons le même âge, et tu as dû vivre des choses que je ne peux même pas imaginer. »

Merry attendit. C'était l'occasion idéale pour Feron de révéler à Merry certaines de ces choses qu'elle ne pouvait même pas imaginer. Mais Feron ne répondit pas. Et Merry la connaissait maintenant suffisamment pour savoir que cela serait une des non-réponses de Feron.

8

Miss Petrie commençait souvent ses cours de littérature et d'écriture par une lecture à haute voix.

Du *Paradis perdu*, elle lisait :

*du matin
jusqu'au midi il tomba, du midi jusqu'au soir d'un jour moite...*

ou :

*Aussi épaisses que les feuilles d'automne jonchant les ruisseaux
de Vallombreuse...*

Sa voix aux sombres tonalités de violoncelle marquait les cadences et les cadences s'épanouissaient dans sa voix.

En atelier d'écriture, elles étudiaient la nouvelle. Debout en face d'elle, triturant la broche accrochée à son chemisier, Miss Petrie leur lisait l'histoire d'un pasteur de Nouvelle-Angleterre qui portait un voile noir devant son visage, d'un garçon irlandais arrivé trop tard à la kermesse, d'une jeune fille russe et pauvre qui vivait avec un étudiant en médecine et se déshabillait dans le froid afin qu'il puisse faire des marques à la craie sur ses côtes pour étudier l'anatomie. Les étudiantes ne savaient jamais où Miss Petrie allait les emmener. Elles se laissaient emporter par la magie de sa

voix, observaient la façon dont elle était habillée et se demandaient quelle était son histoire à elle. Son corps frêle allait parfaitement avec les vêtements qu'elle portait : convenables jupes bien coupées qui ondoyaient à chacun de ses pas, et grande diversité de chemisiers démodés. Il y avait certainement eu une profonde déception. Ses cheveux noirs frisés étaient festonnés de fils argentés, mais elle était trop jeune pour avoir perdu un fiancé pendant la Première Guerre mondiale. Miss Petrie et Miss Olafson, professeure de sport au caractère enjoué, partageaient un appartement et se rendaient à l'université dans la jeep de Miss Olafson.

Miss Petrie venait de finir sa lecture du jour, l'histoire d'un jeune soldat russe qui perd connaissance dans un train, atteint par le typhus. Quand il se réveille chez lui et apprend que sa jeune sœur est morte en le soignant, son esprit enregistre la terrible nouvelle, mais ensuite il ne peut surmonter sa joie animale d'être vivant.

Les étudiantes avaient d'abord été surprises par le choix de nouvelles de leur professeure, jusqu'à ce que, au cours des discussions qui suivirent, elles comprennent que (comme Feron l'énonça plus tard devant Merry) Miss Petrie voulait leur apprendre à accepter d'être laissées dans l'incertitude.

« Pour la prochaine fois, je veux que chacune de vous écrive une nouvelle », annonça-t-elle.

Les mains se levèrent, pleines de questions.

« Vous pouvez choisir ce que vous voudrez. Vous appuyer sur une expérience personnelle ou bien tout inventer. Ou encore mêler le réel à l'imaginaire. Une nouvelle commence quelque part et finit quelque part. Non, vous n'aurez pas à la partager avec le reste de la classe, cela restera entre vous et moi. Visez les cinq cents mots, environ deux pages et demie, manuscrites. Non, ce ne sera pas noté, il s'agit seulement de vous familiariser à la rédaction d'une nouvelle. »

Merry faisait ses devoirs au lit. Elle enfila un pyjama de garçon (devenu trop petit pour ce frère de douze ans qui descendait les escaliers en glissant sur leur rampe), retapa ses oreillers et se mit à l'ouvrage.

La facilité avec laquelle Merry abordait son travail déconcertait Feron. C'était comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur : Merry commençait à écrire puis, dès qu'elle avait terminé, le courant était coupé. Découragée par le rythme régulier du stylo de Merry, Feron s'enfuit à la bibliothèque et s'installa tout au fond de la salle à une longue table, dans la lumière d'une lampe à abat-jour vert.

Sa nouvelle, « Voyage en car », se déroulerait pendant un long trajet. Elle sentait encore les odeurs du bus, la plupart désagréables, et l'impression d'être en danger qui l'avait accompagnée comme un voisin de siège pernicieux.

Seulement, être mal à l'aise et inquiète ne faisait pas une histoire. Son personnage était dans un car, mais que s'était-il passé avant ? Plus important, qu'arrivait-il après ? Dans la nouvelle du typhus, le soldat est dans un train, malade, et ça, c'est un début. Le soldat a pris le train pour rentrer chez lui, où il va infecter sa sœur. Sa sœur meurt, et ça, c'est une fin.

Or ce qui s'était passé dans la vraie vie après que Feron était montée dans le bus était quelque chose qu'elle n'aurait jamais imaginé pouvoir raconter à Miss Petrie.

« Bon, dis-moi si ce que je vais te demander n'est pas trop pour toi, Feron.

— Comment le saurais-je tant que tu ne l'as pas demandé ?

— Accepterais-tu de lire ma nouvelle et de me dire si, à ton avis, je peux la rendre à Miss Petrie ? »

Feron traînait au lit, après avoir mis fin à ses séjours à la bibliothèque. Son histoire avait atteint une impasse, et le prochain cours de Miss Petrie avait lieu vendredi. « Oui, bien sûr, je vais la lire.

— Mais sois sincère. » Merry, dans un autre pyjama de son petit frère, s'approchait déjà du lit de Feron. « Si c'est très mauvais, dis-le-moi. Promets-le. »

Feron prit les feuilles. La nouvelle de Merry s'appelait « Musardant sur la pelouse ».

Oh mon Dieu, c'est sur nous deux, pensa Feron, le regard baissé vers l'écriture fluide de sa compagne. « Écoute, je ne peux pas lire si tu restes à

côté de moi.

— Tu veux que je sorte ?

— Non, je vais aller ailleurs.

— S’il te plaît, Feron, ne fais pas durer le suspense trop longtemps. »

Feron s’enferma dans un box des toilettes. Non, ce n’était pas sur elles deux. Enfin, ça l’était et ça ne l’était pas. Elle parcourut rapidement les deux pages et demie afin de savoir où Merry voulait en venir, puis reprit le tout calmement.

Deux filles, assises sur la pelouse, se demandaient ce que l’avenir leur réservait. L’une était brune et « compliquée », l’autre blonde et « banale ». Le pire qui soit arrivé à cette dernière était la mort de son chien. La brune avait perdu ses parents et vivait avec son oncle. Par moments, elle semblait « hantée ». La blonde banale aimait beaucoup les cours qu’elle suivait et, en deuxième année, elle avait composé une ode à l’université. C’était devenu le poème de leur promotion. On découvrait alors que l’histoire se déroulait pendant l’hiver qui avait suivi la fin de la Première Guerre mondiale, et tout le monde se réjouissait. Mais la blonde banale, fiévreuse, ne savait pas qu’elle allait être emportée par la grande épidémie de grippe de 1918. Se souvenant du jour où son amie et elle, musardant sur la pelouse, parlaient de leur avenir, elle s’agitait sur son lit de mort. Et dans son heureux délire, elle se croyait de nouveau à la fac en train de vivre cet échange.

« Bon, tu voulais la vérité. La voici. C’est une réussite...

— Oh Feron ! Vraiment ?

— Attends, je n’ai pas fini. Tu dois dès le début faire savoir au lecteur qu’on est en 1918, sinon on croit que ça se passe maintenant. Et “banale” ne convient en fait pas à quelqu’un qui écrit le poème de promotion.

— Qu’est-ce que tu proposes ?

— Oh, radieuse, enjouée, optimiste. Optimiste serait peut-être le plus efficace, vu qu’à la fin elle meurt.

— Il va falloir que je recopie la première page, je crois que tu as raison.

— Comment se fait-il que tu en saches tant sur cette épidémie de grippe ?

— Quand Miss Darden est venue inspecter notre chambre, je lui ai demandé si les gens attrapaient encore le typhus en 1918. Elle a dit que la grippe serait plus appropriée parce que cette année-là des tas de gens en mouraient. Sa jeune sœur et sa tante l'ont eue. Sa sœur est morte, mais une fois guérie sa tante lui a raconté ce qu'elle avait ressenti. »

Feron avait découvert quelque chose de nouveau sur elle-même dans le box des toilettes. Le succès d'une autre la motivait. Cela commençait par une pointe de jalousie, puis il y avait un appel aux armes intérieur, qui la forçait à dépasser la barrière lui rappelant qu'elle était fondamentalement en faute, que quoi qu'elle fasse elle ne serait jamais assez bonne.

Plus tard, quand on demanda à Feron ce qui l'avait fait devenir écrivaine (*Vous rappelez-vous un moment ou une personne précise qui soit à l'origine de votre vocation ?*), elle avait exhumé Miss Petrie, peu profondément enfouie dans ses souvenirs, intacte, avec ses longues jupes, sa voix sépulcrale, et ses anecdotes. « C'est une professeure d'anglais que nous avions à la fac. Elle avait une voix merveilleuse. Aux tonalités de violoncelle. Elle nous lisait Tchekhov et Joyce, et d'autres grands écrivains. Et elle nous a appris... » Là, Feron savait qu'il fallait s'arrêter, comme on s'arrête pour formuler une pensée nouvelle. « Elle nous a appris à accepter d'être laissées dans l'incertitude. »

Mais plus tard encore, quand Feron eut accepté certains de ses traits de caractère qui pouvaient toujours la faire frissonner ou grimacer, elle s'entendit facilement reconnaître, devant l'éternelle question : « Oh oui, je peux vous dire à quel moment exact c'est arrivé. J'étais dans un box des toilettes, à la fac. La fille avec qui je partageais ma chambre m'avait demandé de lire ce qu'elle avait écrit et de lui dire si c'était assez bien pour qu'elle le rende à notre professeure. Je l'ai lu et c'était une réussite. Pour ce que c'était. Puis la jalousie, comme un animal jusque-là endormi au fond de moi, s'est réveillée et j'ai pensé : “Je peux le faire. Je peux même faire mieux.” On peut probablement dire que la jalousie a ravivé mon esprit de compétition. La concurrence m'a toujours stimulée. Bien que cela entraîne

une autre question : peut-on parler de compétition quand une seule des deux personnes cherche à surpasser l'autre ? »

À la longue table sous la lampe à abat-jour vert, dans la bibliothèque de Lovegood, Feron recommença « Voyage en car ».

Nora, en route pour une nouvelle vie, commençait un long trajet dans un bus Greyhound. Tout en étalant ses affaires sur le siège vide à côté d'elle, elle composa le visage le moins accueillant possible envers quiconque aurait l'audace de demander : « Cette place est libre ? »

Miss Olafson donnait deux leçons de tennis par semaine à Feron Hood.

C'était un « extra » pour lequel son oncle déboursait cent dollars de plus chaque semestre, une somme que se partageaient la professeure et l'université.

« Avez-vous déjà beaucoup joué, Feron ?

— Non, pas beaucoup. En fait, pas du tout.

— Formidable !

— Formidable ?

— Comme ça vous n'avez pas de mauvaises habitudes qu'il faudrait corriger. Prenez cette raquette. Comment la trouvez-vous ? Vous devez sentir un certain poids, mais il ne faut pas que ce soit trop lourd. Aujourd'hui je vais vous lancer des balles. Essayez de me les renvoyer, et si vous en ratez une, laissez-la rouler. J'en ai un seau plein. »

La professeure de sport avait, pour une femme, la silhouette la plus profilée que Feron eût jamais vue. Le haut de ses bras bronzés s'arrondissait sobrement, là où la plupart des femmes, même jeunes, étaient enrobées de graisse superflue. Elle rebondissait d'un pied sur l'autre dans ses chaussures de tennis et l'on voyait les muscles de ses mollets prendre différentes formes. Ses cheveux courts blond pâle se balançaient à chacun de ses mouvements, mais sa nuque était rasée comme celle d'un garçon. Elle était toujours de bonne humeur et avait un merveilleux rire étonné, comme si elle avait été amusée et surprise en même temps. Feron imagina ses soirées avec Miss Petrie dans l'appartement qu'elles partageaient. Parlaient-elles des

étudiantes ? Laquelle des deux faisait la cuisine ? S’y mettaient-elles à tour de rôle ? Que disait chacune d’elles de Feron si son nom était évoqué ?

Voyage en car
Feron Hood

Nora monta dans un bus Greyhound en espérant qu’il l’emmènerait aussi loin que possible de la vie qu’elle laissait derrière elle. Elle choisit une place côté fenêtre dans la partie centrale du car, étala ses affaires sur le siège vide à côté d’elle et prit une expression inamicale, espérant décourager quiconque oserait lui demander : « Cette place est libre ? »

De l’autre côté de l’allée, un adolescent boutonneux engloutissait de pleines poignées de cacahuètes qu’il sortait d’un sac en papier gras. Dans la rangée devant elle était assise une vieille dame qui toussait en moyenne toutes les deux minutes. C’était une toux pleine d’excuses, comme si la vieille dame s’était attendue à ce que quelqu’un lui crie : « Arrêtez, maintenant, j’essaye de dormir. »

Le soir tomba. Nora se sentait plus en sécurité dans le noir, mais le balancement régulier du bus associé aux gaz d’échappement lui donnait mal au cœur. Il y avait un homme pâle aux cheveux bruns et en manteau foncé qui allait continuellement aux toilettes installées à l’arrière du car. Nora baissait la tête chaque fois qu’il passait. Il s’arrêta une fois devant elle sur son trajet de retour, suffisamment longtemps pour qu’elle prépare un refus s’il demandait à s’asseoir. Mais finalement il repartit.

Alors que les raisons de sa fuite commençaient à s’immiscer dans la réalité présente de Nora, une femme qui revenait des toilettes vacilla et tomba dans le siège à côté d’elle.

« Oh, je suis désolée. J’ai perdu l’équilibre. Ces voyages en bus sont épuisants, non ? Et quel ennui ! Vous ne trouvez pas ? J’espère que vous serez plus heureuse où vous allez que moi là où je vais. »

Ce fut une conversation des plus étranges. Nora avait conscience de répondre de temps en temps, mais c'était comme si elle n'offrait qu'une chambre d'écho au monologue de la femme. Elle lui avait d'abord paru plus jeune mais, tandis que les lumières extérieures passaient sur son visage, Nora vit qu'elle avait la quarantaine, une quarantaine fatiguée. Son haleine alcoolisée noyait l'odeur des gaz d'échappement du car. Elle parlait vite, sans s'arrêter, comme récitant une liste de récriminations emmagasinées en attendant d'être écoutées.

« Je me demande : quand ai-je pris le mauvais chemin ? Lors de mon premier mariage ? Ou du second ? D'un autre côté le ver était peut-être déjà dans le fruit. Et bien avant ! Quand ai-je commencé à mentir et user de subterfuges ? Suis-je née menteuse et fourbe ? Je ne vais pas à l'église, mais je sais que certains croient au "péché originel" et d'autres à la "prédestination". Quoi qu'il en soit, nous n'avons aucune chance, notre destin est tout tracé. Mais, n'appartenant à aucune religion, suis-je excusée du fait de mon ignorance ? Mon premier mari m'a mise enceinte avant d'être mon mari. Je l'ai vite viré et je suis retournée chez mes parents avec le "fruit de mon péché", ma fille nouveau-née. Puis les années ont passé et j'ai su que je mourrais d'ennui et de claustrophobie si je ne quittais pas mes parents. Oh j'oubliais, mon premier mari m'a appris à boire. C'était un as de la bouteille. Le numéro deux, quand il est entré dans ma vie, ne buvait pas et ne fumait pas. Moi si, deux mauvais points dès le départ. C'était un tyran moralisateur. Il fallait suivre ses diktats. Il me battait, il battait ma petite fille. J'ai essayé de la protéger, mais ce n'était pas facile. Puis il a arrêté de la battre. Mais désormais c'est d'une autre façon que ses mains se promenaient sur elle.

« Alors, ma chère, blottie si naïve et si décidée sur votre siège côté fenêtre, je vous souhaite bonne chance pour ce voyage. Puisse-t-il vous emmener vers plus de bonheur que le mien l'a fait. Bon, je devrais maintenant marcher assez droit pour pouvoir rejoindre ma

place et réattaquer ma petite pinte d'oubli. Quand je me réveillerais, j'aurai mal au crâne et je ne me souviendrai pas d'un mot de ce que j'ai dit. Je ne me souviendrai même pas de vous ! »

Chère Feron,

« Voyage en car » suscite en moi quelques questions mais continue de résonner dans ma tête. Vos indications sensorielles me paraissent excellentes. Je sens l'odeur qui règne dans ce bus. Son balancement régulier me donne vaguement mal au cœur. Je vois les autres passagers, l'adolescent qui vide le sac en papier gras plein de cacahuètes, la vieille et sa « toux pleine d'excuses » (très joli). Et l'inquiétant homme brun en manteau sombre.

Mais quand la femme soûle tombe assise en revenant des toilettes à côté de Nora, je suis totalement captivée. Et l'habileté avec laquelle vous présentez l'échange qu'elles vont avoir, écartant l'idée d'un dialogue, est idéale. (Et quelle merveilleuse idée que celle de la liste de récriminations « emmagasinées en attendant d'être écoutées ».)

Son monologue est triste, bouleversant. J'ai trouvé ses réflexions « péché originel » / « prédestination » / « suis-je excusée ? » intéressantes, et ses paroles d'adieu, précisant que le lendemain elle ne se souviendra de rien, terriblement réalistes. Peu d'écrivains, même les plus chevronnés, savent décrire une personne ivre avec tant d'humanité. Il est facile de tomber dans la satire ou le mépris.

Sous sa présente forme, cependant, « Voyage en car » n'est pas une nouvelle. Je ne sais rien du passé de Nora, uniquement qu'elle désire le laisser derrière elle, et rien ne me dit où elle va. Si vous deviez retravailler ce texte, vous pourriez répondre à ces questions sans bouleverser la forme que vous lui avez donnée. Quoique, cela dit, je n'en sois pas certaine !

Mais en ce qui concerne la femme qui s'effondre à côté de Nora, vous devriez être fière d'avoir créé un être humain si émouvant en

aussi peu de lignes. J'espère que vous continuerez à écrire. Vous semblez naturellement douée !

Maud Petrie

OceanofPDF.com

9

Pullen, en Caroline du Nord, comptait un peu plus de trois mille habitants. Toute personne valide équipée d'une bonne carte pouvait explorer en une heure les huit kilomètres carrés de son territoire intérieur. L'agglomération avait vu le jour en 1867 avec la vente de terrains entourant une nouvelle gare ferroviaire. Elle avait obtenu le statut de ville en 1873 et était toujours appelée « La ville du train ».

Feron Hood avait vu le jour en 1940 parce que sa future mère jouait au bridge avec des amies sur une véranda quand un enseigne de vaisseau était apparu en se balançant sur ses béquilles. Il devait retourner à sa base dès que sa cheville, cassée à la suite d'un mouvement idiot sur un court de tennis, serait guérie. Il leur avait demandé en passant qui gagnait et la future mère de Feron avait dit : « Venez donc voir. » Le père de la future mère était un cheminot récemment transféré à Pullen.

Depuis que Pullen était devenue son lieu de résidence officiel, Feron pensait comme jamais auparavant à cette hasardeuse rencontre entre deux personnes qui avaient trouvé bon de se séparer moins d'un an plus tard. Qu'est-ce qui les avait attirés l'un vers l'autre ?

Leur physique ? Dans les nouvelles que publiaient les revues, les protagonistes devaient être décrits dès les premières lignes. Tous devaient avoir un certain physique. La « gentille » était habituellement une blonde aux yeux bleus et le « gentil » un brun aux yeux foncés. C'était une convention. (Même dans le « Musardant sur la pelouse » de Merry, la fille

gentille et optimiste était blonde et la fille compliquée était brune.) Bien que ni l'un ni l'autre extraordinairement beaux, les géniteurs de Feron appartenaient tous deux à la catégorie des personnages au physique attirant. Feron n'avait évidemment aucun souvenir de son père en dehors d'une photo que sa mère lui avait montrée à contrecœur, mais elle se rappelait avoir quand elle était petite trouvé sa mère très jolie. Avant que l'alcool commence à la marquer.

Le fait d'être libre dans une ville où l'on s'ennuyait pouvait être un facteur explicatif. Maintenant que Feron connaissait mieux les huit kilomètres carrés de Pullen, elle pensait cette hypothèse très probable.

Quand elle demanda à Oncle Rowan pourquoi ses parents s'étaient mariés, il répondit : « C'était, ma chérie, une romance de temps de guerre. Ou plutôt d'avant-guerre. Le conflit mondial n'avait pas encore éclaté, mais ton père s'était déjà engagé dans la marine. » Quand elle posa la question à Tante Mabel, qui était plus directe que son frère Rowan, Mabel déclara d'un ton abrupt : « Ils y ont été obligés. »

Feron vivait chez Tante Mabel. Oncle Rowan trouvait cela plus convenable, d'autant que sa maison de célibataire manquait des aménagements nécessaires.

« Pourquoi ne s'est-il jamais marié ? demanda-t-elle à Tante Mabel.

— Il l'a fait une fois, à Mexico, un jour où il était complètement soûl. La famille catholique de la fille a obtenu que le mariage soit annulé. Et il a maintenant avec Blanche Buttner un parfait arrangement. Ils sont "fiancés" depuis quinze ans. Ils se retrouvent dans la vieille demeure de Blanche et elle évite d'aller chez lui. Tu as vu à quoi ça ressemble. Des chemises dans leur emballage du teinturier empilées sur le canapé, un citron et une boîte de sardines dans le réfrigérateur, et des tas de poussière oubliés par une femme de ménage négligente. »

Feron avait tout de suite aimé Oncle Rowan. Quand elle avait pour la première fois monté l'escalier menant à son bureau, posé sa valise et annoncé qui elle était, il l'avait regardée attentivement, dit : « Tu es bien l'une d'entre nous », comme sur le point de pleurer, puis il s'était ressaisi et lui avait demandé si elle avait déjà pris son petit déjeuner.

C'était un homme grand et efflanqué, avec des joues de chien de chasse et une moustache clairsemée. Il avait des cheveux presque totalement blancs et brillantins. Il se balançait plus qu'il ne marchait car ses longues jambes semblaient vouloir aller chacune de son côté. Il était généreux à l'excès (« Il aime que les gens le croient plus riche qu'il n'est », disait Tante Mabel).

« Oh ma chérie, il n'a jamais fait attention à lui », répondit-il quand Feron lui demanda de quoi son père était mort.

« Il a bu à en mourir, dit Tante Mabel. Le foie résiste jusqu'à un certain point, et Woody a commencé quand il portait encore des culottes courtes. Il me manque toujours. Dommage que tu ne l'aies pas connu. Il était le gentil de la famille. Notre frère aîné, Simon, est mort il y a si longtemps que nous oublions parfois de le compter dans notre fratrie. Il venait d'avoir vingt-trois ans quand, en salle d'opération, on lui a fait une anesthésie spinale dont il ne s'est jamais réveillé. Woody était aussi le plus beau de mes frères. Nous avons tous les paupières tombantes et les joues trop longues, alors que chez lui, tout était bien proportionné. Tu ressembles plus à ton Oncle Rowan qu'à ton père. »

Feron dormait dans la chambre de devant, autrefois celle de Tante Mabel et de son défunt mari. « Je l'ai toujours détestée », déclara tranquillement Tante Mabel en aidant Feron à pendre ses vêtements dans le placard. Tante Mabel dormait à l'arrière de la maison, dans une petite pièce donnant sur le jardin.

Posées sur le napperon amidonné de la commode, il y avait dans la chambre de Feron des photos encadrées de Tante Mabel et Oncle Dave le jour de leur mariage, ainsi que du petit Davey, alors âgé de trois ans et qui maintenant travaillait comme ingénieur à Seattle, regardant d'un air grognon le ballon qu'il tenait sur ses genoux.

Et parmi les photos de famille du salon, il y en avait une d'une femme corpulente, debout devant une barrière, habillée d'une robe noire. Elle avait le front plissé et semblait contrariée. La main droite fermement posée sur sa hanche, elle serrait le poing de sa main gauche. C'était la grand-mère de Mabel, donc également celle de l'oncle et du père de Feron. La femme que Sophie Sewell Hood était devenue : l'arrière-grand-mère renfrognée de

Feron, qui l'avait fait entrer dans le Club des Filles et Petites-Filles de Lovegood.

« Tu te rappelles ta grand-mère ? demanda Feron à Tante Mabel.

— Granny Hood ? Enfants, nous l'appelions "la vieille sorcière grincheuse". Quand nous faisions des bêtises, les parents nous menaçaient de nous envoyer chez elle. Une femme dure.

— Comment ça, dure ?

— Eh bien, elle n'aimait pas tellement les gens, même ceux de sa famille. Elle préférait ses chèvres et ses poules. Elle nous donnait à boire du lait de chèvre et si nous *pensions* seulement à désobéir, elle nous menaçait de nous faire dormir dans le poulailler.

— Ça t'est arrivé ?

— Non, mais aujourd'hui encore, je ne peux pas passer devant un poulailler sans me sentir terrifiée. Et je préférerais mourir que boire un autre verre de lait de chèvre.

— Et son mari ?

— Il était mort depuis si longtemps qu'aucun de nous ne se souvient de lui. On disait que Grand-Père Rowan était un type décontracté, mais cela peut signifier des tas de choses, non ?

— Alors lui aussi s'appelait Rowan.

— Oui. Ils n'ont eu qu'un seul enfant qui a survécu. Ils l'ont appelé Marcus. C'était notre père. Ça m'étonne que tu t'intéresses à ces histoires de famille alors que tu as grandi loin de nous. »

Feron décida de ne pas parler du Club des Filles et Petites-Filles à Tante Mabel, de peur qu'elle ne remette en question son droit d'y appartenir alors qu'elle n'avait jusque-là connu aucun des Hood.

Allongée dans le lit double qui ne semblait pas assez large pour un couple marié, elle pensait à son père et sa mère. Buvaient-ils déjà beaucoup tous les deux quand sa future mère avait lancé « Venez donc voir » ? Sa future mère avait-elle déjà ingurgité quelques cocktails ce jour-là ? Feron avait grandi avec l'haleine alcoolisée de sa mère. Son beau-père, Swain, qui pour voler avait besoin d'être sobre, trouvait l'addiction de son épouse repoussante et disait que son odeur de whisky l'empêchait de dormir. Peut-

être son père et sa mère avaient-ils été ivres quand ils l'avaient mise en route.

Ou peut-être envahis par l'ennui, et ivres.

Pendant les congés de Thanksgiving, Feron arpenta les rues de la ville, qui suivaient un schéma précis : en haut, celles du tribunal, des boutiques, des bureaux d'avocats, de la bibliothèque ; puis la « bonne » rue, où Tante Mabel vivait, et, parallèle à la « bonne » rue, une rue de second ordre, où était la maison d'Oncle Rowan, avec ses chemises emballées, ses citrons et ses sardines. Plus bas se trouvaient les rues pas-vraiment-bien des Blancs et, en dernier, celles des personnes de couleur. Ensuite, il y avait un champ, et au-delà du champ le cimetière de Pullen. Feron se rendit sur les tombes de son père – quelle tristesse, il avait à peine atteint trente-quatre ans – et des autres membres de la famille. Les Hood, présents dans la ville depuis le XIX^e siècle, étaient nombreux, et les Pullen aussi, ce qui n'avait rien d'étonnant.

Feron avait gardé son nom, ce qui avait coûté cher à sa mère. Quand Swain l'avait officiellement adoptée, il s'était battu pour remplacer Hood par Eckert. Sa mère s'y était opposée. (« Elle est déjà Feron Hood pour ses amies, et c'est plus joli, cela lui va bien. ») Jusqu'à ce que Swain l'envoie au tapis, provoquant une nouvelle fausse couche. Après ça, le changement de nom ne fut plus évoqué. Swain voyait dans le fait que la mère de Feron ne mène jamais une grossesse à terme un désir secret de ne pas avoir un enfant de lui.

Pour une si petite ville, Pullen pouvait se vanter d'avoir une excellente bibliothèque. On y trouvait les dernières parutions, protégées par des couvertures en plastique transparent. Et plusieurs volumes de nouvelles de Tchekhov. Feron aurait aimé que Miss Petrie puisse la voir s'asseoir à une longue table et sélectionner les nouvelles qu'elle allait lire. Elle choisit celles dont les titres ou les premières lignes l'attiraient. Les titres étaient courts, le nom d'une personne ou un sujet universel qui aurait trouvé place n'importe où, n'importe quand : « Aniouta » (celle de la fille nue et de l'étudiant en médecine que Miss Petrie leur avait lue !), « Le docteur »,

« L’institutrice », « Au tribunal », « Le fugitif », « Un malheur », « Histoire sans fin ».

On ne savait jamais ce que les personnages allaient faire ou ce que la vie allait leur faire. Une institutrice esseulée est reconduite chez elle en charrette après avoir touché son salaire et un homme qu’elle connaît, beau, riche, assis dans une voiture tirée par quatre chevaux, s’arrête pour lui parler. Il n’est plus très jeune et il sent l’alcool, mais la pensée que, si elle devenait sa femme, elle pourrait le sauver traverse l’esprit de l’institutrice. Plus tard, après un contretemps dû à une rivière en crue, le charretier et l’institutrice attendent devant un passage à niveau fermé. Debout sur la petite plate-forme qui sépare les deux wagons de première, se tient une femme à la chevelure opulente, exactement semblable à celle de feu la mère de l’institutrice. Cela emplît son cœur de souvenirs du temps où elle était jeune, jolie et en sécurité à Moscou, dans une pièce pleine de lumière, parmi les siens. Se rappelant chaque infime détail, jusqu’à l’aquarium et ses petits poissons, elle se serre les tempes dans une extase nostalgique et se met à pleurer. À cet instant le riche alcoolique s’arrête à côté d’elle et elle imagine un bonheur qu’elle n’a jamais connu. Ses mornes années d’enseignante lui semblent un mauvais rêve et elle l’accueille comme un égal, et un ami. Puis l’homme riche, dans sa voiture tirée par quatre chevaux, traverse la voie ferrée et poursuit sa route, l’extase de l’institutrice disparaît, et bientôt le charretier lui annonce qu’ils sont arrivés.

« Avec Tchekhov, on ne peut jamais savoir ce qui va se passer », s’imagina-t-elle dire lors d’un entretien particulier avec Miss Petrie. Ajoutant, si l’humeur s’y prêtait : « C’est probablement en pensant à lui que je suis restée vague à propos de l’avenir de Nora, dans mon texte. Vous nous avez appris à accepter l’incertitude, mais je suis peut-être allée un peu loin. »

Si Tchekhov avait écrit une nouvelle intitulée « Enquête », elle aurait pu commencer par le récapitulatif du médecin légiste : la mort de l’épouse de X n’était pas due à un acte criminel. En sortant du tribunal, le veuf, qui avait pleuré tout au long de la procédure et s’était gagné la sympathie générale, murmurerait à la fille : « Je vais te pardonner d’avoir lancé cette

folle rumeur, mais tant que tu seras mineure et chez moi, je veux que tu files droit, ou je te fais interner. » Tandis qu'ils s'éloignent, les badauds commentent le triste sort de ce malheureux. « Quelle malchance il a de se retrouver coincé avec cette arrogante belle-fille qui a flétri sa réputation. Tu as vu qu'elle n'avait pas versé une seule larme de tout le procès ? »

Dans le style de Tchekhov, une nouvelle intitulée « Le voyage en car » pourrait commencer comme « Fièvre typhoïde », où le personnage principal utilise les transports publics. Mais au lieu d'être dans un wagon fumeurs du train postal, comme le jeune lieutenant atteint du typhus, la fugitive serait dans un car des Greyhound, bouleversée d'avoir volé la liasse de billets que Swain cachait et de lui avoir écrit une lettre de chantage. (« Si tu cherches à me retrouver, je raconterai tout ce que tu n'as pas dit : le nombre de fois où tu as souhaité la mort de Maman, celles où tu as provoqué sa fausse couche, où tu m'as bousillé les dents, et où tu es venu dans ma chambre et as glissé ta main dégueulasse sous ma chemise de nuit. »)

Oui, il y avait un garçon qui mangeait des cacahuètes, on en sentait l'odeur de l'autre côté de l'allée ; oui, il y avait une vieille dame dont la toux semblait pleine d'excuses ; et oui, Nora a étalé ses affaires sur le siège vide à côté d'elle pour écarter tout voisin potentiel. Il n'y avait pas de femme soûle ni de triste et déprimant monologue. Mais il y avait « l'inquiétant homme brun » qui se rendait continuellement aux toilettes à l'arrière du car. Dans cette version de « Voyage en car », il s'arrête la troisième ou quatrième fois et demande s'il peut s'asseoir à côté d'elle. Il est impressionnant, avec quelque chose de tranchant, des yeux trop enfoncés pour laisser voir leur couleur et une pâleur inhabituelle sous les cheveux noirs coupés court. Il porte une chemise blanche au col déboutonné, apparemment toute neuve, sous une stricte veste noire trop grande pour lui. Il lui dit qu'il a disparu de la circulation pendant un certain temps et n'a pas beaucoup eu l'occasion de sociabiliser.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis sociable ? » lance Nora, avec désinvolture. Enlevant déjà ses affaires du siège vide.

Comment Tchekhov terminerait-il cette nouvelle ?

Peut-être seraient-ils brièvement attirés l'un par l'autre avant de poursuivre leur route chacun de son côté après le voyage en car, comme l'institutrice et le bel alcoolique dans sa voiture tirée par quatre chevaux. Une fin du genre « ce qui aurait pu arriver ». Ou peut-être que ces deux étrangers décideraient d'unir leurs forces (lui celle d'être un homme, elle celle de l'argent volé) contre cette ville que ni l'un ni l'autre n'était prêt à affronter « avant d'être remis sur pied ». Tchekhov les abandonnerait alors dans leur logis minable, parfois se cramponnant l'un à l'autre, parfois découvrant leurs défauts. (Un jour, après avoir erré dans les rues, Feron le trouva la tête dans l'évier, en train de se teindre les cheveux. « Mais maintenant on voit que c'est artificiel. — Ça sera plus facile pour trouver du boulot. »)

Oncle Rowan emmenait Feron manger dehors pour Thanksgiving, sans Blanche Buttner, qui passait toujours cette journée dans la cuisine de sa paroisse à préparer et servir le repas pour quiconque débarquait au réfectoire.

« Tu ne veux pas changer d'avis et venir, Mabel ?

— Non, merci Rowan. J'ai toujours détesté Thanksgiving. Je vais me contenter de pain de maïs et de babeurre, puis je ferai une bonne sieste maintenant que j'ai la maison pour moi toute seule. »

Au restaurant grec, on les installa en grande cérémonie dans le box qui leur était réservé, et toute la famille du propriétaire défila pour présenter ses respects à Oncle Rowan et dorloter sa nièce.

« Ne raconte pas ça à Mabel, dit Oncle Rowan quand ils furent de nouveau seuls, mais, quand nous étions enfants, nous l'appelions "l'incroyablement dépourvue de tact". Elle se débrouillait pour que tout ce qui sorte de sa bouche blesse quelqu'un. Alors un jour, ton père l'a prise à part. "Écoute, Mabel, lui a-t-il dit, tu ne trouveras jamais de mari si tu n'apprends pas à dire des choses gentilles. — *Gentilles !* Je n'y arriverai jamais. — Je vais t'apprendre, a répondu Woody. Voilà comment : je vais être toi et toi tu vas être quelqu'un que tu viens de rencontrer dans la rue. Bon, dis quelque chose. — Quoi ? — Simplement le genre de commentaire

que font les gens normaux quand ils se rencontrent dans la rue. Et rappelle-toi que tu es *quelqu'un d'autre*.” Alors, étant quelqu'un d'autre, Mabel dit : “Le ciel est couvert aujourd'hui.” Et Woody, étant Mabel, répond : “Oui, il y a des nuages, mais je trouve que c'est une merveilleuse journée. Et tu sais pourquoi ? Parce que je t'ai rencontré !”

— J'aurais aimé le connaître, dit Feron. Je n'ai pas le moindre souvenir de lui.

— Woody était le gentil de la famille. Il n'était pas parfait, mais tellement drôle. Il nous faisait toujours rire.

— Je me demande si ma mère et lui étaient heureux, s'ils s'appréciaient.

— Eh bien, ils étaient certainement attirés l'un par l'autre, sinon ils n'auraient pas, enfin, ils ne se seraient pas mariés.

— Tante Mabel dit qu'ils y ont été obligés.

— Tante Mabel s'attend toujours au pire de la part des autres. Tu es arrivée quand tu devais arriver. C'est seulement dommage que Woody n'ait pas vécu assez longtemps pour te connaître, toi. » Oncle Rowan enleva ses lunettes et s'acharna à les nettoyer avec son mouchoir. Feron vit qu'il essayait de cacher la contrariété que provoquait en lui le fait d'avoir été pris au dépourvu.

« Pourquoi le propriétaire du restaurant a-t-il dit que tu étais un saint ?

— Je leur ai filé un coup de main de temps en temps. » Avec son accent du Sud, Oncle Rowan prononçait « fi'é ». « Son charmant jeune fils que tu viens de rencontrer louchait d'un œil. Ça se corrige facilement, mais c'est cher. J'ai aussi aidé pour que sa fille aille à l'université, et quelques autres bricoles. »

Elle lutta pour ne pas se sentir jalouse à l'idée qu'Oncle Rowan avait payé ses frais d'étudiante à une autre avant elle.

Oncle Rowan lui demanda de lui parler des amies qu'elle s'était faites à Lovegood.

« Je suis surtout proche de ma camarade de chambre, Merry Jellicoe.

— D'où vient-elle ?

— De Hamlin.

— La Jellicoe du tabac Jellicoe ?

— Oui.

— Comme ça, vous vous entendez bien ?

— Elle est facile à vivre. Et j'ai confiance en elle.

— Un sacré compliment. Tu as des soupirants ?

— Je ne suis pas encore sortie. Je pensais que tu savais.

— Que je savais quoi ?

— Que les filles de première année devaient avoir l'autorisation écrite de leurs parents pour sortir.

— Je ne me souviens pas qu'on m'en ait parlé.

— Ça ne me manque pas. Merry ne sort pas non plus.

— Je ne suis pas un tyran. Je l'aurais signée, si on me l'avait demandé.

— C'est aussi bien comme ça. J'apprécie la sécurité qu'apporte le règlement. Je peux me concentrer sur mon travail et améliorer mes notes.

— Eh bien, je suis heureux, ma chérie, que tout se passe bien pour toi. Tu n'es pas trop déçue à propos de la dent ? Le dentiste pense qu'il vaut mieux attendre les vacances de Noël, qui sont plus longues, afin que tu puisses retourner à Lovegood avec la couronne définitive et ne pas avoir à en remplacer une temporaire.

— Je vis avec cette dent depuis que j'ai quinze ans. Un mois de plus n'est rien.

— J'espère ne jamais rencontrer cet homme. » À travers ses lunettes maintenant impeccables, Oncle Rowan lança un regard noir à l'autre bout du restaurant, vers son adversaire invisible.

10

La neige tombait dru et vite sur Lovegood College. Drapés d'un épais voile blanc, les chênes centenaires n'étaient plus que de vagues silhouettes, les haies de buis, hautes de trois pieds, se retrouvaient au même niveau que la pelouse et, privées de leur base en brique, les colonnes doriques semblaient avoir poussé dans la neige. Où étaient Mr. Sikes et sa souffleuse ? Les hautes doubles portes de l'entrée restaient infranchissables. Sikes aurait dû s'en occuper depuis des heures.

« Et pourtant, annonça la doyenne Fox à quelqu'un qui se trouvait derrière elle, cette tempête est exactement ce dont cette université a besoin.

— Pourquoi, Susan ?

— Il est temps de repartir de zéro. Comme je l'ai fait.

— Si tu avais montré plus de patience, tu n'en aurais pas eu besoin.

— Et si je n'avais pas craqué, tu serais toujours en train de me supplier d'attendre.

— ... De là à lancer des pierres sur ma fenêtre ! » Son rire irrésistible.

Oh Seigneur, elle rêvait. C'était un rêve. Mais elle devait aller jusqu'au bout de ce dialogue. Susan Fox se força à rester dans son rêve.

« Pas des pierres. Du gravier.

— Bon, d'accord, du gravier. Mais insulter... et mordre ! Chère Susan, pourquoi n'as-tu pas pu attendre ?

— Parce que tu aurais continué à me demander de le faire et à organiser tes petites trahisons.

— Quand tu t'en es prise à ce policier... » Son rire, de nouveau. Ce rire intime, complice, qu'elle avait cru être la seule à provoquer. Elle pouvait encore sentir ses jambes se dérober sous elle tant elle le désirait. Mais dans son rêve, elle savait qu'il avait ri comme ça avec toutes les autres.

Sa présence s'effaçait-elle ? « Une dernière chose, dit-elle, puis je te laisse partir. Lorsque tu mentais, te mentais-tu aussi à toi-même ? »

Quand la doyenne Fox regarda par les hautes fenêtres à guillotine de son appartement de fonction, il n'y avait évidemment pas de neige. Pas un flocon n'était tombé depuis qu'elle était arrivée l'année précédente. On était maintenant à la mi-décembre, et deux étages plus bas Mr. Sikes, en légère veste de travail sur la tondeuse autoportée, traçait à son goût des bandes sur la pelouse. Bud, son jeune assistant, fauchait les herbes qui avaient poussé autour des arbres, la veste nouée autour de la taille.

Tout, dans les pièces où vivait la doyenne Fox, avait été choisi par elle : les peintures, les rideaux et les tissus d'ameublement. Elle n'avait eu qu'à demander. Les administrateurs de Lovegood voulaient qu'elle soit heureuse. Elle était une magnifique acquisition.

De son ancienne vie, elle avait gardé quelques meubles, achetés autrefois quand elle avait toutes les raisons de croire qu'elle s'enfoncerait honorablement dans la sénilité entre les nobles murs de Saxon Hall : une belle commode en chêne au miroir rond biseauté, un bureau anglais en noyer, et la chaise dont Florence disait qu'elle l'avait « transportée » depuis Boston.

« J'envie votre talent ! » s'était-elle exclamée quand Eloise Sprunt lui avait fait visiter l'appartement qu'elle avait en ville et que cette veuve, professeure de mathématiques et de sciences, avait décoré elle-même.

« Vous avez un lieu de vie élégant. Les fenêtres et les plafonds hauts ne se font plus désormais. Mais si vous décidez de chercher quelque chose en dehors du campus, je serais heureuse d'aller voir avec vous ce qu'on vous proposera et de me permettre quelques suggestions. »

Ai-je peur de redémarrer toute seule ? s'était-elle demandé chez Eloise Sprunt cet après-midi-là. Les administrateurs lui avaient donné le choix. Ils

lui trouveraient où elle voulait le logement qui lui conviendrait. Mais si elle désirait rester à Lovegood, ils arrangeraient l'appartement de fonction comme elle l'entendrait. Elle avait eu l'impression qu'elle contrôlerait mieux son environnement à l'intérieur de l'université qui lui avait offert ce poste.

Être, comme Eloise Sprunt, une veuve aisée et mère d'enfants désormais adultes qui revenait vers son ancienne passion pour l'architecture était une chose, se retrouver célibataire à plus de quarante ans sans aucun talent particulier en était une autre.

Elles appelaient ça « l'heure du mouchardage ». Toutes les semaines, la directrice de la résidence universitaire se rendait dans le bureau de la doyenne et elles « passaient les filles en revue ». Pas chacune des cent cinquante étudiantes, mais uniquement celles qui avaient attiré l'attention de la directrice. La doyenne mettait une nappe à un bout de la table en palissandre et fournissait le madère, les verres, les assiettes et les serviettes. Winifred Darden, dont la gourmandise était connue de tous, apportait les meilleures des friandises offertes par les mères des étudiantes. Les vacances de Noël commençant une semaine plus tard, le coup de filet, ce jour-là, était exceptionnel.

« Sablés, quatre-quarts au citron, brownies et cake dévastateur de la mère de Patsy King, dans lequel elle commence dès le mois d'août à injecter du bourbon avec une seringue hypodermique. Oh, et des allumettes au fromage !

— Seigneur ! » La doyenne, qui avait pris sept kilos depuis son arrivée à Lovegood, regarda la très mince directrice de la résidence universitaire étaler la nappe avec la lenteur disciplinée de la voracité tenue en échec.

« Comment va Stubbs ? Elle dort encore ? » Versant le madère.

« J'en ai peur. Et comme quelqu'un lui a dit qu'elle avait peut-être une mononucléose, elle s'en sent le droit.

— Gorge douloureuse ? Ganglions ?

— L'infirmière dit que non.

— Ses notes sont bonnes ?

— De moins en moins. Elle a raté la dernière interrogation de chimie. Mrs. Sprunt pense qu'elle peut remonter la pente si, après les vacances, elle revient guérie.

— Laissons-la dormir toute la semaine. Pendant ce temps j'écirai à ses parents pour qu'ils me fassent envoyer un certificat de santé par leur médecin. Et Trask et Wooten ? Elles continuent à s'empoisonner la vie l'une l'autre ?

— Apparemment, elles ont pris leurs distances et se boudent. Elles aiment toutes les deux leur chambre et souhaiteraient simplement que l'autre n'y soit pas.

— Pourront-elles continuer comme ça jusqu'à la fin de l'année universitaire ?

— Je parierais que oui. Ce cake est diabolique, non ? La mère de Patsy King s'est surpassée. Je me sens déjà pompette.

— Pourquoi êtes-vous prête à parier que oui ?

— Le petit ami de Trask s'est inscrit à Wake Forest, et elle a supplié sa mère de la laisser aller à la Salem Academy. C'est plus cher, mais ils veulent qu'elle soit plus heureuse qu'elle ne l'est ici.

— Elle vous l'a dit ?

— Ces filles se confient souvent à moi, vous savez. Mon omniprésence dans leur vie agit comme un camouflage. Elles ne me pensent pas menaçante. J'ai dit à Trask que ses notes devraient remonter, ou ils ne voudront rien savoir d'elle, et qu'elle ferait mieux de commencer à jouer les filles sociables et pleines d'entrain.

— Et comment l'a-t-elle pris ?

— Elle a aimé l'idée du défi que je lui lançais à propos de jouer les filles sociables et pleines d'entrain. Ça va la motiver.

— Bon travail. Qui d'autre est sur votre liste ? Un peu plus de madère ?

— Je ne devrais pas, mais bon. Il y a autre chose, mais j'hésite...

— Vous connaissant, Winifred, cela annonce un vrai problème.

— Eh bien, c'est à propos de Mr. Worley.

— Mr. Worley ?

— Il donne des cours du soir aux filles qui tapent les stencils pour ses cours de psycho.

— Oui, je sais. Et alors ? Il y a plus de postulantes qu'il n'a le temps d'en prendre ?

— Non, c'est autre chose. »

La doyenne haussa les sourcils. Elle décida de ne pas reprendre de cake imbibé d'alcool.

« J'étais au-dessus d'elles dans l'escalier, hors de leur vue, quand j'ai entendu Ginny Rogers raconter qu'elle avait failli vomir quand il l'avait forcée à l'embrasser.

— *Alistair Worley* ?

— Ça, je n'en avais encore aucune idée. Et l'autre fille, dont je n'ai pas reconnu la voix, a dit : "Tout le monde sait qu'il est comme ça. Il t'explique d'un point de vue psychologique pourquoi tu agis de telle ou telle façon et il te donne des conseils, puis il présente l'addition." Et Ginny Rogers a demandé : "Tu veux dire que tu l'as fait ?" Et l'autre a répondu : "Eh bien au moins il les fait tremper dans le Polident. On en sent le goût dans sa bouche. Et quand je remonte dans ma chambre, je me gargarise avec de la Listerine. Tout le monde sait que c'est le prix à payer."

— Elle a dit "tout le monde sait" ?

— Oui, j'en ai été toute retournée. On se demande combien ça fait de filles, ce "tout le monde". »

La doyenne se resservit du madère. « Il va falloir que je réfléchisse, Winifred.

— Je craignais en vous en parlant de vous inquiéter alors que les vacances commencent bientôt. Mais je vous connais assez bien pour savoir qu'après y avoir réfléchi vous prendrez la bonne décision. »

11

« Feron, tu ne m'as jamais... Je voulais te le demander, mais...

— Me demander quoi ? »

Les deux jeunes filles revenaient du Cobb's Corner, une boutique minable à trois pâtés de maisons de Lovegood. Elles devaient enjamber soigneusement les dalles du trottoir soulevées par les racines des vieux arbres.

« Ta nouvelle. Tu as lu la mienne, mais tu ne m'as jamais laissée lire la tienne. Je t'ai montré le commentaire de Miss Petrie, mais tu n'as jamais proposé de me montrer celui qu'elle t'avait écrit. »

Elles suçaient toutes les deux des Tootsie Pops au raisin. Le succès du Cobb's Corner était moins dû à ce qu'il avait en stock qu'à ce qu'il offrait d'autre : la possibilité pour les étudiantes de Lovegood d'y faire un aller et retour tant que la nuit n'était pas tombée et l'impression de s'aventurer hors des limites de l'université.

« C'est parce que la mienne n'était pas vraiment finie. Miss Petrie a trouvé que ce n'était pas une nouvelle. Et ça ne l'était pas. Ça ne l'est pas. »

Bien qu'alertée par le ton « un point c'est tout » de Feron, Merry persévéra. « Mais ça m'intéresse. Je ne sais même pas de quoi ta nouvelle parlait.

— Je te l'ai dit, ce n'était pas une nouvelle. Je le savais quand je l'ai rendue. Et elle a dit que ça n'en était pas une. Que malgré des indications

sensorielles intéressantes, je ne développais pas assez le personnage principal pour que ce soit une nouvelle.

— Mais quand même. J’aurais aimé...

— Bon. C’était sur une fille qui s’enfuit en car. Seulement j’ai négligé de révéler pourquoi elle s’enfuyait et où elle allait. Et il y a une femme soûle qui perd l’équilibre, tombe dans le siège vide à côté d’elle et raconte des histoires horribles sur les raisons qu’elle a de boire et sur sa vie gâchée. Puis elle dit à mon personnage principal qu’elle va retourner s’asseoir à sa place et boire encore un coup, et elle ajoute, demain matin je ne me souviendrai pas d’un mot de ce que j’ai dit. Je ne me souviendrai même pas de vous. Et c’est la fin de ma non-nouvelle.

— Oh, Feron.

— Quoi ?

— Ça a l’air passionnant. Et cette fin, on dirait celle d’une nouvelle de Tchekhov.

— Je dois avouer que ça m’a traversé l’esprit quand je l’ai rendue à Miss Petrie. Peut-être qu’elle allait le penser elle aussi. Mais non. Tandis qu’elle a trouvé ton texte intéressant du début à la fin, la partie sur la fièvre et le rêve convaincante et la façon dont tu avais écrit du point de vue de ton personnage principal jusqu’à son dernier souffle magistrale.

— Mais tu m’as aidée.

— Je t’ai seulement suggéré de commencer par 1918 et de chercher un autre adjectif que “banale” pour qualifier cette fille.

— Bon, en tout cas, merci, Feron, d’avoir eu assez confiance en moi pour me raconter ta nouvelle.

— Combien de fois faut-il te dire que ce n’était pas une nouvelle. Ce trottoir est vraiment infernal ! Pourquoi ne le réparent-ils pas ?

— Cobb’s Corner ne sera plus là en septembre prochain. Ces trois pâtés de maison vont être abattus, et avec eux les arbres qui provoquent ces dégâts.

— Quoi ?

— Les entrepreneurs et les architectes n’ont pas encore répondu à l’appel d’offres, mais le terrain que nous sommes en train de traverser appartient déjà à Lovegood College. L’été prochain, ils dégageront tout pour

construire de nouveaux bâtiments, une cafétéria et un gymnase avec piscine.

— Où as-tu appris ça ?

— De Miss Darden.

— Notre vieux moulin à paroles.

— Quand l'architecte – que nous aurons choisi – aura terminé les plans, la doyenne Fox donnera une grande réception pour les étudiantes, les anciennes et les administrateurs. Ce n'est pas un secret, a dit Miss Darden, mais le travail n'est pas encore assez avancé pour que tout le monde s'emballe.

— Pourtant, à toi, elle l'a dit.

— Je ne suis pas tout le monde. Elle aime bien me parler de la fac parce qu'elle sait que je m'intéresse à ce genre de trucs.

— Quel genre de trucs ?

— Oh, l'histoire, la façon dont les choses changent avec le temps et parfois s'avèrent être à l'opposé de ce qui était prévu.

— Comme dans "Musardant sur la pelouse".

— Quoi ? Oh, tu veux dire dans ma nouvelle.

— Cette fille pense que son amie et elle vont obtenir leur diplôme et elles font des projets d'avenir, puis tout d'un coup elle se retrouve sur la pelouse de l'université avec son amie et elle se demande comment c'est possible. En réalité, la grippe va l'emporter, et elle délire. Au fait, ne prends pas la grosse tête, Merry, mais dans "La fièvre typhoïde", on reste dans les pensées du jeune soldat pendant tout le temps où il est malade, seulement lui, ensuite il guérit. Tu es allée plus loin que Tchekhov, tu as suivi cette fille jusqu'au seuil de la mort.

— Sans pourtant aller très loin de l'autre côté.

— Mais tu nous en as donné un aperçu. Je n'arrive pas à penser à une autre nouvelle, de qui que ce soit, qui en propose autant. »

Susan Fox, qui mesurait un mètre soixante-dix-sept, avait choisi de conduire cet entretien debout, afin que le petit Lothario, lorsqu'il arriverait,

impeccablement habillé, soit obligé de lever les yeux vers la doyenne de Lovegood.

« Comment allez-vous, Mr. Worley ? Comment se passent vos cours ?

— Les filles sont ravies. Nous étudions un large éventail de conduites humaines. J'essaye de les tenir en haleine.

— J'ai entendu parler de "Mais il y avait une chose qui manquait à Queenie", cet article qui a eu tant de succès.

— Les jeunes femmes d'aujourd'hui aiment décider par elles-mêmes si... euh, si certaines traditions leur manquent ou non.

— Par exemple rester vierge jusqu'à sa nuit de noce. » Bien. Elle avait fait rougir le professeur de psychologie. « Et il y a aussi vos biographies d'individus mélancoliques... quoique vous appeliez ça autrement.

— Personnalités dissociées ou ayant un moi clivé. Nous avons passé plusieurs semaines sur ce sujet. Des exemples célèbres. Tolstoï, Paul Bunyan, Perséphone...

— Justement, j'aurais aimé assister à votre cours sur Perséphone...

— Pourquoi donc, madame la doyenne ?

— Eh bien il me semble qu'après avoir vécu avec le maître des Enfers et du monde souterrain, elle ne peut plus se sentir chez elle sur Terre où il y a tant de belles fleurs. Car elle sait désormais que toutes les fleurs meurent. Et il y a aussi quelque chose, chez son époux, qu'elle a envie de retrouver... Mais non, Mr. Worley, je ne vais pas vous laisser me psychanalyser. Je vous ai demandé de venir pour parler des séances du soir pendant lesquelles vous aidez les étudiantes qui ressentent certaines difficultés.

— Seulement celles qui se portent volontaires pour taper les stencils de mes cours. Un travail difficile. Qui vaut bien quelques conseils. Si elles ont un problème dont elles veulent me parler sous le sceau du secret professionnel, je suis à leur disposition tous les mardis soir.

— Ces séances, combien de temps durent-elles ?

— Généralement je ne dépasse pas la demi-heure. Quelquefois quarante minutes, cela dépend du nombre d'étudiantes qui se sont inscrites.

— Et quand la séance se termine, que se passe-t-il ?

— Je ne suis pas certain de comprendre, madame la doyenne.

— La séance se termine, la fille se lève, ou vous vous levez tous les deux, et ensuite ?

— Nous nous disons bonsoir et l'étudiante suivante entre dans la pièce.

— Mais après vous être tous les deux levés et dit bonsoir, et avant d'ouvrir la porte à l'étudiante suivante, est-ce qu'il se passe quelque chose d'autre ? »

Affolement visible d'un garçon pris sur le fait. D'un Lothario vieux d'un demi-siècle au crâne qui se dégarnissait. Sa garde-robe, comme celle des professeurs hommes de Saxon Hall, tendait vers les tweeds anglais auxquels se juxtaposaient des cravates joyeusement audacieuses. Aujourd'hui motif à fleur et tweed bleu marine. Mr. Worley portait une chevalière en or à l'auriculaire gauche. Pas d'alliance.

Le moment était venu de frapper.

« Quelque échange affectueux, voilà ce que je veux dire, Mr. Worley ?

— Ces filles sont affectueuses. Elles viennent de familles où l'on exprime spontanément des sentiments naturels. »

Attends la suite. Laisse-le trembler.

« Eh bien, il y a peut-être eu... quelques baisers. Mais des baisers paternels. »

Le professeur de psychologie était l'un des deux précieux enseignants de Lovegood à posséder un doctorat, avec Mr. Phillips, le professeur de religion.

Le conseil d'administration de Lovegood, auquel elle rendait des comptes, était composé de neuf hommes et de la vieille veuve d'un administrateur, une femme qui jamais n'émettait d'opinion.

« Bon, dans l'intérêt de toutes celles et ceux que cela concerne, je vais vous demander de mettre fin à vos séances du soir dès la fin des vacances.

— Y a-t-il eu... des plaintes ?

— Disons simplement que j'ai eu vent de l'affaire. Écoutez, Mr. Worley, la dernière chose que nous voulions vous et moi, vous en conviendrez je le sais, est que la générosité dont vous faites preuve en donnant ainsi de votre temps donne lieu à la critique. »

Arrête. Attends.

« Il y a tant de malentendus de nos jours. Je pensais que ces séances pouvaient aider... Et à mon avis elles ont été d'une aide considérable pour beaucoup de ces filles, mais, comme vous l'avez dit, la dernière chose que nous voulions est que... ma générosité... donne lieu à la critique. Je vais mettre fin aux séances du mardi. Et maintenant m'en aller.

— Je suis certaine que toutes les étudiantes qui ont vécu vos séances, Mr. Worley, ont appris quelque chose. Que faites-vous pendant les vacances de Noël ?

— Nous allons à Sea Island. C'est une tradition dans la famille de ma femme. Et vous, madame la doyenne ?

— Cette année je vais essayer la montagne avec une de mes amies qui a perdu son mari. Nous venons toutes les deux de Nouvelle-Angleterre et la neige nous manque.

— Vous ne serez pas déçues. J'espère que vous descendrez dans une de ces auberges champêtres où l'on vous sert quatre plats au petit déjeuner.

— Eh bien exactement, Mr. Worley. Merci de votre intérêt. Et joyeux Noël.

— Joyeux Noël, madame la doyenne.

— Quand nous nous retrouverons, une nouvelle année commencera. Je me demande ce qu'elle nous apportera. »

L'année précédente, lors de son premier congé de Noël à Lovegood, elle avait commis une erreur. Après avoir organisé un déjeuner de Thanksgiving pour les professeurs la veille du départ en vacances, elle avait annoncé à la directrice de la résidence universitaire vouloir rester dans son charmant appartement de fonction et profiter de sa solitude.

« Mais vous ne pouvez pas, Susan. L'université va fermer. Florence Rayburn rentre chez elle, comme tout le reste du personnel.

— Et vous, Winifred ? Je croyais que vous resteriez. Je pensais que nous irions nous promener en ville ensemble, que vous me montreriez ce qu'il y a à voir.

— Oh non. Je descends toujours chez mes cousins de Fayetteville. Ils sont très gentils avec moi.

— Il ne manquerait plus qu'ils ne le soient pas.

— Oh, je ne sais pas. Je me demande souvent ce qu'ils pensent que je suis. Je ne suis pas certaine que cela ressemble le moins du monde à ce que moi je pense être. Mais assez de ces radotages de vieille fille. »

Ainsi, l'année précédente, la doyenne de Lovegood College et son amie imaginaire, la veuve de Nouvelle-Angleterre, avaient trouvé à la dernière minute à loger dans une charmante maison d'hôtes de Beaufort, à deux pas de la mer.

Pendant qu'elle était en fonction à Lovegood, Susan Fox peignit petit à petit la veuve qui l'accompagnait toujours pendant ses congés de Noël de façon si réaliste qu'à la fin elle aurait pu la reconnaître dans le noir. Elle connaissait la façon dont elle buvait son café, sa marque de shampoing, ses manies et ses préjugés, ses expressions préférées, les secrets de sa vie de femme mariée. Quand vint le temps de la tuer, car la doyenne avait trouvé de nouveaux amis vivants avec qui partager ses vacances, Susan Fox sut quels hymnes avaient été chantés lors de son enterrement, et pourquoi, quel passage des Saintes Écritures avait été choisi, et pourquoi.

12

« Eh bien, Feron, on dirait que tous les Hood profitent des vacances de Noël pour se remettre à neuf. Tu vas enfin avoir ta dent couronnée, Tante Mabel se fait opérer et j'entre bientôt à l'hôpital de Duke pour une série d'électrochocs qui restaureront mon équilibre mental. »

Cela signifiait que Feron allait loger dans l'antique demeure de la fiancée d'Oncle Rowan, à Benton Grange, ville voisine de Pullen.

La maison de Blanche Buttner appartenait à une autre galaxie que celle de Tante Mabel. Feron y trouva une élégance et un confort qu'elle ne connaissait pas, mais la conscience qu'elle avait de son éducation bancale et de ses inaptitudes sociales s'y aggrava. Quoique le soleil n'entrât dans la pièce qu'en fin d'après-midi, elle aimait la décoration de sa chambre du premier étage qui donnait sur un jardin orné de statues mélancoliques. Elle aimait avoir pour la première fois de sa vie sa propre salle de bains. Elle aimait les petits déjeuners servis chaque matin par la cuisinière. On longeait une table où tout était préparé, on soulevait les couvercles posés sur les plats en argent, il y avait des œufs brouillés tenus au chaud sur une flamme, du porridge et des biscuits, des saucisses ou du bacon, et de la compote de fruits tiède. Le dentiste avait terminé la première phase de son travail : la dent de devant qu'avait abîmée Swain était maintenant réduite à une petite pointe que personne ne verrait jamais et recouverte d'une couronne temporaire en attendant que la définitive, façonnée d'après moulage, soit prête.

Blanche était « sculpturale » pour ses amis, et « plantureuse » pour les gens comme Tante Mabel. Après un petit déjeuner composé d'une cuillère à soupe d'œufs et de porridge, d'une tranche de bacon, d'un fruit cuit et de café noir, la fiancée d'Oncle Rowan, en kimono matelassé sur le dos duquel un dragon rampait tête en bas, se retirait dans son bureau ensoleillé, s'asseyait devant son meuble à casiers, passait des coups de téléphone et s'occupait de sa correspondance. Ce qui prenait au moins deux heures. Lettres personnelles, mots de remerciements, comptes de clubs – elle en était trésorière d'au moins quatre – et comptes en rapport avec Buttner Oil and Gas, compagnie fondée par son grand-père dont elle détenait toujours des actions. Commençait ensuite le rituel complexe de l'Habillage du Déjeuner, et vers midi elle partait retrouver celles et ceux avec qui elle mangeait ce jour-là. De retour vers quatorze heures, elle s'enfermait en bas pour une sieste « revivifiante ». Puis elle prenait sa voiture avec Feron pour aller faire des courses en ville, ce qui signifiait, à cette époque de l'année, acheter les cadeaux de Noël.

Libre de s'organiser comme elle le voulait, Feron passait plus de temps qu'elle ne le trouvait bon à penser à ses déficiences. Vivre dans la maison de Blanche renforçait la certitude qu'elle avait de ne jamais arriver à combler ses manques les plus importants car elle n'avait pas les bonnes bases. Elle réussissait bien à Lovegood et n'avait pas de travail à finir. Ses professeurs l'appréciaient, probablement parce qu'elle avait dépassé ce qu'elles attendaient d'elle. Les autres étudiantes semblaient la respecter, mais peut-être parce qu'elle était généralement avec Merry, qui lui répétait toujours ce qu'elles disaient. Elles la trouvaient « réservée », « mûre » ou « spéciale », lui rapporta Merry.

« Mais ce ne sont pas vraiment des compliments, hein ? demanda Feron. On peut prendre ça dans les deux sens.

— Je suis sûre que ce sont des compliments, Feron. Sinon elles ne me l'auraient pas dit. »

Pendant les années Swain, elle avait été une excellente élève, car elle s'échappait dans l'étude. Sa meilleure amie de lycée lui avait dit qu'elle donnait l'impression d'être « trop distante », mais cette amie avait

déménagé. Après la mort de sa mère, alors qu'elle avait, sans suffisamment réfléchir, tenté d'échapper à Swain, les notes de Feron étaient tombées au plus bas.

Il y avait un joli bureau dans sa chambre, et même un téléphone, mais comme elle devait passer la seconde semaine des vacances chez les Jellicoe, il lui semblait inutile d'écrire à Merry, et appeler Hamlin de Benton Grange coûtait cher.

La ville de Benton Grange suivait un schéma différent de celui de Pullen et il n'était pas aussi facile ou satisfaisant de s'y promener. Ses rues rayonnaient autour d'un monument central célébrant une bataille terrible et sanglante gagnée par les confédérés, qui avaient donné le statut de ville à Benton Grange. Un siècle plus tôt, il ne s'élevait à cet endroit que la grande maison et les bâtiments de ferme de Mr. Benton. Pendant les derniers mois de ce qu'on appelait encore dans cette région « la Guerre entre les États », un régiment de confédérés avait utilisé la grange comme arsenal, jusqu'à ce que les troupes de l'armée de l'Union commandée par Sherman mettent les vainqueurs en déroute.

La demeure et les bâtiments qu'on appelait autrefois la Grange s'élevaient de chaque côté de la statue d'un général monté sur un cheval cabré. Ils abritaient un office du tourisme et une chambre de commerce. Puis il y avait un parc que longeait une route en demi-cercle bordée de belles villas, dont celle de Blanche. Le demi-cercle privilégié se divisait ensuite en artères moins impressionnantes. Sur l'une d'entre elles se trouvaient une quincaillerie, un institut de beauté, une pharmacie et différentes boutiques, dont certaines d'un niveau suffisant pour que Blanche en soit cliente. On pouvait monter et descendre cette rue en regardant les vitrines, puis tourner dans celle d'à côté, une voie poussiéreuse où l'on passait devant un supermarché, un magasin de meubles, une station-service, l'église catholique de Blanche, des champs, puis une rangée de taudis où vivaient les Noirs, et d'autres champs qui aboutissaient à l'entrée de la nouvelle autoroute. On pouvait aussi éviter cette voie poussiéreuse et prendre celle où il y avait l'école, deux temples protestants, chacun doté de son cimetière,

l'impeccablement entretenue entreprise de pompes funèbres avec dans son jardin une fontaine qui jaillissait, puis un autre ruisseau, qui, lui, sentait les produits chimiques, et soudain un terrain vert et vallonné avec de magnifiques arbres et buissons entourant une nouvelle usine Sylvania.

Pour le déjeuner de Feron, la cuisinière laissait du jambon, des biscuits au fromage emballés dans du papier sulfurisé, des fruits frais, des cookies et une carafe de thé glacé. Feron se demanda ce qui arrivait aux restes de saucisses ou de bacon du matin, jusqu'à ce qu'elle entende parler de la soupe populaire de l'église catholique fondée par la mère de Blanche, où tout ce qu'elles n'avaient pas mangé était immédiatement emporté par la cuisinière.

« Qu'est-ce qu'Oncle Rowan voulait dire par “une série d'électrochocs” ?

— Tu as déjà entendu parler de thérapie par électrochocs, non ?

— Plus ou moins.

— Tu sais ce qu'est la maniaque-dépression ?

— La mère de Merry Jellicoe a une période sombre tous les hivers, et reste assise, seule dans un ancien grenier à foin. Mais au printemps elle redevient elle-même.

— Pour Rowan, il s'agit plutôt de courtes périodes d'intense activité suivies de plongées dans l'apathie et la mélancolie. Quand il est en phase maniaque, il a toute l'énergie du monde et croit qu'il peut tout faire. Quand il sent venir la dépression, il se cache aussi longtemps qu'il peut puis il va passer quelques semaines à Duke.

— Je n'ai jamais vu Oncle Rowan déprimé.

— C'est parce qu'il ne le voulait pas. Le self-control peut aller loin, bien que de moins en moins de gens choisissent d'en faire preuve. Les longues journées d'été lui sont généralement bénéfiques, puis, si cela doit arriver, c'est en automne qu'il commence à sombrer, alors en novembre il réserve une place dans le service de psychiatrie.

— Nous nous sommes vus pour la première fois au début de l'été. Je me demande s'il m'aurait proposé de rester, si j'étais arrivée en novembre. »

Blanche rit. Elles roulaient vers le supermarché. « Il se trouve qu'il m'a demandée en mariage lors du solstice d'été, il y a quinze ans. Et ça a plutôt bien marché. Rowan et moi nous nous soutenons l'un l'autre, et il en sera toujours ainsi. Mais la mère de Merry ne reste quand même pas assise tout l'hiver dans un grenier à foin ?

— Oh non, ils l'ont transformé en chambre. Merry dit qu'on peut voir où étaient les anciennes ouvertures. »

Pendant son séjour chez Blanche, Feron fit quelque chose d'horrible. Elles avaient acheté le cadeau de Noël de Tante Mabel, qui se remettait d'une opération concernant ses organes féminins, chez elle, avec une aide-soignante, une très jolie liseuse pouvant passer pour une chemise en soie. « À quelle heure est-ce que je lui propose de passer ? demanda Blanche à Feron. J'aimerais d'abord l'appeler.

— Oh, vas-y sans moi », dit Feron.

Dès que les mots furent sortis de sa bouche et qu'elle vit la surprise et le mécontentement que Blanche tentait de cacher, elle souhaita ne jamais les avoir prononcés. C'était la Feron de son ancienne vie qui avait parlé, celle qui n'avait rien à perdre, qui s'irritait dès qu'on lui demandait la moindre chose et mettait un point d'honneur à refuser tout ce qu'elle osait refuser. (« Tu viens avec nous à l'épicerie, Feron ? » « Bon, peux-tu au moins faire la liste de ce que tu aimerais manger ? »)

Un instant fatal s'écoula.

« Rowan voudrait que tu y ailles », dit Blanche. Rien d'autre.

Le matin de Noël, Feron allait trouver sous le sapin de Blanche une quantité de cadeaux embarrassante. Tous avaient été soigneusement pensés. Un transistor. Une écharpe en soie décorée de volutes turquoise, vertes et jaunes. Une paire de gants en cuir noir. Un bon d'achat de cinquante dollars valable dans la boutique préférée de Blanche à Benton Grange. Feron donna à Blanche une boîte de mouchoirs d'hommes finement rayés – Blanche réprouvait les mouchoirs de femmes avec lesquels on se retrouvait en train de se vider le nez dans de la dentelle. Blanche offrit à Oncle Rowan un cardigan en cachemire couleur canneberge, et Feron une cravate à motifs

que Blanche avait choisie. Oncle Rowan avait acheté pour sa fiancée le parfum Caron qu'elle se refusait parce qu'à son avis immoralement cher. Puis ils allèrent manger au restaurant grec, où l'on fut aux petits soins pour eux, et Blanche repartit avec sa voiture à Benton Grange afin de se préparer à la fête donnée pour les pauvres le lendemain par sa paroisse. Oncle Rowan emmena Feron voir sa sœur convalescente, qui dit à Feron de « ne pas le dire à Blanche », mais qu'elle échangerait la liseuse contre quelque chose qui fût plus à son goût. Puis il ramena Feron à Benton Grange. Mise au courant par Blanche, Feron déduisit des profonds soupirs de son oncle qu'il contrôlait sa déprime de son mieux. Il comptait probablement les minutes qui le séparaient de l'instant où il retrouverait sa pile de chemises nettoyées sur le canapé, et les sardines et le citron dans le réfrigérateur.

OceanofPDF.com

13

Ferme des Jellicoe, 26 décembre 1958

« **P**ourquoi refais-tu ton lit pour elle, Merry Grape ?

— Parce que c'est celui d'où on a la plus jolie vue.

— Qu'est-ce que tu reproches aux granges ? Tu ne les trouves pas splendides, depuis qu'elles ont été repeintes ?

— Voir cinq bâtiments noirs barrer l'horizon en se réveillant dans un endroit qu'elle ne connaît pas pourrait sembler à Feron être un mauvais présage.

— Je ne vois pas pourquoi. J'aimerais bien les voir de ma fenêtre.

— Feron a eu une vie plus triste que la nôtre.

— Ah bon, et en quoi ?

— Je te l'ai dit. Ses deux parents sont morts. Elle s'est enfuie de chez son beau-père, qui la battait.

— Pourquoi ?

— Il considérerait simplement les coups, m'a-t-elle dit, comme une part habituelle de leurs conversations familiales.

— Trop marrant ! J'adore !

— Et maintenant pousse-toi, que je puisse border le drap de dessus.

— Je viens d'avoir une idée.

— Quoi ?

— Les granges sont magnifiques quand elles sont vides et fermées. Et les champs sont magnifiques quand tout a été coupé et emporté. Mais quand les gens sont vides et plats, ils sont morts, c'est tout.

— Tu as vraiment des idées très étranges, Ritchie.

— Étranges et intéressantes, ou étranges et terrifiantes ?

— Un peu des deux.

— Est-ce qu'elle va m'aimer ?

— Oui, je crois. Feron aime ce qui n'est pas facile à comprendre.

— Quel prénom bizarre. Feron, ça ressemble à féral, sauvage. Pourquoi vouloir appeler une fille comme ça ?

— C'est celui de quelqu'un qui jouait dans un film que sa mère a vu, et elle en a aimé le son.

— Une femme ?

— Je pense. À moi aussi, au début il m'a paru bizarre, mais maintenant je trouve que ça lui va parfaitement bien.

— Maman et Papa vont bientôt décoller. Tu sais qu'on peut apprendre à piloter pendant des années avant d'avoir sa licence d'élève pilote. Je me débrouille déjà bien.

— Ah bon ?

— J'ai souvent été aux commandes du Cessna de Papa. Tu serais étonnée de voir ce que je suis capable de faire.

— Tant que Papa est à côté de toi.

— Je parie qu'ils se sont régalés au buffet du Greenbrier, et qu'ils se préparent à rejoindre l'aérodrome. Il commencera à faire nuit quand Mr. Jack nous emmènera les rejoindre à *notre* aérodrome. Et dès que nous serons rentrés nous leur ferons ouvrir leurs cadeaux de Noël.

— Ils seront peut-être fatigués. On pourrait attendre demain.

— Mais ton amie Férale arrive demain. Je parie que la première chose qui l'étonnera c'est qu'on ait peint les granges en noir.

— Que ce soit la dernière fois que tu utilises ce surnom.

— Mais si elle était ma sœur je pourrais l'appeler Férale, non ? Tout comme toi. Petit, je n'aurais pas pu prononcer son nom, j'aurais dit Férale et ça serait resté.

— Tu viens de le répéter encore deux fois. Arrêtons là, d'accord ?

— Désolé, Merry Grape.

— Et tu lui expliqueras que le noir attire la chaleur et que c'est ce qui donne le fameux Bright Leaf¹ Jellicoe.

— Dis donc, ça ferait un super slogan pour la radio, non ? Il faudrait que ce soit après que le commissaire-priseur commence à baisser la voix, comme dans la pub des Lucky Strike. Il y aurait alors un autre type qui, comme dans *The Shadow*², dirait d'une voix très grave, LE FAMEUX BRIGHT LEAF JELlicoe.

— C'est vraiment une bonne idée, Ritchie. Tu devrais en parler à Papa.

— Écoute, il y a un truc que je voudrais savoir. Qu'est-ce que tu penses vraiment de Mr. Jack ?

— Mr. Jack ? En dehors du fait qu'il est le régisseur de Papa, je ne peux pas dire que je pense le moins du monde à lui. Mais pourquoi, bon sang, me demandes-tu ça ?

— Parce qu'il vient de se garer devant la maison. Il n'est censé venir nous chercher pour aller à l'aérodrome que dans deux heures. Et il a l'air qu'il a quand personne ne le regarde.

— Je me demande ce qu'il veut. Quel air ?

— Il devient différent de ce qu'il est avec nous. C'est comme s'il était quelqu'un d'autre.

— Tu lis trop de bandes dessinées qui font peur.

— Non, c'est quelque chose que j'ai remarqué. Mais je n'ai encore jamais eu l'occasion d'en parler.

— Bon, il sonne, Ritchie. Descends voir ce qu'il veut. »

Restée seule, Merry se dirigea vers la porte de sa chambre : « devint » Feron, se retourna, et, en tant que Feron, regarda la chambre de Merry. Feron entendit Merry dire : « Voilà ton lit, Feron, de là, tu verras nos vergers. »

Et en tant que Feron, que dirait-elle ? Oh, c'est une jolie vue. Ou simplement « Oh ».

Le premier jour à Lovegood, quand Merry lui avait demandé quel lit elle voulait, Feron avait répondu : « Tu étais là la première. C'est à toi de choisir. » Merry avait été certaine que Feron aurait préféré la fenêtre, mais Feron avait dit aimer les encoignures.

Cette fois je lui ai donné mon lit qui est à la fois dans un coin et face aux vergers. La connaissant, je sais que Feron ne dira peut-être rien. Cette chambre ne lui plaira peut-être pas. Elle n'appréciera peut-être pas notre famille. Mais comment le pourrait-elle ?

On ne sait jamais, avec Feron. Parfois elle me regarde comme si j'étais trop accommodante pour qu'elle me croie. Et parfois comme si elle comptait sur moi pour la protéger, plus que sur quiconque d'autre. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre qu'elle était plus compliquée et avait plus souffert. À cause de son histoire de famille. La dent de devant nécrosée, dont elle avait parlé d'elle-même et dont elle avait d'elle-même raconté comment elle l'était devenue. Je l'avais bien sûr tout de suite remarquée, et c'était comme si elle avait voulu s'épargner d'avoir à m'entendre demander ce qui lui était arrivé. Ce que je n'aurais jamais fait, évidemment. Ce qu'il y a de curieux, c'est que voir cette dent m'a fait réaliser combien elle serait belle si on la soignait.

Pourquoi est-ce que je m'inquiète tant de ce que Feron apprécie ou non ma famille et ma maison ? se demanda Merry. Pourquoi Feron était-elle si facilement devenue son amie ?

Qu'est-ce que Feron voyait en elle ? Un jour, Merry avait demandé à sa mère pourquoi ce n'était jamais elle qui faisait le premier pas vers les autres. (« Je n'ai généralement pas besoin d'aller vers elles, car elles paraissent attirées par moi. » Sa mère avait répondu : « Une de tes qualités, Merry, est d'avoir des attraits dont tu ne sembles pas être consciente. En tout cas, tu ne te conduis pas comme si tu en avais conscience. Oh ma chérie, j'espère ne pas avoir tout gâché en te le disant. »)

Quand Merry l'avait vue pour la première fois, sur le parking de la fac, avant de savoir qu'elles partageraient la même chambre, Feron lui avait donné l'impression d'être réservée, et en désaccord avec quelque chose ou quelqu'un. Apparemment pas avec l'homme qui l'accompagnait ; il y avait

entre eux, tandis qu'ils sortaient ses affaires de la voiture, une silencieuse décontraction. Merry avait d'abord pensé qu'ils étaient père et fille. Feron fronçait les sourcils et se tenait voûtée. Une posture qu'elle avait peut-être adoptée parce que personne ne l'avait aidée à la corriger, ou parce qu'elle se trouvait trop grande pour une fille. Merry s'était profondément étonnée quand Feron lui avait dit que sa petite fouine de beau-père pouvait envoyer quelqu'un valdinguer à l'autre bout de la pièce. Jusque-là, Merry avait imaginé Swain en grand costaud, comme leur Mr. Jack.

Feron semblait préférer la compagnie de Merry à toute autre. La seule personne qu'elles admiraient toutes les deux était Miss Petrie. Si elles avaient été plus jeunes, on aurait pu dire que toutes les deux avaient le béguin pour cette professeure.

Merry sentait que Feron devait tirer d'elle quelque chose dont elle avait besoin, mais elle ne savait pas quoi. Peut-être Maman l'éclairerait-elle quand elle les verrait ensemble.

« Merry Grape !

— Quoi ?

— Mr. Jack nous attend en bas.

— Je descends dans une minute.

— Non, il a dit immédiatement. »

[1.](#) Variété de tabac de Virginie.

[2.](#) Émission de radio américaine basée sur le personnage éponyme.

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

1968 New York City

Lorsque, dans un appartement ou dans un autre, Feron se réveillait une fois de plus après ce qu'elle appelait « le rêve du séjour chez Merry », elle restait au lit et demandait à la pièce vide : « Vais-je continuer à faire ce rêve jusqu'à ma mort ? »

Le rêve évolua au cours des décennies, jusque dans la vieillesse de Feron. Les premiers temps, Feron était dans le car, en route pour aller voir son amie après le jour de Noël, une visite qui dans la vie réelle n'avait jamais eu lieu. Ou bien elle se trouvait devant la maison des Jellicoe, et ils se tenaient debout alignés comme une famille de poupées en carton, attendant de l'accueillir.

Plus tard, Feron rêva que Merry veillait sur elle ou la guidait. Et parfois elles s'amusaient avec une insouciance qu'elles n'avaient jamais connue dans la réalité.

Dans le rêve le plus déprimant, Merry avait publié un livre sur leur amitié, qui avait gagné toutes sortes de prix, et Feron, dévorée de jalousie, se demandait pourquoi elle ne l'avait pas écrit, elle. En se réveillant elle se demandait alors : « Quand vais-je dépasser cette jalousie ? » Elle se rappelait la facilité déroutante avec laquelle Merry s'était mise au travail,

s'installant sur son lit dans le pyjama de son frère puis commençant à écrire comme si on avait appuyé sur un interrupteur.

Et si, après la mort, on était voué à emporter ses rêves dans l'éternité, comme un sac à dos collé à l'âme ?

Puis Feron revient dans le temps qui est celui où elle vient de se réveiller et elle se force à se souvenir. Le jour où elle devait arriver chez Merry, l'avion des parents Jellicoe s'était écrasé alors qu'ils rentraient chez eux après le Congrès des producteurs de tabac qui avait eu lieu au Greenbrier. Merry n'était jamais revenue à Lovegood ; elle avait dû s'occuper de son frère de douze ans et, en attendant qu'il grandisse, diriger l'exploitation.

On est maintenant à l'automne 1968, l'hiver approche. Will, le mari de Feron, est mort. Tante Mabel est morte. Le président Kennedy a été assassiné à Dallas cinq ans plus tôt, l'année où Will est mort. Son frère Robert a été assassiné cet été à Los Angeles, deux mois après que Martin Luther King a été assassiné à Memphis. Oncle Rowan a été réélu maire de Pullen et il est toujours fiancé à Blanche Buttner. Merry a publié une nouvelle dans l'*Atlantic Monthly*. Pendant la première année qu'elle a passée seule à New York, Feron a rédigé une espèce-de-roman qu'elle a fait taper à la machine et envoyée à sept éditeurs avant de perdre courage. Feron n'a, jusqu'ici, rien publié.

« La grange à tabac », de M.G. Petrie. Le nom avait, au printemps précédent, sauté aux yeux de Feron, attelée à sa corvée mensuelle, feuilleter certains magazines disponibles dans la bibliothèque de son quartier de Manhattan afin de voir ce que ses contemporains produisaient.

Mon Dieu, Miss Petrie avait écrit une nouvelle. M pour Maud, et G pour son deuxième prénom que ses étudiantes ne connaissaient pas. Non, attends une minute, ça parle d'une fille et de son jeune frère le premier jour du séchage de la récolte de tabac. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Sur la page réservée à celles et ceux qui avaient contribué à ce numéro de revue, il était seulement dit : « M.G. Petrie vit en Caroline du Nord. » Pas d'indication genrée, mais vu qu'il était question de tabac et d'un jeune frère, Feron était

certaine que M.G. était Meredith Grace. Pourquoi, cependant, avoir pris le nom de leur professeure d'anglais ? Cela n'avait pas de sens.

Incapable de rester calmement assise à sa table et de lire la nouvelle en entier, Feron sortit et acheta l'*Atlantic Monthly* afin de pouvoir se torturer avec « La grange à tabac » dans l'intimité de l'appartement de l'East Side dont on lui avait confié la garde.

Un jour chaud et sec du mois d'août, la sœur, âgée d'un peu plus de vingt ans, son frère adolescent et leurs assistants préparent les feuilles de tabac à être pendues tête en bas dans le séchoir. La sœur est dehors, dans un hangar où elle apprend à de nouvelles recrues l'art d'attacher trois tiges les unes derrière les autres, formant ce qu'on appelle des « mains » de feuilles, à une hampe d'un mètre quatre-vingts de long. Les hampes sont ensuite placées sur une structure en forme de V que les assistants se passent les uns aux autres vers l'intérieur de la grange où, chevauchant le réseau de hautes poutres, quelqu'un les guide jusqu'à leur place. C'est Randolph, le frère adolescent aux longues jambes, qui ce jour-là chevauche les poutres. La sœur, qui raconte l'histoire, n'a pas de nom. Il y a des dialogues qui familiarisent le lecteur avec le séchage du tabac, des jeux de mots et des plaisanteries que lance le garçon en équilibre sur les madriers.

Puis on est transporté dans le temps, celui d'une nouvelle récolte et, tandis que d'autres installent les hampes dans le séchoir, la sœur initie deux étudiantes à l'art d'attacher les feuilles. Un job d'été bien payé, mais il leur plaît aussi, pense la sœur, de passer leurs vacances au milieu de « gens de la campagne ». Le jeune frère n'est plus là, et l'on comprend qu'il s'agit maintenant du présent de l'histoire. Et dans ce présent, la sœur s'autorise à se rappeler la première fois où Randolph, l'été de ses six ans, a eu la permission de participer à la mise au séchage du tabac. Son travail consistait à retirer les feuilles les plus basses, avant que les femmes les attachent. Et chaque fois qu'il en arrachait une, il criait, ravi : « Dehors, dehors ! »

Puis enfin la sœur sans nom se force à lever les yeux vers les poutres et à se rappeler Randolph, jeune homme, les chevauchant fièrement, et à

reconnaître ce à quoi conduit l'histoire. Le frère est mort au Viêtnam, et la sœur se plonge dans ces souvenirs pour guérir son chagrin.

Feron se souvint de s'être enfermée dans les toilettes de Lovegood et d'y avoir lu « Musardant sur la pelouse » afin de décider si la nouvelle de Merry pouvait ou non être rendue à Miss Petrie. Elle avait ensuite dit à Merry que ce serait une parfaite réussite si le lecteur pouvait savoir que le début se déroulait en 1918 et non dans le présent de l'histoire, et lui avait conseillé de trouver un adjectif plus approprié que « banale » pour qualifier la poétesse de la promotion, qui était son propre personnage.

« La grange à tabac » suivait étrangement le même schéma que « Musardant sur la pelouse ». On comprenait à la fin que ce qui était arrivé était déjà fini, et que le protagoniste était mort. Si cette nouvelle était autobiographique, Merry avait sacrifié ses études pour élever un garçon destiné à devenir de la chair à canon dans une guerre impopulaire. Oh, Dieu, le frère après les parents ! Pauvre Merry.

Mais comment Merry avait-elle fait pour être publiée dans l'*Atlantic Monthly*, dix ans après qu'avait été annulé le séjour de Feron chez elle à la fin du mois de décembre 1958 ? (« J'ai une nouvelle bouleversante, avait dit Blanche Buttner en raccrochant le téléphone. Je suis vraiment désolée, Feron, mais tu ne prends pas le car aujourd'hui, tu ne vas pas chez les Jellicoe. »)

Merry avait certainement connu l'humiliation du manuscrit refusé qu'on vous renvoyait dans les enveloppes de retour tant redoutées. Ou pas ? Si elle avait gardé la déconcertante « facilité » avec laquelle elle écrivait autrefois, peut-être n'avait-elle envoyé « La grange à tabac » qu'à l'*Atlantic Monthly*, qui l'avait immédiatement accepté. Et peut-être, oh Seigneur, y avait-il d'autres nouvelles de M.G. Petrie qui devaient bientôt être publiées.

« La grange à tabac » était le genre d'histoires dans lesquelles la mort est présente mais qui laissent le lecteur sans sensation de perte. On comprenait que la sœur avait continué à croire au bien que lui faisaient ses souvenirs et trouvé une façon de maîtriser son chagrin. Son deuil n'était qu'un simple élément du continuel drame universel. Le drapeau américain qui, à la fin,

recouvrait la malle de son frère symbolisait le genre d'« enrobage » grâce auquel un être humain pouvait vivre.

Le travail de Feron manquait-il d'« enrobage » ? Ses personnages essayaient toujours de comprendre ce qui leur arrivait, mais ses conclusions restaient décevantes. « La fin n'est pas claire », telle était la seule note personnelle griffonnée sur l'un des sept manuscrits qui lui avaient été renvoyés. (Sur le moment, elle en avait tiré une once de réconfort, quelqu'un l'avait lu jusqu'au bout. Ou au moins parcouru.)

Elle n'avait pas donné de conclusion précise aux événements de sa vie qu'elle chroniquait dans *Un hiver anglais*. Elle avait eu en écrivant conscience de chercher à saisir ce dont elle voulait se souvenir, mais sans regarder au-delà. Comme la sœur de la nouvelle de Merry, elle avait avancé lentement, s'autorisant à évoquer petit à petit ce qui pouvait encore être supportable après la mort de Will, tombé d'une falaise dans le Northumberland en janvier 1963.

Après la découverte inattendue de « La grange à tabac » dans sa bibliothèque de quartier au printemps, Feron aurait parfaitement pu demander aux renseignements téléphoniques le numéro d'une M.G. Jellicoe, à Hamlin, en Caroline du Nord. Et quelques instants plus tard parler à son ancienne camarade de chambre. Mais elle s'était révélée lamentablement incapable d'entretenir une relation épistolaire à l'époque où Merry aurait eu le plus besoin d'échanger avec elle, et Merry n'avait pas assisté à son mariage au printemps 1962. Elle avait dû résoudre un dilemme : Ritchie devait assurer le rôle principal, celui d'un régisseur, dans la pièce de théâtre, *Our Town*, donnée par son lycée. Elle lui avait envoyé un plat de service à couvercle, en argent, cadeau d'une telle valeur que Feron en avait été gênée, car leur amitié ne lui semblait plus qu'un souvenir.

Après avoir lu la nouvelle de M.G. Petrie au printemps 1968 (« Une exclusivité de l'*Atlantic Monthly* » accompagnée d'un remarquable dessin à l'encre représentant une grange remplie de feuilles de tabac pendues la tête en bas), Feron ouvrit le carton contenant le manuscrit refusé d'*Un hiver anglais* et se renfroga devant le travail qui l'attendait. Elle contempla un instant la page de titre, puis barra résolument *Un hiver anglais* qu'elle

remplaça par *Un amour singulier*. Elle irait acheter un nouveau bloc-notes le lendemain, et tout recommencer.

Bonne vieille Meredith Grace. Toujours là pour réveiller le démon de la rivalité et pousser à l'action. Peut-être, s'était dit Feron quand le samedi matin elle s'était attelée à la tâche, valait-il mieux commencer par écrire sans s'arrêter d'un bout à l'autre de la page, ligne après ligne, dans le langage courant qu'elle aurait utilisé si on lui avait demandé : « Comment cet homme est-il devenu ton mari ? »

Il était professeur dans mon université. Plus âgé. Le niveau de ses cours était intimidant. J'envisageais d'abandonner, car je ne pouvais pas me permettre d'avoir d'autres mauvaises notes au second semestre. L'une des raisons pour lesquelles je n'ai pas laissé tomber est qu'autrement je n'aurais jamais su pourquoi il pensait qu'entre 950 et 1150 de notre ère nous avions failli atteindre les sentiments les plus élevés dont la nature humaine soit capable, sans malheureusement y réussir. Quels étaient ces sentiments, et pourquoi cet échec ? L'autre raison étant que je reculais devant l'idée d'aller lui demander de signer ma demande de transfert. Comme il le faisait toujours pour ceux qui décrochaient, il signerait avec un sourire glacial, sans même lever les yeux vers moi.

Après avoir rempli la moitié d'un premier bloc-notes, elle se sentit assez détendue pour passer à la troisième personne et devenir quelqu'un qui était à la fois elle et une autre. À la fin du quatrième bloc-notes, après des recherches plus qu'absolument nécessaires sur l'Angleterre et Durham, elle en était arrivée à la scène de la nuit de noces. Dans la vraie vie, et dans son roman, ils avaient, avant le vol transatlantique, dormi chez sa belle-mère. Ils étaient à l'étage, dans l'ancienne chambre de Will, et penché à la fenêtre, il regardait le ciel étoilé tandis qu'elle se tenait derrière lui, les bras passés autour de sa taille.

Écrire sur cette jeune femme collée au dos de son mari réveilla de façon incroyable le puissant désir qu'elle avait ressenti alors. *Oui, il est mien maintenant, nous pouvons prendre notre temps et faire honneur à nos sentiments les plus élevés.* Après l'agitation du mariage et la fièvre du

départ, Will et elle avaient décidé de rester chastes tant qu'ils seraient dans la maison de sa mère. C'était elle qui l'avait suggéré, un des actes les plus sages de sa courte vie de couple. Elle avait compris que Will était anxieux, craignant peut-être de ne pas lui donner de plaisir, ou au contraire qu'on puisse « les entendre ».

La perte de Will la bouleversa une fois de plus, et elle reboucha son stylo. Je ne serai jamais capable de le faire revivre en écrivant, alors à quoi bon ?

Il lui fallait un nouveau bloc-notes qu'elle consacrerait à leurs ébats.

Chère Merry,

Tu seras probablement étonnée d'avoir de mes nouvelles. Je voulais t'écrire depuis qu'en avril dernier je suis tombée sur « La grange à tabac » dans l'*Atlantic Monthly*. Félicitations ! J'ai tant de questions à te poser. Mais laisse-moi d'abord te dire quelque chose que tu ne sais peut-être pas. Mon mari, Will, est mort en janvier 1963, alors que nous passions l'année en Angleterre, où il avait eu un poste d'enseignant-chercheur. Il est parti seul faire une randonnée, et il est tombé d'une falaise. Je ne crois pas que je m'en remettrai jamais. Je ne le veux pas. Depuis, je vis à New York, où j'ai occupé divers emplois et essayé d'écrire. J'ai cru comprendre en te lisant que tu avais perdu ton frère. Si cela est arrivé, j'ai beaucoup de peine pour toi. Quel gâchis, quel vide. Je suis curieuse d'en savoir plus à propos de ton nom de plume : « Petrie ». Comment est-ce que ça t'est venu à l'esprit ? Si tu as envie de me répondre, s'il te plaît, envoie ta lettre à l'adresse de mon bureau, car je n'ai pas encore de chez-moi. J'ai une sorte de poste éditorial chez MacFarlane & Co., une grosse boîte de conseil en gestion. Ça paye bien, et ça n'attaque pas trop mes forces mentales, ce qui me permet d'écrire pour moi le soir.

Ta vieille camarade de chambre de Lovegood,

Feron Hood

Quand, arrivée au coin de la rue, elle glissa sa lettre dans la boîte (Meredith Grace Jellicoe, Hamlin, N.C. – était-ce suffisant pour qu'elle arrive à bon port ?), Feron pensa à la nouvelle de Tchekhov dans laquelle un petit garçon écrit à son grand-père de venir le chercher chez le cruel cordonnier qui l'a pris comme apprenti. Il met un timbre sur l'enveloppe et l'envoie en se voyant déjà rentré, avec son grand-père et les chiens. Mais il a dressé sa requête à « Grand-Père, au village ».

OceanofPDF.com

Après avoir passé deux ans à Lovegood, Feron était entrée à l'université de Chapel Hill. Miss McCorkle l'avait guidée dans le dédale des dossiers et elles avaient décroché une bourse couvrant ses frais de scolarité. À condition que ses notes ne baissent pas. Mais pendant son premier semestre, Feron était tombée au-dessous de sa moyenne de Lovegood. La géographie et l'éthique lui avaient semblé des matières intéressantes, mais il s'avéra que le cours de géographie parlait de topographie et non de voyages, et ceux d'éthique des systèmes de langage et non de « que devrais-je faire ? ». Elle avait réussi son semestre de justesse, et la bourse ne continuerait à lui être accordée que si elle se reprenait. Elle ne pouvait pas se permettre de nouveaux choix stupides. Elle était, en ce qui concernait l'histoire, un peu plus attirée par l'« anatomie de la révolution russe », peut-être à cause de Tchekhov, que par l'« introduction à l'Angleterre du Moyen Âge ». Cependant, une introduction à quelque chose lui semblait moins risquée que l'anatomie de quelque chose, et elle avait l'avantage d'avoir étudié à Lovegood l'histoire de l'Europe. Miss McCorkle, admettant son faible pour le Moyen Âge, s'était impudemment attardée sur cette période, effleurant la Renaissance et abordant à peine la Révolution industrielle.

Quand Feron entra et prit le dernier siège libre, Mr. Avery écrivait au tableau. Mince, vêtu d'un pantalon de velours un peu flottant et d'une veste en tweed, il était à ce point absorbé par sa tâche qu'il semblait ne pas s'être aperçu que la salle était pleine.

Lorsqu'il se retourna, deux étudiants s'étaient déjà levés et se tenaient l'air gêné à côté de son bureau. Il avait un visage anguleux, fermé, de grosses lunettes à monture noire, et son début de calvitie révélait un homme plus âgé qu'il le paraissait vu de dos.

« Ah, vous avez dû lire ce qui est affiché », dit-il. Et sans attendre, il signala les demandes de transfert avec un sourire glacé.

« Personne d'autre ? Dans ce cas, après l'avoir écrit, je vais reprendre ce que j'attends de vous. Si quelqu'un a des doutes, c'est le moment de changer d'orientation. Vous aurez à passer un examen en milieu de semestre, un autre en fin de semestre, et à rédiger un mémoire. Chaque note ainsi obtenue comptera pour un tiers de votre résultat général. Les examens porteront sur ce que j'aurai traité ou sur des textes que je vous aurai demandé d'étudier en dehors de mes cours. Votre mémoire devra approcher les quinze cents mots, ce qui fait à peu près sept pages dactylographiées avec double interligne. Je vous proposerai très bientôt une liste de sujets éventuels et accorderai un entretien personnel à chacun d'entre vous pour vous aider à choisir celui qui vous conviendra le mieux. Je vous conseille de ne pas tarder. Le mémoire doit être rendu avant l'examen final. Des questions ? Oui ?

— Mais monsieur, vous ne donnez pas de points pour les progrès réalisés ? Nous n'avons que trois chances ? Les efforts accomplis ne devraient-ils pas entrer en ligne de compte ?

— Vous êtes Mr... ?

— Tribby.

— Eh bien, Mr. Tribby, si vous visez haut, travaillez dur et suivez les consignes, vous vous améliorerez d'une façon qui vous paraîtra évidente. Quant à ces « trois chances », elles constituent mon système de notation et je me suis rendu compte qu'il fonctionne généralement bien. Si vous n'êtes pas certain qu'il fonctionnera pour vous, vous pouvez encore demander votre transfert. N'hésitez pas. Vous avez une semaine pour trouver un autre cours. »

Des petits rires nerveux résonnèrent. Les uns après les autres, une demi-douzaine d'étudiants, dont Mr. Tribby, se levèrent et s'avancèrent

lentement.

Après avoir apposé son paraphe au bas de chaque feuille et fermé la porte derrière le dernier transfuge, Mr. Avery compta celles et ceux qui restaient. « Vingt-quatre. J'ai commandé vingt-cinq manuels. Je m'améliore. Ils vous attendent à la librairie du campus. Nous nous verrons deux fois par semaine, et pour la prochaine séance, vous devrez lire l'introduction et la première moitié du premier chapitre, ce qui fait une quarantaine de pages. Si vous pouviez ne pas vous y mettre à la dernière minute, ce serait mieux pour vous. Cet auteur injecte énormément d'idées dans chacune de ses phrases, mais ça en vaut la peine. »

Il commença son cours, sans consulter la moindre note, allant et venant devant son auditoire, et s'adressant principalement au vide en face de lui. Il avait un accent du Sud, quoique différent de celui d'Oncle Rowan. Plus doux, et élidant les « r ».

Il demanda qui avait entendu l'expression « des nains juchés sur des épaules de géants ». Comme aucune main ne se levait, il expliqua qu'il s'agissait d'une métaphore signifiant que nos découvertes s'appuient sur celles de ceux qui étaient là avant nous.

« La phrase originale – “*Nanos gigantum humeris incidentes*” – est attribuée à Bernard de Chartres, philosophe du XII^e siècle. Elle ne serait pourtant pas parvenue jusqu'à nous si l'un de ses étudiants, Jean de Salisbury, ne l'avait pas écrite. »

Il parlait maintenant de quelque chose qui s'appelait la Grande Conversation, formule couvrant les références et allusions des érudits aux œuvres de leurs prédécesseurs. Feron avait beau se dépêcher, condenser, abrégé, l'agile passage au latin lui échappa.

« Ce qui nous ramène à Jean de Salisbury, philosophe et homme d'Église, dont la renommée repose non seulement sur ce qu'il savait, mais aussi sur les personnalités célèbres qu'il fréquentait. Il a étudié avec les penseurs les plus intéressants du XII^e siècle, parmi lesquels Bernard de Chartres dont je viens de vous parler, et le grand Abélard dont beaucoup connaissent le nom, probablement à cause de sa funeste histoire d'amour avec Héloïse. Une fois séparés, ils se sont écrit jusqu'à la fin de leur vie, lui d'un monastère, elle

d'un couvent. J'ai posé sur l'étagère plusieurs copies de leurs lettres, traduites en anglais, au cas où certains seraient intéressés.

« Puis Jean est revenu dans son Angleterre natale, où il a été secrétaire de l'archevêque de Canterbury, Thomas À-Becket. Il a été l'ami du pape Adrien et une épine dans le pied du roi Henri II, qui a fait assassiner Thomas À-Becket...

« Non, s'il vous plaît, ne cherchez pas à tout noter. Vous entendrez de nouveau ces noms. J'essaye simplement de vous donner une idée de la façon dont la succession géants / nains fonctionne au cours du temps. »

Affreusement gênée, Feron referma son stylo d'un coup sec. Elle était certaine qu'il faisait allusion à la vitesse avec laquelle, en vue des interrogations du vendredi, elle s'était entraînée à écrire pendant les cours de Miss McCorkle afin de ne rien laisser passer d'important. À un professeur de deuxième cycle, son zèle avait probablement paru légèrement comique.

Il leur dit qu'ils se concentreraient sur les années allant de 950 à 1150, et que lors du prochain cours ils commenceraient à étudier la civilisation médiévale européenne sous l'angle de sa formation par absorption des attitudes et modes de vie des civilisations précédentes.

« Ici, le mot-clé est "absorption". Oui, d'accord, ça vous pouvez le noter. Quand vous aurez lu ce que je vous ai demandé de lire cette semaine, vous en saurez plus sur la façon dont l'absorption fonctionne au cours des siècles.

« Bien que nous puissions croire nous être faits tout seuls, sans dépendre de personne, chacun de nous dans cette pièce est une accumulation de milliers d'années d'absorption. La façon dont nous pensons, ce à quoi nous attribuons de l'importance, ce que nous vénérons, notre système judiciaire, notre économie, notre politique, nos structures sociales, le schéma de notre vie quotidienne résultent en grande partie d'idées qui remontent à l'Antiquité.

« Ce qui m'étonne, et m'attriste en même temps, à propos de la période que nous allons étudier, c'est que certains individus ont alors presque atteint ce qu'ils pensaient être les sentiments les plus élevés dont la nature

humaine soit capable. Un nouveau respect de nos possibilités était dans l'air. Ils n'y sont finalement pas arrivés, mais il y a eu à ce moment-là quelque chose qui leur a donné envie d'essayer. »

Il avait enlevé ses grosses lunettes et, tout en les nettoyant avec sa pochette, il adressa aux étudiants restés dans la salle un sourire myope, contraste marqué avec l'adieu glacé, impersonnel, qu'il avait réservé à ceux qui étaient partis.

« Je vous quitterai sur une dernière citation d'un autre Bernard de ce temps-là, saint Bernard de Clairvaux. Inutile de noter son nom, c'est une de mes maximes favorites et vous l'entendrez souvent. Saint Bernard a dit que certains d'entre nous veulent apprendre afin qu'on les considère comme instruits, ce qui est ridicule vanité ; d'autres le désirent afin de pouvoir enseigner la morale à leur prochain, ce qui est amour ; et les derniers le souhaitent afin d'être éclairés, ce qui est prudence. Fin de citation. Fin du cours.

« Non, encore une idée. À propos de l'amour et de ses nombreuses formes, nous verrons que leur pratique et leur célébration se sont imposées durant cette période. Ces temps furent aussi ceux où l'idée d'*individu* a commencé à se faire ressentir – le fait qu'il existe quelque chose comme un être singulier, à l'intérieur de son enveloppe corporelle, différent de toute autre personne. Ce qu'on pourrait appeler les débuts de la psychologie occidentale. »

Feron était à deux doigts de demander son transfert. En sortant de la salle, elle était directement allée à la librairie du campus et avait acheté le texte prescrit, *L'Élaboration du Moyen Âge*, ainsi que le premier livre à lire pour son cours sur le roman moderne, *Portrait de l'artiste en jeune homme*.

Elle remonta au deuxième étage de la résidence universitaire, se mit au lit (contente que sa nouvelle camarade de chambre soit sortie, nouvelle car celle du semestre précédent étant partie s'installer dans le bâtiment réservé à sa sororité) et ouvrit *L'Élaboration du Moyen Âge*. À la troisième page de l'introduction elle s'aperçut qu'elle n'en avait rien saisi. C'était un genre d'écriture auquel elle n'était pas habituée – Miss McCorkle ne leur avait

pas imposé de manuel. Mr. Avery avait dit que cet auteur mettait énormément d'idées dans chacune de ses phrases, et elles semblaient à Feron trop denses, et vieilles. L'intervention apparemment improvisée de Mr. Avery avait été beaucoup plus intéressante, et vivante.

Elle mit *L'Élaboration du Moyen Âge* de côté et prit le *Portrait de l'artiste en jeune homme*. Le professeur de littérature leur avait expliqué qu'il s'agissait d'un roman d'apprentissage traitant de l'enfant et de la jeunesse d'un homme, « ce qu'on appelle en allemand un *Bildungsroman*, mot où se combinent les termes "éducation" et "roman" ». Miss Petrie leur avait lu une nouvelle de James Joyce, l'histoire d'un petit Irlandais qui arrive trop tard à la kermesse et se sent déçu, à la fois par cette dernière et par lui-même.

Le début du *Portrait de l'artiste en jeune homme* était écrit en langage de bébé.

Il était une fois, et c'était une très bonne fois, une meuh-meuh qui descendait le long de la route, et cette meuh-meuh qui descendait le long de la route rencontra un mignon petit garçon nommé bébé-coucouche...

Feron n'eut aucune difficulté à poursuivre, jusqu'à ce que ses pensées l'entraînent ailleurs. Le père du petit garçon lui racontait une histoire. Puis il faisait pipi au lit, et ensuite il était dans la cour de l'école où un autre enfant le poussait brutalement dans le fossé et lui cassait ses lunettes.

Quand elle avait lu dans les toilettes de Lovegood la nouvelle de Merry sur cette poétesse de la promotion 1918 que la grippe avait emportée, Feron avait été pour la première fois de sa vie consciente que la réussite d'une autre personne la motivait mais, cette fois, c'était bien pire.

Elle rêvait de réussir à écrire quelque chose comme ça. Sur son « éducation » à elle, mais dans le style de Joyce, avec des allers et retours dans le temps qui montraient la présence du passé. Stephen est dans le lit glacé de son dortoir, et en même temps dans la chaleur de la maison familiale, où l'on discute âprement de politique.

Mais attends. Quel âge avait l'auteur quand cela a été publié ? Feron se plongeait dans l'introduction et griffonna des chiffres dans la marge : Joyce avait trente-quatre ans, et il y travaillait depuis dix ans, avait repris une autre version beaucoup plus longue, changé le titre, et réussi à trouver un style fluide, grâce auquel une impression d'ensemble irradiait des expériences vécues.

Elle se souvenait, quand elle était toute petite, de sa grand-mère qui lui lisait des histoires et lui chantait des chansons, une femme qui se plaignait toujours, mais lui avait appris à compter en lui dessinant des rangées de sucettes, et d'un grand-père qui l'emmenait au parc et fumait des cigares, pourtant elle n'était pas certaine de vraiment se les rappeler, peut-être le croyait-elle à cause d'une photo où elle était, à trois ans, appuyée contre un gros homme coiffé d'un borsalino, agenouillé, un cigare à la main. On lui avait dit qu'après sa mort, elle avait parlé aux bagues de cigares, qu'elle collectionnait. C'étaient les années Fayetteville, où Grand-Père, chef mécanicien, avait été transféré depuis peu par la compagnie de chemins de fer. Mère sortait beaucoup le soir, retrouvant la vie de jeune célibataire à laquelle son soudain mariage avait mis fin. Il y avait à Fayetteville une grande base militaire avec un terrain d'aviation et de nombreux admirateurs, soldats et membres de l'armée de l'air, venaient la chercher pour l'emmener danser. Quand Feron eut quatre ans, la guerre se termina et deux malheurs arrivèrent. Grand-Mère mourut d'un anévrisme et un instructeur de l'armée de l'air nommé Swain Eckert épousa la mère de Feron et les emmena dans le centre du pays, où il prit des parts dans un aéroport commercial.

Il serait probablement sage de laisser tomber l'Introduction à l'Angleterre du Moyen Âge. Dans un cahier, elle fit deux colonnes, l'une pour « abandonner », et l'autre pour « rester ». Elle commençait à remplir la colonne « abandonner » (« Je n'y arriverai jamais », « Je ne peux pas me permettre une mauvaise note ! ») quand Gweneth, sa nouvelle camarade de chambre, entra en se tortillant, s'effondra sur son lit avec un grand soupir et se tourna vers le mur. Feron avait le choix : demander à Gweneth ce qui n'allait pas et se résigner à une longue litanie de revers et d'affronts, ou

continuer à travailler en silence sur les raisons qu'elle avait de suivre ou non les cours de Mr. Avery.

De toutes les filles avec qui elle avait partagé une chambre, c'était avec Merry qu'elle s'était le mieux entendue. Cynthia Chasteen avait remplacé Merry. Or Cynthia était déjà très proche de ses compagnes du dernier étage, qu'elle montait rejoindre furtivement après l'extinction des feux. Puis Feron avait eu une chambre pour elle toute seule pendant quasiment toute l'année suivante car Ione Satterfield, qui avait remplacé Cynthia, avait disparu à la rentrée des vacances de Noël, après avoir découvert qu'elle avait des varices.

En fait, se retrouver à Lovegood sans Merry lui avait semblé étrange. Elle s'était sentie à la fois très exposée et cependant plus secrète. Ne faisant plus partie d'un duo, on ne pouvait la voir qu'en tant qu'elle seule. Et en même temps, elle paraissait avoir gagné une mystérieuse autorité. Sa réserve était interprétée comme de la discrimination. Éluée présidente du Club des Filles et Petites-Filles, elle décida de créer des archives, et donna à chacune la responsabilité d'écrire sur la parente qui l'avait précédée à Lovegood. Les étudiantes de seconde année présumèrent alors qu'elle avait grandi à Pullen, avec les Hood.

Lors de son premier semestre à l'université de Caroline du Nord, elle avait logé avec Lee Ann Piggotty, qu'elle avait intérieurement baptisée « la Poupée de carton », car Ann Lee changeait de tenue trois ou quatre fois par jour et semblait avoir la vie intérieure d'une silhouette découpée dans du carton. Lee Ann était allée rejoindre le bâtiment de la sororité Pi Phi, et il y avait maintenant la triste Gweneth, qui était plutôt jolie quand elle ne soupirait ou ne pleurait pas, mais qui souffrait du plus grand complexe d'infériorité que Feron ait jamais observé chez qui que ce soit.

Bizarrement, les défauts de ces filles avaient amplifié le bien que Feron pensait de Merry. Elle se surprenait parfois à croire que Merry était morte. Puis elle se rappelait qu'elle pouvait prendre un stylo et lui écrire. Mais elle ne le faisait pas.

« Ça ne va pas, Gweneth ? » Feron savait depuis le début qu'elle craquerait et se montrerait humaine. « Je peux faire quelque chose ? »

Et pendant que Gweneth racontait comment elle avait été humiliée et blessée tout au long de la journée, Feron, tout en l'écoutant à moitié, feuilleta le catalogue de l'université afin de voir quelles étaient les options qui se présentaient si elle laissait tomber l'Introduction à l'Angleterre du Moyen Âge de Mr. Avery. Elle pouvait écarter son autre matière scientifique obligatoire – les trucs frétillements de la biologie devaient être plus vivants et plus accessibles que les cailloux de la géographie. Elle pouvait choisir un autre cours d'histoire, qui devait aussi compter comme matière principale d'un cursus de sociologie : « Culture américaine, vue d'ensemble des habitudes, traditions et normes américaines de 1776 à nos jours ». Cela serait probablement aussi utile qu'intéressant.

Demander à Mr. Avery de signer sa demande de transfert lui semblait totalement humiliant. Elle n'était pas prête. Elle ne le supporterait pas. Et si elle le faisait, elle ne saurait jamais rien du développement de l'individualité ni des différentes sortes d'amour. Comme à son habitude, il signerait, glacial, sans lui lancer un regard.

Si elle restait, elle n'aurait pas à supporter cette honte. Ce point entrerait dans la colonne « rester ».

16

Moins d'une semaine plus tard, une lettre de Merry attendait Feron dans la boîte à lettres de son bureau.

Chère Feron,

Quelle surprise d'avoir de tes nouvelles après si longtemps. Oh, je suis désolée pour ton mari. J'aurais aimé le rencontrer. Cela a dû être terrible, surtout seule dans un pays étranger. Évidemment que tu ne veux pas l'oublier, comme moi pour Ritchie. « La grange à tabac » est la seule nouvelle que j'ai publiée jusqu'ici, mais j'ai toujours écrit depuis que j'ai quitté Lovegood. Je travaille longtemps sur chaque texte. J'en ai maintenant plusieurs en cours. Quant à mon pseudonyme, je l'ai en quelque sorte choisi en mémoire de Miss Petrie, qui est morte il y a trois ans à Pâques. D'une certaine manière, c'est pour elle que j'écris. Les lettres qu'elle m'a fidèlement envoyées après que j'ai quitté Lovegood et jusqu'à sa mort m'ont probablement sauvé la vie. C'est elle qui m'a parlé des exclusivités de l'*Atlantic*. Il y a beaucoup plus à en dire, et si tu es libre pour prendre un thé avec moi vendredi prochain, je te raconterai tout. J'arrive à New York tard jeudi soir, et rentre vendredi par le train de dix-huit heures. J'ai un déjeuner, but de ce rapide aller-retour, mais pourrions-nous nous retrouver quand tu voudras après quinze heures dans le hall de l'Algonquin ? J'ai

consulté mon plan de Manhattan et ton bureau semble en être à quelques minutes à pied.

Je croise les doigts pour que nous puissions nous revoir.

Fidèles amitiés,

Merry

Après si longtemps... les lettres qu'elle m'a fidèlement écrites... J'en ai maintenant plusieurs en cours... Fidèles amitiés...

De l'appartement qu'elle occupait alors sur la 54^e Rue est, Feron marcha jusqu'à l'Algonquin (comment Merry connaissait-elle cet endroit prestigieux ?). Elle s'assit à une table dans le hall et écrivit un mot à Merry sur le papier à en-tête de l'hôtel.

« Elle sera là jeudi soir tard. Jellicoe, Meredith Grace, ou peut-être M.G. Jellicoe. Ou peut-être aussi M.G. Petrie. Pouvez-vous vous assurer qu'elle le trouvera ? »

Un jeune homme en nœud papillon consulta les réservations. « Il y a une M.G. Jellicoe qui a une chambre pour la nuit de jeudi à vendredi. Oui, bien sûr, nous le lui remettons.

— Où le garderez-vous en attendant ?

— Pardon ? » La regardant, tête inclinée.

« Eh bien, est-ce que vous rangez quelque part les lettres adressées à vos futurs clients ? Je veux être certaine que ce ne sera pas perdu.

— Nous les rangeons là-dedans. » Il sortit de dessous le comptoir un classeur en cuir incrusté de motifs dorés. « Voilà. Je l'y mets tout de suite. Et à moins qu'il ne s'en aille tout seul, ce sera dans son casier quand elle arrivera.

— Merci. » J'ai vingt-sept ans et je suis veuve, pensa-t-elle. Est-ce que je parais si vieille et si excentrique, aux yeux de cet employé ?

« À votre service. Si vous voulez vérifier, vous pouvez toujours venir voir jeudi après-midi si votre mot est dans le casier de Mrs. Jellicoe.

— Pourquoi pas. »

C'était Merry, penchée en avant dans un fauteuil, sans prétendre faire autre chose que guetter l'arrivée de son amie. Puis la femme élégante et bronzée fut debout, se précipita vers elle. Sans la connaître, on l'aurait facilement prise pour une riche cliente venant de Floride voir quelques amis et faire beaucoup de shopping.

« Feron ! »

Elle portait un léger tailleur noir, parfait pour ce mois de novembre clément, et un chapeau noir à bord étroit. À quoi est-ce que je m'attendais, se demanda Feron, à une fille de la campagne en habits du dimanche ?

Alors que Merry lui passait les bras autour de la taille, Feron dut se courber pour que leurs joues se touchent. Elle avait oublié combien Merry était petite.

« Cela faisait un moment. » Ses mots étaient plats, peu généreux.

« Oui, oh oui. Tu es magnifique, Feron, la ville semble te convenir.

— Et toi tu es fabuleuse. J'adore ton chapeau.

— Vraiment ? L'homme avec qui j'ai déjeuné a d'abord dit avoir cru que plus personne ne portait de chapeau depuis que Jackie Kennedy avait quitté la Maison-Blanche. Puis il s'est rattrapé en m'assurant que le mien était charmant. Je nous ai gardé ces deux fauteuils avec la petite table. Ce salon est merveilleux, non ? Tu imagines toutes les conversations passionnantes qui ont dû se dérouler ici ?

— Comment connaissais-tu l'Algonquin ?

— C'est mon rendez-vous de midi qui me l'a conseillé.

— Celui qui a finalement trouvé ce chapeau charmant ?

— Oui. Mr. Sterling. Un agent littéraire. Mais nous parlerons de lui plus tard. Pour boire quelque chose il suffit d'appuyer sur cette sonnette et un serveur arrive. Tu peux aussi commander un sandwich. Tu as faim ? Tu sors à peine du bureau.

— Non, merci, là où je travaille le déjeuner est offert. Tant que nous le commandons de notre place et y restons, nous avons un choix international de menus.

— J'ai déjà réglé ma note pour que nous ayons plus de temps avant que j'aille prendre mon train. J'ai laissé ma valise au portier.

— Je prendrais bien un verre de vin blanc », dit Feron.

Un agent littéraire !

« Bon, je sonne. Et j'en commande un pour moi aussi. Je vais être franche, Feron. Je ne m'attendais pas à te revoir un jour.

— Vraiment ? » Comment répondre autrement à une telle inculpation ?

« Eh bien, nous avons en quelque sorte perdu contact. J'ai été étonnée de recevoir une invitation à ton mariage, mais je serais venue si...

— Si ton frère n'avait pas été la star de *Our Town*.

— Tu te souviens de ça !

— Et d'un tas d'autres choses qui te concernent, Merry. Malgré mes lamentables mœurs épistolaires, tu as joué un rôle important dans mon histoire. Tu es une des dix ou douze personnes qui apparaissent régulièrement dans mes rêves.

— Ah bon ? Oh, tu ne sais pas combien c'est important... » Merry avait eu les larmes aux yeux quand Feron avait évoqué son frère, et là elle dut prendre dans son sac un mouchoir pour essuyer ses joues. « J'étais complètement sonnée après cette horrible journée. Cela fera dix ans le mois prochain. Je me sentais comme morte, tout en ayant le devoir de rester là et de m'occuper des choses, comme le vieil Horace Lovegood dans le spectacle de la fac. Il fallait que je veille à l'éducation de Ritchie et que je garde à flot Jellicoe Enterprises. Et je l'ai fait. Enfin, jusqu'à un certain point. Nous avons eu une récolte record cette année-là et Ritchie a passé une adolescence sans problème, mais je n'ai pas réussi à l'empêcher de s'engager pour le Viêtnam avant même qu'il soit appelé. Et maintenant il y a toutes ces manifestations, Feron ! Ils disent que cette guerre est une erreur fatale. Mais tu as eu ton lot de malheurs. Comment était ton mari ? Je me souviens de m'être demandé, quand j'ai reçu ton invitation, qui était William Michael Avery. J'ai essayé d'imaginer le genre d'homme que tu aurais épousé. Ça va, si je t'en parle ?

— Oui, ça le fait revenir. Tu veux vraiment savoir ?

— Oui !

— C'était un de mes professeurs, il avait quinze ans de plus que moi. Quand j'ai suivi ses cours d'histoire médiévale, j'ai travaillé plus dur que je

ne l'avais jamais fait, pour qu'il pense du bien de moi. C'était pendant le second semestre de ma première année de master. Au semestre suivant nous nous sommes rencontrés par hasard à la cafétéria du campus. C'était un dimanche et j'étais déprimée. J'ai oublié pourquoi. Il allait voir sa mère et m'a proposé de l'accompagner. J'ai tout trouvé formidable, cette femme, sa maison, son jardin, la façon dont ils se conduisaient l'un envers l'autre et dont ils m'incluaient. À la fin de l'après-midi, alors qu'il conduisait, je me suis surprise à m'imaginer appartenir à cette famille. Je l'ai regardé à la dérobée, quelque chose a basculé en moi et j'ai pensé que ce serait incroyable de pouvoir me marier avec lui.

— Très romantique.

— Enfin, de mon côté. Il lui a fallu un peu plus de temps pour me regarder à la dérobée et voir en moi autre chose que l'étudiante acharnée qui avait eu une note générale excellente en histoire et s'entendait bien avec sa mère. Il était un de ces intellectuels passionnés qui vivent plus dans leurs recherches que dans le monde extérieur. Je savais devoir être prudente, afin qu'il ne prenne pas peur. Par chance, sa mère s'est mise à m'écrire, et j'ai ainsi appris lentement à le connaître, à comprendre qu'il avait toujours préféré ses pensées à la compagnie des autres, des tas de trucs comme ça. Nous avons, elle et moi, déblayé le terrain. »

Là, Merry aurait pu attaquer : *Heureusement que tu as continué à correspondre avec elle !* Mais elle ne le dit pas, probablement ne le pensa même pas. Merry n'était pas du genre à attaquer, à bondir sur vous au sortir d'une forêt de sous-entendus. (« Merry est facile à vivre, avait dit Feron à la doyenne de Lovegood. Il n'y a rien de sournois en elle. Nous sommes à l'aise l'une avec l'autre. »)

« Quand j'ai reçu ton invitation... je me souviens d'avoir été étonnée que tu ne te maries pas dans la ville de ton oncle.

— Ça s'est passé dans la ville voisine, chez sa fiancée. Elle s'est occupée de tout. Elle adore organiser ce genre d'événements. Blanche Buttner et mon oncle sont fiancés depuis... voyons... vingt-cinq ans maintenant.

— Ça alors, qu'est-ce qui les retient ? Cela date d'avant que nous entrions à Lovegood.

— Préparer et superviser les mariages des autres plaît beaucoup à Blanche, mais je crois qu'elle a peur de se retrouver coincée, si elle sautait le pas. Will et moi nous sommes mariés en petit comité, ce fut une journée parfaite. La cérémonie n'a pas eu lieu à l'église de Blanche, parce qu'elle est catholique, mais dans sa merveilleuse maison, où un pasteur méthodiste du temple d'Oncle Rowan est venu nous bénir. Sachant désormais que Will m'aimait, j'étais plus amoureuse que jamais. Même pendant le service religieux, j'ai de nouveau senti ce quelque chose qui basculait en moi.

— Tu es toujours en contact avec sa mère ?

— Non, elle est morte. Peu après Will, en fait. Elle était déjà malade lors du mariage, mais personne ne le savait, même pas elle. Oh, tous ces moments passés avec Will ont été incroyables. Nous devrions tous obtenir ce que nous voulons au moins une fois dans notre vie. J'ai essayé d'écrire un roman pour que ce ne soit pas comme si cela n'avait jamais existé.

— Tu as écrit un *roman* ?

— C'est ce que je croyais faire. Cela ressemblait plutôt à une élégie impressionniste. Il n'y a qu'un seul éditeur qui m'ait invitée à le rencontrer. Un vieux monsieur très agréable. Il m'a dit des tas de choses gentilles, mais qu'il ne pouvait pas le publier.

— Pourquoi ?

— Selon lui, je devais y mettre plus de... de "scènes de sexe" pour que ça marche. »

Comme elle était devenue experte en mensonges !

« Des scènes de sexe ?

— Oui.

— Tu vas le faire ?

— Eh bien, c'est là que j'en suis dans ma nouvelle version. Et je ne vois toujours pas comment y arriver. Rien ne colle vraiment avec ce qu'il y avait entre Will et moi. Pour l'instant je retravaille le début, toujours sur les conseils de cet éditeur. Il veut que l'on sache tout de suite comment ils se sont rencontrés, avant qu'ils aillent en Angleterre.

— Tu as lu la nouvelle de Tchekhov qui parle d'un homme, d'une femme, et d'un petit chien ? Une de celles que Miss Petrie ne nous a pas lues en

cours. Je l'ai découverte plus tard.

— Ils continuent à se voir, c'est tout ce dont je me souviens. Une fin qui n'est pas dans sa manière habituelle.

— Je l'ai relue récemment. Lire Tchekhov m'aide à écrire et me fait me sentir plus proche de Miss Petrie. Et de toi, de ce que nous avons vécu l'une avec l'autre à Lovegood, mais je ne devrais probablement pas dire ça.

— Pourquoi ?

— Tu pourrais avoir peur et t'éloigner de nouveau. Il faut que je te le dise, mais non, je te l'ai déjà dit, je ne pensais vraiment pas te revoir un jour.

— Eh bien, je suis là. » Ce fut tout ce que Feron trouva à répondre.

« Ce qu'il y a avec Tchekhov, c'est qu'il peut être terriblement concis, mais d'une concision parfaite. "La dame au petit chien" est une histoire d'amour, pourtant on y trouve étonnamment peu de "scènes de sexe". Tchekhov préfère dépeindre les situations par petites touches, qui font que cette histoire est celle des deux protagonistes et de personne d'autre. La chambre d'hôtel de cette femme, par exemple, qui est étouffante et dont l'odeur lui rappelle un parfum qu'elle a acheté dans une boutique japonaise. Ou la conscience qu'a cet homme d'une certaine gêne entre eux, comme si quelqu'un venait de frapper à la porte. Admirable, non ? Tellement vraisemblable. Et en même temps il se rappelle d'autres amantes, déloyales ou prédatrices, et comment, quand la passion s'est éteinte, la dentelle de leurs sous-vêtements lui faisait penser à des écailles de poisson !

— Des écailles de poisson !

— Oui, une comparaison que personne n'oserait, sauf précisément ce personnage, parce qu'il est bien construit. Puis il y a une description de son visage à elle, après qu'ils ont fait l'amour. Et il trouve qu'elle ressemble à la pécheresse repentie d'un tableau. Enfin une dernière touche importante, alors qu'elle se sent envahie par le remords, il mange une tranche de pastèque. Puis il la console, ils rient et partent ensuite s'asseoir au bord de la mer et il se dit que la mer continuera d'être là, parfaite, après leur mort et que ce sont nos insignifiantes pensées et actions qui nous empêchent de voir que le monde est beau et que les êtres humains ont de la dignité. Tu pourrais

toi aussi utiliser des petits détails, qui n'appartiennent qu'à tes protagonistes.

— Écailles de poisson, parfum japonais et pastèque ! Je vais en rentrant m'arrêter à la bibliothèque. Tu penseras à moi en train de lire cette nouvelle pendant que le train te ramènera dans le Sud. Mais parle-moi de ton agent littéraire. Qui de vous deux a trouvé l'autre ?

— Il a été très gentil, mais j'ai peur qu'il voie en moi des possibilités que je n'ai pas.

— Pourquoi ?

— Eh bien, il m'a envoyé une lettre à l'*Atlantic* après qu'ils ont publié ma nouvelle, et ils me l'ont fait suivre. Si je pouvais le rejoindre à New York il payerait mes frais. Or il a en tête un livre de nouvelles liées les unes aux autres, sur la vie quotidienne de gens qui vivent dans une ville du Sud dont l'économie repose sur le tabac, ainsi que sur leurs secrets. Il pense aussi que je devrais signer de mon vrai nom et me présenter comme la propriétaire d'une exploitation. Je lui ai dit que j'avais une douzaine de récits en cours, sans qu'aucun ne soit prêt à être montré. Quant à mon vrai nom et à notre entreprise, c'est hors de question.

— Pourquoi ?

— Peut-être que si j'essaye de te répondre, cela deviendra plus clair pour moi. Si ça ne t'ennuie pas.

— Pas du tout. » Elle affronterait sa réaction face au succès de Merry en rentrant à l'appartement.

« J'ai expliqué à Mr. Sterling que je devais rester M.G. Petrie. Tout d'abord, l'exploitation porte le nom de mon arrière-arrière-grand-père. Le tabac blond Jellicoe est une vieille affaire. Un Jellicoe qui publierait de telles nouvelles aurait des problèmes avec les gens de son entourage. Je deviendrais une informatrice. Prenons par exemple "La grange à tabac". Le frère et la sœur ne sont pas seuls. Il y a tous ceux qui travaillent avec eux. Des personnages créés à partir de gens que je connais, en prenant un peu de chacun et en mélangeant leurs traits spécifiques, en les déguisant.

— C'est ce que font les écrivains. Ils mélangent et ils déguisent.

— Mais si “La grange à tabac” avait été publié sous mon vrai nom, ces gens auraient essayé de deviner la part d’eux que je leur ai volée. Là-dessus Mr. Sterling m’a demandé pourquoi n’avoir gardé que les initiales de mon prénom. Pourquoi ne pas avoir signé Meredith Grace Petrie ? Était-ce parce que, du point de vue du genre, je voulais rester neutre ? Dans ce cas, Meredith, sans Grace, pouvait être un homme ou une femme. Cependant il n’a pas insisté, et je lui en ai été reconnaissante. Dès l’instant où j’étais contente, a-t-il dit, tout lui allait. Ce qui ne l’a pas empêché d’ajouter qu’à un moment ou un autre, on finirait par savoir que M.G. est une femme, et par la suite, en particulier si je devais gagner un prix, que Petrie était en réalité Jellicoe. Mais il était à son avis inutile de s’inquiéter de ça maintenant, tout ce que j’avais à faire, c’était rentrer et écrire d’autres nouvelles.

— Malin.

— Seulement, il y a une chose que je ne lui ai pas dite. La firme Jellicoe emploie cinquante personnes. Dont quarante-trois sont des hommes. Une des raisons de notre succès est, je crois, que ces hommes se pensent vis-à-vis de moi comme des protecteurs. Je suis la pauvre petite femme à qui a échoué cette énorme responsabilité, qui a perdu le dernier mâle de la famille, c’est donc à eux de veiller à ce que l’affaire marche. Un atout que je perdrais s’ils me voyaient comme une écrivaine qui les utilise dans un livre. “Secrets et peines dans le monde du tabac”, a suggéré Mr. Sterling. Or je ne pourrais pas révéler de vrais secrets, même si j’en connaissais. Chacun d’entre nous a des secrets que personne d’autre ne devrait découvrir. »

Merry s’arrêta, comme si elle se censurait. Elle avait rougi sous son bronzage.

« Évidemment. Les secrets sont les seuls biens que certains d’entre nous possèdent. » Feron sut en prononçant ces mots que cela était vrai.

« Même en tant que M.G. Petrie, je ne me sentirais pas libre de parler de leurs peines intimes – ou de ce que j’en aurais deviné – dans mes nouvelles. Ce ne serait pas loyal.

— Qu’est-ce que tu fais exactement, Merry, pour que la firme s’en sorte ?

— Je passe le plus clair de mon temps dans un bureau climatisé, quand je ne suis pas dehors à inspecter les champs, ce que mon dermatologue m’a déconseillé. On m’a déjà enlevé trois cancers de la peau l’été dernier. Ils étaient tous sur le front, alors heureusement je peux cacher les cicatrices sous ma frange – et avec mes chapeaux, bien sûr. Et, voyons voir, j’établis les fiches de paye une fois par semaine. J’aime bien ça, je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que cela me rappelle que les autres ont des vies tout aussi importantes pour eux que la mienne l’est pour moi. Je passe les commandes et je paye les factures. Je m’occupe de notre correspondance et travaille une demi-journée par mois avec un comptable qui vient de Raleigh. Je m’entretiens avec Mr. Jack, notre régisseur, qui dirige l’exploitation. Il veille aux réparations et à l’entretien de l’équipement lourd, et il est le seul responsable de notre plus grosse moissonneuse, que nous n’avons pas fini de payer. Il l’appelle son “exigeant bébé”. Il délègue à d’autres les tâches qui se présentent continuellement quand on a une équipe sous ses ordres : vérifier que les fontaines à eau sont remplies tous les matins, envoyer à l’infirmerie les employés qui ont une insolation ou de légères blessures. Il va rencontrer des agronomes à l’université de Caroline du Nord et revient avec des tas de chiffres qu’il essaye de m’expliquer. Et maintenant nous avons un nouveau problème à affronter. Tu n’as probablement pas entendu parler du mouvement antitabac, mais nous, nous devons commencer à réfléchir à ce qu’il serait rentable de cultiver d’autre sur nos terres. Quand j’étais petite, j’avais un peu peur de Mr. Jack, mais c’est un homme honnête et, sans lui derrière moi, je serais perdue.

— Il travaillait pour ton père ?

— Il était déjà son régisseur. Son nom de famille, c’est Rakestraw, mais tout le monde, y compris moi, l’appelle Mr. Jack. Papa l’a embauché alors qu’il sortait de la fac. Il a passé cinq ans et demi de plus que moi à l’université.

— Quand est-ce que tu écris ?

— Le soir, si je ne suis pas trop fatiguée. Blottie dans un canapé sur la véranda, ou au lit.

— À Lovegood tu te glissais entre tes draps et remplissais des pages et des pages de cahier. Comme s'il y avait eu quelqu'un à l'intérieur de toi qui te dictait les mots. Ça me perturbait. Tu écris toujours à la main ?

— Oui. Quand j'ai un premier jet à peu près décent, je le tape à la machine dans mon bureau et ensuite je le lis à haute voix. C'est là que les défauts hurlent à ton oreille. Puis je recopie le texte annoté dans le cahier et je recommence. »

Seigneur, rien d'étonnant à ce qu'il lui faille si longtemps pour terminer quelque chose.

« Et toi, Feron, tu écris quand ?

— Pareil, le soir. Après le boulot.

— En quoi consiste exactement ton job ?

— J'ai commencé dans un truc qui s'appelait "le tandem". Je travaillais avec une collègue. On était assises l'une en face de l'autre, et on se lisait les rapports des experts, on corrigeait les fautes de frappe et de grammaire puis on les envoyait aux rédactrices qui reprenaient la structure et le contenu. Ça peut sembler ennuyeux, mais j'aimais bien ma partenaire. Elle me conseillait pour le choix des repas ; elle m'a même appris à me servir de baguettes. Et elle avait une certaine sagesse, qui lui permettait d'échapper à l'amertume. Elle disait : "J'essaie d'éviter toute situation susceptible de me faire me sentir mécontente de moi." Elle s'appelait Shawna Samuels.

— Que lui est-il arrivé ?

— Oh, elle est toujours en bas, au tandem, où elle a une autre partenaire et commande des repas chinois et italiens. Ce qui s'est passé, c'est qu'on m'a envoyée à l'étage supérieur pour que je devienne secrétaire de rédaction. J'ai maintenant un bureau pour moi toute seule, avec une fenêtre, et j'y corrige les maladresses de syntaxe, déplace les paragraphes, regarde si ça ne manque pas de rythme, vérifie l'exactitude des informations, et renvoie le texte à l'expert si le contenu est trop léger, pour qu'il le retravaille. Puis ça part chez la dactylo, et ensuite chez la directrice de rédaction, qui y ajoute sa touche finale et le confie à l'approbation des gros bonnets avant qu'il soit remis à la firme qui a payé cher pour que l'expert leur dise ce qui ne va pas et ce qui pourrait aller mieux.

— Mais n’auriez-vous pas pu continuer à vous voir, ton amie et toi, Feron ?

— En fait, c’est devenu compliqué. Nous n’étions plus sur la même longueur d’onde. Quand on se rencontrait par hasard dans l’ascenseur, on était plutôt mal à l’aise. Nous ne savions ni l’une ni l’autre quoi dire. J’imagine qu’elle devait penser que, d’une certaine manière, je l’avais trahie. Ou peut-être était-ce seulement moi qui avais honte de l’avoir abandonnée. Je ressens encore une certaine gêne à cette idée.

— Tu disais dans ta lettre que tu pouvais, après avoir travaillé, rentrer chez toi et écrire, car ça n’attaquait pas trop tes forces mentales.

— Si je ne suis pas terriblement fatiguée. Pareil que toi. MacFarlane paye bien et offre de petits avantages afin de donner l’impression que nous formons une grande famille. Tu peux par exemple garder les appartements des employés qui partent en vacances ou s’absentent pour une raison ou une autre. Il faut que tu passes un entretien, et que quelqu’un se porte garant pour toi, mais un endroit agréable où vivre dans cette ville est un cadeau des dieux. Ce n’est en général que pour environ un mois, mais cela me permet d’économiser ce qu’une location me coûterait, et ça m’oblige à ne posséder que très peu de choses.

— Ça paraît idéal. Peut-être pas à long terme, mais...

— Non, pas à long terme. J’espère avoir un endroit à moi dès que j’aurai assez d’argent de côté pour payer la caution et les deux mois d’avance qui sont exigés.

— Tu as donc l’intention de rester ici ?

— La ville me convient. Je me sens invisible quand je veux l’être et observer le théâtre humain. Je ne manque jamais d’être surprise. Et j’aime marcher, grâce à Will. C’était un marcheur obsessionnel, depuis toujours, d’ailleurs le médecin avait dit à ses parents que la marche stimule souvent le cerveau.

— Tu n’as pas peur de te promener seule ?

— Je ne le fais que dans la journée. Bien que j’en rêve régulièrement la nuit. Mais là je suis toujours seule et je ne peux craindre qu’une chose, ce dont je vais rêver ensuite.

— Oh Feron, tu m’as tellement manqué. Ce que tu dis est souvent si inhabituel. Je me souviens d’un jour où, alors que nous étions assises sur la pelouse de Lovegood, je me demandais ce qui était arrivé à la poétesse de la promotion 1918, et tu as compté sur tes doigts et dit qu’elle devait alors avoir près de soixante ans. Puis, je ne l’oublierai jamais, tu as ajouté que sa vie n’était probablement pas encore finie, mais *figée* – comme de la gelée Jell-O. J’aimerais que nous restions en contact. Dis-moi où je peux être sûre de te joindre.

— Le mieux serait aux bons soins de mon oncle. Rowan Hood, Pullen, Caroline du Nord. Ça devrait suffire.

— Penses-tu parfois au temps que nous avons passé à Lovegood ?

— C’est plutôt que je le porte en moi. Il forme une sorte d’aura de référence. Par exemple, Will, mon mari, connaissait tout de Miss McCorkle, de son éthique du travail acharné, des vigoureuses figures de style qu’elle utilisait pour rendre l’histoire plus vivante : il l’évoquait souvent. Il l’approuvait. Et il y a Miss Petrie, bien sûr. J’ai été bouleversée à la rentrée de deuxième année d’apprendre qu’elle était partie quand Miss Olafson avait trouvé un poste plus intéressant ailleurs. Je ne suis jamais devenue aussi proche de Miss Petrie que tu l’étais, mais Tchekhov m’habite, ainsi que l’idée de Miss Petrie selon laquelle lorsqu’on lit ou qu’on écrit, on doit s’habituer à être laissé dans l’incertitude.

— Tu vois, c’est ce que je te disais. Je n’ai personne autour de moi qui parle d’aura de référence et qui ait plus peur de ses rêves que de sortir la nuit.

— Eh bien, tu ne le croiras peut-être pas, Merry, mais toi aussi tu es dans mon aura de référence. Quand je dois affronter un problème moral, je me demande ce que tu ferais. Et, à part Will, je ne me suis jamais sentie nuit et jour aussi à l’aise avec qui que ce soit. J’ai toujours eu l’impression que tu étais à mes côtés. »

17

Après avoir quitté l'Algonquin, Feron prit la 44^e Rue vers l'est puis tourna à gauche sur la Cinquième Avenue. Au coin, la grosse horloge en fonte marquait quatre heures et demie. Une personne telle que Merry était-elle née avec le caractère qu'elle avait ou avait-il été construit, pierre après pierre, par des gens qui lui avaient appris à choisir le bien, le bon et le vrai ?

Ce n'était pas officiellement l'heure de pointe, mais on se pressait déjà sur les trottoirs dans un sens et dans l'autre. Je ne manque jamais d'être surprise, avait-elle dit à Merry. Ferme simplement tes yeux une seconde, et que vois-tu quand tu les rouvres ?

Aujourd'hui, c'était un vieil homme tyrannique hurlant contre l'infirmière qui le guidait. Un monsieur tiré à quatre épingles, l'air content de lui, un bouquet de roses rouges à la main. Mais, oh non, qui s'approchait de lui ? La dame en chapeau à voilette et gants sales chargée de sacs du grand magasin Lord and Taylor. C'était la troisième fois que Feron l'apercevait.

Il y avait d'abord eu une vraie rencontre, sur cette même avenue. Feron venait de quitter la 57^e Rue quand la dame chargée de sacs l'avait accostée.

« Excusez-moi, mais vous semblez une charmante jeune femme. On m'a volé mon portefeuille et je n'ai pas de quoi rentrer chez moi. Pourriez-vous m'aider ?

— Combien vous faut-il ?

— Ce que vous pouvez vous permettre. »

Se sentant magnanime, Feron avait glissé un billet de dix dans la main gantée tendue vers elle. Et vu que les gants étaient sales.

La deuxième fois il pleuvait, et Feron s'était réfugiée avec d'autres sous le porche de la cathédrale St. Patrick. Elle entendit la voix familière disant à un vieux monsieur : « On m'a volé mon portefeuille et je n'ai pas de quoi rentrer chez moi. — Oh c'est terrible. Combien vous faut-il ? — Ce que vous pouvez vous permettre. » Elle avait posé ses paquets par terre pour mettre le billet dans son sac à main et l'homme s'était éloigné. Puis Feron avait eu un geste spontané qui s'était avéré stupide. Avancant d'un pas, elle avait croisé le regard de la femme. « Rebonjour ! » s'était-elle exclamée. L'air horrifié et offensé la femme s'était enfuie sous la pluie. Ce jour-là, Feron avait vu ce que contenaient les sacs Lord and Taylor. Des vêtements pliés mais achetés depuis longtemps.

La femme venait maintenant de s'adresser à l'homme au bouquet de roses rouges, il avait sorti des billets de son portefeuille et les lui donna. Puis il continua à lui parler jusqu'à ce qu'elle s'excuse et reparte.

57^e et Cinquième Avenue, 54^e et Cinquième Avenue ? La Cinquième Avenue était-elle son territoire ? Qu'est-ce qui l'avait entraînée à occuper cette position ? Cela pourrait-il m'arriver ? se demanda Feron. Si c'était le cas je n'aborderais jamais les gens dans la rue. Quelle humiliation si quelqu'un répondait : « Dans tes rêves, grand-mère ! » Si je devais voler, pensa Feron, ce serait d'une façon plus solitaire, plutôt genre escroquerie.

« Depuis quinze ans je me débrouille pour ne plus prendre la Cinquième Avenue, déclarait Shawna Samuels d'un ton neutre. Comme je te l'ai dit, j'essaye d'éviter toute situation susceptible de me faire me sentir mécontente de moi. »

Shawna avait raison, il suffisait de regarder les vitrines pour savoir que les rues et les avenues de Manhattan suivaient une hiérarchie fondée sur l'apparence et les possessions. Feron n'avait pas besoin de « ne plus prendre la Cinquième Avenue » car, où qu'elle aille, elle savait avoir un filet de sécurité. Elle n'avait pas encore trente ans et considérait son travail comme temporaire. Et Oncle Rowan était là. « Laisse-moi au moins

t'aider », implorait-il, en prononçant « ai'é ». Il avait voulu lui envoyer des mandats trimestriels.

« Merci, Oncle Rowan, mais je dois m'assurer que je peux m'en sortir seule. »

N'avait-elle pourtant pas, depuis qu'elle était rentrée d'Angleterre, passé tous les Noël avec lui et Blanche Buttner ?

Lorsque les parents Jellicoe étaient morts, Merry n'avait pas eu d'autre choix que de rester chez elle, élever son petit frère et administrer l'affaire familiale. Si être authentiquement autonome signifiait ne pas avoir d'alternatives, la position de Feron n'était-elle pas une imposture ?

Quand Will était tombé, marchant la tête dans les nuages trop près du bord sur les falaises de Saltburn, Oncle Rowan avait survolé l'Atlantique pour venir en Angleterre aider Feron à résoudre les problèmes pratiques et juridiques. Il avait même téléphoné à la mère de Will, car Feron, accablée par un chagrin trop profond, s'en était sentie incapable. Et après que le corps de Will avait été rapatrié et enterré – sa mère allant l'être moins de six mois plus tard – il avait été entendu, et même souhaité, que Feron s'installe dans la spacieuse maison de Blanche à Benton Grange, à douze kilomètres de Pullen et d'Oncle Rowan, et s'habitue à être une veuve de vingt-trois ans avant de décider quoi faire du reste de sa vie.

Qu'était-il en réalité arrivé dans le car après que l'homme pâle en manteau foncé avait demandé s'il pouvait s'asseoir à côté d'elle ? Elle avait su qu'il n'y aurait pas de problème quand il avait ajouté : « Je n'ai pas beaucoup eu l'occasion de sociabiliser. »

« Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis sociable ? » avait-elle rétorqué.

Personne en ce monde, à l'exception d'un certain Dale Flowers, ne savait quoi que ce soit de ces jours passés à Chicago avant qu'il la force à reconnaître qu'elle pouvait choisir autre chose. Elle avait un oncle, non ? Le frère de son père ? Pourquoi ne prenait-elle pas de nouveau le car jusque chez son oncle ? Elle n'avait rien à perdre. Quel paradoxe, que « l'homme sombre », qui, lui, n'avait aucun choix, aucun parent perdu de vue depuis

longtemps, se soit révélé le plus généreux d'eux deux. Elle s'était beaucoup plus servie de lui que lui d'elle.

Dès qu'Oncle Rowan, après l'avoir longuement regardée, eut annoncé, « Tu es bien l'une d'entre nous », Feron avait fait disparaître Dale Flowers de sa biographie, pourtant, elle ne pouvait pas éliminer le temps qu'ils avaient partagé.

« Chacun d'entre nous a des secrets que personne d'autre ne devrait découvrir. » Est-ce que Merry la vertueuse n'avait pas dit ça une heure plus tôt ? Et rougi sous son bronzage ?

Si elles avaient entretenu une amitié plus « fidèle » ces dix dernières années, auraient-elles trouvé plus facile d'échanger leurs secrets ? Bien que Feron soit incapable d'imaginer le genre de secrets qu'une personne comme Merry pouvait avoir.

Et une heure plus tôt, face à Merry, Feron avait habilement glissé deux mensonges. Celui sur le dimanche où elle avait rencontré son professeur d'histoire médiévale à la cafétéria de la fac – « J'étais déprimée. *J'ai oublié pourquoi* » – et où Will Avery, lui ayant dit qu'il allait rendre sa visite dominicale à sa mère, lui avait proposé de l'accompagner. (« Sortir du campus vous fera peut-être du bien. C'est parfois mon cas. »)

Et quelle blague que ce très agréable vieil éditeur qui avait dit des tas de choses gentilles sur *Un hiver anglais*, mais ne pouvait pas publier ce roman parce qu'il manquait de « scènes de sexe » !

En vérité, elle avait été dans un état bien pire que « déprimée » en ce fameux dimanche matin à la cafétéria du campus. La veille, Swain Eckert avait débarqué dans la résidence universitaire. Il s'était présenté à la fille de garde comme le père de Feron, ce qu'il était légalement, et avait obligé Feron à l'écouter énumérer, dans le salon réservé aux visiteurs, les différentes façons dont sa mère et elle avaient détruit sa vie. (« Elle m'a toujours méprisé, mais j'étais sa seule issue. Elle t'a appris à manquer, comme elle, de gentillesse, et vous étiez toutes les deux des menteuses éhontées, vous viviez dans un tissu de mensonges. Quand il fallait obtenir ce que vous vouliez, vous n'aviez plus aucune morale. Vous n'avez jamais pensé à me remercier de la moindre chose que je faisais pour vous. À

propos, tu me dois toujours ces quatre cent cinquante dollars que tu as pris dans ma boîte à chaussures. »)

Swain, tout petit dans le fauteuil ultra rembourré où il avait choisi de s'enfoncer, avait annoncé avant qu'ils s'assoient qu'il était un alcoolique en voie de guérison et que sa visite à Feron – qui lui avait valu seize heures de route – devait lui permettre d'accomplir le Huitième Pas, « présenter ses excuses ». Elle était gênée à l'idée que la fille de garde pense que ce minable était son père. Il lui paraissait plus *compressé* que l'homme dont elle se souvenait, bien que le profond fauteuil y soit peut-être pour quelque chose. Il devait se teindre les cheveux ; ils n'avaient jamais été si bruns. Sa veste et son pantalon n'allaient pas ensemble, et il portait toujours ces horribles chaussettes blanches qui, affirmait-il régulièrement, lui évitaient les mycoses.

« À t'entendre, on dirait plutôt que tu as fait toute cette route pour que moi, je puisse te présenter mes excuses, dit-elle.

— Je suis désolé d'avoir été dur envers toi, Feron. C'était pour ton bien, afin que tu ne deviennes pas pourrie gâtée comme ta mère, mais je reconnais m'être parfois trop énervé. Je sortais de mes gonds beaucoup plus que je ne le fais maintenant, et je te filais des baffes, quoi.

— J'appellerais plutôt ça tabasser que filer des baffes. Tu nous cassais la figure, à toutes les deux, et souvent.

— Je ne me souviens pas d'avoir cassé la figure à qui que ce soit, mais si je t'ai giflée, j'avais tort et je m'en excuse. »

Swain, après avoir récité sa leçon, sembla aussi content de lui que quelqu'un qui a agi noblement. Il se tortilla dans le fauteuil pour se redresser, recroisa les jambes et se lança dans le récit de ses anciens malheurs.

« J'avais vingt-trois ans, j'étais un pilote démobilisé avec les honneurs, l'université m'était ouverte gratuitement grâce au "GI Bill", j'avais toute la vie devant moi. Et du jour au lendemain, me voilà marié à une femme enceinte qui prétend avoir vingt-huit ans mais en a plus, et beau-père d'une fillette de quatre ans. Le bébé, d'ailleurs, n'est jamais né. Ni le suivant, ni

les deux autres ensuite. Entre-temps ta mère était devenue une poivrrote pleine de méchanceté, et tu n'étais pas une adulte mais toi tu croyais l'être.

— Dur, dur, croassa Feron, ayant soudain perdu sa voix.

— Vivre avec vous deux était comme se retrouver quelque part où on ne veut pas être. Non, pire, comme se sentir invisible.

— Est-ce alors que tu t'es lancé dans tes voyages nocturnes jusqu'à ma chambre pour y prendre de dégoûtantes libertés ?

— Quoi ? Oh, ce dont tu m'as menacé de parler dans la lettre que tu m'as laissée lorsque tu t'es enfuie. Si je cherchais à te retrouver, tu révélerais quelque chose qui m'enverrait en prison. Tu veux savoir quelle réaction j'ai eue en lisant ça ? »

Elle hocha la tête. Ses genoux tremblaient.

« Je me suis senti soulagé. Puis, une fois ce stade dépassé, j'ai su que je devais trouver une bonne histoire à raconter aux gens. Après avoir vécu avec ta mère, j'étais passé maître dans cet art. Je commencerais par admettre que, malheureusement, nous n'étions pas arrivés à nous entendre. Ce qui n'avait rien d'étonnant, vu que tu avais crié sur les toits que j'avais tué ta mère. Mais ça, je ne le disais pas, je savais qu'ils le pensaient déjà. Tu étais partie avec ma bénédiction, voilà ce que j'allais expliquer. Avec en bonus et comme cadeau d'adieu quatre cent cinquante dollars qui te permettraient de démarrer dans la vie.

— Comment as-tu su que j'étais ici ?

— Le proviseur de ton lycée m'a arrêté dans la rue en disant : “Tout est bien qui finit bien, non ?” La doyenne de ta première université avait été en contact avec lui. Après ça, je n'ai pas eu besoin d'un détective pour retrouver ta trace.

— Tu ne craignais pas que je parle ?

— De quoi ?

— De ce que je viens d'évoquer. Les visites nocturnes. » Sa voix était revenue, mais c'était celle d'une petite fille.

« Ces visites nocturnes, comme tu les appelles, tu les as inventées, exactement comme le meurtre de ta mère.

— Comment ça ? Je me souviens de tout. De toi t’avançant silencieusement dans le couloir. Du loquet que tu retenais pour que personne ne t’entende ouvrir et refermer ma porte. Puis du glissement, encore et encore, de tes mocassins sur le plancher jusqu’à mon lit...

— Quelle imagination ! Mais des détails convaincants, indispensables au mensonge, j’ai appris ça.

— Tu as fait seize heures de route pour me présenter tes excuses et tu omets le pire que tu m’as fait subir ?

— Je n’omets rien, mon cœur, car ça n’a pas eu lieu. »

Ces horribles mots tendres utilisés au milieu de la dispute, parfois juste avant les coups. En l’occurrence, émis du fauteuil ultra rembourré qui l’enserrait. Ils n’en avaient jamais eu de pareils dans les endroits où ils avaient vécu.

« Et qui ment, maintenant ? » Elle pleurait presque. « Quelquefois je dormais et je ne t’entendais pas entrer. Quand je me réveillais tu étais à genoux près de mon lit, et tes doigts se glissaient là où personne ne m’avait jamais touchée. Une nuit j’ai crié, tu aurais dû te voir détalier. »

Étonnamment, elle rit.

Il resta silencieux. Préparant une autre contre-attaque ? Ils se regardèrent, d’un bout à l’autre de la pièce. Les yeux foncés, qui pouvaient être menaçants ou impérieux, firent malheureusement surgir le souvenir d’un temps où, enfant, elle l’avait adoré. Il l’avait emmenée dans son avion et laissée contrôler les montées et les descentes du coucou.

« Bon, dit-il en décroisant les jambes et en s’extrayant difficilement de son siège trop profond. Apparemment il est temps pour moi de reprendre la route. Si entre nous ça s’était mieux passé, je t’aurais invitée à déjeuner. Mais ça ne semble pas à l’ordre du jour, hein ?

— Non. » Elle ne se leva pas.

« J’imagine que tu ne vas pas me raccompagner.

— Non, je ne crois pas.

— Eh bien... » Il était maintenant debout au-dessus d’elle. « Profite de la vie. Profite de l’université. Profite de ta jeunesse. Quoi que j’aie fait ou pas,

je veux que tu saches que je tenais à toi. Je suis désolé que les choses se soient passées comme elles se sont passées.

— Moi aussi. »

Elle ne tourna pas la tête pour le regarder sortir de la pièce, resta assise elle ne savait pas combien de temps.

OceanofPDF.com

18

Le compas de Merry la suivait partout où elle allait. Il était pour l'instant dans sa boîte, posé sur la table coulissante de son compartiment de wagon-lit, prêt à être utilisé. Encore au début de son trajet, le train entraînait l'aiguille dans tous les sens. Elle saurait à quel moment ils allaient se diriger droit vers le sud grâce au paysage qui défilerait derrière sa fenêtre. Alors elle prendrait l'instrument, le tiendrait sur ses genoux à la hauteur de sa taille et relèverait sa position, plus pour le rituel consistant à accomplir un processus que Ritchie lui avait appris que pour toute autre raison.

Le reste de ses affaires était rangé dans les endroits prévus à cet effet. Il n'y avait pas beaucoup de place pour se retourner, mais au moins était-elle seule. La personne, quelle qu'elle fût, qui avait conçu cette cabine devait avoir été fière de réussir à tant intégrer dans l'espace alloué. Lit rabattable pour quand elle serait prête (elle ne l'était pas), petit lavabo pour se débarbouiller et, en cas de besoin, les toilettes étaient au bout du couloir. Elle avait presque vingt-quatre heures pour s'y sentir chez elle.

« C'est facile, Merry Grape. Il s'agit d'un véritable modèle de poche de l'US Air Force datant de la Seconde Guerre mondiale. Je vais d'abord te montrer comment relever ta position, et ensuite comment *trouver* une position. Quand tu sauras faire ça, tu pourras, à Lovegood, localiser de ta chambre les terres des Jellicoe.

— Mais je ne vais pas te prendre ton compas, Ritchie, tu y tiens trop.

— Tu ne me le prends pas, je te le prête. Je te connais. Comme ça, nous te manquerons moins. Avec ce compas, Merry Grape, tu sauras toujours où tu es. »

Six ans plus tard, quand il partit pour le camp d'entraînement, il le lui donna de nouveau. « Mais non, Ritchie, tu vas en avoir plus besoin que jamais.

— Pas du tout. Ils vont m'en fournir un nouveau. Depuis le temps, ils en ont probablement mis au point qui te parlent dans le noir. "Non, non ! Pas par là ! À gauche, idiot, j'ai dit à gauche !" »

L'esprit imaginaire de son frère lui manquait tant. Il rendait les choses vivantes, permettait à un compas de vous gronder et de vous guider à travers la nuit. Et il était perspicace. Rien ne lui échappait. Comme le jour où leur ancienne vie avait déjà pris fin sans qu'ils le sachent. « Mr. Jack a l'air qu'il a quand personne ne le regarde », avait-il annoncé quand le régisseur de leur père s'était dirigé vers leur porte d'entrée avec deux heures d'avance. « C'est comme s'il était devenu quelqu'un d'autre. »

Elle avait dit qu'il lisait trop de bandes dessinées qui font peur.

Pourtant, en cette terrible journée, elle s'était retrouvée face à face avec un nouveau Mr. Jack.

« J'ai donné un Benadryl à Ritchie et je l'ai couché en bas », avait annoncé Mr. Jack, debout à l'entrée de sa chambre. Bouleversée par la mise sens dessus dessous de sa vie, Merry n'était pas sur son lit, car elle l'avait préparé pour Feron, afin que son amie voie par la fenêtre autre chose que les granges noires.

« Vous en voulez un, Miss Meredith ?

— Non merci. Je crois que je vais juste rester comme ça.

— Eh bien, je vous laisse. À moins que vous ne vouliez de la compagnie. »

Et elle avait dit, par politesse, ou peut-être pour qu'il ne se sente pas rejeté : « Oh, d'accord. »

Elle lui avait laissé de la place à côté d'elle, mais les pieds de Mr. Jack, dans ses grosses chaussures, pendaient au bout du matelas. Pour le mettre à l'aise, elle avait remarqué un peu bêtement que c'était là son lit d'enfant.

« Je sais. Et je ne devrais pas y être », avait-il dit d'une voix rauque, puis à la surprise de Merry, il s'était caché le visage et mis à sangloter, par à-coups, comme un petit garçon.

Elle avait dix-huit ans et n'avait jamais été allongée près d'un homme, encore moins d'un homme désespéré. Elle se demanda comment se conduire en adulte. Devait-elle glisser son bras sous sa nuque, approcher son visage du sien et prononcer des paroles rassurantes, comme elle le faisait avec Ritchie ? Elle n'en savait rien. Ni elle ni Ritchie n'avaient encore pleuré. Tout cela était pire qu'un mauvais rêve, et elle aurait eu pour sa part besoin d'être rassurée.

Puis, sans savoir comment, elle le tint contre elle, la tête enfoncée entre ses seins, ses larmes trempant son haut de pyjama. Elle sentit son odeur de mâle, ce qui ne lui était jamais arrivé non plus. Les lycéens avec qui elle était sortie s'étaient toujours présentés à sa porte émanant l'après-rasage, le shampoing et le dentifrice. Lui sentait la transpiration, la terre et l'herbe brûlée. Il était en train de nettoyer les champs pour l'hiver quand son biper avait sonné.

Alistair Worley. Pourquoi lui, à cet instant ? Pour le cours de psychologie où l'on avait discuté la dernière phrase d'un article de magazine. *Mais il y avait une chose qui manquait à Queenie*. Merry n'avait pas du tout participé au débat sur ce qui manquait à Queenie : être vierge lors de sa nuit de noces. Par peur de se rendre ridicule, Merry prenait rarement la parole. Mais elle se rappela avoir pensé alors qu'elle ne souhaitait pas que ce qui manquait à Queenie lui manque, même si elle ne savait pas très bien comment cela se passerait quand cela arriverait.

Le grand corps sur le sien. « Je prendrai soin de vous, Miss Meredith.

— Oh...

— Je ne vous fais pas mal ?

— Non... pas trop. » Polie jusqu'au bout.

« Oh Miss Meredith... oh, Miss Meredith... »

Elle avait eu l'intention de parler à Feron plus longuement de Ritchie. De l'être humain exceptionnel qu'il était. Plus pour elle qu'un jeune frère. Il

était devenu son gardien, son professeur, l'être aimé qui la consolait d'avoir tant perdu.

Nous devrions tous obtenir ce que nous voulons au moins une fois dans notre vie. Feron se décrivant ainsi debout avec Will devant l'autel.

Perdre un mari que l'on aime depuis moins d'un an, qu'était-ce à côté de perdre un frère que l'on aime depuis presque dix-neuf ans... plus trois années de deuil, et ce n'était pas fini. Mais il fallait reconnaître que Feron avait elle aussi à passer ces années de deuil. Son roman, *Un hiver anglais*, comment commençait-il ? Comment finissait-il ? Quelles étaient les « scènes de sexe » qu'elle n'y avait pas mises ?

(« Je viens d'avoir une idée, avait dit Ritchie quelques heures seulement avant que leur vie ait chaviré.

— Quoi ?

— Les granges sont magnifiques quand elles sont vides et fermées. Et les champs sont magnifiques quand tout a été coupé et emporté. Mais quand les gens sont vides et plats, ils sont morts, c'est tout.

— Tu as vraiment des idées très étranges, Ritchie.

— Étranges et intéressantes, ou étranges et terrifiantes ?

— Un peu des deux. »)

Ritchie était-il une de ces personnes chanceuses qui obtiennent au moins une fois dans leur vie ce qu'elles désirent ? Merry pensait que cela lui était arrivé non pas une, mais deux fois. Il avait ardemment désiré avoir le rôle principal de *Our Town*, quand le groupe théâtral de son lycée avait monté cette pièce, et il l'avait eu. Il avait ardemment désiré s'engager dans l'armée de l'air, et devancer l'appel, et il l'avait fait. (« Maintenant ils vont m'apprendre à voler et je verrai le monde et je pourrai aller à l'université sans avoir à en payer les frais. J'ai tout organisé, Merry Grape. Il ne me reste plus qu'à vivre. »)

Quand j'ai dit à Feron que je ne m'attendais pas à la revoir un jour, je le pensais. Entendrai-je jamais parler d'elle à nouveau ?

Elle semblait vraiment heureuse pour moi, à propos de la nouvelle publiée dans l'*Atlantic*. Mais écrire un roman sur un mari perdu doit être difficile. Elle m'a demandé de penser à elle en train de lire à la bibliothèque la nouvelle de Tchekhov dans laquelle il y a une bonne « scène de sexe ». J'espère que ça l'aidera. Et oh, Mr. Sterling, je crains que vous n'ayez dépensé votre argent pour rien. Un livre de nouvelles liées les unes aux autres et qui parleraient des secrets des habitants d'une ville du Sud dont l'économie repose sur la production de tabac. Par quels secrets commencerai-je ? Certainement pas les miens. J'ai noté quelques autres possibilités. L'une concerne Miss Petrie, racontée de son point de vue. J'en suis un personnage secondaire, qui, après mon départ de Lovegood, visite l'appartement qu'elle partage avec Miss Olafson, et voit l'unique chambre, et son unique lit. Et elle sait que j'ai compris. Pourtant, il y a secrets et secrets, et même si je lui proposais cette histoire, nous avons beau être en 1968, Mr. Sterling ne la vendrait pas. Il ne risquerait pas sa réputation en l'envoyant aux magazines. Que j'aie choisi Petrie comme nom de plume a étonné Feron. J'ai oublié de lui raconter que notre professeure préférée m'a laissé tous ses livres, et je ne lui ai pas parlé de la relation qu'elle avait avec Miss Olafson. Peut-être avait-elle deviné bien avant moi. J'aimais Miss Petrie. Pas de la façon dont elle et Miss Olafson s'aimaient, mais je la chérissais.

Feron a dit qu'à part Will, elle ne s'était jamais sentie nuit et jour aussi à l'aise avec qui que ce soit d'autre que moi.

Je ne me rappelle pas avoir vu Feron pleurer. Quand je l'ai aperçue sur le parking de Lovegood, avant de savoir que nous partagerions notre chambre, elle semblait contrariée par quelque chose ou quelqu'un. Et cela n'a pas changé. Je l'ai vu sur son visage après l'avoir embrassée. Elle est toujours légèrement courbée, elle a toujours cet air de profond désaccord, et je n'ai remarqué que sa dent morte avait disparu qu'après m'être assise avec elle à l'Algonquin. Le dentiste devait lui mettre sa couronne juste avant qu'elle quitte Pullen pour venir à la maison, en cet horrible jour où ma vie a basculé.

Je pense à Feron et moi allongées sur l'herbe devant Lovegood College, et à la jeune ingénue que j'étais alors, disant avec insouciance : « Le pire qui me soit jamais arrivé, c'est la mort de mon chien. »

OceanofPDF.com

1976

Le Château, comme l'appelaient les détenus. Après avoir respecté ses règles et ses usages pendant le tiers de sa vie, il avait été libéré avec l'argent alloué à la sortie de tout prisonnier, des compétences dues à une formation professionnelle et de quoi se vêtir. Le pardessus croisé noir, de la marque Brooks Brother et datant d'avant-guerre, lui avait plu jusqu'à ce qu'il aperçoive dans une vitre son reflet désuet sautillant tel un corbeau parmi les manteaux plus récents que l'on voyait dans les rues d'aujourd'hui.

Il avait dans le car deux places pour lui. De l'autre côté de l'allée, une fille à l'expression inamicale étalait ses affaires sur le siège vide à côté d'elle. Elle non plus ne voulait pas de compagnie. Des passagers se dirigeaient continuellement vers l'arrière. Il comprit alors que les bus devaient désormais avoir des toilettes.

À l'arrêt suivant, il regarda par la fenêtre la file de passagers impatients de monter à bord. Et bientôt, une femme accrochée à une petite fille qui mangeait un biscuit au chocolat Moon Pie s'arrêta à côté de lui et lança un regard accusateur vers les deux fauteuils vides. « Installe-toi près de cette jeune dame, Mavis, et moi je me mets près du monsieur.

— Je veux être avec toi, cria l'enfant.

— Impossible, Mavis, tu vois bien que plus rien n'est libre. »

Fronçant les sourcils devant l'inévitable, de l'autre côté de l'allée, la fille se mit à démonter sa barricade.

Il fut debout, son manteau de corbeau sur le bras. « Non, je vous en prie. Asseyez-vous ensemble. Je vais aller à côté de mademoiselle. »

« Si vous êtes d'accord », ajouta-t-il à l'intention de la fille renfrognée, qui lui répondit par un haussement d'épaules.

(Début de *La Bête et la Belle*,
de Feron Hood, Knole 1976.)

Lovegood College
Bureau de la doyenne

2 octobre 1976

Chère Feron,

Félicitations pour *La Bête et la Belle*. Maintenant Lovegood compte une romancière parmi ses anciennes élèves. Et merci de votre généreuse donation pour le lancement de la bourse Sophie Sewell Hood qui sera attribuée à une nouvelle étudiante de première année. Et enfin et surtout, merci de m'avoir dédié un exemplaire de votre merveilleux roman. Il est rare de recevoir autant de présents sous une seule enveloppe !

Je me souviens bien de vous, en ce début de trimestre 1958, et de la conversation que Miss Darden et moi avons eue pour choisir celle avec qui vous alliez partager votre chambre. Winifred Darden est morte au printemps dernier (d'une attaque, et heureusement assez rapidement). Elle incarnait l'esprit qui régnait à Lovegood bien avant mon arrivée. Sa bienveillance rendait mon travail plus facile, souvent sans même que je m'en rende compte. Comme elle serait heureuse de la bourse Sophie Sewell Hood. Nous avions elle et moi souvent discuté de la vitesse à laquelle les choses se

transformaient autour de nous, et de la façon dont nous pouvions nous adapter à l'esprit du changement sans renier les valeurs de Lovegood. Les bons jours, je crois que nous y sommes à peu près arrivées. À d'autres moments j'ai plutôt l'impression de m'attendre au pire.

J'ai lu *La Bête et la Belle* le jour où je l'ai reçu. Sa longueur est parfaite, et la couverture noire et rouge, où les amants tourbillonnent dans les flammes, très attirante. Je l'ai prêté à Eloise Sprunt (toujours professeure de maths et de science) et quand elle l'aura fini, nous comparerons les notes que nous aurons prises. J'aime que ces deux-là n'aient pas de nom. Cela donne une atmosphère de conte. L'homme est un personnage inhabituel. Il apparaît certain qu'il profitera de la fille, or le contraire s'avère vrai. Le paria est bon et généreux, et c'est grâce à lui que la fille trouve sa liberté. Le souvenir que j'avais de *La Belle et la Bête* était complètement erroné, je l'ai compris après l'avoir consulté dans la nouvelle bibliothèque qui a été construite sur le campus. Là aussi, la Bête est bonne et généreuse (sauf quand elle se met en colère contre le père). J'ai pensé qu'il serait intéressant de comparer votre roman et le conte lors de débats qui se dérouleraient ici. Les scènes érotiques n'auraient pas pu être données à lire à des étudiantes en 1878, ni peut-être même en 1958, mais voilà, nous sommes maintenant au milieu des années 1970, et d'une révolution féministe.

Après que vous nous avez quittées, cinq bâtiments ont poussé autour de l'ancien : celui des sciences et des affaires, le complexe sportif, avec terrain de basket, courts de tennis intérieurs et piscine olympique, la bibliothèque, une nouvelle résidence dont chaque chambre a sa salle de bains, et enfin le restaurant universitaire, flanqué de salles de conférences. Ce dernier s'élève là où était autrefois la cabane Quonset de Miss McCorkle. Elle aussi enseigne encore à plein temps, mais elle s'appelle maintenant Mrs. Radford. Mr. Radford est un professeur d'histoire à la retraite, et ils se sont tous les deux mariés pour la première fois. Une histoire d'amour. Il

faut les voir traverser le campus bras dessus, bras dessous. Le nombre de nos étudiantes a doublé ; le Club des Filles et Petites-Filles compte actuellement quinze membres, et Lovegood reste l'une des dernières universités de premier cycle pour filles, où, si vous vous souvenez de notre hymne : « loin des conflits... elles peuvent réfléchir et apprendre ».

Dans quatre ans, je quitterai mes fonctions de doyenne, bien que les administrateurs me cherchent un titre honorifique qu'accompagnera un logement afin de me garder dans les environs telle une figure tutélaire, mais sans pouvoir. « Un peu comme la reine d'Angleterre », a dit l'un d'entre eux. Lovegood a fait des bonds en avant, mais les années de l'après-guerre étaient favorables au progrès, et les choses n'auraient probablement pas été très différentes avec une autre doyenne. Lorsque je le leur dis, ils répondent que je fais ma modeste, et peut-être ont-ils raison.

Restons en contact, Feron. Je m'apprêtais à vous abonner à notre belle revue trimestrielle, mais j'ai vu que quelqu'un m'avait devancée. Je parierais n'importe quoi que c'est feu notre Winifred Darden.

Bien à vous,

Susan Fox
Doyenne

TROISIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

1979

Une semaine plus tard exactement, une nouvelle décennie commencerait, celle des années 1980, avec ce qu'elles apporteraient. Pour la première fois, Blanche Buttner et Feron assistèrent à la fête de Noël des Steed sans Oncle Rowan. Il était mort fin août, en pleine activité. Avant que son quatrième mandat de maire se termine, il était allé voir à Washington un de ses amis membre du Congrès afin d'obtenir à Pullen ses droits d'usage de l'eau. La capitale de la Caroline du Nord avait enroulé ses tentacules sur un large cercle de petites villes l'entourant, et Pullen ne désirait pas participer à un système d'approvisionnement partagé. En rentrant chez lui, il s'était arrêté dans son restaurant de grillades préféré, s'était fait servir, puis resservir, avait eu une attaque et été transporté à l'hôpital, où il n'avait jamais repris conscience.

Feron, bien sûr, était venue de New York pour passer Noël avec Blanche. « Si tu en es d'accord, Feron, avait dit Blanche dans la voiture après être allée la chercher à l'aéroport, j'aimerais que nous participions aux réceptions qui vont être données comme d'habitude. Rowan l'aurait voulu. Il n'est parti que depuis quatre mois et les gens auront envie de parler de lui. Nous serons ses ambassadrices dans la vie. » Blanche la fiancée s'était vite et bien transformée en Blanche la veuve.

Le « Noël des Steed » était devenu le « Noël du général Steed et de Marguerite », car Mrs. Steed avait elle aussi disparu cette année-là.

Comme Blanche l'avait prédit, tous avaient quelque chose à dire à propos d'Oncle Rowan : Rowan Hood, le jeune avocat qui avait empêché que leur exploitation soit saisie ; Rowan le pilote, qui avait emmené son ancienne petite amie, maintenant âgée de plus de soixante-dix ans, dans son Piper (« Il mettait l'avion à l'envers et adorait me faire terriblement peur ») ; monsieur le maire (« Il aurait, ma chère, obtenu une victoire écrasante s'il s'était présenté une cinquième fois... il avait l'œil pour voir ce dont Pullen aurait besoin avant que nous le sachions nous-mêmes »). Plusieurs hommes qui avaient attaqué avec entrain le bourbon du général firent allusion à des « parties fines » données dans la maison du jeune avocat, et à la nuit, où, des années plus tard, monsieur le maire se tint debout les bras croisés en regardant passer la voiture d'où, après l'avoir prévenu par téléphone qu'il allait venir le tuer, un tireur fit feu.

À New York, les réceptions mondaines feraient étalage des dernières créations en matière d'ameublement et de restauration, alors qu'à Pullen les tables et les chaises restaient fidèlement là où elles avaient toujours été et les hôtes offraient les mets qui régalaient déjà leurs invités il y avait cinquante ans. Si elle avait été élevée dans un monde aussi structuré, peut-être Feron se serait-elle enfuie en criant depuis longtemps. Mais elle trouvait charmantes ces traditions dans lesquelles elle n'avait jamais vécu.

Son quarantième anniversaire approchant, elle visualisait sa vie passée comme un empilement de couleurs. La petite enfance avec ses grands-parents et sa mère était grise, non pas le doux gris perle d'une jeune souris, mais le gris cendre des rêves anéantis des adultes. La période qui allait de ses quatre à presque dix-huit ans, avec Swain et sa mère qui se désintégrait, était brun-jaune comme de l'eau saumâtre grouillant de serpents.

L'épisode du voyage en car avait sa propre strate. Elle fut d'abord du noir terne des cheveux teints de Dale Flowers. Cependant, au début des années 1970, après qu'Alexy Cuervo, qui dirigeait à Columbia un atelier d'écriture auquel elle s'était inscrite, l'avait vexée en lui conseillant d'abandonner la « fiction bourgeoise » et en lui demandant de rédiger un conte de fées

« modernisé », cet intermède avait pris le rouge des silhouettes vacillantes de la couverture du livre et de sa découverte du succès.

Dans l'esprit de Feron, son sauvetage chez Oncle Rowan et les années d'innocence à Lovegood étaient en blanc. Elle seule savait que c'était un blanc de surface, destiné à couvrir quelque chose. Comme la couronne qui avait finalement caché la dent que Swain avait abîmée.

Que ce soit le vert revivifiant du jardin de sa mère, ou celui, brumeux, du Yorkshire pendant leur court mariage, cette couleur du temps passé avec Will provoquait encore en elle une douleur profonde.

À travers combien d'autres strates était-elle destinée à voyager encore ? Si quelqu'un proposait de lui montrer celles qui lui restaient, accepterait-elle de les regarder, par curiosité, ou se détournerait-elle horrifiée ?

« Nous n'avons pas été présentés. » Un homme, bronzé en décembre, tendit la main à Feron. « Je suis Thad Hood. Nous aurions pu faire connaissance au mois d'août, à l'enterrement d'Oncle Rowan, mais tu étais tellement absorbée par ta conversation avec cette sublime petite femme en chapeau noir que je n'ai pas voulu m'imposer. Au fait, je suis ton cousin. Ton père, le mien et Oncle Rowan étaient frères. Mon père, Simon, est mort quand j'étais encore un bébé, tu as probablement entendu parler de cette étrange histoire d'anesthésie spinale lors d'une opération de l'appendicite. Puis je suis devenu un affreux adolescent, et Oncle Rowan m'a sauvé de la débauche, épargné la ruine et probablement la prison ; mais c'est une autre histoire. Et toi, tu es sa nièce longtemps perdue de vue qui écrit des livres et qui vit à New York.

— Pour l'instant, il n'y a qu'un seul roman, mais avoir un cousin me plaît beaucoup. Comment se fait-il que je ne t'aie encore jamais vu ? »

Il faisait partie de la catégorie « bel homme » qu'elle aimait le moins. On l'imaginait facilement en train de lancer un regard approbateur à son reflet dans le miroir avant de partir de chez lui.

« Je viens de prendre ma retraite de la marine. Vingt ans loin de Pullen, et à mon retour rien n'a changé. Ce qui ravit mon épouse, Lou. Nous avons fait transporter sur un camion à plateau son ancienne maison de famille et

elle reste à l'intérieur, au milieu d'un terrain de dix hectares, en prétendant que ces deux dernières décennies passées en de magnifiques lieux exotiques n'étaient qu'un mauvais rêve. Tu es veuve, n'est-ce pas ? Ou n'aurais-je pas dû aborder ce sujet ?

— Je le suis depuis presque dix-sept ans maintenant, donc je m'y suis habituée.

— Écoute, je voudrais te parler d'Oncle Rowan. Tu veux quelque chose à boire ?

— Un lait de poule serait bien.

— Avec ou sans alcool ?

— Oh, avec, s'il te plaît. »

Marguerite Steed vint vers elle. « Je vous ai vue regarder les poupées. Celle qui porte le costume traditionnel japonais est une acquisition récente.

— Elles sont vraiment ravissantes, Marguerite. Je suis désolée pour votre mère.

— Nous avons toutes les deux perdu un être cher cette année. Personne, dans cette ville, ne pourra jamais remplacer votre oncle. »

Marguerite n'avait pas conscience d'avoir été un symbole vivant pour Feron, depuis la première fois qu'elles s'étaient vues, seize ans plus tôt. C'était en juillet 1963, peu après la mort de Will. Elle dînait avec Oncle Rowan au restaurant Howard Johnson's tôt dans la soirée, quand entra un imposant trio formé d'un couple âgé et d'une femme mûre à l'air serein, que l'hôtesse d'accueil installa révérencieusement dans le meilleur box près de la fenêtre. Oncle Rowan s'était levé d'un bond (« Je vais juste leur présenter mes respects »). Il avait lancé sa campagne pour devenir maire. « C'est le général Steed et sa femme. Et leur fille, Marguerite, qui a une des plus belles collections de poupées au monde. Elle a gagné toutes sortes de prix. À chaque Noël, ils ouvrent leurs portes, et on peut voir ces inestimables merveilles dans des vitrines. »

Seigneur, avait pensé Feron. Marguerite avait certainement eu autrefois d'autres projets que devenir une collectionneuse adulte depuis longtemps vivant encore chez ses parents. Feron avait accepté de passer les premiers mois de son veuvage dans la demeure de Blanche Buttner, mais voir la fille

du général avait eu l'effet d'un électrochoc. Il était temps de repartir et d'apprendre à être seule.

« Je garde mes préférées à l'étage, disait Marguerite. Si vous voulez, je pourrai vous les montrer plus tard, quand il y aura moins de monde.

— Ce sera avec plaisir. »

Son nouveau cousin revint avec deux verres de lait de poule.

« Oncle Rowan était pour moi quasiment un héros. S'il ne m'avait pas consacré du temps quand j'avais dix-sept ans, j'aurais peut-être fini en prison. Il m'a montré comment donner d'autres exutoires à mon énergie. Ce dont nous avons tous besoin à dix-sept ans. Il avait pour sa part le genre d'énergie qui aurait pu lui permettre d'aller aussi loin qu'il aurait voulu, mais il a choisi de ne pas quitter son enclos.

— Est-ce que tu as connu mon père ?

— J'étais tout gosse quand Oncle Woody est mort, mais d'après ce que je sais, c'était un homme doux, un rêveur qui n'avait pas... disons le caractère bien trempé d'Oncle Rowan. Au fait, qui était cette sublime petite femme au chapeau noir à son enterrement ?

— Il y avait plusieurs chapeaux noirs dans le décor, ce jour-là, mais je pense que tu fais référence à Merry Jellicoe. Nous avons partagé une chambre à Lovegood College. Pas très longtemps, car ses parents sont morts dans un accident d'avion et elle a dû abandonner l'université pour élever son petit frère. Qui a ensuite été tué au Viêtnam. Et elle vit toujours à Hamlin, où elle dirige seule l'entreprise de tabac familiale.

— Ce petit bout de femme ?

— Ce petit bout de femme. Elle a lu la notice nécrologique d'Oncle Rowan dans le *News and Observer* et elle est venue à l'enterrement, ce qui m'a profondément touchée. Nous ne nous étions pas vues depuis dix ans. »

Thad Hood sortit une carte de son portefeuille. « Quand vous vous retrouverez à nouveau, et j'espère que ce ne sera pas dans dix ans, sois gentille de lui donner cette carte en lui disant que je suis ton cousin, au cas où elle aurait besoin de nos services. »

Arpentages et Évaluations

Aucune propriété n'est trop petite ou trop grande

« Tu as de la chance, lui dit Feron en glissant la carte dans la poche de sa veste. Je déjeune demain avec Merry.

— Que comptes-tu faire avec la maison d'Oncle Rowan ?

— Je ne sais pas encore.

— C'est exactement ce que m'a dit Blanche Buttner à propos du petit aérodrome qu'il lui a laissé. "Qu'est-ce que je vais faire d'un aérodrome, Thad ?" m'a-t-elle demandé. J'ai moi-même dû résoudre un dilemme avec la propriété en location qu'il m'a léguée. Je n'avais pas le cœur de mettre à la porte le vieux couple qui y vit depuis vingt ans. Puis j'ai compris que c'était ce qu'il avait toujours voulu. Il savait pouvoir compter sur moi pour les laisser mourir tranquillement et transformer ensuite cet endroit en joyau. C'est un cottage victorien, beaucoup trop grand pour eux. On pourrait en faire un restaurant fabuleux, si le plan d'urbanisme l'autorisait. Mais qui sait, quand ils n'y seront plus, cela aura peut-être changé. Et dans ton cas, je conseillerais de trouver des locataires fiables – pour l'instant.

— Comment trouve-t-on des locataires fiables ?

— Oh. Je peux t'aider. » Il prononçait « ai'é », comme Oncle Rowan. Et il lui tendit une autre carte. « Appelle-moi quand tout sera prêt. Vide-la, rénove les planchers, installe une cuisine moderne et... combien y a-t-il de salles de bains ?

— Il y en a une en haut, et un cabinet de toilette en bas.

— Qu'on peut convertir en salle de bains ?

— Je crois. Il faut que je vérifie. Je reste chez Blanche, pendant les Fêtes.

— Rien n'a été fait dans cette maison depuis l'époque où Arrière-Grand-Mère Hood y vivait.

— Tu parles de Sophie Sewell Hood ?

— Eh oui, mais elle n'a jamais été autre chose pour moi qu'Arrière-Grand-Mère Hood. Plutôt mégère, mais une sacrée cuisinière. Je ne pense pas qu'Oncle Rowan ait une seule fois préparé un repas sur ses fourneaux. L'investissement sera rentable, si tu veux de bons locataires. Pullen est

suffisamment près de Raleigh et du Triangle de la recherche pour qu'on y vive en travaillant là-bas. Si tu la loues deux cent cinquante dollars, tu rentreras dans tes frais en deux ans. Pour ça aussi, je pourrais t'aider. »

Quand il ne resta plus qu'une poignée d'amis fidèles de Blanche et quelques anciens réunis autour du général, Feron suivit Marguerite Steed à l'étage pour voir ses poupées préférées et se retrouva face à face avec son reflet dans un long et étroit miroir accroché entre deux fenêtres sur le palier. Elle n'était pas petite, et la lumière hivernale ne la flattait pas. Bien qu'ayant été décrite comme « très séduisante » dans le dossier de présentation de MacFarlane & Co., et que sa belle-mère ait dit à Will (ce que bien sûr il lui avait répété) « Feron a le genre de physique qui vieillira bien », personne ne l'aurait jamais qualifiée de « sublime ».

Les poupées que Marguerite gardait en haut ne ressemblaient en rien à celles qui étaient exposées en bas. Tout d'abord, il n'y en avait aucune en porcelaine. Un jour, alors qu'elle se creusait la cervelle pour trouver un sujet de nouvelle que quelqu'un accepterait de publier, Feron s'était lancée dans l'histoire d'une femme d'âge moyen qui vivait avec ses vieux parents et collectionnait des poupées de porcelaine. Elle-même en était une. Tant qu'elle restait dans la demeure familiale, elle garderait la beauté de sa jeunesse et sa merveilleuse sérénité. Incapable de trouver une fin qui lui plaise, Feron avait abandonné ce projet.

Contrairement à ceux que Marguerite montrait dans ses vitrines, ces modèles, installés sur des sièges près de la fenêtre ou par terre, étaient étranges, voire pour certains, carrément laids. Un clown maléfique, une poupée de paille rudimentaire, ou une autre, grande et triste, coiffée d'un chapeau, habillée d'un manteau en lambeaux et portant une valise usée. Marguerite dit qu'elle appartenait à un club. « Nous échangeons des photos et parfois nous troquons ou achetons entre nous certaines pièces. Celle qui est en paille est une “sorcière de cuisine” mexicaine du XIX^e siècle. Elle trônait près du fourneau et on l'appelait “La Última Muñeca”... Et regardez l'extraordinaire travail de couture de ma petite ménagère fuyant l'Allemagne nazie – c'est une copie d'une création d'Edith Samuel, la

fabricante de poupée israélienne, je ne pouvais pas m'offrir l'original. Et cette pauvre petite chose en satin et dentelle roses aux cheveux atrocement jaunes est la première que je me suis offerte avec mon propre argent... Elle fait partie de la série des Sparkle Plenty. Vous vous souvenez de la bande dessinée *Li'l Abner* ? »

Feron demanda à Marguerite si ses parents avaient vu toutes les poupées qu'elle abritait sous leur toit. « Maman venait parfois ici. Un jour, oh, je devais avoir dans les douze ans, nous avons essayé d'en fabriquer une, habillée en écolière et avec un cartable, mais ce fut un échec dû à notre amateurisme et nous l'avons détruite. »

Feron avait hâte de retrouver Oncle Rowan après la fête et de rire avec lui de ces étranges personnages qui peuplaient le haut de la maison des Steed, puis elle se rappela qu'Oncle Rowan n'était plus là.

21

Merry avait proposé un déjeuner au Neuse River Café.

« C'est à mi-chemin entre Benton Grange et Hamlin. Il y a un bar, la lumière est tamisée et la cuisine simple mais correcte. Ton oncle t'y a probablement emmenée.

— Non, il y retrouvait ses vieux copains, mais Blanche n'aimait pas l'endroit. Elle disait que leur Board Game était obsolète et morbide.

— Oh, alors je vais chercher autre chose.

— Non, non, non. J'adorerais y aller. Je veux voir leur Board Game. »

Elles se donnèrent rendez-vous à midi et demi, le lendemain de Noël. Ce serait la première fois qu'elles se retrouveraient autour d'une table depuis l'Algonquin, onze ans plus tôt.

Feron quitta Benton Grange très en avance car elle n'était pas encore sûre d'elle au volant. Oncle Rowan lui avait légué son Oldsmobile 98 de 1974 et, avant qu'elle retourne à New York après son enterrement en août, Blanche lui avait appris à conduire, avec son flegme habituel, sauf lorsque Feron brûla un stop. Feron ne l'avait vue perdre son calme qu'une seule fois auparavant, vingt ans plus tôt, le jour où elle avait essayé d'échapper à la visite de fin d'année à Tante Mabel. (« Oh, vas-y sans moi. »)

Son manque de réactivité envers Merry était devenu un goutte-à-goutte chronique de culpabilité qui imbibait la conscience de Feron. Alors qu'une lettre de Merry la remerciant affectueusement de leur rencontre à l'Algonquin était vite arrivée dans sa boîte, elle était passée de la

procrastination à une incapacité totale de lui répondre. Puis les mois s'écoulèrent et elle ne reprit pas contact, alors que Merry était souvent dans ses pensées. Quand elle lut que la publicité pour le tabac était interdite à la radio et à la télévision, elle rédigea une sorte de lettre de condoléances ironique mais n'en aima pas le ton et décida de ne pas l'envoyer.

Merry était toujours présente dans la vie onirique de Feron, et elle continuait à lui servir de boussole morale quand le besoin s'en faisait sentir : « Est-ce que Merry ferait ça, est-ce que Merry considérerait ça comme mal ? » (Rapporter chez elle du matériel de bureau de MacFarlane & Co. pour son usage personnel, changer deux ou trois mots afin de ne pas être surprise à plagier ?) Quoique Feron ne se sentît pas obligée de suivre ce que sa boussole lui indiquait.

Comment pouvait-on rester si liée à l'idée de ce que quelqu'un signifiait pour soi et ne pas ressentir le besoin de prendre contact avec la personne réelle ? Merry n'était quand même pas morte. Il suffisait de lui écrire ou de lui téléphoner. Elle ne vivait même pas à l'étranger.

Feron ne lui avait pas envoyé *La Bête et la Belle*. Elle avait hésité, comme après l'interdiction de la publicité pour le tabac, et conclut que cela pourrait passer pour de la vantardise, ou un reproche : tu vois, j'étais très occupée. Et où en sont toutes ces nouvelles que tu relis à voix haute puis réécris ?

Dès qu'elle avait aperçu « la sublime petite femme en chapeau noir » entrer dans l'église lors des funérailles d'Oncle Rowan, Feron avait préparé diverses phrases d'excuses qu'elle n'avait pas eu besoin de prononcer. Quand elles se retrouvèrent face à face, Merry la prit dans ses bras et se conduisit comme s'il ne s'était pas écoulé onze ans depuis qu'elle avait écrit à Feron et sans en recevoir de réponse. Elle s'était même excusée à Feron de sa présence ! (« Comme je ne le connaissais pas, je ne savais pas si je serais à ma place. Et je ne peux pas rester après la cérémonie car nous sommes en plein milieu de la récolte, mais je pensais que tu serais peut-être contente de me voir. »)

Quand elle repartit vers sa récolte, elle avait dit, « Feron, déjeunons ensemble la prochaine fois que tu descends dans la région.

— Je serai probablement de retour à Noël. Et très heureuse de passer un moment avec toi.

— Bon, mon numéro de téléphone est dans l'annuaire. Si fin décembre tu en es toujours d'accord, appelle-moi. »

Et Feron l'avait appelée.

« Quand vous serez prête à le demander, je pourrai vous dire ce que vous ne savez pas de vous. » Son mentor et ancien professeur Alexy Cuervo aimait la mettre au défi. Jusque-là, Feron avait résisté à son offre. Alexy Cuervo, professeur, mentor, ou mauvais génie ? Parfois elle avait l'impression d'avoir passé un pacte avec le diable. Cet homme qui enseignait l'écriture créative à Columbia avait dit le premier jour : « Écrivez ce que vous voulez, mais ne m'ennuyez pas avec ce qui est conventionnel.

— Pouvez-vous définir ce que vous entendez par “conventionnel”, monsieur ? »

Il y avait un étudiant de ce genre dans presque tous les groupes. Comme celui qui, en cours d'histoire médiévale, avait protesté : « Mais monsieur, vous ne donnez pas de points pour les progrès réalisés ? » et qui, ensuite, avait demandé son transfert.

« Certainement, avait répondu Alexy Cuervo. Ce que je cherche est quelque chose de plus que la narration utilitaire que les esprits étroits perçoivent comme une description suffisante de la réalité. » Il était petit, plutôt délicat, pourtant ils se recroquevillaient devant lui.

Feron était bien contente que quelqu'un d'autre ait posé cette question.

Quoi qu'il en soit, elle avait maintenant quatre-vingt-dix pages d'*Un amour singulier*, et il était payé pour donner des cours de master, et donc lire les écrits de ses étudiants.

Elle se rendit à son premier entretien tutoriel prête à défendre son roman inachevé. Mais Cuervo se montra respectueux. J'ai dû mal le juger, pensa-t-elle face à ce visage pointu aux sourcils noirs qui la regardait d'au-dessus de son habituelle chemise cubaine blanche, avec l'habituelle lavallière noire et les boutons de manchette turquoise tout aussi habituels.

« Vous serez peut-être étonnée, commença-t-il sur le rythme syncopé de l'espagnol, mais j'ai tout lu. Oui, c'est conventionnel. Cela aurait pu être écrit il y a cent, cent cinquante ans. Mais quelque chose a éveillé ma curiosité, quelque chose de... d'inhabituel, de différent, à propos de cet étrange trio, la mère, le fils et la jeune femme. Si elle veut continuer, ai-je pensé, elle devrait prendre plus de risques.

— Quel genre de risques ?

— Vous avez plus d'étrangeté en vous que vous n'en avez conscience. Une étrangeté qu'à mon avis vous devriez développer. Vous êtes capable d'apercevoir les dessous de la vie des gens, ce qui se passe derrière la narration réaliste.

— Mais vous pensez que je devrais terminer ce roman ?

— Il a une certaine force, qui vous entraînera peut-être vers quelque chose que, pour l'instant, vous n'entrevoiez pas. Il arrive que l'écriture fasse ça. Cependant, vous pourriez profiter d'une pause. Je vais vous donner une tâche, comme dans les contes de fées, où il y a toujours quelqu'un qui en donne au héros. Ce quelqu'un est appelé puissance tutélaire, c'est ce que je serai pour vous. Allez à la bibliothèque et parcourez *Morphologie du conte*, de Vladimir Propp. N'essayez pas de le lire, intéressez-vous seulement aux idées qui, pour vous, surgissent de ses pages, ses théories sur les personnages et la structure narrative. Et penchez-vous sur ce genre de littérature. Je veux que vous m'écriviez une histoire basée sur un conte de fées et qui se déroule à l'époque actuelle. Considérez ça comme un devoir à rendre.

— Quand ?

— Lorsque vous aurez rempli votre tâche. »

Feron s'était assise dans un box face au parking du Neuse River Café afin de voir Merry arriver. Dans quel genre de voiture ? Et comment la « sublime petite femme » serait-elle habillée pour déjeuner avec sa vieille amie ?

Mais elle se laissa distraire par le Board Game – Blanche avait raison, il était obsolète et morbide, ainsi que ridicule pour quelqu'un qui venait

d'ailleurs, comme elle. Sur son set de table était imprimée une carte des lignes de combat (bleues pour la Confédération, rouges pour l'Union) au dernier mois de la guerre de Sécession en Caroline du Nord. Avec, en dessous, les règles à suivre. Pour jouer, il fallait aller devant le Board Game, qui occupait presque un mur entier, appuyer sur des boutons et tirer sur des manettes, comme dans les jeux d'arcade, et *changer l'issue du conflit*. Ce qui nécessitait bien entendu une connaissance approfondie des batailles et des circonstances qui auraient pu donner des résultats différents, mais les gens d'ici semblaient avoir parfaitement mémorisé l'histoire de ce qu'ils appelaient « la Guerre entre les États ».

« Oh Feron, je suis désolée. Il y a longtemps que tu es là ? Je pensais que nous avions dit midi et demi, puis j'ai eu des doutes, aussi ai-je essayé d'arriver à midi et quart pour ne pas être trop en retard au cas où nous aurions dit midi.

— J'étais en avance. Je conduis depuis peu et je me donne le temps de réparer mes erreurs. Tu es radieuse, Merry. Quel est ton secret ? »

Les joues de Merry, qui rougissait facilement, se colorèrent.

« Eh bien, c'est probablement parce que je suis reposée. C'est l'époque de l'année où nous n'avons rien à faire. En janvier nous brûlerons les tiges de la dernière récolte et préparerons les semis intérieurs. Puis nous attendrons avril pour transplanter les jeunes pousses dans les champs. C'est le moment que je préfère, depuis toujours. J'aurais aimé que Papa voie notre nouvelle machine à transplanter. Elle ressemble à un moustique géant qui étalerait ses ailes au-dessus de la terre, et produit elle aussi un vrombissement régulier. »

Elle se débarrassa de son manteau de daim noir doublé de laine polaire, et, après y avoir posé son sac fourre-tout, s'assit sur la banquette. Elle était toujours petite. Noué autour de sa tête, bas sur son front, un foulard à motifs cachemire où se mêlaient le rose, le rouge, le vert et le noir, retenait ses cheveux en arrière. Elle portait une robe en jersey bordeaux et un rang de perles noires. Quelqu'un qui ne nous connaîtrait pas la prendrait pour la femme chic venue de la ville, et moi pour la fille de la campagne, en

pantalon de serge, veste en tweed et col roulé, se dit Feron. Elle avait beau penser qu'elle ne méritait pas vraiment le qualificatif de « sublime », celle qui était en face d'elle donnait toujours, ainsi que Feron l'avait remarqué le premier jour dans leur chambre de Lovegood, l'impression que tout était contenu en elle, comme si Dieu, en la créant, s'était donné beaucoup de mal pour la colorier sans que rien ne dépasse. Et encore plus qu'avant, plus habitée, ou quelque chose comme ça. Mais était-ce plus qu'avant ou plus compact ?

La serveuse ne tarda pas. « Quel plaisir de vous revoir, Miss Jellicoe. Qu'est-ce que vous prendrez ?

— Vous avez des plats du jour, Patty, ou est-ce trop tôt après Noël ?

— Non, nous en avons un, justement grâce aux restes du repas de réveillon. La cuisinière a préparé un délicieux chili à la dinde. J'en ai mangé tout à l'heure et je vous le recommande. Et nous avons aussi du loup, qui est arrivé ce matin de la côte. Frit ou grillé. Accompagné de frites, salade de chou et boulettes de maïs.

— Vous me faites regretter d'avoir pris un petit déjeuner, dit Merry. Patty, je vous présente mon amie Feron Hood. Nous partageons une chambre à Lovegood College. Feron est écrivaine. Elle vit à New York. »

Ce dernier détail ne sembla pas impressionner Patty. « Seriez-vous par hasard de la famille de Mr. Hood, le maire de Pullen ?

— C'est mon oncle. Enfin, c'était mon oncle. Il est mort l'été dernier.

— Oh, nous sommes au courant ! Monsieur le maire était un de nos clients préférés.

— Je vais prendre un chili de dinde et deux de ces boulettes de maïs qui accompagnent l'autre plat, si c'est possible, dit Merry. Et toi, Feron ?

— Je regrette, moi aussi, d'avoir pris un petit déjeuner. Je passe ces quelques jours chez Blanche et elle prépare un buffet entier tous les matins. Pourtant j'ai envie du loup, grillé, avec tous les accompagnements, mais en petites portions.

— Bien, mesdames. Et en attendant, je vous sers un thé glacé, ou quelque chose de plus fort ?

— Un thé glacé, dit Merry. Toi aussi, Feron ?

— Avec ou sans sucre ? »

Merry le voulut avec, ce que Feron aurait elle aussi préféré mais, ces dernières années, elle avait tendance à prendre du poids dès qu'elle ne se surveillait pas. Jusque-là, les compromis suffisaient : une petite portion de frites contre du thé sans sucre.

Merry fouilla dans son sac fourre-tout et elle en sortit un exemplaire de *La Bête et la Belle* à la belle couverture rouge et noire où les amants tourbillonnaient dans les flammes. Elle le posa entre elles sur la table d'un geste décidé.

« Bon, Feron, je veux que tu me le dédicaces, et si tu as envie d'ajouter quelque chose, vas-y. »

Et voilà, maintenant il faut que je m'explique, pensa Feron en ouvrant le livre et en commençant à écrire lentement. Je dois trouver une excuse pour ne pas le lui avoir envoyé.

Elle écrivit :

À Merry, mon amie (j'espère) depuis vingt et un ans.

Feron

Toujours sans excuse crédible, elle repoussa le livre vers Merry, qui le prit, qui lut.

Et qui sourit. De ce sourire sans sous-entendus qui avait toujours été le sien. « Oui, nous sommes amies, Feron, et je t'aime tout autant. Peut-être plus, car j'ai beaucoup pensé à toi pendant ces vingt et une années. »

Feron regretta de ne pas avoir ajouté « avec toute mon affection » avant de signer. « Tu sais comment j'ai découvert que ce roman existait, Feron ? Je n'en étais pas au courant quand je suis allée à l'enterrement de ton oncle l'été dernier. Mais en septembre j'ai accompagné une future étudiante à Lovegood où elle assistait à la semaine d'orientation – la fille de notre comptable – et, quand je l'ai présentée à la doyenne Fox, cette dernière s'est empressée d'en parler. Elle pensait que je l'avais lu à sa sortie, il y a trois ans, et m'a demandé si je savais comment il se faisait que tu puisses parler si justement de quelqu'un qui vient de sortir d'une prison militaire. J'ai

répondu que j'allais le lire et lui écrire ensuite. Au fait, c'est sa dernière année en tant que doyenne. L'université est méconnaissable, ou plutôt, devrais-je dire, des tas de nouvelles installations formidables ont été ajoutées à celles qui existaient. Ils ont acheté toutes les terres qui entouraient le campus... Tu te souviens du Cobb's Corner ?

— Boutique minable, trottoir soulevé par les racines des arbres et Tootsie Pops ayant perdu leur goût ?

— Eh bien maintenant, c'est la nouvelle bibliothèque qui est là. Rappelle-toi, l'ancienne était à l'intérieur de notre bâtiment. Tu aimais y aller, tandis que je faisais la plupart de mes devoirs dans mon lit. »

Leur nourriture arriva. Elle était bien meilleure que Feron se l'était imaginé, ayant pris le « simple mais correcte » de Merry au pied de la lettre.

« Quel magnifique foulard, dit Feron, avant tout pour s'empêcher de se précipiter sur le contenu de son assiette.

— Il était à ma mère. Elle adorait les foulards, ce qui nous permettait de toujours savoir quoi lui offrir pour Noël ou son anniversaire. Je porte beaucoup de choses qui lui ont appartenu. Elles ne se démodent pas, et avec le travail que me donne notre exploitation je n'ai pas le temps de faire des courses.

— Et cette bague en rubis était aussi à elle ?

— En fait, ce sont des grenats, mais oui, c'était la sienne. Nous l'avons fait mettre à ma taille, elle était trop grande. C'est mon alliance, Feron. J'ai épousé Mr. Jack après la récolte, l'automne dernier. Ça t'étonne ?

— Je ne sais pas. Et tu l'appelles toujours Mr. Jack ? »

Merry rougit de nouveau. « Nous nous sommes attelés à ce problème. C'est difficile, depuis tout ce temps, Feron. Je l'ai pratiquement toujours connu. Nous étions enfants quand Papa l'a amené chez nous. J'avais huit ans et Ritchie deux. Un jour il est arrivé, avec l'intention de rester. Il était là, se construisant une maison sur nos terres. Papa l'admirait parce qu'il avait un diplôme de troisième cycle, et qu'il savait tout des jachères et de la chimie des sols, et il adorait Papa. Il était venu lui proposer ses services, et Papa avait été flatté que ce jeune homme soit si bien renseigné sur les

tabacs Jellicoe, qu'il connaisse les chiffres et l'histoire des récoltes et dise que c'était là, plus que n'importe où ailleurs, qu'il voulait travailler.

— Il est beaucoup plus vieux que toi ?

— Il a cinquante-six ans. Seize de plus que moi.

— Tu as une photo de lui ?

— Non, quelle idiote je suis de ne pas en avoir apporté une. Il est grand. Un mètre quatre-vingt-quinze. Cheveux gris, enfin ce qu'il en reste. Le front couvert de cicatrices, comme moi, là où les carcinomes ont été enlevés. Il porte presque tout le temps une casquette de base-ball. Comme moi des chapeaux et des foulards. »

(Est-ce qu'il est séduisant ? Tu te sens attirée par lui ? C'est le sexe ? Étais-tu son amante depuis longtemps ? Tu as quarante ans, voudrais-tu porter un enfant ?)

« Je crois qu'il te plairait, Feron. Il se tient sur sa réserve, comme toi. Ses parents et ses grands-parents étaient métayers. De ce fait, il n'est pas à l'aise en société, bien qu'il donne l'impression d'être distant et fier. Certaines personnes l'aiment bien, d'autres ne l'aiment pas. Mais les gens le respectent, parce qu'il en sait plus qu'eux sur des sujets qui leur importent.

« Et tu sais quoi, Feron, c'est un truc que tu m'as dit à l'Algonquin qui m'a décidée à l'épouser.

— Quelque chose que moi j'ai dit ?

— Tu parlais de ton mariage avec Will. De ce que tu as ressenti en le regardant lorsque vous prononciez vos vœux. Tu as dit que... tu te rappelles ?

— Je me souviens de ce que j'ai ressenti quand le pasteur nous a unis, mais pas de la façon dont je l'ai raconté à l'Algonquin.

— Tu as dit, "Nous devrions tous obtenir ce que nous voulons au moins une fois dans notre vie".

— Ce qui signifie que tu voulais cet homme ?

— Non, moi, j'étais ce qu'il voulait. Depuis des années. Et j'avais le pouvoir de le lui donner.

— Mais... et les autres ?

— Quels autres ?

— Les autres hommes. D'éventuels petits amis. Entre Lovegood et maintenant.

— J'ai vu d'autres gens, mais souviens-toi qu'à dix-huit ans je suis devenue responsable de Ritchie et de Jellicoe Enterprises en attendant que Ritchie prenne le relais. Et je voyais Mr. Jack tous les jours. C'était étrange. J'étais sa patronne, mais il connaissait l'affaire de fond en comble et je lui demandais continuellement son avis. Et nous remplacions en quelque sorte les parents de Ritchie. Nous allions ensemble le voir jouer dans les pièces de théâtre de l'école. Nous le conduisions tour à tour là où il ne pouvait pas se rendre par ses propres moyens. Et, à certains moments, Ritchie était content que Mr. Jack soit là. Pour ce qui les concerne en tant qu'hommes, les garçons ont besoin des hommes. »

Merry contemplait sa bague en grenat. Une pierre taillée entourée de pierres plus petites. Feron portait toujours son alliance en or à la main droite.

« Jack a connu les gens qui m'étaient les plus chers. Il me raconte des choses sur Papa, Maman et Ritchie que je n'aurais jamais sues sans lui. Et nous poursuivons les mêmes buts. Depuis toujours, mais maintenant il est rassurant de savoir que si Jellicoe coule, nous pourrions regarder ensemble les champs vides et décider de la suite.

— Tu crois vraiment que ça peut arriver ?

— Absolument. C'est pourtant incroyable, non ? Quand j'étais petite, le tabac était roi. Maintenant c'est un tueur qu'on juge. Il y a à côté de nos champs un panneau publicitaire où est collée l'image d'un immense paquet de cigarettes sous lequel il est écrit : "Comment, chez nous, tuer plusieurs millions de personnes." Trois promoteurs sont déjà venus nous faire des offres. Hamlin est assez proche du Triangle de la recherche et la propriété pourrait être facilement divisée en deux lots, ou un seul, mais avec terrain de golf et lac artificiel. Nous pourrions vendre et profiter de notre argent quelque part ailleurs, seulement voilà, nous sommes tous les deux accros au travail et nous nous sentons liés à cette terre. Mr. Jack, je veux dire Jack, a toujours voulu avoir des chevaux, nous pourrions donc créer une écurie,

cultiver autre chose que du tabac, et vendre une parcelle. Mais nous devons encore étudier la question. Nous n'en savons pas assez en matière d'immobilier.

— Ah », dit Feron en plongeant la main dans son sac pour en sortir la petite carte :

THAD S. HOOD

Arpentages et Évaluations

Aucune propriété n'est trop petite ou trop grande

« Tu auras peut-être besoin de l'aide de mon cousin Thad. »

Elle allait ajouter : « Il t'a vue à l'enterrement d'Oncle Rowan et a dit que tu étais sublime. »

Puis pensa : à quoi bon ?

OceanofPDF.com

22

Deux hommes, verre de bière à la main, jouaient au Board Game. Encouragements bruyants, grognements, quelques jurons. Quand l'un d'eux finit par s'écrier « Putain de merde ! », Patty, la serveuse, alla tranquillement vers eux, et murmura quelque chose avec un signe de tête en direction du box où les deux femmes étaient assises.

Elle vint ensuite s'excuser auprès d'elles. « Ils s'énervent vraiment trop. Parfois, je vous jure, c'est comme s'ils se croyaient au temps de cette vieille guerre, en train de se battre et de tout recommencer. Vous prendrez des desserts ? Un autre thé glacé ?

— Je crois que nous reprendrons toutes les deux du thé. Tu veux un dessert, Feron ?

— Nous avons du cake de Noël au bourbon, des tartelettes aux fruits secs fraîches de ce matin et, comme toujours, des brownies. Tout cela accompagné d'une boule de glace, bien sûr.

— Non, pas pour moi, dit Feron.

— Ni pour moi, dit Merry. Est-ce que ça pose un problème si nous traînons encore un peu, Patty ? Mon amie et moi avons du temps à rattraper. S'il y a trop de monde, nous libérerons notre table, promis.

— Nous ne risquons pas d'avoir tant de clients que ça le lendemain de Noël, Miss Jellicoe, en dehors des soldats du Board Game. C'est incroyable mais, les jours calmes, cette vieille carte historique et ses lumières clignotantes rapportent plus que la nourriture servie.

— Ça ne m'étonne pas tant que ça. Certains de mes employés viennent jusqu'ici uniquement pour y jouer.

— Je vous apporte le thé. Vous êtes sûres, pour les desserts ?

— Oui. Merci, Patty. »

Quand elles furent seules, Merry demanda à Feron si l'homme de *La Bête et la Belle* était inspiré de l'homme qui, dans le car, avait évoqué un village irlandais.

« Je t'ai parlé de lui ?

— Le premier jour. Nous faisions nos lits et tu as dit que ta mère t'avait appelée Feron à cause d'une actrice qu'elle avait vue jouer dans un film. Puis tu as ajouté qu'un homme assis à côté de toi dans un bus t'avait appris qu'il existait en Irlande un village dont le nom se prononçait de la même façon, mais qui s'écrivait Farran.

— Je me souviens de nous, en train de faire nos lits, mais pas de t'avoir raconté ça. Quant à l'actrice, j'ai eu beau chercher, je n'ai trouvé aucune Feron. Il serait intéressant de savoir pourquoi ma mère m'a choisi ce nom. D'où le sortait-elle ? Qui le lui a suggéré ? Est-ce que je t'ai déjà dit quelle menteuse elle était ?

— Tu as mentionné l'alcool...

— Alcoolique et menteuse finie. Si j'avais du temps à perdre je ferais la liste de ses inventions et, dans la colonne d'en face, j'essayerais d'imaginer la vérité. Affabuler était pour elle un mode de vie. Quand elle relatait un événement quelconque, il y avait de fortes chances pour qu'elle le déforme totalement. C'est comme pour les gens que ce Board Game excite tellement. Le but étant de trouver une fin différente.

— Tu sais, Feron, même après toutes ces années, j'ai l'impression de n'avoir qu'une idée très superficielle de tout ce par quoi tu es passée. Mais revenons au personnage du livre : est-il inspiré de l'homme rencontré dans le car ?

— La réponse est tout simplement oui. Je ne l'ai jamais révélé à la presse, je trouvais qu'il valait mieux laisser de côté l'explication terre à terre et m'en tenir à l'aspect conte de fées. Tu vois ? Je suis bien la fille de ma mère, je choisis une autre histoire dès que j'en ai l'occasion. Dans les

interviews, j'insiste sur ce qui m'a entraînée à écrire *La Bête et la Belle*. Je suivais à Columbia les cours d'écriture créative d'une ancienne superstar nommée Alexy Cuervo. Tu vois qui c'est ?

— Non, mais je ne suis pas très au courant de ce qui se passe sur la scène littéraire. Je n'étais même pas au courant de l'existence de ton livre, Feron.

— Eh bien en 1958, pendant que nous étions ensemble à Lovegood, il s'est révélé du jour au lendemain un véritable prodige en écrivant *Le Jardin de Nito*, son premier roman et jusqu'ici le seul et unique. Il l'a écrit en espagnol et traduit lui-même en anglais, et les deux versions ont été publiées simultanément. Ce qui, en soi, a fait sensation. C'était un étrange récit dont le héros était un garçon qui vit derrière les murs d'un jardin sud-américain, où aucune des personnes avec qui il est en contact ne lui révèle qu'il est un monstre.

— Ça me donne la chair de poule. Quel genre de monstre ?

— Ce n'est jamais révélé, parce qu'on est toujours dans la tête du garçon. Mais on s'aperçoit petit à petit que tous les autres possèdent une anormalité qui leur fait croire qu'ils sont des monstres. Il les voit et il les entend parler d'eux-mêmes, pourtant il ne pense jamais qu'il est l'un d'eux.

— Mais si nous sommes dans sa tête, comment savons-nous qu'il est un monstre ?

— C'est toute l'ingéniosité de l'œuvre. Les critiques ont encensé *Le Jardin de Nito*. Ils ont crié au génie, et décortiqué le petit livre. Élégamment imprimé, il faisait à peine plus de cent pages. J'ai étudié les articles sortis à l'époque de sa publication avant de m'inscrire au cours de Cuervo. Nito se rappelle avoir assisté, alors qu'il ne savait pas encore parler, aux conversations de ceux qui s'occupaient de lui. Plus tard, il associe un sens aux mots et aux gestes. Cuervo démontre même comment cela peut se faire en prenant l'exemple de l'apprentissage d'une langue étrangère. Pour certains journalistes, *Le Jardin de Nito* était la version que Caliban aurait donnée de *La Tempête* sans mentionner Prospero et Miranda, quelques-uns y ont vu une astucieuse allégorie où le jeune auteur traçait son propre portrait et celui de son entourage, et d'autres ont soutenu que ce n'était pas la description de personnes précises mais une brillante accumulation des

vices et stupidités d'une génération entière. Que Cuervo fût un mélange intéressant – père chilien et mère russe – et remarquablement beau ne gâchait rien. Il est toujours aussi magnifique. Petit mais avec un corps parfait et un visage aux traits classiques. Quoi qu'il en soit, le succès du *Jardin de Nito*, ou *El jardín de Nito*, comme il préfère l'appeler, lui a valu deux décennies d'encensement, de bourses et de postes à la fac. Il n'a jamais rien écrit d'autre. Lors de notre premier cours, il nous a dit que nous pouvions écrire ce que nous voulions tant que nous ne l'ennuyions pas avec une narration conventionnelle. Et je lui ai montré les feuillets relus de mon roman sur le mariage – une narration conventionnelle alors intitulée *Un amour singulier*.

— Oh, Feron ! Que s'est-il passé ?

— Étonnamment, il l'a aimé. Il trouvait que cela aurait pu être écrit il y a cent ans, mais il y voyait une étrangeté qu'il me conseillait de développer. Puis il a ajouté que j'aurais intérêt à faire une pause et travailler à quelque chose d'autre. Un conte de fées dans le monde moderne. Il m'a envoyée à la bibliothèque consulter un livre savant sur les contes populaires et chercher lesquels m'attiraient le plus et, alors que j'étais en chemin, une idée a pris forme. J'allais écrire l'histoire d'une femme qui vit un tête-à-tête exclusif et heureux avec un marginal – un autre monstre, en quelque sorte. Et qu'elle se surprend à aimer, tant qu'ils ne sortent pas dans le monde extérieur.

— Je l'avais bien compris ! Beaucoup d'entre nous ont ressenti ça, tu ne crois pas ?

— En tout cas, ça m'a enthousiasmée. J'avais trouvé exactement ce que je cherchais. Je leur ai donné des noms, mais Cuervo m'a convaincue de ne pas le faire, pour mieux coller au conte de fées. Il ne m'a pas non plus laissée appeler la ville Chicago, même si tous ceux qui y sont ne serait-ce que passés auraient pu deviner. J'ai écrit pendant six semaines, même au bureau. Quand je ne corrigeais pas quelque pitoyable rapport d'expert, je mettais une feuille dans la machine et je tapais. Puis tout est allé très vite, au point que j'ai eu l'impression de n'y être pour rien. Cuervo l'a montré à ses contacts et je me suis retrouvée en train de signer avec la très chic maison d'édition qui avait publié *Le Jardin de Nito* un contrat m'accordant

l'énorme somme de quinze cents dollars. Quand *La Bête et la Belle* est sorti, j'ai eu des articles là où il fallait en avoir – ce que j'ai une fois de plus attribué aux ficelles que Cuervo tirait, mais il a dit que c'était comme ça que ça marchait à New York et que je devais arrêter d'être un *buscador de alma* – quelqu'un qui se pose des questions – et savourer l'attention qu'on m'accordait. Et qui ne durerait pas. Ça a duré un peu plus longtemps qu'il l'avait prédit grâce au mouvement de libération des femmes. La Belle obtient tout ce qu'elle veut de la Bête, et c'est même lui qui la libère et l'envoie dans la bonne direction. Enfin, c'est ce que certains ont pensé. Mais il y a eu d'autres critiques, plus dures, que je me rappelle mot pour mot : “Fable féministe qui sort au bon moment ou manuel traitant de la façon d'utiliser les autres.” Et ce titre : “Qui est le monstre, là-dedans ?” Mais le premier tirage – deux mille exemplaires – a été épuisé, et il y a eu une demande d'adaptation cinématographique, renouvelée deux fois, puis abandonnée. Oh, et les universitaires ont eu leur mot à dire, eux aussi. “Ms. Hood est une professionnelle du surréel terre à terre.” Cuervo a adoré ça.

— Je l'ai bien aimé. Ta Bête, je veux dire. Je le comprenais. J'ai su assez vite, parce que tu alternes les chapitres où ils parlent tour à tour, qu'elle allait probablement le quitter. Elle aussi je l'ai bien aimée, de façon différente. Parfois elle me rappelait toi.

— En quoi ?

— Sa réserve. Quand il la voit pour la première fois dans le car, elle est en train d'étaler ses affaires sur le siège à côté du sien afin que personne ne s'y asseye. Je pouvais t'imaginer faire ça. Ce n'est pas une critique, Feron.

— Et en quoi d'autre ?

— Eh bien, il y a en elle ce lieu compliqué auquel il n'a pas accès. J'ai souvent ressenti ça avec toi. Comme lui. Sortait-il vraiment d'une prison militaire ?

— Oui. Il avait été libéré de Leavenworth le soir où je l'ai rencontré. Ça non plus, je ne l'ai pas précisé afin de rester dans l'ambiance de conte de fées. Aucun nom de lieu n'est cité.

— Qu'avait-il fait ?

— Il avait renversé un sergent avec sa jeep.

— Il l'avait tué ?

— Bien estropié. S'il l'avait tué, il serait probablement toujours enfermé.

— Je sais que je ne devrais pas te demander ça, mais est-ce que des rapports physiques ont réellement existé entre vous ?

— Oui et non. Il était incroyablement délicat, peut-être anormalement. Quand il s'est rendu compte que j'étais vierge, nous avons tout fait sauf ça. Ou qui sait, peut-être était-il impuissant. Dans le roman, la veille de son départ, elle lui demande de la pénétrer.

— Là, j'ai pleuré. Quand elle dit qu'elle veut qu'il laisse sa marque sur elle afin qu'en regardant en arrière, plus tard, elle ne pense pas que ça n'est jamais arrivé. Était-il vraiment un artiste ?

— Illustrateur médical. C'était la formation qu'il avait suivie en prison. Mais il faisait tout le temps des portraits de moi. Une fois... Je ne devrais pas te raconter ça...

— Oh si, je t'en prie !

— Nous parlions de ma virginité et j'ai dit : "Je ne sais même pas à quoi ça ressemble, ce truc." Et il s'est assis devant une feuille de papier et a dessiné un vagin avec l'hymen devant, un peu comme un nuage couvrant à moitié une lune.

— Je me demande ce qu'il est devenu. Tu le sais ?

— J'ai essayé d'effacer ce qu'il y a eu entre nous jusqu'à... eh bien jusqu'à ce que je l'insère sain et sauf dans un conte de fées et que j'y assure sa sécurité.

— Tu me dis son nom ?

— Non. Tu ne peux pas me soutirer tous mes secrets, Merry.

— Est-ce que quiconque connaît un jour tous les secrets d'une autre personne ? Non, je ne crois pas.

— Bon, à toi, maintenant. Tu écris toujours ?

— Oh oui, mais je n'espère plus être de nouveau publiée. Pourtant j'ai apporté quelque chose. » Elle tira un magazine en papier glacé de son sac en toile. « C'est pour toi. Regarde. J'ai même créé la couverture. »

Des rangées de feuilles dorées s'étiraient par vagues jusqu'au bord de la page. Il était écrit par-dessus en lettres blanches à bords dorés :

Le Journal du tabac

« L'esclave qui découvrit le Bright Leaf »

Par Meredith Jellicoe

« Eh bien, si ça n'est pas une publication, je n'y comprends rien, dit Feron en ouvrant à la page que Merry avait marquée d'un post-it.

— Mais seulement dans un magazine régional. Je n'ai même pas été payée. J'ai passé presque un an à l'écrire, et ils m'en ont fait couper le tiers. Non, ne le lis pas maintenant, Feron. Peu de gens en dehors du monde du tabac connaissent l'histoire de l'esclave qui s'est endormi et a laissé les feux de séchage s'éteindre dans la grange. Il s'appelait Stephen Slade, car les esclaves portaient le nom de famille de leur propriétaire, et il avait dix-neuf ans. Pour une telle faute, en 1830, il aurait pu être écorché vif ou vendu à des producteurs de coton. Mais il a recouvert les braises de bûches carbonisées, ce qui a rallumé un feu très vif, et la chaleur soudaine a fait disparaître toute l'humidité du tabac et produit de magnifiques feuilles dénuées de taches. Son maître, Abisha Slade, a fait de cette découverte la méthode de séchage qui a révolutionné l'industrie et fait la fortune des familles Duke et Reynold.

— Au moins, comme ça, Stephen n'a été ni écorché vif ni vendu.

— Non, son propriétaire lui a donné une ferme, puis la guerre civile est arrivée et a ruiné Abisha Slade. Stephen a fait pousser du tabac sur sa petite exploitation, vécu en homme libre jusqu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans et été enterré sur sa propre terre.

— Quelle belle histoire. Pourquoi a-t-il fallu en couper le tiers ?

— Par manque de place pour les publicités qui financent le magazine. C'était vraiment long. J'ai compté les mots quand j'ai coupé, au départ, il y en avait sept mille. Et il aurait pu y en avoir plus, j'avais encore de quoi faire. Je me sentais proche de cette époque, qui est contemporaine de Horace Lovegood, et il était fascinant de comparer ces deux histoires qui se sont déroulées en même temps dans le même État.

— Et pourquoi dis-tu que tu ne seras plus jamais publiée ?

— Je crains d’avoir laissé tomber Mr. Sterling après le hasardeux succès de “La grange à tabac”. Je lui ai envoyé deux autres nouvelles qu’il n’a pu placer nulle part. La vie des producteurs agricoles n’intéressait personne, ou mes histoires étaient trop longues, ou encore trop sulfureuses.

— Sulfureuses ?

— Toutes deux traitaient du banquet de fin de récolte que les exploitants offrent aux travailleurs saisonniers. La première était écrite du point de vue de la fille du propriétaire, qui est furieuse d’avoir préparé le repas et de ne pas être autorisée à le partager avec les ouvriers. La seconde était racontée par les ouvriers. C’est celle-là qui a été qualifiée de sulfureuse car les patrons y avaient une image d’exploiteurs. Mr. Sterling m’a demandé de couper et de changer certaines choses, et j’ai dit que j’allais essayer. Mais j’avais perdu tout enthousiasme et je ne l’ai jamais fait. Il m’envoie chaque année une carte de Noël avec quelques mots gentils. Et termine systématiquement par : “Souvenez-vous, je suis toujours là pour vous.” »

23

« **L'**été de Maman commence aujourd'hui ! » s'écriait toujours Ritchie au solstice d'hiver. Le solstice d'hiver avait eu lieu quatre jours plus tôt. Il tombait soit le 21 décembre, soit le 22. Cette année c'était le 22.

Comme en 1958.

Le moment où l'humeur de leur mère commençait à s'élever au-dessus de ce qu'elle appelait son borbier de tristesse. Pendant la récolte, à l'automne, elle avait plongé, et en novembre touché le fond. En novembre et début décembre, Ritchie lui rappelait sans cesse : « Pas beaucoup plus longtemps, Maman ! »

L'après-midi de 1958 où Mr. Jack était arrivé plus tôt que prévu chez eux, tandis que Merry préparait son lit pour Feron, Ritchie avait calculé qu'ils avaient probablement décollé et volaient en direction de leur maison. « Elle va déjà mieux. Je l'entends dire à Papa : “Tu ne remarques pas comme la lumière change ?” »

Merry décida de prendre pour rentrer la route à deux voies du comté et de penser au passé. Le moteur diesel du nouveau camion vrombissait sur une note basse et profonde de baryton.

« Tu conduis un *camion*, avait dit Feron sur le parking.

— C'est ce dans quoi nous nous sommes toujours déplacés. J'aime bien avoir un plateau vide au cas où je trouverais quelque chose que je voudrais transporter ailleurs.

— Il est très joli. Est-ce que c'est difficile à conduire ?

— Non. Je roule en camion depuis que j’ai mon permis. Celui-ci est un cadeau de... Jack. Je ne l’aurais probablement pas choisi rouge, mais c’est un rouge sombre, et il a ce magnifique logo peint sur les portières de la cabine.

— Une feuille.

— De tabac.

— Hmm », avait dit Feron, sans s’expliquer.

Feron est la personne la plus compliquée que j’aie jamais connue. Cette fin d’après-midi où, alors qu’allongées sur la pelouse devant Lovegood, nous parlions de la poétesse de la promotion 1918, et que je me demandais ce qui lui était arrivé, Feron a compté les années sur ses doigts et dit : « Cela lui ferait maintenant près de soixante ans. Sa vie ne serait peut-être pas finie, mais figée – comme de la gelée Jell-O. »

Elle établit des comparaisons et te permet de voir plus loin. Elle inverse les propositions et te montre l’autre côté des choses.

Puis, avant que je la rende à Miss Petrie, elle a lu ma nouvelle, « Musardant sur la pelouse ». Et dit que c’était une réussite mais qu’il fallait laisser le lecteur savoir dès le début qu’on était en 1918. Et que « banale » ne convenait pas à celle qui serait la poétesse de la promotion. Elle a proposé d’autres adjectifs. « Optimiste serait peut-être le plus efficace, vu qu’à la fin elle meurt », a-t-elle conclu. Voilà un exemple parfait de la façon dont elle utilise les contraires. La doyenne Fox avait dit que cela s’appelait de l’ironie.

Et à l’Algonquin elle a décrit ce qu’elle avait ressenti à côté de Will devant l’autel : « Nous devrions tous obtenir ce que nous voulons au moins une fois dans notre vie. »

Quand je me demandais si je devais épouser Mr. Jack, j’ai pensé que cela le rendrait heureux, après toutes ces années pendant lesquelles il s’était senti coupable, puis avait recommencé, et s’était de nouveau senti coupable. Pourquoi ne pas faire en sorte que cela soit bien ?

En ce qui me concerne, je crois m’être décidée après avoir relu « Dans son coin natal » de Tchekhov, où, ayant fini ses études, une jeune femme revient dans sa maison de famille au fond de la steppe. Un médecin, bon

parti, veut l'épouser, mais il ne lui plaît pas. Pourtant, elle finit par dire oui. N'ayant plus à s'inquiéter d'un avenir incertain, elle acceptera la steppe comme son destin et tirera le meilleur parti possible de ce retour chez elle.

Miss Petrie n'était peut-être pas un être humain très compliqué, car trop affaiblie d'avoir mis tant de force à oser vivre avec la femme qu'elle aimait. Mais elle l'était assez pour apprécier les écrivains qui l'étaient. « Elle nous a appris à accepter d'être laissées dans l'incertitude », avait fait remarquer Feron.

Et aujourd'hui, elle a raconté comment, alors qu'elle se dirigeait vers la bibliothèque pour commencer à travailler sur un conte de fées comme Cuervo le lui avait demandé, l'idée avait pris forme : elle allait écrire l'histoire d'une femme qui découvre pouvoir aimer un homme tant qu'ils ne sortent pas dans le monde extérieur.

Ses éclairs de perspicacité ont influencé ma vie – ou révélé de moi quelque chose dont je ne me doutais pas.

Maman, dans ses mauvais jours, avait son côté compliqué. Elle ne parlait jamais de ce qui se passait dans son « borborygme de tristesse », alors que Ritchie la harcelait de questions. Dans ses mauvais jours, elle montait dans ce vieux grenier et dormait sous un tas de couvertures. Est-ce que la culture du tabac l'ennuyait ? Regrettait-elle d'avoir quitté l'université pour épouser Papa ? Avait-elle cessé de l'aimer ? Et si oui, le savait-il ?

S'il avait vécu, Ritchie aurait certainement été quelqu'un de compliqué. Il avait grandi dans quelque chose de compliqué. Peut-être l'était-il déjà devenu quand il est mort au combat.

Feron n'avait pas beaucoup changé. Elle avait toujours l'air d'être en désaccord avec quelque chose ou quelqu'un. Un esprit critique aurait dit qu'avec l'âge cette expression s'était figée sur son visage. Elle avait laissé pousser ses cheveux et les portait sévèrement tirés en arrière, ce qui la faisait ressembler à une institutrice. Merry avait été surprise qu'elle ne se soit pas mieux habillée pour déjeuner avec elle, mais peut-être était-elle fatiguée de devoir tous les jours soigner sa tenue pour aller travailler.

L'histoire de l'homme du car ressemblait assez exactement à ce que Merry avait imaginé. Mais curieusement, l'anecdote du dessin de l'hymen l'avait plus choquée que le fait que la jeune Feron ait vécu avec l'ex-prisonnier sans nom pendant plus d'une semaine.

Et il y avait la carte du cousin. Elle allait l'appeler et lui demander conseil. Il avait suggéré à Feron de rénover la maison dont elle avait hérité de son oncle afin de mieux la louer.

Peut-être, maintenant que Feron possédait un toit à Pullen, vivraient-elles proches l'une de l'autre lorsqu'elles seraient vieilles. Elle les imaginait déjà. Se rendant visite tour à tour et comparant les dysfonctionnements de leurs corps déclinants. Ce serait une longue, longue amitié, elles se raconteraient tout ce qu'elles ne s'étaient pas dit par le passé.

« Tu ne peux pas me soutirer tous mes secrets, Merry, l'avait avertie Feron.

— Est-ce que quiconque connaît un jour tous les secrets d'une autre personne ? avait-elle répondu. Non, je ne crois pas. »

Et je ne le crois pas.

24

Buttner House
11 Park Crescent
Benton Grange, Caroline du Nord

26 décembre 1979

Chère Merry,

J'ai lu ton magnifique article dès mon retour chez Blanche. Elle était sortie tout l'après-midi – c'est, dans sa paroisse, le jour de distribution des cadeaux de Noël aux pauvres – alors je me suis assise sur sa véranda vitrée avec « L'esclave qui découvrit le Bright Leaf ».

C'est écrit comme une nouvelle. J'ai été accrochée dès la première phrase, quand il sent la dernière odeur au monde qu'il désirerait sentir, celle d'un feu éteint, et comprend qu'il a commis l'impardonnable, s'endormir à son poste. Tu racontes l'histoire de son point de vue – sa peur, sa terreur des châtements qui l'attendent, il ne le sait que trop bien, puis sa soudaine idée de remettre les bûches calcinées sur les braises. Et tu continues ainsi jusqu'à ce qu'il meure en homme libre sur la terre qui est alors la sienne et où il est enterré.

Tu avais fait la même chose avec « Musardant sur la pelouse ». Tu t'étais mise à la place de la fille qui allait devenir la poétesse de la promotion, une position que tu avais gardée jusqu'à la fin, alors

qu'elle délire et pense être de nouveau sur la pelouse de la fac avec son amie. Et au moment de sa mort tu l'avais même suivie de l'autre côté, exactement comme pour lui. (Heureusement que les responsables du magazine ont eu le bon sens de te laisser garder ce passage.) Te rappelles-tu ce jour où nous rentrions à Lovegood avec ces Tootsie Pops qui avaient perdu leur goût et ce que je t'ai dit alors, de ne pas prendre la grosse tête, mais que tu étais allée plus loin que Tchekhov dans « La fièvre typhoïde », car son soldat guérit ?

Quand Alexy Cuervo m'a envoyée me renseigner sur la morphologie des contes populaires, il a dit être comme la personne qui, dans le conte, donne au héros une tâche à accomplir et qu'on appelle « puissance tutélaire ».

Laisse-moi te confier une tâche, Merry. Envoie un exemplaire du magazine à ton agent à New York. Ainsi que ton manuscrit intégral. Dis-lui que tu y travailles depuis un moment et que tu penses avoir encore des choses à révéler sur l'incroyable vie de cet homme. Demande-lui ce qu'il en pense. Est-ce que cela pourrait devenir un roman ? Je le crois.

C'était bon de te revoir aujourd'hui. Je suis heureuse que tu me considères toujours comme ton amie.

Avec toute mon affection,

Feron,

Ta « puissance tutélaire » et amie.

Et maintenant, ferme l'enveloppe et colle le timbre, après les avoir sortis, avec l'élégant papier à lettres gris, du tiroir du bureau où Blanche les laisse pour qui dort dans la chambre d'amis.

Puis descends vite et glisse ta bonne action dans la fente de la boîte aux lettres en herbe de bison tressée posée sur la console près de la porte d'entrée.

Il est temps de repartir.

Elle avait déjà entendu cet avertissement résonner en elle non loin d'ici. Le soir où, alors qu'elle dînait avec Oncle Rowan au Howard Johnson's, un couple âgé et une femme mûre à l'air serein étaient entrés. « C'est le général Steed et son épouse. Et leur fille, Marguerite, qui a une des plus belles collections de poupées au monde. » Il s'était dirigé vers leur box pour les saluer, laissant Feron seule avec son signal de départ. *Marguerite avait certainement eu autrefois d'autres projets que devenir une collectionneuse adulte depuis longtemps vivant toujours chez ses parents.*

Après avoir suivi Marguerite à l'étage, la veille, et été présentée aux poupées plus « personnelles », qui étaient beaucoup plus intéressantes que les autres, Feron se demandait toujours si Marguerite se satisfaisait de cette vie sous contrôle ou si elle attendait la première occasion de s'évader.

Feron avait passé les six premiers mois de son jeune veuvage dans cette même chambre de l'imposante demeure de Blanche. Contemplant le jardin ombragé entouré de murs et gardé par des statues mélancoliques. Ou assise à ce même bureau, sous la même lampe, remplissant à toute vitesse les pages d'un carnet. Se dépêchant d'« attraper » Will qui s'effaçait, avant que les choses importantes se volatilisent et que leur mariage semble avoir été un rêve.

Réalisant bientôt que les phrases et paragraphes complets et l'ordre chronologique n'étaient pas ses amis, elle s'était résolue à saisir tout ce qui remontait, avec une description, une ellipse, un éclat de dialogue rappelant quelque chose que Will avait dit ou lui avait appris pendant leurs promenades sous les ciels du Northumberland.

Grêlons gros comme des billes blanches sur Haworth Heath... puis flocons de neige... puis le soleil émerge PENDANT UN INSTANT d'une masse bouillonnante de nuages gris et violets.

F : Pense à tout ce qu'il n'y a pas dans *Les Hauts de Hurlevent*...

W : Pense à tous les thèmes qui y sont.

F : Pourquoi les artistes du Moyen Âge voulaient-ils rester anonymes ?

W : Ils considéraient leur travail comme de la copie ou de l'illustration de quelque chose qui avait déjà été fait. Ils pensaient que c'était une forme

d'art supérieure à celle qui consiste à rester soi-même et à « inventer » quelque chose de nouveau.

Miséricorde avec chien dans la cathédrale Lincoln.

W : Au Moyen Âge, les esprits se concentraient sur l'essence d'un être, les esprits modernes veulent l'étiqueter. Celui qui a sculpté cette miséricorde cherchait à capter la nature d'un chien, la façon dont un chien bouge et agit. Nous le classerions d'abord dans la catégorie « épagneul », « retriever » ou « collie ».

F : Si tu étais un sculpteur du Moyen Âge, comment exprimerais-tu mon essence ?

W : Je commencerai par la grâce méfiante avec laquelle tu te déplaces. Ou la méfiance gracieuse, j'hésite. C'est une des premières choses que j'ai remarquées chez toi.

F : Pourquoi « méfiante » ?

W : Comme si tu t'attendais à être frappée par la foudre ou attaquée, mais ce que j'aime, c'est que tu continues à avancer sans que ton visage révèle quoi que ce soit.

Odeur de W : tissu amidonné, herbe, sel dans son cou, savon dans le creux de son oreille... celle musquée, si excitante, de ses aisselles.

La curiosité qui va de pair avec l'amour. ON NE PEUT JAMAIS EN SAVOIR ASSEZ SUR L'AUTRE.

« Tu semblais vouloir être invisible. » C'est ce que la Bête, alias Dale Flowers, avait déclaré alors qu'allongés dans la chambre louée à Chicago, ils échangeaient leurs premières impressions l'un de l'autre.

(« Tu me dis son nom ? avait demandé Merry.

— Non. »)

Elle en avait déjà trop raconté, plus qu'elle n'en avait eu l'intention. Comment était-ce arrivé, comment avait-elle pu aller si loin ? Une pointe de générosité inhabituelle (Je vais surprendre ma vieille amie en lui offrant quelque chose de vraiment spécial) ? Ou était-elle tombée dans ce vieux piège où on tombe toujours quand quelqu'un demande à propos de ce qu'on

a écrit : « Est-ce vraiment arrivé ? » En répondant « Non, j'ai tout inventé », vous mentez probablement, tout au moins à moitié. En disant « Oui, en partie, mais j'ai changé certaines choses » – et en le disant trop souvent –, vous risquez un jour de ne plus vous souvenir de ce que vous êtes supposée avoir ou non changé. Elle n'en était pas encore arrivée à ce stade, mais elle avait absolument dépassé les limites qu'elle s'imposait.

Donner ce qu'on a de plus intime est dangereux, et généralement on le regrette.

Le regrettait-elle aujourd'hui ?

Oui, oui, oui.

Il est temps de repartir.

De retrouver la discrétion de MacFarlane & Co., où elle pouvait exister cachée en pleine lumière, stocker son énergie créative, et profiter des avantages offerts. L'appartement de Park Avenue d'un directeur de MacFarlane en congé, où elle pouvait remettre toute acquisition à plus tard et se sentir une artiste sans attaches flottant au-dessus des hauts immeubles dans le ciel nocturne. Les appuis tels que Cuervo, qui avait dit : « Quand vous serez prête à me le demander, je pourrai vous dire ce que vous ne savez pas de vous. »

QUATRIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

1984

Winifred Darden disait : « L’acronyme secret de l’extraordinaire fonds de dotation de Lovegood est “GET”, obtenir, G comme gratitude, E comme enclosure, T comme tradition. Lorsque Lovegood m’a trouvé une place en son sein, les Darden, libérés de leur fardeau, se sont cotisés et ont largement contribué. Quand, après leur départ, nos étudiantes réussissent dans la vie, elles et leurs proches se souviennent généreusement de Lovegood.

« Bon, le mot enclosure n’est désormais pas très bien vu. Pourtant il reste absolument indispensable, car les parents y tiennent encore. Ils veulent savoir que leur progéniture se trouve en lieu sûr “loin des conflits, en quête de vie intellectuelle”, pour citer notre hymne. Ou, pour le dire autrement, à l’abri de ce qu’évoque l’infâme chant de fraternité sur les projets de rendez-vous dont les deux premières lignes, qui concernent les universités rivales de la ville, sont suivies du jeu de mots “*And love good girls*”.

« Quant à la tradition, c’est notre atout majeur. Comme nos colonnes doriques : un emblème classique pour les donateurs. »

Pendant ses marches matinales sur le campus de Lovegood, qui sous sa présidence avait doublé de surface, la douce voix de feu Winifred Darden, ses messages à la fois pleins d’informations et d’humour tenaient souvent compagnie à Susan Fox. Comme elle avait eu tort, lorsqu’elle avait

rencontré pour la première fois la directrice de la résidence universitaire, de penser : « Oh là là, je vais devoir continuellement lutter avec elle pour instaurer quoi que ce soit de nouveau ! »

Tôt le matin, Susan Fox s'habillait et sortait, et les étudiantes en se réveillant pouvaient de leur fenêtre suivre la petite promenade de la doyenne émérite, enveloppée dans un châle lorsqu'il faisait frais, portant une cape en hiver, et une veste légère par temps plus doux.

Pour la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale, il y avait à Lovegood College des chambres vides. Lovegood perdait des inscriptions au profit des universités publiques qui offraient quatre ans d'études. Un statut que Lovegood devrait bientôt obtenir, même les conservateurs purs et durs commençaient à le comprendre. Il est largement temps, pensait la doyenne émérite, de voir se dérouler sur notre pelouse une cérémonie de remise du master 1. Défilé de jeunes filles – jeunes femmes ! – habillées de la longue robe verte et recevant leur diplôme des mains du nouveau président. Qui n'était plus si nouveau désormais, puisque arrivé en 1977.

Si on le lui avait demandé, elle aurait su dire quel nouveau bâtiment devait être attribué aux deux premières années, et lequel aux deux autres. Mais quand il s'agissait de donner des conseils, il était judicieux d'attendre qu'on vous demande votre avis. Lorsque les administrateurs lui avaient proposé de rester à Lovegood une fois à la retraite, l'un d'eux avait dit, en plaisantant à moitié : « Vous serez un peu comme la reine d'Angleterre. » Et une fois qu'elle avait de nouveau eu le loisir de lire, elle s'était plongée dans les biographies des deux Elizabeth, la seconde du nom ayant alors quatorze ans de moins qu'elle, et avait découvert l'énorme influence qu'elles avaient eue.

Puis il y aurait l'étape suivante. Vassar College avait ouvert ses portes aux garçons en 1969, alors qu'elle était encore doyenne. Un pas en avant qui demanderait quelques travaux de réaménagement des toilettes de Lovegood. Mais là aussi, attends qu'on te demande ton avis. Et si cela arrive, le terme usuel est *urinoir*.

Winifred Darden vivait encore quand le projet « reine » avait été lancé.

« Pourquoi me propose-t-on cela, Winifred ? Est-ce déjà arrivé à une autre avant moi ?

— Lovegood n’a jamais eu de doyenne comme vous, Susan. Nous n’en revenions pas de la chance que nous avons, quand vous avez accepté le poste. Je comprends parfaitement pourquoi ils rénovent Dinwiddie House et espèrent vous voir rester ici. Vous êtes une institution, comme nos colonnes doriques. Vous deviendrez un exemple pour nos étudiantes, et une incitation pour nos donateurs.

— Une doyenne émérite, fantôme des vieilles valeurs de Lovegood ?

— En ce qui concerne ces dernières, nous allons avoir besoin de toute l’aide dont nous pourrions bénéficier. Vous vous souvenez quand vous êtes arrivée ? Vous disiez “Autour de nous le monde change vite, Winifred. Qui sait ce qui va se passer dans les dix ans à venir ?” Et il y a maintenant presque vingt ans de ça. Franchement, Susan, vous imaginiez une telle accélération, de telles transformations ?

— Honnêtement non. Je m’attendais à des choses qui ne sont jamais arrivées, et je n’en ai pas vu venir d’autres qui étaient quasiment sous mon nez. Mais c’est la nature même du changement, vous ne croyez pas ? »

Winifred aurait aimé le président Brook. (Comme il était arrivé après avoir quitté un poste de « président », abandonner le titre de « doyen » avait été voté à l’unanimité.) Tout le monde l’aimait. Certaines filles – femmes – avaient le béguin pour lui. La doyenne émérite l’appréciait. Devlin Brook était un digne successeur. Qualifié, comme elle auparavant, de « chance » pour Lovegood, il dirigeait jusque-là un petit collège privé pour garçons dont tout le monde avait entendu parler. Père de quatre filles, il avait expliqué au comité de sélection, qui déjà le préférait aux autres candidats : « Je connais donc bien les jeunes demoiselles. » Il venait du Sud, ce qui était un plus. Mais il était catholique, ce qui faisait hésiter certains administrateurs, jusqu’à ce qu’un des membres les plus importants du bureau s’exclame : « Oh, allez, n’avons-nous pas déjà vécu cela avec le président Kennedy ? »

Venant d’une école pour garçons, le président Brook connaissait le projet visionnaire de la fondation Anne C. Stouffer, lancé par l’héritière des tabacs

Reynolds en 1967 et dont le but avait été de faire entrer les garçons noirs dans les écoles secondaires du Sud. S'intéressant à ces questions, il avait découvert la fondation Fairlie, qui depuis le début des années 1970 avait permis à des jeunes filles noires de s'inscrire dans des universités publiques. Lovegood en avait accepté deux, mais au dernier moment elles avaient choisi des établissements offrant les quatre premières années d'études supérieures. Susan Fox, pour sa part, en aurait fait autant : pourquoi se seraient-elles installées en un lieu où leur présence suscitait de l'appréhension, sachant qu'elles auraient deux ans plus tard à se battre de nouveau contre les préjugés ? Mais cela avait provoqué une certaine effervescence. Même les administrateurs qui au début s'y opposaient avaient fini par se laisser persuader. Ce serait pour Lovegood l'occasion de donner l'exemple en matière de libéralisme (et ainsi d'avoir droit à de nombreuses nouvelles subventions).

À la fin de sa première année à Lovegood, le président Brook lui avait rendu visite dans son nouveau logement, non loin du campus.

« Je suis venu, madame la doyenne, vous demander d'être ma complice pour notre prochaine collecte de fonds. Je m'occuperai des clubs, des discours, des démarches et du courrier, tandis que vous organiserez des thés et des dîners à Dinwiddie House. Si vous en êtes d'accord.

— Devrai-je faire la cuisine ?

— Non, oh non. D'autres s'en chargeront, et nous demanderons à nos meilleures étudiantes d'assurer le service.

— Dans ce cas... » Elle marqua une pause afin de conférer quelque solennité à ses paroles. « J'accepte avec plaisir. Mais je vous en prie, laissez-moi vous aider avec le courrier, ce que je peux faire tranquillement d'ici. »

Les efforts qu'ils avaient fournis tous les deux – et oui, elle acceptait qu'on lui en attribue quelque mérite – pour mettre en place la plus ambitieuse de toutes les campagnes de financement de Lovegood avaient donné des résultats surpassant leurs attentes.

Le G de l'acronyme imaginé par Winifred la fit penser à Feron Hood, qui avait publié un autre roman, *Mr. Blue*, et généreusement contribué à la collecte. Elle continuait à envoyer une donation annuelle à la Bourse Sophie Sewell Hood qu'elle avait créée quand *La Bête et la Belle* était sorti.

Les années que j'ai passées à Lovegood gardent toujours pour moi le même éclat. Là-bas, pour la première fois de ma vie, je me suis sentie suffisamment en sécurité pour ouvrir mes ailes. C'est en lisant une nouvelle de Merry dans les toilettes que j'ai décidé de devenir écrivaine.

Susan Fox avait été honorée de cette confiance, même après l'avoir, en lisant un magazine à la bibliothèque, retrouvée dans une interview de Feron. Elle aurait aimé avoir été assez sûre d'elle lors de ces premières années à Lovegood pour faire asseoir Feron face à elle dans la fameuse bergère de Saxon Hall (qui maintenant ornaît son bureau de Dinwiddie House) et obéir à son ancien instinct de chef en demandant : « Dites-moi, Feron, comment était-ce, quand vous avez dormi dans ce parc, à Chicago ? Vous n'aviez pas trop froid ? À quoi pensiez-vous ? »

Mais ses premières années à Lovegood avaient été ses années « d'humilité », celles où elle avait dû repartir de zéro et se construire une nouvelle vie après avoir fait en sorte, à Saxon Hall, que le ciel lui tombe sur la tête. Avec la jeune Feron elle s'était contentée d'un « Vous pouvez compter sur une oreille discrète dans ce bureau, si jamais vous ressentez le besoin d'en dire plus sur cette période pénible ».

Après avoir lu et analysé *La Bête et la Belle*, elle était presque certaine que la jeune fille en fuite n'avait, à Chicago, jamais dormi dans un parc, mais dans un lit avec un ancien taulard sauvegardé dans une fiction sous les traits d'une Bête émouvante.

J'aurais pu me retrouver en prison comme la directrice de la Madeira School, se dit-elle. À cinquante-sept ans, Jean Harris a tiré sur son amant. J'en avais quarante-deux quand j'ai brisé la fenêtre du mien, mordu un agent de police et ai été emmenée hurlante. Où est la différence ? Et si

j'étais montée jusqu'à son appartement du campus avec un pistolet dans mon sac ? Pas mon style. De même que je n'aurais jamais écrit de telles obscènes stupidités que celle de sa célèbre lettre de Scarsdale. Son écriture frénétique était une véritable autodénonciation. Lorsque j'ai dit au président Brook que je m'occuperais du courrier, cela signifiait que j'allais devoir rédiger au stylo à plume cinq mille missives destinées aux amis et anciennes étudiantes de Lovegood. Et pendant que j'accomplissais ma tâche (trente envois préparés chaque jour dans mon bureau de Dinwiddie House), je me demandais combien de destinataires reconnaîtraient mon écriture sur l'enveloppe frappée de la devise *Esse quam videri*. C'est à Mrs. Camilla Cherrington, qui m'a sauvée quand j'étais en troisième, que je dois cette écriture cursive si particulière. Quand je suis arrivée dans sa classe je traçais des caractères raides comme des piquets et séparés les uns des autres, et quand j'en suis sortie d'élégantes boucles penchées, car je voulais tout copier d'elle. Avec un peu de chance, certaines personnes rencontrent dans leur jeunesse quelqu'un qui va changer leur vie. Y a-t-il quelqu'un auprès de qui j'ai joué ce rôle ? Y a-t-il eu pour Jean Harris quelqu'un qui l'ait joué ? L'a-t-elle joué pour certaines de ses élèves ?

Mr. Blue de Feron Hood était une œuvre étrange, courte, dont la lecture n'était pas aussi agréable ou satisfaisante que celle de *La Bête et la Belle*. Bien que magnifiquement présentée, cette fois avec des illustrations à l'aquarelle plus explicites que l'histoire elle-même. Sur la jaquette, le roman était présenté comme « la version féministe du conte *Barbe-Bleue*, par Feron Hood. » Dans le récit de Feron, c'est la femme qui tient à avoir dans la maison une pièce secrète. Le lecteur la découvre quand elle a huit ans et ouvre la porte à Mr. Blue, qui a été appelé par son père mourant pour reprendre l'exploitation familiale. Elle se montre désagréable, lui dit d'attendre dehors et referme. Le décor est celui d'une grande exploitation agricole dont la production n'est pas précisée, mais les feuilles dorées qui ondulent sous le soleil d'été évoquent le tabac. Nous sommes dans la tête de Mr. Blue, à qui la petite fille vient de fermer la porte au nez. Il sait qu'on va lui dire de le faire entrer, et qu'elle devra apprendre à l'apprécier. « Crains-le un peu, et respecte les tâches indispensables qu'il va accomplir. » Elle

grandira, restera fière, mais un jour viendra peut-être, se dit-il, où ce petit visage arrogant devra s'ouvrir à lui. On passe tour à tour du point de vue d'un des deux protagonistes à celui de l'autre, comme dans *La Bête et la Belle*, et le lecteur suit l'évolution des pensées de l'impérieuse enfant qui devient une impérieuse jeune femme. Parce qu'elle pense que la ferme est son destin, elle finit par accepter Mr. Blue et se marier avec lui. Ils dirigeront l'exploitation ensemble. Elle se retire souvent dans la solitude d'une chambre du deuxième étage en lui disant qu'elle a besoin d'y rester afin de se remettre d'aplomb. La pièce est laide et presque vide, meublée seulement d'un vieux fauteuil dont le rembourrage s'échappe, d'une petite table et d'une couverture pliée. Sur l'illustration apparaissent des marques là où l'ouverture de l'ancien grenier à foin a été obturée autour de l'unique fenêtre qui donne sur les champs. Mr. Blue accepte de lui accorder l'intimité à laquelle elle tient et ne monte jamais la voir. Ce n'est qu'après la mort de sa femme qu'il pénètre dans la pièce. Il est bouleversé par son affreuse nudité. Il n'arrive pas à comprendre ce qui, en ce lieu, pouvait l'aider à se revigorer. Il n'est pas seulement dérouté, mais dévasté par la perte de son épouse et de leur enfant nouveau-né.

Est-ce que *Mr. Blue* contenait des éléments appartenant à la vie de Merry Jellicoe ? La dernière fois que la doyenne Fox avait vu Merry, qui accompagnait une nouvelle étudiante à Lovegood, elle avait annoncé s'être mariée avec Mr. Rakestraw, que son père avait embauché comme régisseur des années auparavant. Mais Merry était toujours vivante. Elle avait royalement contribué à la campagne de financement de Lovegood, avec un chèque aux noms des deux époux, et, comme Feron, envoyait depuis de l'argent tous les ans.

Ainsi qu'elle l'avait fait avec *La Bête et la Belle*, Susan Fox s'était abstenue de tout jugement définitif sur *Mr. Blue* jusqu'à ce qu'Eloise Sprunt (qui enseignait toujours les maths et les sciences) l'ait lu.

« J'ai adoré les illustrations, dit Eloise. Pourquoi les livres pour adultes n'ont-ils plus d'images ? Je préfère le personnage masculin. Dans les deux romans de Feron, c'est l'homme qui se retrouve abandonné. Bien

qu'évidemment sa femme ne quitte pas Mr. Blue, elle meurt en accouchant, mais quand même...

— Feron a expliqué qu'elle avait des doutes à propos de cette fin. Elle a été prévenue : les seconds romans sont voués à décevoir. Il y a parmi ses aînés un écrivain dont le premier livre a connu un succès fou et qui refuse d'en écrire un autre. Vous savez ce qui m'est venu à l'esprit après l'avoir lu, Susan ?

— Dites-moi vite.

— Je me suis dit : Barbe-Bleue n'apparaît pas dans ce conte. Il aurait aussi bien pu avoir pour titre *Mrs. Blue*. Il parle en fait de tout autre chose.

— Très perspicace ! Je crois que vous avez raison. Vous vous souvenez comme la Bête était gentil et généreux. Dans les deux livres, les hommes s'en tirent mieux que les femmes.

— Qu'allez-vous lui dire, quand vous lui écrirez ?

— Eh bien, je commencerai peut-être par vous voler votre commentaire sur les images dans les ouvrages pour adultes. Ensuite, je parlerai du personnage masculin, que comme vous j'ai aimé. J'ajouterai peut-être que bien que *Mr. Blue* ait une trame plus complexe que *La Bête et la Belle*, le cadre folklorique lui convient bien. Et je terminerai en disant que j'attends son prochain livre avec impatience. »

1988

Un nouvel objet était apparu dans la vitrine d'une luxueuse boutique de Madison Avenue devant laquelle elle passait tous les matins en allant travailler. En plein milieu, entre des jumelles d'opéra du XIX^e siècle serties de pierres précieuses et un dragon de porcelaine chinoise, un rat en habits de cérémonie cravachait son cheval au galop. Le rat montrait ses dents jaunes proéminentes. Tout était méticuleusement fabriqué : le haut-de-forme, la selle anglaise, les chaussures fines dans les étriers, le gilet gris pâle sous le frac, l'écume dégoulinante. On pouvait même voir qu'il s'agissait d'un cheval mâle entier. Monture et cavalier ne mesuraient pas plus de quinze centimètres de haut et à peu près autant de long. Si Marguerite Steed avait été là, elle aurait identifié les tissus dont les vêtements étaient faits et expliqué quelle structure cachée maintenait cette folle envolée. Derrière, sur le velours froissé gris, il y avait une étiquette de la taille d'une carte de visite où était calligraphié avec force arabesques :

La Course du rat

2 500 \$

C'était la première chose que Feron ait envie de s'acheter depuis son arrivée à New York, quinze ans plus tôt. L'élégant cavalier aux longues incisives et son étalon écumant l'impressionnaient profondément. Tout en fabriquant soigneusement chaque élément, leur auteur devait avoir ricané méchamment. Cet objet aurait très bien pu faire partie des rares touches personnelles qu'elle se permettait d'apporter dans les appartements des employés de MacFarlane qu'elle occupait les uns après les autres.

Puis elle pensa le faire porter à Marguerite Steed par son cousin Thad, venu à New York assister au congrès des agents immobiliers et avec qui elle déjeunait ce jour-là. (« Dis à Marguerite que c'est pour la chambre du haut. »)

Elle avait été plus fâchée contre elle-même que déçue par l'accueil fait à *Mr. Blue*, qui ne s'en était pas si mal tiré. On en avait, dans les journaux « sérieux », plus parlé que de *La Bête et la Belle* et les ventes avaient été meilleures, grâce à la réputation d'écrivaine en quelque sorte non conventionnelle que son premier roman lui avait value. Avec *Mr. Blue*, les critiques qui aimaient qualifier une œuvre d'« énigmatique » avaient de quoi faire.

« Tu peux te permettre de déconcerter tes lecteurs, avait dit son éditeur. Les étudiants aiment traverser le campus avec de tels ouvrages, le titre en évidence. Ce n'était pas ton cas ?

— Si, je me souviens l'avoir fait avec *Le Bois de la nuit*, dit Feron. Et de ne l'avoir jamais lu.

— Quoi ? Tu n'as pas lu *Le Bois de la nuit* ? »

Il s'amusait souvent à la piéger.

Presque tous les critiques parlaient des aquarelles. L'un d'eux conseillait au lecteur de les étudier afin de mieux saisir le sens de l'histoire. Un esprit fin déclara que les illustrations valaient à elles seules le prix du livre.

Feron s'était contrainte à écrire ce deuxième roman. Les auteurs contemporains auxquels elle se mesurait en sortaient un tous les deux ou trois ans. De plus, elle s'était de nouveau sentie en compétition avec son ancienne camarade de chambre, Merry. Bonne vieille rivalité ! Après leur déjeuner au Neuse River Café, Feron était rentrée chez Blanche, où elle

avait lu le remarquable article que Merry avait publié dans le magazine de Caroline du Nord, et elle s'était dépêchée de lui écrire en la sommant d'en faire un roman. On était alors en 1979, trois ans après *La Bête et la Belle*. Et Feron avait craint qu'en écrivant comme autrefois à Lovegood ligne après ligne sans s'arrêter, Merry en arrive à la moitié de son histoire d'esclave avant qu'elle-même ait trouvé le sujet de son prochain livre.

Son éditeur s'était enthousiasmé quand elle avait proposé un second conte de fées moderne. Avec son moment de gloire et ses deux demandes d'adaptation cinématographique, bien qu'aucune n'ait abouti, *La Bête et la Belle* lui avait rapporté largement plus que la minuscule avance accordée à Feron. « Tu aurais pu te donner un peu plus de mal pour faire la promotion de *La Bête et la Belle* », lui avait-il reproché. Ce qui ne l'avait pas empêché de doubler son avance sur *Mr. Blue*, une somme qui aurait couvert l'achat de *La Course du rat* tout en lui laissant cinq cents dollars devant elle.

« Quoi qu'il en soit, tu as du pain sur la planche. À ma connaissance, donner à une femme le rôle de Barbe-Bleue n'a encore jamais été tenté. À moins que les corps de tous ceux qui ont essayé et échoué forment un tas sanglant derrière une porte fermée à clé. »

L'éditeur aimait la quitter sur une note à la fois de défi et de dénigrement. « Mais attention, continua-t-il, la trame de Barbe-Bleue ne se prête peut-être pas facilement à l'inversion des genres. Les femmes désirent-elles les mêmes pouvoirs que les hommes ? Ont-elles les mêmes choses à cacher ? Ont-elles peur de ce dont les hommes ont peur ? Les hommes sont-ils curieux des mêmes choses que les femmes ? J'ai hâte de voir ce que tu vas faire de ton conte moderne. »

Après avoir accompli sa tâche de « puissance tutélaire », Alexy Cuervo était devenu son conseiller et meilleur ami. « Il est temps pour toi d'avoir un agent. Dont le rôle sera d'augmenter l'à-valoir des contrats standards et de faire en sorte que tu conserves tes droits sur les films.

— Et qui prendra au passage quinze ou vingt pour cent de ce que je gagnerai.

— Qui parle, ici, la grippe-sou ou bien la procrastinatrice ?

— Les deux, probablement. En outre, j’ai grâce à toi plus de contacts qu’aucun agent ne m’en aurait procuré.

— Je ne serai pas toujours là.

— Et d’ailleurs moi non plus.

— Écoute, c’est parfois l’art qui l’emporte, et parfois le marché. Avec un peu de chance, ils s’équilibrent plus ou moins.

— Et de quel côté penche *Mr. Blue* ?

— *Quién sabe* ? Ceux qui ont aimé *La Bête et la Belle* se réjouiront : “Chouette, un nouveau conte de fées de Feron Hood. Et avec de magnifiques illustrations.”

— Je soupçonne vaguement mon éditeur d’avoir voulu lancer cet artiste.

— Son style marche bien avec ton histoire. Ses personnages me rappellent Charles Demuth.

— Qui est Charles Demuth ?

— Un peintre du XIX^e. Qui a illustré *Le Tour d’écrou* de Henry James. Il a aussi peint beaucoup de marins, d’artistes de cirque et de scènes de bains publics. Un homosexuel plutôt heureux, ce qui était rare à cette époque.

— C’est vrai, et moi j’aurais aimé être plus heureuse de mon épilogue.

— Quel dénouement choisirais-tu aujourd’hui ?

— C’est tout le problème. Je ne sais pas. J’étais trop prise par le désir d’inverser intelligemment le conte, de faire en sorte que ce soit la femme qui interdise à l’homme d’entrer dans la chambre secrète.

— Et tu y es arrivée.

— Non, elle ne le lui interdit pas, elle dit juste que c’est son endroit à elle, et il n’y va que lorsqu’elle est morte.

— Et finalement tu as écrit un conte qui parle d’un couple qui se découvre, et non de meurtres sanglants ou d’un tueur en série.

— Mais avec elle, j’ai triché. Exactement comme l’aurait fait un de ces romans conventionnels du XIX^e que tu méprises tant. Si la femme s’affirmait ou en demandait trop, elle devait mourir.

— Pourquoi n’en écris-tu pas une autre version ?

— À quoi bon ? Qui est-ce que ça intéresserait ?

— Peut-être personne. Ce qui signifie que personne ne serait prêt à te payer pour le publier.

— Et donc quel intérêt ?

— L'intérêt, ma chère, c'est qu'il y a l'artiste et la carrière. Si un écrivain souhaite avoir une carrière, il doit publier un deuxième livre, puis un troisième et ainsi de suite, afin de construire une œuvre. Il tombe sous le sens que certains de ses ouvrages surpasseront les autres. Tout grand écrivain a des ratés.

— Mais toi, tu as fait un tabac avec ton premier livre puis tu t'es arrêté.

— *Le Jardin de Nito* était un prodige, et moi aussi. Nous formions un colis lumineux qui a explosé dans l'air du temps comme un feu d'artifice.

— Mais pourquoi ne pas avoir continué ? Pourquoi ne pas en avoir écrit un autre ?

— *Le Jardin de Nito* fut ma porte de sortie du désespoir. Il fait partie de ces livres qui sont en eux-mêmes le témoignage de leur nécessité. Nito m'a sauvé. Si je n'avais pas été capable de le faire exister, je me serais suicidé.

— Tu dis "Si un écrivain souhaite avoir une carrière", mais comment ne pas le désirer ?

— En choisissant de ne pas avoir de parrain.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ?

— Tu sais ce qu'est un parrain, non ?

— Tu as été le mien, n'est-ce pas ?

— Et l'éditeur aussi, ainsi que la production, la publication et ensuite les libraires et les acheteurs, les lecteurs, les critiques, les admirateurs et les détracteurs, *ad infinitum*. Les parrains sont toutes les influences qui t'entourent, ou qui existent entre toi et ton œuvre.

— Es-tu en train de dire que j'aurais pu refuser tout cela et enfermer mon travail dans un tiroir, comme Emily Dickinson ou d'autres, et mourir inconnue ? Avoir écrit l'histoire de Nito t'a empêché de te suicider. Tu l'as écrite, et même traduite, et tu ne t'es pas suicidé. Qu'est-ce qui, alors, a provoqué en toi le besoin de faire ce colis et de le présenter à un éditeur ? »

Cuervo, homme de lettres en deux langues, tourna silencieusement ses mains vers le haut dans un geste qui signifiait « Qui sait ? ». Ils étaient dans

son appartement de Greenwich Village, qu'il appelait sa « villa du bord de l'eau » car, en tendant le cou par sa fenêtre, on apercevait l'Hudson River. Depuis qu'il était atteint de bronchite aiguë, il portait des mitaines en laine car, disait-il, il avait toujours froid.

OceanofPDF.com

Feron avait demandé à son cousin Thad de venir la chercher à son travail et un badge de visiteur l'attendait au bureau d'accueil qui veillait sur la rangée d'ascenseurs de MacFarlane. Elle voulait que ses collègues voient ce gentleman du Sud, bel homme à la voix douce, qui faisait partie de sa famille.

Elle savait qu'elle était, chez MacFarlane, considérée comme une bizarrerie. Quand elle avait, quinze ans plus tôt, répondu à l'offre d'emploi de correctrice publiée dans le *Times* et le *Wall Street Journal*, elle avait mentionné son diplôme d'anglais délivré par une bonne université, ce qui n'avait rien d'anormal, mais elle avait aussi coché la case « veuve », ce qui faisait d'elle une anomalie. Que s'était-il passé pour qu'à vingt-trois ans elle se retrouve veuve et seule à Manhattan ?

Elle fut immédiatement engagée par la femme avec qui elle passa l'entretien d'embauche, celle qui plus tard lui offrit une promotion, et la possibilité de quitter la salle du tandem où Feron et Shawna Samuels étaient restées, en toute convivialité, assises l'une en face de l'autre, lisant tour à tour à voix haute les rapports des experts dans leur jargon de correctrices (« cap » pour majuscule, « bdc » pour minuscule, « ital » pour italique, « rom » pour romain). À un moment donné, Shawna Samuels avait sombré dans l'oubli, et Feron se torturait régulièrement avec la question que Merry lui avait posée à l'Algonquin : « Mais n'auriez-vous pas pu continuer à vous voir, ton amie et toi ? »

Son cousin Thad arriva comme prévu à midi pile. Feron prit plaisir à partir du bureau au bras de ce bel homme aux cheveux argentés, distingué et élégant, qu'elle venait de présenter à ses collègues.

Dans le taxi, il annonça qu'il l'emmenait dans son restaurant napolitain préféré, à Times Square. « Naples a été ma dernière affectation avant ma retraite. J'espère que tu aimes la cuisine italienne.

— J'aime les cuisines de tous les pays du monde. Quand je suis entrée chez MacFarlane, avec ma coéquipière correctrice nous commandions nos repas aux frais de la maison. Nous avions tout un éventail de menus, indien, chinois, italien, et grâce à elle je me suis lancée dans des aventures gustatives que je n'aurais jamais osé vivre si j'avais été seule.

— Tu occupes une sacrée position, Feron. Je ne savais pas que ma cousine était cadre sup.

— N'exagérons rien.

— Tu as un bureau très chic avec vue sur le fleuve, et combien d'employés sous tes ordres ?

— Douze, maintenant. Leur nombre augmente avec le développement de l'entreprise. Je suis le grand manitou du service éditorial ; nous avons même des traducteurs dans l'équipe. Si le rapport d'un expert n'est pas presque parfait quand nous avons tous fini de le relire, les boss du dernier étage le renvoient sur mon bureau avec un drapeau rouge.

— Mais quand est-ce que tu écris tes livres ?

— Le soir. Mon travail de jour et mon travail de nuit nécessitent des sortes d'énergie différentes.

— C'est incroyable.

— Beaucoup d'écrivains font ça. On compte parmi les plus célèbres les poètes Wallace Stevens, qui exerça toute sa vie le métier d'assureur, et T.S. Eliot qui fut employé à la Lloyd's Bank.

— Je connais T.S. Eliot, mais je ne crois pas avoir entendu parler de Mr. Stevens.

— Il a connu, de son vivant, une certaine célébrité. Après qu'il a gagné le Pulitzer, Harvard lui a proposé un poste de professeur qu'il a refusé parce

qu'il ne voulait pas abandonner son poste de vice-président de la Hartford Accident and Indemnity.

— Comment sais-tu tout ça, Feron ?

— J'étudie les autres écrivains afin de comparer mon évolution à la leur. Ce n'est avant tout qu'une question de jalousie et d'ambition. »

Comme elle lui avait demandé de le faire, Thad commanda pour eux deux, en parlant italien avec le serveur. C'était la pleine saison des tomates, ils partagèrent une salade caprese et, après qu'il s'était assuré qu'elle n'avait rien contre, une assiette de calamars frits. Puis des macaronis à la napolitaine, du thon albacore, rigatoni et sauce alfredo. Le serveur suggéra le chianti de la maison.

« Tu bois du vin, n'est-ce pas, Feron ? C'est ce que je pensais. Quand nous nous sommes rencontrés à la fête de Noël des Steed, tu as pris un lait de poule avec alcool.

— Tu as appris l'italien à Naples ou tu le parlais déjà ?

— Je me suis débrouillé pour suivre des cours dès que j'ai su où j'étais affecté. La marine encourage ses membres et leurs familles à parler la langue du pays où ils sont en poste.

— Ta femme s'y est mise elle aussi ?

— Non, les langues étrangères n'intéressent pas Lou, mais elle peut demander tout ce qu'elle veut grâce aux miniguides de conversation.

— Ce matin j'ai pensé à Marguerite Steed. Je passais devant une boutique qui avait en vitrine une figurine représentant un rat monté sur un cheval et j'ai envisagé de l'acheter pour sa collection et de te demander de la lui rapporter. Puis j'ai vu le prix : *La Course du rat* valait deux mille cinq cents dollars.

— Bon sang, elle était en or ?

— Non, juste en tissus et ce genre de trucs. Marguerite aurait su quoi. C'était une œuvre d'art.

— Marguerite et moi étions au lycée ensemble.

— Tu fais beaucoup plus jeune. Elle collectionnait déjà les poupées ?

— Non, elle a commencé plus tard. À cette époque, elle a suscité un vrai scandale dans Pullen. Elle s'est enfuie avec le professeur de musique. Marguerite était une ravissante jeune fille.

— Que s'est-il passé ?

— Le général a lancé une opération de recherches et de sauvetage. Ils les ont rattrapés en moins de deux. Marguerite est revenue au lycée, et le prof de musique a été chassé de la ville.

— Je me demande si Marguerite en pince toujours pour lui et si c'est pour ça qu'elle ne s'est jamais mariée ?

— Le professeur de musique était une femme. Mais je me pose parfois moi aussi cette question. »

« Comment trouves-tu les calamars ? Oh, tant mieux. Lou dit que c'est comme mâcher des élastiques. Tu sais, Feron, tes parfaits jeunes locataires ne vont pas renouveler leur bail. Il est transféré dans un autre État. Ça nous donne plusieurs mois pour refaire les peintures et les planchers, et j'ai eu une idée à propos de l'ancien poulailler où Arrière-Grand-Mère Hood menaçait ses petits-enfants de leur faire passer la nuit. Je sais que demander à quelqu'un son âge ou l'état de son compte en banque ne se fait pas, mais si tu as quelques économies, ce serait une bonne idée de t'en servir pour le transformer en maison d'invités ou bien en atelier. Les fondations sont solides. Si ça t'intéresse, je peux m'occuper des devis.

— Un de mes amis me traite de grippe-sou parce que je n'ai toujours pas d'endroit à moi dans cette ville. Les employés de MacFarlane peuvent sous-louer les appartements inoccupés les uns des autres. Au début j'ai pensé que ce serait provisoire mais, plus le temps passait, plus j'étais accro à ce mode de vie. Cela m'évitait d'acquérir livres, meubles ou objets dits "de collection", comme le rat sur son cheval. S'il avait coûté deux cent cinquante au lieu de deux mille cinq cents dollars, et si j'avais eu un appartement à moi, je me serais peut-être précipitée pour l'acheter. Donc, pour répondre à ta question, oui, j'ai mis un peu d'argent de côté.

— Vas-y, fais-le ? Est-ce que c'est ce que tu es en train de me dire ?

— D'après toi, c'est un bon investissement, non ?

— Tu sais, quand j'étais un jeune adolescent, avant de fréquenter des gens que j'aurais mieux fait de ne pas fréquenter, je rêvais d'embarquer clandestinement sur un cargo et de m'y rendre si utile qu'on m'y aurait gardé. Et j'aurais navigué tout autour de la Terre, encore et encore. Je peux donc comprendre que l'on soit attiré par cette absence d'attaches.

— Mais tu as fait plusieurs fois le tour du monde.

— Oui, si on veut. En tant que membre de la sixième flotte et chef d'une famille nomade qui s'agrandissait. La prochaine fois que tu seras à Pullen, il faudra que tu viennes chez nous. La maison est remplie de souvenirs que Lou a rapportés des quatre coins du monde. Quand te reverrons-nous dans le Sud ? Tu es revenue depuis que Blanche Buttner nous a tous éberlués en ramenant un mari de sa croisière ?

— Oui. Pour le Noël qui a suivi leur mariage, mais c'était une erreur de notre part à toutes les deux. J'ai cru que Blanche aurait de la peine si je n'y allais pas et elle a pensé que je serais blessée si elle ne m'invitait pas. Et nous avons tous les quatre rongé notre frein pendant trois jours, puis j'ai changé mon billet pour repartir plus tôt que prévu.

— Tous les quatre ?

— La fille d'Orrin, l'horrible Daphne. Elle occupait mon ancienne suite, qu'elle considérait comme la sienne, et j'étais dans une chambre avec salle de bains au bout du couloir. Daphne m'a détestée au premier regard. Non, elle a dû me détester dès l'instant où elle a appris mon existence. C'est une femme de mon âge, malheureuse, aigrie, et j'imagine qu'elle voyait en moi une menace pour ses finances, bien que les nouveaux époux aient signé, après avoir été mariés par le capitaine du navire de croisière, toutes sortes d'accords matrimoniaux. Mais ne me lance pas sur le sujet de l'horrible Daphne. Si je retourne dans le Sud, ce sera à Pullen, pas à Benton Grange.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas quand les peintures et les planchers seront finis ? Tu pourras dormir chez toi, et nous regarderons ensemble les plans de rénovation du poulailler.

— Pourquoi pas ? Mais pas longtemps. Peut-être pendant le week-end de la fête du Travail. Tu crois que d'ici là tout sera prêt ?

— Absolument. Et tu sais qui sera ravie de te revoir ? Elle parle de toi chaque fois que je vais chez elle.

— Merry ?

— Qui d'autre ?

— Tu la vois souvent ?

— Dès que je trouve une excuse, quelque chose que je pourrais faire pour les aider en tant qu'agent immobilier. Et lui, tu le connais ?

— Non. La dernière fois que j'ai vu Merry, c'était en 1979, le lendemain de Noël. Nous nous sommes retrouvées au Neuse River Café, et elle m'a annoncé qu'elle venait d'épouser Mr. Jack. Comment est-il ?

— Oh, s'il te plaît. Ne me demande pas ça. Je ne pourrais pas être objectif. Il doit avoir plus de soixante-dix ans et, avec ses jeans délavés, il ressemble à un vieux cow-boy. Je ne l'ai jamais vu assis.

— Après l'avoir vue pour la première fois, tu as qualifié Merry de "sublime petite femme".

— Tu as tout compris, cousine. Je suis victime d'un amour non partagé. Je ne pourrais évidemment pas imaginer la vie sans Lou, et Merry semble raffoler de son vieux cow-boy. Mais j'aime à penser qu'elle a conscience de mon désespoir et qu'elle s'en fiche.

— Après notre déjeuner au Neuse River Café, je lui ai envoyé une longue lettre lui suggérant d'écrire un roman sur l'esclave qui a découvert le tabac Bright Leaf. Elle m'a immédiatement répondu que c'était une excellente idée et qu'elle allait le faire. J'ai alors dû l'imaginer en train d'écrire, puis j'ai attendu d'avoir de ses nouvelles, les mois ont passé, et cela fait maintenant... » Feron compta sur ses doigts. « Oh mon Dieu, c'était il y a neuf ans, et en fait c'était à moi de lui demander où elle en était.

— Tu n'es pas au courant, pour l'enfant ?

— Quel enfant ?

— Ils ont perdu un petit garçon.

— Une fausse couche ?

— Non, il a vécu à peu près trois mois. Avec des allers-retours constants à l'hôpital. Un cœur minuscule, qui ne s'était pas développé correctement, même les grands pontes de Duke n'ont rien pu faire. Ils étaient tous les

deux dévastés, mais elle a dû se montrer forte afin d'empêcher Jack de se détruire.

— Quand était-ce ?

— Voyons voir. Il est né au début du printemps 1986 et mort au début de l'été.

— C'est curieux qu'elle ne m'en ait pas avertie.

— Eh bien, cousine, laisser passer neuf ans sans répondre à sa dernière lettre a peut-être quelque chose à voir avec ça. Mais elle t'est restée loyale. Chaque fois qu'elle parle de toi, c'est avec affection et enthousiasme, comme si elle t'avait vue une semaine plus tôt. »

OceanofPDF.com

12 juin 1987

Chère Feron,

Cette nuit j'ai rêvé de toi. Nous étions allongées sur la pelouse de Lovegood et je te racontais un rêve que je venais de faire. Je voyais ton visage aussi clairement que si tu avais vraiment été là, en train de m'écouter.

Au début de mon récit, mon frère sortait du brouillard et venait vers moi. Puis le brouillard est devenu le sol d'un hôpital. Ritchie portait son uniforme de l'armée de l'air, avec son insigne de pilote. Je ne l'ai jamais vu comme ça, mais il m'a envoyé une photo prise le jour de son départ.

Il portait quelque chose dans les bras ; quand il s'est approché, je me suis aperçue que c'était un petit garçon. Je me suis mise à courir vers eux, mais Ritchie a levé la main. « Arrête-toi tout de suite, Merry Grape, il s'agit d'une manœuvre délicate que nous devons exécuter selon les règles. »

Ce qui signifiait que je pouvais regarder l'enfant sans parler ni bouger. Je n'ai jamais rien fixé avec une telle intensité. J'ai retenu mes larmes car elles auraient brouillé ce que je voulais voir. C'était

Paul, mais plus grand que lorsqu'il a été avec nous pour la dernière fois.

Ritchie a dit : « Il ne peut pas te renvoyer ton regard, parce qu'il ne sait pas que tu es là. » Puis Ritchie est reparti. J'ai appelé, s'il te plaît reste encore un peu, mais je n'avais pas le droit de parler. Alors qu'ils disparaissaient dans le brouillard, Ritchie a crié : « Il est avec moi, Merry Grape. C'est... » Sa voix s'estompait, mais je crois qu'il a dit : « C'est comme ça que nous faisons », enfin peut-être.

Puis vient la seconde partie, Feron, celle qui te concerne. Nous étions sur l'herbe. « Musardant sur la pelouse », tu te souviens ? Et je t'avais raconté mon rêve. C'est la première fois qu'un rêve apparaît dans un de mes rêves. Est-ce que ça t'est déjà arrivé ? Tu t'étais détournée, grattant le sol du bout du doigt, tu cherchais quelque chose.

Je me suis mise à pleurer.

« Qu'est-ce que ça veut dire, Feron ? Cela doit avoir un sens. »

Et tu as sorti un bijou de la terre. Quelque chose comme une grosse broche médiévale. Tu as dit : « Tu reconnais ça, Merry ? — Non, qu'est-ce que c'est ? » Et tu as répondu : « Un gage de reconnaissance de Maud Petrie. » Puis tu t'es penchée, tu m'as embrassée et tu as repris : « Voilà ce que signifie ton rêve : Paul est dans ton aura de référence et une fois que quelqu'un y est, c'est pour toujours. »

Paul Jellicoe Rakestraw

7 mars 1986 – 12 juin 1986

Aujourd'hui, c'est le premier anniversaire du dernier jour où Paul a pu nous regarder. Il était faible mais il avait les joues légèrement roses, et nous allions nous mettre à genoux et remercier Dieu de lui avoir permis de supporter l'opération. Quand, aussi vite qu'une lampe s'éteint, il n'a plus été là. On nous avait avertis, les risques étaient grands et, même si cette intervention réussissait, il y en

aurait d'autres au cours de sa petite enfance. Il avait une hypoplasie du cœur gauche : le côté gauche de son cœur ne s'était pas développé. Son petit cercueil est enterré à côté de celui de Ritchie dans le cimetière familial des Jellicoe.

Après m'être réveillée, je me suis raccrochée à ce que tu avais dit dans mon rêve à propos des « auras de référence ». Cela me semblait indiquer comment essayer de vivre avec cette insupportable absence. Une fois que quelqu'un est dans ton aura de référence, c'est pour toujours. Y compris après la mort. C'est-à-dire que, restant dans notre aura de référence, les disparus continuent de grandir dans notre cœur comme s'ils vivaient. Le petit garçon que Ritchie portait dans ses bras avait environ un an. « C'est comme ça que nous faisons », a dit Ritchie, et peut-être est-ce comme ça qu'il faut faire.

C'est lors de notre rencontre à l'Algonquin, dix ans après, qu'à Lovegood à la veille des vacances de Noël nous nous étions dit au revoir (sans savoir que nous n'allions pas nous revoir de sitôt), que j'ai pour la première fois entendu parler d'aura de référence. Je me souviens même de la façon dont la conversation en était arrivée là. Je t'avais demandé si tu pensais parfois au temps que nous avions passé ensemble à Lovegood et tu avais répondu : « C'est plutôt que je le porte en moi. » Et tu avais ajouté qu'il formait une sorte d'aura de référence. Tu m'avais parlé de ton mari, Will, qui approuvait Miss McCorkle sans l'avoir jamais connue, puis de Miss Petrie qui, dans ses cours, avait voulu nous apprendre que, lorsqu'on lit ou qu'on écrit, on doit s'habituer à être laissé dans l'incertitude. Et alors je t'ai dit que j'aurais aimé avoir près de moi quelqu'un avec qui m'entretenir de sujets tels que celui des auras de référence.

Quand Paul est né, j'allais avoir quarante-six ans. Au niveau de l'incertitude, c'était quand même quelque chose. Et je me suis tournée vers la religion. Il y a pas loin de chez nous une église épiscopale méthodiste africaine. Je m'y étais rendue plusieurs fois quand je faisais des recherches sur la vie de Stephen Slade,

accomplissant la « tâche » que tu m'avais assignée dans ta lettre si généreuse. Jack et moi n'avions annoncé ma grossesse qu'à très peu de gens, au cas où les choses se passeraient mal, comme c'est souvent le cas à cet âge. Il y a eu quelques saignements au début, un moment de panique, mais ensuite tout s'est déroulé normalement. Nous avions évidemment encore peur de ce qui pouvait arriver. D'éventuelles malformations dont le bébé pouvait être atteint. Je dis le bébé parce que nous étions trop superstitieux pour poser beaucoup de questions et avons refusé qu'on nous dise si j'attendais un garçon ou une fille.

Et puis est arrivé ce parfait petit enfant. Je ne me suis permis que très récemment de regarder les photos que nous avons prises de lui. Jack n'est pas encore prêt à les affronter. Je ne le fais donc que lorsque je suis certaine qu'il restera sorti un certain temps.

Pendant les brefs trois mois où nous nous sommes crus tirés d'affaire, Jack a commencé à parler d'avenir, d'un temps où Paul aurait grandi et dirigerait Jellicoe. Nous nous sommes disputés. Je lui ai rappelé que Ritchie était adulte quand il était parti au Vietnam, et qu'on n'avait aucune idée des guerres que ce pays mènerait dans dix-huit ans. Sans parler du fait qu'on n'aurait peut-être plus le droit de cultiver le moindre plant de tabac. Il a claqué la porte, c'était l'heure de nourrir Paul, et c'est là que j'ai remarqué qu'après avoir tété pendant, disons, trente secondes, il haletait.

Feron, je dois m'interrompre, je reprendrai plus tard.

[Lettre inachevée, non envoyée, détruite.]

29

Feron avait dit préférer retourner au bureau à pied, mais quand ils sortirent du restaurant il pleuvait, et Cousin Thad la mit dans un taxi.

Bien qu'exprimé avec délicatesse, le reproche de Thad l'avait blessée. « S'il te plaît, demanda-t-elle, dis à Merry que je lui écris ce soir.

— Promis ! » répondit-il en donnant au chauffeur l'adresse de MacFarlane, gentleman jusqu'au bout.

Elle ne se souvenait d'avoir ressenti une telle honte qu'en 1958, lorsque Blanche Buttner lui avait parlé d'aller apporter son cadeau de Noël à Tante Mabel et que, réintégrant son moi rude et réticent d'avant Pullen, elle avait dit : « Oh, vas-y sans moi. »

Ce jour-là, Blanche avait fait un visible effort pour cacher son étonnement et son déplaisir, exactement comme, pendant le déjeuner, l'attitude de Thad avait trahi une certaine déception.

Feron vivait alors dans la 54^e Rue est, quartier apparemment prisé par les employés de MacFarlane. Contrairement à presque tous ceux qu'elle avait occupés avant, rien dans ce bel appartement d'un ingénieur célibataire ne risquait de perturber sa paix intérieure, et elle y avait tout laissé tel quel. Reproductions encadrées de dessins de Léonard de Vinci représentant des inventions futures : hélicoptère, tank, voiture blindée, parachute auquel était accrochée une petite silhouette et machine volante en forme de faucon géant. Matelas ferme, argenterie Georg Jensen, draps blancs et serviettes

(sentant légèrement la lavande) marron ou grises. Elle aimait surtout la solide table de réfectoire en chêne, assez grande pour y étaler son travail d'un côté et de quoi manger de l'autre.

Lorsqu'elle sortait sa machine à écrire Royal portative bleu et gris de sa housse, elle la posait toujours sur un set en plastique. Bien qu'elle n'eût jamais rencontré le propriétaire (on ne le faisait pas ; tout passait par un intermédiaire de MacFarlane), elle l'imaginait souvent planant au-dessus d'elle, approuvant, le visage sérieux, sa conduite en ses murs.

Il pleuvait toujours en fin de journée, quand elle inséra une feuille sous le rouleau et commença à taper.

21 octobre 1988

Chère Merry,

Aujourd'hui j'ai déjeuné avec Cousin Thad et il m'a appris ce qui s'était passé pour ton enfant. Si je l'avais su, j'aurais réagi plus tôt. Vivre une perte aussi terrible me semble inimaginable. J'aurais aimé que tu m'écrives. Mais pourquoi l'aurais-tu fait ? Dans ta dernière lettre, tu répondais gentiment à mes consignes de « puissance tutélaire ». Ensuite, j'ai probablement attendu d'apprendre où tu en étais avec le roman sur Stephen Slade et, comme à mon insu, neuf ans ont passé sans qu'à mon tour je te réponde.

Ce qui n'est pas une excuse. Je dois l'avouer, Merry, j'ai été une amie déplorable.

Tu as grandi dans un environnement stable et aimant. Je te l'ai dit un jour, tu as été pour moi quelque chose comme un compas moral (« Est-ce que Merry ferait ça ? »). Je t'éviterai ma tirade habituelle sur la mère alcoolique et mythomane et – ça je ne t'en ai jamais parlé – le beau-père lubrique. Mais avec cette nouvelle information ne suis-je pas en train d'essayer de t'empêcher de considérer objectivement ma honteuse conduite ? Tu méritais mieux. Je ne t'ai pas écrit après que tu n'as pas pu revenir à Lovegood – heureusement il y avait là-bas des gens bien, comme Miss Petrie –, et si tu as reçu un mot de remerciements pour mon cadeau de

mariage, c'est uniquement parce que Blanche Buttner me les a tous fait écrire avant le grand jour, pour les envoyer ensuite elle-même.

Je me souviens que pendant le spectacle de début d'année, alors que j'étais bouleversée par les paroles de l'hymne processionnel, « Jamais, oh non jamais je ne l'abandonnerai », tu t'es penchée vers moi, le plus naturellement du monde, et tu as pris ma main. Tu croyais que j'étais triste d'avoir perdu ma mère mais, en vérité, c'était à cause de quelque chose que je n'avais jamais connu et sur quoi je ne pouvais même pas mettre de mots. Puis, je ne l'ai appris que par la suite, tu m'as empêchée d'être prise sur le fait alors que je lisais avec ma lampe de poche quand les filles et les petites-filles sont venues me chercher pour m'enrôler dans leur club.

Je me demande maintenant pourquoi je n'ai pas repris contact avec toi quand je suis rentrée, veuve, aux États-Unis et que j'ai passé six mois avec Oncle Rowan. Tu aurais pleuré avec moi, tu m'aurais posé les bonnes questions, tu aurais fait de ton mieux pour que je me sente *soutenue*, comme tu le faisais déjà à Lovegood. Dès que nous nous sommes connues, je me suis sentie plus forte parce que tu croyais en moi, si tu vois ce que je veux dire.

Will a été la seconde personne avec qui j'ai été à l'aise nuit et jour. Tu as été la première.

Pendant les vingt-cinq ans où j'ai vécu à New York, quand je retournais à Pullen, je n'ai jamais pris le temps d'aller te voir chez toi.

Je ne te mérite pas mais tu es ma meilleure amie, la première et la plus fidèle.

À quoi pensais-je hier soir ? Feron sortit la seconde feuille de la machine à écrire. Étalée sur la table de réfectoire, la lettre inachevée ne faisait pas très bonne figure sous le soleil matinal.

Quel honteux amas de conneries égoïstes. Désolée que ton petit bébé soit mort, mais aie pitié de moi qui suis si horrible. Je la vois parcourir ces lignes, cherchant plus loin si j'ai parlé de son enfant. Mais, comme

toujours, elle me trouvera des excuses : « Feron a vécu des épreuves que je ne peux même pas imaginer. »

Elle déchira chaque page en deux et jeta les morceaux dans la poubelle en inox sous l'évier.

22 octobre 1988

Chère Merry,

Hier j'ai déjeuné avec Cousin Thad, qui était à New York, et il m'a appris ce qui était arrivé à ton enfant. Si j'avais été au courant, j'aurais réagi plus tôt. J'ai pour toi une peine immense, je veux que tu le saches. Je ne peux même pas imaginer une telle perte.

Je ne descendrai probablement pas à Noël cette année. Thad t'a peut-être parlé du nouveau mari de Blanche et de sa fille. J'y suis allée l'an passé parce que je pensais que Blanche aurait de la peine si je n'y allais pas et elle a cru que je serais blessée si elle ne m'invitait pas. Nous avons tous les quatre rongé notre frein pendant trois jours, puis j'ai changé mon billet pour repartir plus tôt que prévu.

Une fois encore, accepte s'il te plaît toutes mes condoléances,
Ta vieille amie de Lovegood,

Feron

31 octobre 1988

Chère Feron,

Un grand merci pour ton gentil mot. Cela te fera peut-être te sentir mieux de savoir que lors du premier anniversaire de la mort de Paul, je me suis assise et j'ai commencé à t'écrire une lettre pleine d'angoisse, que je n'ai jamais terminée et jamais envoyée. Aucune amie ne devrait avoir à recevoir une lettre pareille. Donc ne t'en veux pas de ne pas t'être manifestée.

Je voulais te répondre le jour où j'ai reçu ta missive du 22 octobre, mais Jack et moi avons été occupés de l'aube au

crépuscule avec les nettoyages de dernière minute indispensables si l'on veut que les champs soient prêts à être brûlés en janvier. Nous avons eu cette année une récolte record, mais qui sait pendant combien de temps encore nous serons autorisés à pratiquer cette culture.

Nous avons en moyenne une offre par semaine de la part d'acquéreurs qui veulent convertir la terre des Jellicoe en lotissement sécurisé avec terrain de golf et étang artificiel. Nous n'avons pour l'instant pris aucun engagement, quoique Jack soit plus désireux que moi de tout liquider. Il pensait que Paul reprendrait un jour les rênes. Si nous devons arrêter avec la saison prochaine, Jellicoe aura pendant cent quatre-vingt-dix ans approvisionné le marché du tabac. Jack parle de se lancer dans l'élevage des chevaux et nous avons déjà commencé à construire des écuries au bout du champ de l'ouest.

Mais tu n'es jamais venue ici, tu ne peux pas visualiser ce dont je parle.

Cousin Thad m'a emmenée à Pullen l'autre jour voir ta nouvelle maison d'invités et l'atelier, qui sont magnifiques. Je t'imagine déjà en train d'y travailler à un livre sous la lumière du velux. Puis, une fois accomplie ta tâche quotidienne, tu viendrais à Hamlin et nous pourrions nous asseoir sur la véranda ouest et discuter écriture.

Ce qui m'amène à quelque chose dont je ne te parlerai qu'à contrecœur : l'histoire de Stephen Slade. Je m'y suis attelée immédiatement après avoir reçu ta lettre de « puissance tutélaire ». J'étais impatiente de raconter les années qui se sont écoulées entre 1821, où il a découvert le Bright Leaf, et 1914 où il a été enterré sur sa propre terre. Cela me semblait encore valoir la peine de le faire après que nous avons perdu petit Paul, et ça m'a occupée quand j'aurais pu autrement sombrer dans le chagrin, ce qui aurait été terrible pour Jack, qui allait plus mal que moi.

Je n'ai jamais envoyé l'article à mon agent Mr. Sterling. Pourquoi lui donner de l'espoir avant d'avoir au moins la moitié d'un roman à

lui montrer ? J'ai d'abord essayé de l'écrire du seul point de vue de Stephen, puis j'ai décidé d'ajouter une famille de métayers qui vit dans les environs et devient très proche de lui. Comme ça il a des gens à qui dire les choses !

Puis l'incertitude m'a envahie. Quelle arrogance de croire que je pouvais recréer la vie d'un personnage historique en n'utilisant que le fragile matériau de mon imagination. Alors j'ai cherché des livres actuels qui analysent plus sérieusement l'expérience des Noirs américains. J'ai trouvé le courage de me rendre à l'Église épiscopale méthodiste africaine d'Ézéchiél, malgré ma crainte de ne pas y être la bienvenue (comme j'avais tort !).

Le projet Stephen a finalement succombé l'année dernière. J'ai un jour trouvé, au Musée du tabac, un petit article sur microfiche. « Le vieux nègre qui fut le premier à sécher le Bright Leaf », affichait en gros titre un exemplaire du *Progressive Farmer* de 1886. Le journaliste avait été présenté au vieil homme lors d'une vente aux enchères de tabac. Ravi qu'on lui reconnaisse sa trouvaille, Stephen Slade, alors âgé de soixante-cinq ans, régala son intervieweur du récit de l'événement. (« Ça jaunissait, jaunissait, ça d'vint clai'. ») L'article se terminait sur une phrase du vieil homme à propos de son ancien propriétaire, Abisha Slade : « J'aime'ais que mon maît'e soit enco' en vie et moi enco' son esclave. »

Quand je suis sortie du Musée, je savais que mon roman était mort. Je me demandais ce qui me déprimait le plus : la façon condescendante dont le journaliste avait retranscrit les mots de Stephen ou le souhait que ce dernier avait émis. Il ne pouvait absolument pas avoir dit ça, pensai-je en me dirigeant vers le camion. N'est-ce pas ?

Puis j'ai eu une idée : peut-être l'avait-il dit parce qu'il savait que c'était ce qu'on attendait de lui.

Je t' imagine en train de lire ça et de t'exclamer intérieurement : « Bravo la puissance tutélaire ! » Cependant l'expérience vécue en tentant d'accomplir la tâche que tu m'avais assignée m'a permis de

connaître une église que j'aime et quelques-unes des femmes de mon groupe de lecture de la Bible sont devenues de très chères amies. Comme la plupart des enfants, Ritchie et moi sommes allés à l'école du dimanche et avons étudié la Bible, mais il a fallu que je rencontre mon groupe de l'église Ézéchiél pour avoir conscience de ce que le Livre saint avait été écrit par des gens qui avaient besoin d'être guidés.

Feron, je n'arrive pas à croire que j'aie pu continuer comme ça sans m'arrêter. T'écrire m'a fait comprendre combien tu me manques, même s'il nous arrive régulièrement de passer des années sans nous voir.

Avec toute mon affection,

Merry

P.-S. Aujourd'hui, comme c'est Halloween, Jack a demandé : « Est-ce qu'un enfant de deux ans et demi se déguiserait ? » J'ai répondu : probablement. Je me suis souvenue que, quand Ritchie avait à peu près cet âge-là, Maman lui avait fait un costume de bébé chauve-souris. J'étais sur le point d'aller le chercher dans les vieux cartons quand je me suis rappelé qu'il n'y avait pas de petit garçon pour le porter. Ça revient comme ça, régulièrement. Un jour, quand nous serons de nouveau face à face, j'essayerai de te décrire à quoi ressemblait Paul.

CINQUIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Années 1990

Au cours des années 1990, les sixties réapparurent dans la culture populaire. Vêtements dénichés dans les friperies, modèles « réinventés » par les nouveaux créateurs. Rediffusions et nouvelles émissions où les années 1960 servaient de thème ou de décor et dont certains détails étaient traités avec un zèle excessif, cendriers (et bureaux envahis de fumée), soutiens-gorge pointant et portés haut.

Des premiers romans furent publiés par de jeunes écrivains qu'on loua pour leurs recherches assidues concernant la « période historique » qu'ils avaient choisie. Feron se rappelait avoir été impressionnée (et jalouse) comme une étudiante de première année en apprenant que George Eliot avait situé son chef-d'œuvre à l'époque de la grande réforme parlementaire, qui avait eu lieu quarante ans avant. Quarante ans ! Quel talent il fallait pour recréer un environnement si ancien ! En fait, quarante ans plus tôt, la future autrice de *Middlemarch* avait douze ans, elle vivait donc dans cet environnement et pouvait avoir mémorisé ce qu'aucun chercheur, si scrupuleux soit-il, n'aurait pu entrevoir.

Bien que Feron s'accordât quelques nouveaux mérites, son sentiment d'envie et son besoin de compétition ne s'étaient pas relâchés avec la cinquantaine. Elle se tenait au courant des brillants nouveaux romans rétro,

mais trouvait la plupart d'entre eux trop savants et traduisant mal « l'esprit » des décennies qu'elle avait traversées, enregistrant des choses que personne ne penserait à découvrir plus tard.

Le Jardin de Nito, avait dit Cuervo, était le témoignage de sa propre nécessité : « Si je n'avais pas été capable de le faire exister, je me serais suicidé. »

Combien de romans publiés aujourd'hui dans le monde étaient-ils vraiment le témoignage de leur propre nécessité ? (Y compris les siens.)

Juste avant que son roman *De singulières fiançailles* soit mis sous presse, son éditeur avait dit : « Ça me plaît, tu sais. Tes personnages, intelligents et légèrement excentriques, sont vraiment drôles. Mais fais attention : il est arrivé que les lecteurs punissent un auteur qui passe d'un genre à un autre. »

Pourtant, à cinquante-trois ans, Feron savoura, avec circonspection, le succès inattendu que rencontra *De singulières fiançailles*.

Pourquoi avec circonspection ? Parce qu'un peu après avoir commencé une nouvelle vie à Lovegood, elle avait pris conscience d'avoir en elle-même une jauge qui la prévenait lorsqu'une joie trop intense menaçait de l'envahir. Pourquoi cette jauge ne s'était-elle pas mise en marche avant Lovegood ? Parce que, dans l'existence qu'elle avait menée jusque-là avec Swain et sa mère, elle n'avait pas eu besoin d'être protégée contre trop de joie ? À cette époque, elle agissait généralement comme on le fait quand on n'a rien à attendre de la vie, et plus rien à perdre.

Et elle avait continué sur ce mode après avoir échappé à Swain et rencontré l'homme dans le car. Ce n'est qu'après la publication de *La Bête et la Belle* qu'elle s'était sentie capable, lorsqu'elle regardait en arrière vers l'épisode Chicago, d'oser imaginer qui elle serait devenue si Dale Flower ne l'avait pas prise par les épaules et secouée en lui disant : « Réfléchis bien. Tu n'as aucune famille, aucun parent, même éloigné, à qui tu pourrais t'imposer ? » Dans leur lugubre appartement de Chicago, il était tout ce que Feron avait et elle ne voulait pas le quitter. C'était lui qui l'avait poussée dehors quand elle s'était souvenue d'Oncle Rowan.

Chaque fois que quelque chose de bien se passait pour *De singulières fiançailles*, Feron se recroquevillait intérieurement et attendait que l'avertisseur de sa jauge s'éteigne.

De singulières fiançailles se déroulait trente ans plus tôt, au début des années soixante, pendant sa dernière année de fac, quand commençaient ses échanges épistolaires avec la mère de Will, qui allait devenir l'intermédiaire de l'étrange histoire d'amour de son fils.

« Je ne m'attendais pas à tant d'humour, dit Cuervo. Tu as gardé l'étrangeté que j'avais appréciée dans l'ancienne version, mais rien n'annonçait l'humour. D'où vient-il ?

— Je ne sais pas. Je ne me suis jamais vue comme particulièrement drôle, pourtant, quand j'étais en première année de fac, ma camarade de chambre disait tout le temps que je l'étais. Sans donner dans la franche plaisanterie, mais d'un humour détourné, pince-sans-rire, expliquait-elle.

— Humour détourné et pince-sans-rire, c'est chouette. Et la camarade de chambre, c'était Merry, qui cultive le tabac, n'est-ce pas ?

— Après avoir recommencé ce livre pour la énième fois, je me suis rendu compte que je voulais rester plus longtemps avec la mère et que je repoussais continuellement la partie qui se déroulait en Angleterre. Alors je me suis dit : et si ça s'arrêtait avant l'Angleterre ? Ils passent leur nuit de noces dans la maison de la mère, et ça a toujours été facile pour moi d'écrire la nuit de noces car, dans la vie réelle, Will et moi avons décidé de ne commencer notre vie de couple marié qu'après être arrivés en Angleterre et nous être reposés. Et ils découvrent que leur abstinence voulue a une charge érotique. J'ai décidé d'arrêter le livre là, au lit, dans la maison de la mère, sans que le mariage soit consommé. Quand ils découvrent que leur abstinence voulue les excite tous les deux. Si les lecteurs arrivent jusque-là, ils connaissent assez bien ces gens pour comprendre que les fiançailles ayant été non conventionnelles, leur vie de couple le sera aussi.

— En fait, très particulière.

— Si j'avais continué plus loin, cela aurait été pour montrer ces particularités. Le faire. S'en empêcher. Les différentes satisfactions apportées dans chaque cas. Chaque couple trace son propre chemin vers la

passion. “Il préfère dépeindre les situations par petites touches qui font que cette histoire est celle des deux protagonistes, et de personne d’autre”, voilà comment Merry a décrit un jour le secret de la scène d’amour, dans “La dame au petit chien”.

— Toi et ton Tchekhov, ta Merry et ta Miss Petrie. Une école insolite.

— L’éditeur trouvait que *De singulières fiançailles* se vendrait peut-être mieux s’il y avait le mot “amour” dans le titre. Il a fini par renoncer en disant que ça ne changerait probablement pas grand-chose car j’étais une écrivaine confidentielle et que *De singulières fiançailles* ne serait pas un best-seller. Il se débrouille toujours pour me faire me sentir nulle.

— C’est son genre. Et tu n’es plus du tout confidentielle, en fait. Tu étais finaliste pour le Books Award et tu n’as même pas voulu aller à leur dîner.

— J’étais certaine de ne rien gagner. Et tu sais combien j’appréhende les réunions mondaines. Chaque fois que j’ouvre la bouche en public, quelque chose de désagréable en sort. En assistant à ce genre d’événement, je perdrais probablement des lecteurs. Dis, est-ce que je peux filer cinq minutes et te faire quelques courses avant de rentrer chez moi ?

— Je n’ai aucun appétit. Si je tente de manger quelque chose de sérieux, ça se retourne contre moi.

— Même pas un bouillon de bœuf et de la Jell-O ?

— Non, je réserve ça aux fêtes.

— Juste au citron et citron vert. Rien d’orange ni de rouge.

— *Lo mismo, querida. Gracias.*

— *De nada, maestro. »*

Cuervo était malade, ils savaient l’un et l’autre ce qu’il avait, mais il avait instauré un ton formel qui leur convenait à tous les deux. Il passait presque tout son temps au lit, portait un pull et une casquette tirée bas sur le front pour couvrir ses lésions. Feron se souvenait de ce que Blanche Buttner lui avait dit un jour à propos des dépressions cachées d’Oncle Rowan : « Le self-control peut aller loin, bien que de moins en moins de gens choisissent d’en faire preuve. »

Blanche vivait maintenant dans la maison d'Oncle Rowan à Pullen. Elle tenait à payer le loyer le plus élevé possible (tous les trimestres, toujours en avance, par virement) et assurait régulièrement à Feron qu'elle ne resterait là que tant que cela lui conviendrait. Orrin, l'homme qu'elle avait épousé en croisière, continuait à vivre dans Buttner House à Benton Grange, avec son horrible fille Daphne. Aucune date d'expulsion n'avait été fixée, personne ne s'était occupé des papiers du divorce. « J'ai épousé cet homme en toute possession de mes moyens, disait Blanche. J'ai prononcé le serment jusqu'à-ce-que-la-mort-nous-sépare, je suis catholique, et il a douze ans de plus que moi. Buttner House est en fiducie, laissons-les en profiter jusqu'à ce que je disparaisse. »

Elle écrivit à Feron que vivre dans la vieille maison de Rowan, qui avait d'abord été celle de sa grand-mère Hood, lui donnait l'impression d'être arrachée à une situation insupportable et de bénéficier d'un nouveau destin.

Après que Rowan m'a demandé ma main, il a été plusieurs fois question de nous installer ici. Je me rappelle (non sans honte !) avoir arpenté les pièces les unes après les autres, clop-clop sur mes talons hauts, examiné les placards et les avoir déclarés « trop petits ». Et je préférerais ne pas me souvenir de la mine de chien battu qui passa sur son visage avant qu'il prenne un air joyeux pour me répondre très sûr de lui que nous pourrions toujours en ajouter d'autres.

Quand je me promène dans la maison – le coucher de soleil est si beau, de l'autre côté des grandes fenêtres que tu as fait mettre –, je dis souvent à voix haute : « Rowan, tu devrais voir ce plancher de chêne rutilant – j'aurais trop peur de le rayer avec mes talons hauts d'autrefois – et la merveilleuse nouvelle cuisine, crois-le ou non, j'apprends à me préparer à manger... des plats simples, bien sûr. »

Et tu sais, Feron, je l'entends parfois répondre de son ton bourru : « Toi ? Les miracles continuent donc ? » ou « Tu n'as pas parlé des placards, Blanche ». Et il m'arrive de lui répondre : « Oh Rowan, tes placards sont bien assez grands pour ce que j'en fais aujourd'hui. »

Blanche écrivait régulièrement à Feron, et Feron – qui jusque-là ne s'était pas montrée une correspondante très fiable (sauf dans le cas de la mère de Will) – lui répondait régulièrement. Si Feron avait ne serait-ce qu'envisagé de remettre sa lettre à plus tard, le reproche de Blanche aurait été aussi audible que lors de cet affreux jour de décembre où Feron avait voulu se soustraire à la visite à Tante Mabel : « Rowan voudrait que tu y ailles. »

Les gens n'avaient pas besoin d'être morts pour que vous entendiez leur voix.

Ce doit être ce qui arrive, pensait Feron, quand on est élevé depuis le berceau avec des principes. Les voix continuent de vivre à l'intérieur de soi, si on choisit de les entendre. Comme dans le refrain des Filles et Petites-Filles :

*Nous marchons maintenant invisibles à côté de vous,
Esprits fidèles qui nous guident encore.*

Blanche avait dès sa sortie lu le troisième roman de Feron.

Je ne crois pas avoir jamais été devant un tel roman jusqu'ici. Ce que j'ai aimé, c'est qu'on y découvre la manière biaisée dont en réalité les gens vivent leur vie. Il y a des virages pris sans préméditation qui rétrospectivement peuvent nous sembler être le « destin ». Un érudit professeur croise dans une cafétéria une de ses anciennes étudiantes, elle a l'air déprimé, et sur une impulsion il l'invite à aller rendre visite à sa mère avec lui car ce jour-là il fait beau. En voyant son célibataire de fils arriver en compagnie d'une jeune femme, la mère est décontenancée. Mais l'étudiante et elle sympathisent. Quand le professeur la ramène sur le campus, la jeune femme imagine ce que ce serait de grandir au sein d'une famille aussi amène et chaleureuse. Et elle regarde le profil préoccupé de son chauffeur et ressent quelque chose frémir en elle à l'idée qu'il devienne son mari. Il n'en faut pas plus. À son retour la jeune femme écrit un mot de remerciement, s'applique à ce qu'il soit

charmant, puis la mère répond au mot de remerciement, et l'histoire est lancée.

Après avoir fini ton roman, je suis restée dans le salon jusqu'à ce que la nuit tombe. (Magnifique coucher de soleil !) Alors j'ai réfléchi à mes fiançailles avec Rowan. Où nous sommes-nous rencontrés ? C'était il y a longtemps, mais où, et pourquoi ? Et qui a dit quoi, et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? J'y travaille encore.

Feron avait souvent regretté d'avoir jeté les lettres d'Aurelia Avery. Elles lui auraient certainement été d'une grande aide pendant qu'elle écrivait *De singulières fiançailles*. Bien qu'en les réinventant elle les ait peut-être rendues plus intéressantes. Elle se rappelait très précisément le soir où elle les avait déchirées et enfouies dans sa corbeille à papiers, chez Blanche. Pourquoi, bon sang, avoir fait ça ? Elle préparait ses bagages avant de partir pour New York et devait avoir ressenti à l'idée d'abandonner Aurelia mourante une culpabilité dont elle ne voulait pas s'encombrer. Elle aurait aussi bien pu les garder, car trente ans plus tard la culpabilité était toujours là. Comment avait-elle pu se cacher derrière un chagrin « trop profond » pour demander à Oncle Rowan de passer les coups de téléphone ? Qui était cette personne de vingt-trois ans qui mettait en pièces toute une correspondance ? Au fur et à mesure qu'elle vieillissait, le souvenir d'actes sans cœur commis dans sa jeunesse l'étonnait de plus en plus ou l'emplissait de dégoût. (« Oh non, comment ai-je pu ? » « Mais quel monstre ! » « Est-ce que je suis née comme ça ? »)

« Le ver était peut-être déjà dans le fruit », dit, dans la nouvelle que Feron avait écrite pour Miss Petrie, la femme ivre à la jeune fille dans le car. Déjà, mais quand exactement ? Y avait-il un début de pourriture autour de son fœtus ? « Quoi qu'il en soit, avait conclu la femme ivre de l'histoire de Feron, nous n'avons aucune chance, notre destin est tout tracé. » Même cette pochtronne en savait plus que Feron sur les concepts de péché originel et de prédestination.

Quand, à Lovegood College, Mr. Phillips les guidait à travers la Genèse, il leur avait dit qu'on pouvait aussi lire la chute d'Adam et Ève comme une

allégorie. « Qu'est-ce que le serpent leur offrait ? Qu'avaient-ils à y gagner et qu'avaient-ils à y perdre ? Et s'ils étaient destinés à engendrer des enfants marqués du sceau du péché à travers les âges, la vie humaine allait-elle éternellement tourner autour d'un axe cataclysmique ? Que pouvait-on faire en admettant que quoi que ce soit fût possible, pour annuler le châtement ? Ou, si l'on voulait aller plus loin, qu'y avait-il à faire, au-delà de nos capacités humaines ? Et encore plus loin : en acceptant nos limites humaines, pouvait-on encore espérer la rédemption ? (« Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas au programme de votre examen. Ce n'est qu'une question théologique. J'ai étudié la théologie et j'y réfléchis toujours. »)

Chère Nora,

La pluie m'empêchant de préparer le jardin pour l'hiver, je cherchais comment passer utilement la matinée quand j'ai vu la camionnette du facteur s'arrêter devant ma boîte. J'ai attrapé mon parapluie et foncé sous l'averse. Il y avait deux lettres. J'ai d'abord lu celle de Tom, et, gardant la plus épaisse pour après, je me suis fait du café et installée avec elle dans le fauteuil près de la fenêtre que maintenant tu aimes tant.

Oui, moi aussi, j'étais ravie que cette fois vous restiez tout le week-end. Avoir du temps devant nous nous a permis de nous connaître plus intimement. Bien que Tom, enfermé au grenier dans son nid d'aigle, se soit fait si rare, j'étais contente qu'enfin quelqu'un d'autre que moi comprenne que tout au fond de lui il n'a envie que d'une chose, qu'on le laisse seul accomplir son travail. Déjà enfant, sa capacité de concentration était si intense et antisociale que feu son père, un homme toujours inquiet, tint à ce que nous consultations un pédopsychiatre. À l'époque il y en avait peu, surtout à la campagne, mais heureusement nous n'étions pas trop éloignés de Duke, et nous nous y sommes rendus – pour nous entendre dire que le Q.I. de Tom était prodigieux, et que si nous voulions changer quelque chose dans ses habitudes de vie, nous pouvions l'encourager à passer plus de temps au grand air.

Depuis tout petit, il était un marcheur forcené. D'abord tournant en rond dans notre cour. Puis, plus tard, annonçant qu'il se sentait « d'humeur », il partait pendant des heures. Son père a essayé de le suivre plusieurs fois et il est revenu épuisé. Tom ne s'était pas tellement éloigné, me raconta son père, en fait, il semblait ne pas avoir conscience de là où il allait, mais il suivait une cadence infernale. Le médecin a dit que certaines personnes marchent pour résoudre des problèmes ou se remonter le moral, que le cerveau travaille mieux lorsqu'on marche. Quant à l'aspect antisocial de sa conduite, le médecin a expliqué que Tom était introverti, et que vouloir changer ça était comme forcer un gaucher à devenir droitier. Et il nous a conseillé de l'encourager à jouer avec des enfants de son âge. Je te laisse imaginer ce que ça a donné !

Puis est venue sa longue épopée en études médiévales ; il a appris toutes les langues et il s'est bousillé les yeux dans des bibliothèques pendant douze ans.

Quand les gens me demandaient ce que mon fils deviendrait lorsqu'il aurait fini la fac, je répondais : « Vieux. »

(Première page de *De singulières fiançailles*, Feron
Hood, Knole, 1994.)

OceanofPDF.com

1992

« **M**ême les ténèbres ne sont pas obscures pour toi, la nuit brille comme le jour... »

Sur la véranda ouest de la maison de Merry, le groupe Ézéchiél de lecture de la Bible étudiait les psaumes : quatre femmes, dont l'hôtesse et la responsable de la séance, dont la voix sûre et profonde passait sur vos douleurs et vos soucis comme un baume apaisant.

Elles auraient dû être six, mais Deidra, infirmière en chirurgie, avait été appelée en dehors de ses heures habituelles, et Corinne assistait à la fête de l'école maternelle de son arrière-petit-fils.

La véranda ouest des Jellicoe donnait toujours sur un paysage bucolique : verte prairie, chevaux broutant et écuries nouvellement construites baignées dans la lumière dorée d'un après-midi d'été finissant. À l'est et au sud-est les gros bulldozers avaient terminé leur terrible travail et fait disparaître cent quatre-vingt-dix ans de lucrative culture du tabac. Viendraient ensuite les niveleuses et les excavateurs, suivis des architectes paysagistes qui sculpteraient la terre brisée en un lotissement à l'aspect « pastoral » composé de maisons avec double garage, lac artificiel et golf de neuf trous.

« Et sur ton livre étaient tous inscrits les jours qui m'étaient destinés, avant qu'aucun d'eux n'existât. »

La voix de Simone, qu'on aurait aimé mettre en bouteille. Comme dans le dernier psaume qu'elles avaient étudié, « Recueille mes larmes dans ton outre ».

(« Hé, tu sais quoi ? aurait dit Ritchie. On pourrait emballer cette voix et l'envoyer à une station de radio chrétienne. Non, mieux ! Graver un CD de Sœur Simone lisant quelques fabuleux psaumes, à écouter quand on n'a pas le moral. »)

Tous les dimanches, le puissant contralto de Simone emmenait le chœur d'Ézéchiël quelques kilomètres plus près du Paradis. (« Non, attends : le CD se terminerait sur son solo dans "Amazing Grace". Un tube assuré, Merry Grape ! »)

Alda, la monitrice d'équitation qui avait loué leurs écuries, en sortit avec Nola, une jument bleu rouan connue pour sa patience avec les enfants, déjà sellée. Et bien entendu arriva dans un bruit de ferraille la Mercedes qui amenait la petite Jennifer à sa leçon bihebdomadaire.

Ce n'était pas ce qu'ils avaient projeté.

Sur ton livre étaient tous inscrits les jours qui m'étaient destinés, avant qu'aucun d'eux n'existât.

Au camp d'études bibliques, Ritchie et elle avaient récité le psaume 23, avec ses verts pâturages, ses eaux paisibles et le bon berger qui vous aidait à traverser la vallée de l'ombre de la mort jusqu'à une table dressée pour vous, couverte de mets délicieux. À Lovegood, Mr. Phillips avait partagé avec elles son savoir sur le livre des Psaumes : composés trois siècles avant Jésus-Christ – ou « avant notre ère », comme on le disait aujourd'hui –, un grand nombre d'entre eux étaient attribués au roi David, un nombre plus grand encore à des poètes ou des prêtres inconnus. Il s'agissait de chants de louange, de lamentations, de prières pénitentielles, de supplications et de « quelques harangues appelant ouvertement à la vengeance ». À l'énoncé de cette dernière catégorie, la classe s'était réveillée et il leur avait donné une liste de psaumes imprécatoires qu'elles devaient examiner pour le prochain cours.

Quels étaient ces psaumes ? Elle ne se le rappelait pas. Tout ce dont elle se souvenait, c'était Feron déclarant quelque chose comme « Souhaiter

pouvoir revenir en arrière, marcher dans le sang de ton ennemi, et le faire boire à ton chien, est, voyons, pittoresque, mais quel genre de malédictions conviendrait mieux à l'époque actuelle ? » Elles avaient trouvé quelques merveilleuses petites horreurs, pourtant là encore, Merry ne s'en rappelait pas une seule. Et, là encore, elle se souvenait de Feron disant : « Mr. Phillips adore le mot “examiner”, tu ne trouves pas ? »

Depuis que Jack était, au printemps 1990, entré de par sa propre volonté à Laurel Grove, maison de retraite pour personnes dépendantes, Merry avait passé de nombreuses heures à examiner ce phénomène qu'on appelle « mémoire ». Et à se renseigner plus qu'elle ne l'aurait dû. Elle en savait trop sur le « vieux cerveau » pour que cela ne la trouble pas et pouvait fermer les yeux le soir et voir les rayons X colorer les zones qui s'éteignaient. Chez le père de Jack, cela avait commencé dix ans plus tôt que chez Jack, qui avait maintenant soixante-neuf ans.

Il l'avait un jour appelée du magasin de bricolage en lui demandant de lui expliquer comment rentrer chez eux. À partir de là, son déclin avait inexorablement progressé jusqu'à ce que, tandis qu'ils retournaient vers le parking après avoir vu un énième spécialiste, Jack lui dise qu'il était temps d'étudier les diverses possibilités offertes en matière d'établissements où il pourrait se détériorer sans perdre son amour-propre.

« Mais je peux m'occuper de toi, Jack. Je le veux.

— Je sais. Mais moi je veux aller ailleurs. J'ai déjà gâché ta vie une fois.

— Comment peux-tu dire ça ?

— J'ai abusé de toi le soir où tes parents sont morts.

— Nous étions tous les deux sous le choc. Ce qui s'est passé a en quelque sorte été entraîné par le fait que nous voulions nous consoler l'un l'autre.

— Je t'ai volé l'avenir qui t'était dû.

— S'il te plaît, ne redis jamais ça. Ne le pense même pas. Et si ça te revient à l'esprit, rappelle-toi que tu es le père de Paul, et que je n'échangerais ces trois mois avec lui contre aucun autre avenir que j'aurais pu avoir. »

« Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur ; éprouve-moi et connais mes pensées : regarde si je suis sur une mauvaise voie, et conduis-moi sur la

voie de l'éternité. »

Sœur Simone, qui appartenait à cette ancienne génération où l'on s'appelait « Sœur » et « Frère », referma la Bible sur ses genoux, enleva ses lunettes et ferma les yeux avec les autres.

Silence d'un après-midi d'été. Qui n'était évidemment jamais silencieux. Les yeux fermés, vos oreilles captaient les bruits d'oiseaux et d'insectes, le bourdonnement de la circulation sur la lointaine autoroute, la voix d'Alda, de l'autre côté du champ, faisant changer d'allure la complaisante Nola. (La petite Jennifer, chevauchant fièrement, croyait probablement que c'était elle qui la dirigeait grâce à ses rênes.)

Le moment était maintenant venu pour elles d'écarter toute pensée extérieure et de méditer sur le psaume que Sœur Simone venait de lire. Désormais, Merry connaissait si bien les membres du groupe qu'elle pouvait deviner la nature des pensées que chacune d'elles essayait de repousser.

Elle devait ces femmes à Feron. Qui lui avait suggéré fin 1979 de développer en roman l'histoire de Stephen Slade. « C'est comme une nouvelle, disait Feron. Tu racontes l'histoire de son point de vue – sa peur, sa terreur des châtements qui l'attendent, il ne le sait que trop bien, puis sa soudaine idée de remettre les bûches calcinées sur les braises. Et tu continues ainsi jusqu'à ce qu'il meure en homme libre sur la terre qui est alors la sienne et où il est enterré. »

C'était la lettre la plus longue que Feron lui ait jamais écrite. Se désignant elle-même « puissance tutélaire » de Merry, elle lui avait donné pour tâche d'envoyer une version non expurgée de son article à Mr. Sterling, en lui expliquant qu'elle pensait pouvoir en découvrir plus sur cette histoire, et en lui demandant s'il pensait que cela pouvait faire un roman.

Merry s'était arrêtée avant de contacter l'agent littéraire new-yorkais, qui lui écrivait encore chaque année : « Souvenez-vous que je suis toujours là pour vous. » Mais la suggestion de Feron l'avait aiguillonnée et elle avait commencé à chercher comment remplir la vie de Stephen entre le soir où il avait découvert le Bright Leaf et le jour où il était mort, où il avait franchi le seuil de l'éternité. Bien que Feron l'ait félicitée de l'avoir « suivi de l'autre

côté » dans l'article, disant qu'en cela elle allait plus loin que Tchekhov, Merry avait fini par regretter d'avoir inclus ce qui n'était de sa part que pure conjecture. Et par souhaiter que le secrétaire de rédaction du magazine ait aussi coupé ça.

Et puis il y avait eu le surprenant petit roman de Feron illustré d'aquarelles, *Mr. Blue*, publié au début des années 1980. Feron ne le lui avait pas envoyé ; Merry l'avait trouvé dans une librairie environ un an plus tard. Qui étaient ces gens ? D'où venait cette histoire ? Qu'avait-elle à voir avec Feron ? Avec *La Bête et la Belle*, Merry avait pu retrouver entre les lignes l'expérience qu'avait vécue son amie, avant même que Feron lui donne des détails sur l'homme du car. (« J'ai essayé d'effacer ce qu'il y a eu entre nous jusqu'à... eh bien jusqu'à ce que je l'insère sain et sauf dans un conte de fées et que j'y assure sa sécurité. »)

Puis dans certains passages de *Mr. Blue*, Merry commençait à reconnaître des choses qui lui étaient familières. Les parents et les grands-parents de Mr. Blue avaient été des métayers. On l'avait autorisé à se construire une maison sur les terres qu'il travaillait. Il était arrivé là quand la future Mrs. Blue était une enfant de huit ans, comme Merry quand Mr. Jack était arrivé chez eux. Mr. Blue était distant et fier, mais quand le lecteur était à sa place, un chapitre sur deux (ce livre avait la même structure alternant les points de vue des deux protagonistes que *La Bête et la Belle*), il découvrait combien il était mal à l'aise en société. Et qu'un certain ressentiment couvait au fond de lui, ce qui n'était pas du tout dans la nature de Jack, mais que Merry avait nettement discerné chez sa camarade de chambre à Lovegood. Et, comme Feron, souvent Mr. Blue ne vous répondait pas. Il protégeait ses pensées.

Et ce qui était cultivé ne pouvait être que du tabac, bien que ce ne fût jamais précisé. (« Pour mieux coller au conte de fées. ») Mais comme Feron avait bien décrit les changements spectaculaires au fur et à mesure des saisons, les feuilles vert profond, longues et épaisses, couronnées ensuite des têtes blanc-jaune, et enfin les tiges pathétiquement nues après qu'elles avaient été récoltées, séchées et vendues.

N'avait-elle pas elle-même peint tout cela dans son article sur Stephen Slade ? Que Feron avait lu immédiatement après leur déjeuner au Neuse River Café.

Et dans les magnifiques et étranges illustrations étaient sans nul doute représentés des champs de tabac. Les formes des plantes étaient dessinées avec précision. Feron avait-elle simplement confié le magazine à l'artiste ? (« Tenez, voilà à quoi cela devrait ressembler. »)

Mais à la fin Mrs. Blue meurt. En accouchant ! La mère et l'enfant meurent tous les deux. Il ne reste que Mr. Blue, qui est riche et possède les terres, comme Barbe-Bleue dans le conte de fées. Sur la jaquette, il était dit que ce roman pouvait être lu comme une version féministe de Barbe-Bleue. Pourquoi ? Parce qu'elle a une chambre secrète ? Dans le roman de Feron, Mr. Blue reste inconsolable, bien qu'il ne puisse s'empêcher de monter en haut de la tour, d'ouvrir la porte et de voir ce que pendant toutes ces années Mrs. Blue ne voulait pas qu'il voie. Une pièce avec un fauteuil dont le rembourrage s'échappe, une table, une couverture pliée et une unique fenêtre insérée dans un espace suffisamment grand pour avoir été autrefois l'ouverture d'un grenier à foin. À Lovegood, Merry avait parlé à Feron de ce lieu interdit où le petit Ritchie pensait que Maman allait pour se reconstruire au sens littéral du terme. Que pouvait-on retirer de *Mr. Blue* ? Pourquoi avoir eu besoin de l'histoire de la famille de Merry ? Y avait-il quelque chose que Merry la lectrice était trop obtuse pour voir, ou était-ce quelque chose que Feron l'écrivaine n'avait pas exprimé assez clairement ?

Le roman avait été publié deux ans avant la naissance de Paul, ce qui avait rendu l'accouchement bizarre. Peut-être Feron avait-elle pensé que, si Merry tombait enceinte la quarantaine passée, elle pourrait mourir ou donner vie à quelque chose d'horrible, comme le monstre du livre de Mr. Cuervo.

Les similitudes entre *Mr. Blue* et son histoire familiale n'avaient d'abord pas gêné Merry. Tout en suivant la trame créée par son amie, elle s'était laissé envahir par un agréable sentiment de camaraderie. Cette fille aperçue pour la première fois sur le parking de Lovegood College, qui semblait en désaccord avec quelqu'un ou quelque chose, cette fille était toujours là. Il

était facile de l'imaginer en train d'inventer trente-six ans plus tard une histoire telle que *Mr. Blue* en se saisissant de l'histoire familiale de son amie pour la rendre plus intéressante. Mais après une seconde lecture plus minutieuse, Merry comprit qu'elle se sentait pillée. Feron s'était approprié sa vie sans même lui en demander la permission. La lui aurait-elle donnée ? Elle ne le savait pas. Si Feron avait été là avec elle à cet instant, aurait-elle eu le courage de l'affronter ? « Pourquoi t'es-tu servie de mon histoire familiale ? Et telle qu'elle est, cette histoire laisse le lecteur sans réponse. Qu'est-on supposé retirer de *Mr. Blue* ?

— Tu te souviens comment Miss Petrie nous a appris à être laissées dans l'incertitude ? aurait peut-être répondu Feron d'un ton légèrement dédaigneux. Et comment aurais-je pu deviner que tu verrais un inconvénient à ce que j'utilise ton histoire de grenier à foin ? »

« Je peux commencer, à moins que quelqu'un d'autre ne le veuille. » C'était Tabitha, organiste de l'église, professeure de piano, et mère de cinq enfants. « Le psaume 139 étant mon préféré, j'étais curieuse de savoir comment les croyants en ont, à travers les siècles, traduit les dernières lignes, qui me rappellent toujours que j'ai une vie morale. Aussi ai-je demandé au pasteur Ford si je pouvais consulter certains de ses livres. Quand il a découvert ce que je cherchais, il m'a été d'une aide incroyable. Je n'aurais jamais pu trouver tout ça toute seule. »

Elle rouvrit sa bible et les autres l'imitèrent. « Sœur Simone nous a lu la version du roi Jacques : “Connais mon cœur, éprouve-moi et connais mes pensées, regarde si je suis sur une mauvaise voie, et conduis-moi sur la voie d'éternité.” La Standard New Revised Version est presque identique sauf qu'au lieu d'“éprouve-moi” on y lit “examine-moi”. Dans la Bible anglaise révisée le cœur a disparu. Il est seulement dit : “Sonde-moi et connais mes pensées, examine-moi et pénètre les pensées qui me bouleversent, regarde si je suis un chemin qui te désole, conduis-moi sur la voie de l'éternité.” Dans la Nouvelle Bible américaine, qui est celle dont se servent les catholiques, il est écrit : “Sonde-moi, Dieu, connais mon cœur ; éprouve-moi, connais mes inquiétudes, regarde si le chemin que je suis est celui du

mal, puis conduis-moi sur les anciennes voies.” Alors que dans la Bible de Jérusalem c’est : “Sonde-moi ô Dieu, connais mon cœur, scrute-moi, connais mon souci ; vois que mon chemin ne soit fatal, conduis-moi sur le chemin d’éternité.”

« Et ce ne sont que quatre traductions en anglais moderne trouvées dans le bureau du pasteur Ford. Penser à toutes les autres, de l’hébreu au grec, et ainsi de suite, donne une idée de ce qui devait résonner dans la tour de Babel. Rien d’étonnant à ce que les gens soient toujours en train de se battre pour une raison ou une autre, même lorsqu’ils parlent la même langue. Un seul mot diffère et le sens est bouleversé. “Éprouve-moi” n’est pas “examine-moi”, ni “scrute-moi”. Et “pensées” au lieu de “cœur” est une transformation profonde.

— C’est vrai, reconnurent les autres.

— Je voudrais qu’on lise ce psaume lors de mes obsèques, dans la version du roi Jacques, c’est la plus belle...

— Mmh-mmh.

— Et que l’on chante l’hymne 702, “Seigneur tu m’as considéré”, pour aller avec, bien que je sache qu’une autre organiste que moi aura à le jouer. »

Rire général.

Merry étouffa la culpabilité qui montait toujours en elle quand elle restait silencieuse. Elle n’avait jamais été courageuse dès lors qu’il s’agissait de prendre la parole dans un groupe. Comme le jour où pendant le cours de Mr. Worley les filles parlaient toutes en même temps, chacune voulant donner son avis sur la dernière et provocante phrase de l’article : « Mais il y avait une chose qui manquait à Queenie. »

« Bon, je veux bien me lancer. » C’était Lavonne Blake, directrice des pompes funèbres et mère de Rachel, qui à l’automne entrerait à Lovegood.

Lavonne était la plus jolie et la plus élégante d’elles toutes. Grande, très à l’aise dans ses vêtements chics, il n’était pas si facile de se l’imaginer avec le tablier de plastique qu’elle portait pour embaumer les corps allongés sur la table d’acier. Lavonne était en troisième année à l’université de Chapel Hill, où elle se préparait alors à devenir médecin, quand son père était mort,

et elle avait dû abandonner ses études et revenir s'occuper des pompes funèbres Blake. « Exactement comme moi, lui avait dit Merry, sentant déjà qu'elles seraient amies. Bien que je n'aie terminé qu'un seul semestre de fac. »

Lavonne dit : « Les versets 17 et 18 abordent une question qui me préoccupe depuis des années. Tenez, je vais les relire. “Que Tes pensées me sont aussi précieuses, ô Dieu ! Que leur nombre est grand ! Si je les compte, elles sont plus nombreuses que les grains de sable : quand je m'éveille, je suis encore avec Toi.”

« Voici donc ma question : comment savons-nous que c'est Dieu qui pense nos pensées ? Comment être sûre que ce n'est pas quelque chose d'autre qui pense ces pensées ? J'aimerais savoir ce que vous, vous pensez de ça, parce que moi, je me suis épuisée à y réfléchir. »

Pause déférente, parce que aucune d'entre elles ne voulait répondre la première, ou parce que chacune réfléchissait au problème.

Sœur Simone murmura quelque chose qui ressemblait à « Écritures ».

« Sœur Simone ?

— Eh bien le verset 13, “Car c'est toi qui possédais mes rênes” nous dit qui est responsable. Et la personne qui parle sait que Dieu est responsable parce que leur relation dure depuis longtemps.

— Mmh-mmh.

— Et cette personne comprend aussi que Dieu sait qu'elle n'est pas parfaite. Mais ils sont ensemble depuis le ventre maternel. Et quand tu tiens compagnie à quelqu'un pendant aussi longtemps tu déteins sur lui.

— Mmh-mmh.

— C'est comme reconnaître un air qu'on a beaucoup écouté. Chaque fois qu'on l'entend, ses paroles sortent toutes seules de nous.

— Voilà qui est très sage, Sœur Simone, dit Lavonne. Je n'y aurais jamais pensé.

— Sage, je ne sais pas. Mais la personne qui parle doit être en accord avec son créateur avant de pouvoir reconnaître les pensées de son créateur. »

Chœur enthousiaste d'« Amen ! ».

Merry se demandait s'il était temps de sortir la nourriture que ses amies avaient apportée quand elle s'aperçut qu'elles la regardaient toutes. Elle était la seule à ne pas avoir proféré le moindre mot. Elle sentit son visage et son cou s'enflammer et sut quelle couleur ils prenaient. (« Bon sang, Merry Grape, on lit en toi à livre ouvert. Tu es rouge comme une tomate. »)

« Je n'ai rien de très important à ajouter, mais je tiens à dire que notre réunion d'aujourd'hui n'a fait qu'intensifier ce que je ressens depuis que vous m'avez accueillie dans votre groupe de lecture il y a cinq ans ce mois-ci. Je me souviens qu'un jour nous avons étudié dans l'Ecclésiaste ce verset que je ne connaissais pas, qui commence par "Deux valent mieux qu'un" et explique ensuite pourquoi. Si l'un tombe, l'autre le relève, et si un ennemi l'emporte sur l'un, ils seront deux pour lui résister.

« Ces mots ont signifié beaucoup pour moi. Tabitha a expliqué que le psaume d'aujourd'hui lui rappelle toujours qu'elle a une vie morale, et elle s'est donné la peine d'en chercher des traductions différentes. Puis Lavonne a montré que les versets 17 et 18 de ce psaume posent une question qui la hante depuis années : comment savons-nous que ce sont les pensées de Dieu que nous entendons ? Et Sœur Simone nous a entraînées un peu plus loin en nous parlant de la nécessité d'être en accord avec notre créateur et de la façon dont, lorsqu'on entend un air connu, les paroles nous en viennent toutes seules.

« Ce qui n'est qu'une manière détournée de dire que ce groupe de lecture de la Bible m'a appris que je vis peut-être seule, mais que je ne suis pas seule. »

CHAPITRE UN

Une petite fille ouvrit la porte. « Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Mr. Blue.

— Que voulez-vous ?

— Je suis venu voir votre père.

— Mon père ne reçoit personne. Il est malade.

— Oui, je sais. Regardez, j'ai une lettre de lui. Vous voyez ? C'est sa signature. Et dans la dernière ligne il dit...

— Je sais lire. Je sais ce qu'il dit.

— Oui, bien sûr. Je voulais seulement... »

La petite fille soupira. « Il faut que j'aille demander. Je vais refermer la porte. Vous, vous restez là. »

Il se tourne, dos à la maison, et regarde les champs.

C'est le milieu de l'été, et le soleil est en train de se coucher. Une brise agite les feuilles. À perte de vue, des acres et des acres de feuilles mûrissantes. (« Si vous êtes ce que vous dites, avait écrit le père, vous feriez mieux de venir vite. »)

Visage de la petite fille. Fermé, comme la porte. Vous, vous restez là.

Quel âge avait-elle, six ans ? Huit ans ? Il ne connaissait pas grand-chose aux enfants.

Bientôt, soupirant de nouveau, elle l'inviterait à entrer. Car elle le devait. Le temps passerait. Ils verraient de quoi il était capable. Elle apprendrait à le respecter. Elle le devrait. Elle le craindrait un peu mais le respecterait pour toutes les choses indispensables qu'il ferait. Elle deviendrait plus grande, et plus fière. Un jour pourtant ce visage autoritaire pourrait s'ouvrir et, soupirant peut-être encore, elle s'écarterait et le laisserait entrer.

(*Mr. Blue*, Feron Hood, illustrations Joachim Maglia,
Knole, 1982.)

OceanofPDF.com

Le groupe Ézéchiél de lecture de la Bible ayant, comme la tradition le voulait, nettoyé la cuisine de l'hôtesse et mis avant de partir le lave-vaisselle en marche, Merry avait une heure et demie devant elle avant d'aller à Laurel Grove voir son mari. C'était le meilleur moment pour ces visites, les résidents avaient fini de dîner et ils étaient réunis dans le salon, autour de la télévision ; certains, à un stade moins avancé de l'oubli, préféraient jouer aux cartes. Mr. Jack ne s'était jamais intéressé à la télévision, il avait été trop occupé à diriger l'entreprise Jellicoe et, ayant travaillé avec sa famille dans les champs depuis l'enfance, il ne savait pas jouer aux cartes.

Vivre seule avait appris une chose à Merry : on y arrivait mieux quand on savait ce qu'on voulait faire ensuite. En l'occurrence, elle revint dans la véranda ouest équipée d'un carnet et d'un stylo, d'un paquet de cigarettes, et de *Mr. Blue*, le troublant deuxième roman de Feron.

Flattée qu'on le lui demande, elle avait accepté d'écrire un autre article pour le magazine de l'État. (« Je suis en admiration devant "L'esclave qui découvrit le Bright Leaf". C'est un des textes les plus riches et les plus agréables à lire que nous ayons jamais publiés. Seriez-vous tentée par une nouvelle recherche, par exemple sur l'histoire des cigarettes sans filtre en Amérique ? Beaucoup de nos lecteurs fument encore, vous savez. ») Le nouveau rédacteur en chef lui avait proposé mille dollars et un abonnement à vie. Son carnet contenait déjà plus d'informations qu'elle ne pourrait en

utiliser : circonstances et faits peu connus sur un sujet auquel elle n'avait jamais accordé beaucoup d'attention, même dans les jours anciens où l'entreprise Jellicoe était admirée et enviée dans tout l'État pour les alléchantes feuilles « toastées » qu'elle produisait.

Mais avant tout, allumer une Lucky (il y avait d'abord eu des Camel, il y aurait ensuite des Pall Mall), puis inhaler comme elle le pourrait et essayer de noter les différences entre les différentes marques qui vendaient encore des cigarettes sans filtre.

Merry n'avait pas lu Proust, mais elle connaissait l'histoire de la madeleine et de la réminiscence involontaire qui l'envahit quand il mord dans un de ces petits gâteaux en forme de coquillage. Elle n'avait jusqu'à présent jamais fumé, Papa l'avait interdit à tous les membres de la famille, bien que lui-même allumât de temps à autre une pipe ou un cigare cubain. Pourtant, chaque fois qu'elle approchait son allumette du tabac manufacturé (« toasté et non séché au soleil ! »), elle se retrouvait plongée dans ses souvenirs : Ritchie chantant tous les couplets de « Smoke ! Smoke ! Smoke ! (That cigarette) » ; l'odeur du maïs grillé, le goût des caramels, des noix, et du grillé ; sa mère désobéissant, disparaissant pour « tirer quelques taffes » cachée quelque part et gardant toujours sur elle un paquet de chewing-gums au clou de girofle.

Question : Papa l'avait-il senti malgré le clou de girofle ? S'étaient-ils disputés à ce sujet ? Maman avait-elle fumé plus pendant ces mois de dépression où elle dormait seule dans le grenier ?

Merry feuilleta son carnet, s'émerveillant de la profusion de circonstances et de faits qu'elle avait collectés. Fait : on utilisait pour les cigarettes sans filtre un tabac de meilleure qualité, et le fumeur avait sa « dose » plus vite. Circonstance : quand est-ce que les Lucky Strike étaient devenues des Lucky ? Pendant la Seconde Guerre mondiale, les soldats, quand ils ouvraient un paquet, retournaient une des cigarettes. Elle devrait être gardée pour la fin. Celui qui survivait assez longtemps pour la fumer était considéré comme *lucky*, ayant eu de la chance. (Elle n'utiliserait pas cette histoire, car comment savoir qu'une sans-filtre a été retournée ?)

Après avoir surmonté les accès de toux, le mauvais arrière-goût qu'elle sentait dans sa bouche lui soulevait encore le cœur. Au bout de combien de temps devenait-on « accro à la nicotine », comme disait une vieille chanson ? Le Bright Leaf des Jellicoe avait été pour leur famille une source de fierté autant que de revenus. Lorsque le mouvement antitabac était né, à la fin des années 1960, elle s'était demandé, avec Mr. Jack, de quoi ils allaient vivre. Et quand elle était tombée sur d'horribles articles, racontant les affreuses souffrances dans lesquelles certains « accros à la nicotine » étaient morts, elle avait frissonné, puis pensé : « Heureusement que Papa n'est plus là pour lire ça. » Et ce soir, avec l'arrière-goût qui lui collait à la langue, elle imagina quelqu'un qui finissait par accepter ce côté désagréable comme faisant partie de la « dose » vite obtenue. Cela voulait-il dire qu'elle allait abandonner l'article sur les cigarettes sans filtre comme elle avait abandonné Stephen Slade ?

Merry reposa son carnet et s'attaqua à la relecture de *Mr. Blue*. Dès la première page, elle sut que, même enfant, elle n'aurait jamais été aussi impolie envers un étranger venu frapper chez eux. Je n'étais simplement pas comme ça. Mais plutôt du genre à me montrer exagérément amicale afin de mettre les autres à l'aise.

Puis une autre pensée lui vint : cette fille sans nom qui allait devenir Mrs. Blue était un être tourmenté en qui se mélangeaient Feron et elle. Elle voyait parfaitement bien Feron, à huit ans, demandant à l'étranger qui se présentait à sa porte : « Qui êtes-vous et que voulez-vous ? »

Annoncée par une simple ardoise où son nom était inscrit, Laurel Grove aurait pu être une maison particulière. On montait une allée en pente sinueuse bordée de lauriers plantés cinquante ans plus tôt, éclatants de blanc et de rose dès le printemps, mur d'un vert luxuriant avant et après, et on arrivait devant l'ancienne demeure dont la façade classique avait été préservée afin d'orner le nouveau bâtiment en demi-cercle construit sur chacun de ses côtés.

Des fleurs de saison artistiquement arrangées en bouquet vous accueillaien toujours à l'entrée du hall de réception qu'éclairait un puits de lumière. « Sens-les, avait demandé Mr. Jack à Merry en s'arrêtant devant le vase. Je les ai aimées toute ma vie. Pourquoi, bon sang, ne puis-je me souvenir de leur nom ? »

Jack vivait à Laurel Grove depuis deux ans. Thad, le cousin de Feron, leur avait chaudement recommandé l'endroit. « C'est cher, mais avec la vente de vos terres, vous pouvez vous le permettre. Lou et moi l'avons découvert lorsque nous cherchions quelque chose pour sa mère.

— Elle y est allée ? avait demandé Merry.

— Malheureusement elle nous a quittés alors qu'elle était encore sur leur liste d'attente. Mais elle était enthousiasmée à l'idée de tous ces équipements. »

Sherry, une charmante infirmière, leur fit visiter les lieux. Jack aurait une suite avec un salon privé où recevoir ses visites. Tout était encore mieux

qu'ils ne s'y attendaient : rien de minable, aucune faute de goût, aucun éclairage raté. Les pièces communes avaient des fenêtres de toit, un grand écran de télévision, des porte-magazines et des tables à jouer. Il y avait sur place un coiffeur et visagiste, un centre de fitness et une piscine intérieure. Une masseuse et une acupunctrice venaient sur rendez-vous. Les installations médicales, qui comprenaient un laboratoire et un cabinet de dentiste, se trouvaient hors de vue, à l'arrière du bâtiment en demi-cercle. Mais Jack ne pensait qu'au nom oublié des fleurs de l'entrée.

« Bon, je renonce, finit-il par dire à Merry. Qu'est-ce que c'était ?

— Des pivoines.

— J'ai des trous dans le cerveau, voyez-vous, dit-il à Sherry d'un ton courtois.

— Tout le monde en a, vous savez, Mr. Rakestraw. Certaines personnes plus que d'autres. Et cet endroit est fait pour vous. »

L'infirmière affichait la bonne humeur tranquille de ceux qui s'apprécient eux-mêmes et savent que les autres aussi les apprécient. Merry vit que Jack la jugeait : quelque chose d'étonnamment agréable venait de se matérialiser dans un couloir de Laurel Grove. Elle sentit un pincement au cœur doux-amer à l'idée qu'il était encore un homme désirable.

À chacune de ses visites à Laurel Grove, Merry était envahie d'un étrange mélange de l'émoi que l'on ressent au premier rendez-vous et d'une terreur croissante. Elle ne savait jamais qui allait être Jack. On l'avait préparée au jour où il ne la reconnaîtrait plus. Et cela était arrivé, mais pas définitivement, une fois oui, une fois non, une fois non, une fois oui. C'était comme être sur des montagnes russes avec un compagnon qui se transformait en quelqu'un d'autre. Ils se retrouvaient maintenant tous les deux en un lieu où à un instant donné elle lui était inconnue, et à l'instant suivant, c'était lui qui se montrait à elle sous un jour totalement étranger.

Pourtant les traits de caractère profondément ancrés du vieux Jack, sa fierté, son hyperactivité, sa courtoisie solennelle, la méfiance dont il faisait preuve jusqu'à ce que les gens prouvent leur courage, et la dévotion sans faille qu'il avait depuis longtemps pour elle, depuis bien avant qu'elle mette

un nom sur ce sentiment, ne s'étaient pas tous effacés : la méfiance restait, la courtoisie aussi, mais sa dévotion sans faille à « Miss Meredith » avait disparu, laissant un grand vide derrière elle.

Ce soir elle était en retard, car elle avait oublié qu'à Laurel Grove le dîner était servi plus tôt pendant les mois où l'on appliquait l'heure d'été, afin qu'en rentrant chez eux les employés aient le temps de jardiner ou de se détendre dehors. Les résidents étaient déjà plongés dans leur jeu de cartes ou le spectacle de la télévision. Absorbée par son travail, une nouvelle pensionnaire, femme envers qui le temps (et l'argent) s'était montré généreux, brodait une tapisserie. Merry essayait de ne pas « comparer » ces gens les uns aux autres, pourtant les différences restaient visibles. Pourquoi certains étaient-ils voûtés quand d'autres se tenaient droits ? Pourquoi certaines mains mais pas d'autres étaient-elles couvertes de tavelures brunes – elle en avait elle-même tout un tas –, et pourquoi certains visages mais pas d'autres étaient-ils marqués de disgracieuses taches sombres ? Mr. Jack en avait une au-dessus du sourcil gauche depuis des années, mais quand, lors de leurs visites bisannuelles chez le dermatologue, celui-ci proposait de l'enlever, Jack répondait toujours que, tant que ça ne dérangeait pas Merry, il attendrait que ça le dérange, lui. »

« Oh, Sherry n'est pas là ?

— Elle part à cinq heures. Vous arrivez plus tard que d'habitude, Mrs. Rakestraw. Au fait, nous ne nous sommes jamais vues. Je suis Doreen.

— Oh, enchantée, Doreen. Je vous en prie, appelez-moi Merry. Comment est-il ?

— Nous ne sommes pas de très bonne humeur, aujourd'hui. Du moins depuis que je suis là. Il n'est jamais content quand Sherry s'en va. Pourtant elle a une vie, elle aussi.

— Est-ce que la blanchisserie a réglé le problème des vêtements qu'il portait la semaine dernière alors que ce n'étaient pas les siens ?

— Malheureusement je n'en sais rien. Mais si cela peut vous rassurer, ils ne remarquent pas vraiment la différence. À propos, Sherry dit qu'il a

besoin de chaussures dans lesquelles il puisse glisser facilement les pieds, comme des mocassins.

— Mon mari n’a jamais porté de mocassins de sa vie.

— Oui, je comprends, seulement il lui faut quelque chose qui n’ait pas de lacets. Il ne sait plus comment on les attache, et c’est à quelqu’un d’autre de le faire pour lui.

Debout, lui tournant le dos, face à la fenêtre de son salon particulier, il n’était pas si différent que ça de l’ancien Jack. Il était entré à Laurel Grove peu après que la détérioration de son cerveau était devenue apparente à d’autres que Merry. Ses cheveux, qui n’étaient plus aplatis par une casquette de base-ball, flottaient en fines volutes au-dessus de sa tête. Le coiffeur de Laurel Grove rasait l’arrière de son cou. Il avait perdu muscles et volume. Certains grossissaient, d’autres maigrissaient, disait Sherry. (« Mr. Rakestraw mange ce qui est dans son assiette, tant que nous pensons à lui servir de petites portions. Cependant, il n’a pas encore besoin de boissons nutritives. Il ne supporte pas de rester assis ou bien au même endroit longtemps, et il n’est pas du genre sociable, mais il se montre toujours poli et prévenant avec les autres résidents.

— Comme il le fait habituellement », avait dit Merry, évitant soigneusement d’utiliser le temps passé.)

« Jack ? »

Il se retourna. Il y avait dehors des parterres de plantes vivaces, un peu trop bien entretenus, qui encadraient une pelouse épaisse et luisante sous le soleil de fin d’après-midi.

Elle vit immédiatement qu’il était dans un de ces jours où il n’avait pas la moindre idée de qui se trouvait devant lui. Elle le regarda abandonner à regret ce à quoi il était en train de penser et puiser dans ses réserves de courtoisie. (Quelles étaient ses pensées, dans ces moments-là ? Comme elle aurait aimé les entrapercevoir, l’espace d’un instant !) Certes il s’était affiné mais, en dehors de ça, il ressemblait de façon réconfortante à l’homme

qu'elle connaissait depuis qu'elle avait huit ans, et avec qui elle était mariée depuis quatorze ans, mais elle s'empêcha d'avancer vers lui.

« Je suis juste venue voir comment tu allais, commença-t-elle.

— Tu ne veux pas t'asseoir ? » Ce qu'il disait toujours, qu'il la reconnaisse ou non. Il montra le fauteuil où elle s'installait habituellement.

Fidèle à lui-même, il restait debout. Quand il aurait dépassé le stade de la méfiance, il s'approcherait, et marcherait dans un sens et dans l'autre devant elle en la regardant avec une curiosité amicale, comme s'efforçant de se rappeler qui elle était.

« Merci, mais je ne vais ni mieux ni moins bien. Comme tout le monde ici. »

C'était une des phrases qu'il prononçait régulièrement depuis qu'il était à Laurel Grove. Puis, puisant de nouveau dans ses réserves : « Et toi ? Qu'as-tu fait de beau ?

— Eh bien, aujourd'hui c'était mon tour de recevoir notre groupe de lecture de la Bible. Nous nous sommes assises sur la véranda ouest et nous avons étudié un psaume.

— Un psaume, répéta-t-il, l'air ahuri.

— Puis, après le départ de mes amies, j'ai regardé les notes que j'ai prises pour l'article que je dois écrire dans *Le Journal du tabac*. Cette fois ils m'ont demandé l'histoire de la cigarette sans filtre dans la culture américaine. »

Il lui lança un regard vide, comme si elle s'était soudain mise à parler une langue étrangère. Mais au moins il avait dépassé le stade de la méfiance et allait et venait devant elle, plein de curiosité amicale.

« Alors, qu'as-tu fait de beau ? redemanda-t-il.

— Eh bien, comme je te l'ai dit, le groupe de lecture de la Bible est venu à la maison et nous avons étudié un psaume, puis nous avons mangé et quand les autres sont parties j'avais encore du temps devant moi avant de venir ici – c'est en tout cas ce que je pensais. J'avais oublié que vous dînez une heure plus tôt en ce moment.

— Nous avons dîné. Et il y a une nouvelle parmi nous.

— Je l'ai vue. Elle brodait une tapisserie. »

Le mot *crewel*, tapisserie, sembla l'alarmer. Pensait-il qu'elle avait dit *cruel*, cruelle ?

« Il s'agit de broderie à la laine, qu'on exécute dans un cerceau, pour tendre le tissu. Il y a beaucoup de points différents. » Corinne, qui n'était pas venue ce jour-là à cause de la fête de l'école maternelle de son arrière-petit-fils, apportait toujours à leurs séances une tapisserie en cours. Elle avait brodé toute une bannière pour leur église.

Mais il s'était détourné et s'était remis à son poste devant la fenêtre. « Pourquoi ne viennent-ils pas comme promis ? demanda-t-il furieux. Qu'est-ce qui les retient ?

— Qui donc ?

— Ces fichus bulldozers. Pourquoi ne sont-ils pas là, qu'on en finisse !

— Ils sont déjà venus et repartis, Jack. Je te l'ai dit. Tu as dû oublier. Nous attendons maintenant les niveleuses et les paysagistes. Thad pense qu'on aurait pu laisser les vieux arbres, au lieu de tout raser et d'en planter d'autres qui mettront des années à pousser. »

Il se retourna vers elle, l'air stupéfait de la voir assise dans le fauteuil, comme si elle venait d'arriver.

« Ainsi tu es revenue, fidèle, dit-il d'une voix plus douce.

— Je reviendrai toujours, Jack.

— Alors, dis-moi, qu'as-tu fait de beau ?

— Tu sais que j'écris un nouvel article sur l'histoire de la cigarette sans filtre...

— Oh, on ne peut plus en acheter.

— Si, dans certains endroits. J'ai essayé les différentes marques. Aujourd'hui c'était les Lucky Strike.

— Tu sais bien qu'il ne faut pas fumer.

— Je n'inhale pas. J'essaye, mais je n'y arrive pas. Et de toute façon, de simplement aspirer la fumée et la garder dans la bouche fait revenir tous ces goûts et souvenirs anciens.

— Tu sais qu'il n'aime pas ça. Laisse-moi vérifier ton haleine avant de rentrer. Viens ici.

— Tu veux que... ? » D'un geste plein d'impatience, il lui fit signe de se lever, alors elle se leva.

Il s'approchait déjà, tendant ses bras ouverts. Il les referma sur elle comme un étau.

« Oh, grogna-t-il, oh, oh... »

Pressée contre son corps diminué, elle perçut l'odeur du savon de Laurel Grove sur sa peau, l'odeur de la lessive de Laurel Grove sur sa chemise. Au moins, aujourd'hui, en portait-il une qui était à lui.

Elle sentit les larmes de Mr. Jack couler sur le haut de sa tête.

« Oh Annie, mon Dieu. » Avec une force presque violente, il lui souleva le menton. « Est-ce vraiment toi ? » Il embrassa sa bouche, puis l'embrassa avec plus d'insistance, comme s'il essayait d'y pénétrer.

« Oh Annie, pourquoi as-tu mis si longtemps ? »

Quand Merry quitta Laurel Grove, deux heures et demie la séparaient de la tombée de la nuit. Le solstice d'été avait eu lieu un mois plus tôt, cependant les jours restaient longs. Sa mère avait été pour leur famille l'éphéméride des solstices. Si cela vous intéressait, elle était capable de vous dire à la minute près combien de temps de lumière on gagnait ou l'on perdait quotidiennement.

Annie, sa mère.

Arrivée chez elle, elle repoussa le moment d'entrer dans la maison. Elle ne croyait pas aux fantômes, bien qu'il y ait eu après la mort de Ritchie une période où elle avait de tout son être voulu qu'il lui apparaisse, même si ce n'était que sous forme de spectre. Mais, comme avec petit Paul, elle n'avait eu que le droit de rêver de lui.

Ce soir, elle ne désirait ni n'attendait aucun fantôme familial. Ce qu'elle trouverait à l'intérieur de la maison des Jellicoe, construite par ses arrière-arrière-grands-parents et agrandie par leurs descendants, n'était pas les esprits de ceux qui étaient partis mais le besoin – la tâche – d'en reconfigurer tous les espaces afin d'assimiler ce qu'elle venait d'apprendre. N'ayant pour l'instant pas le cœur de s'y atteler, elle retourna s'asseoir sur la véranda ouest et regarda l'obscurité s'installer de seconde en seconde au-dessus de ce qu'elle appelait maintenant « les écuries d'Alda ».

Tu me sondes et tu me connais... tu pénètres toutes mes voies.

Si elle ne pouvait pas croire totalement que, de quelque part là-haut dans le ciel presque noir, on l'observait et on la connaissait, alors jusqu'où le simple récit pouvait-il l'emmener ?

Imagine là-haut, ou là-bas ou ici, ainsi commence l'histoire, l'Omniscient toujours présent, celui dont le savoir est si vaste que tu ne peux que le glorifier. L'Omniscient, qui l'a regardée être façonnée dans le ventre maternel, sait tout ce qu'elle peut penser, connaît tous les lieux où elle peut aller, si sombres soient-ils.

Pour toi la nuit brille comme le jour.

Comment savoir que c'est l'Omniscient qui pense, et comment se glisser dans son rythme ?

Les femmes du groupe de lecture de la Bible posaient ces questions semaine après semaine. Chacune d'elles proposait ses idées, ses recherches, ses réflexions, et toutes désiraient que l'esprit du groupe les guide.

Ainsi, dans son histoire, une femme d'âge mûr regarde le ciel qu'elle a toujours connu et, dans le soir qui tombe, demande de l'aide à l'Omniscient.

Tu dois être plus précise que ça, dit l'Omniscient de l'histoire.

Tout ce que j'ai considéré comme acquis, tout ce en quoi j'ai cru, que se passe-t-il lorsque cette certitude s'écroule ?

Les certitudes s'écroulent toujours. Es-tu encore la personne que tu croyais être ?

Je pense, mais je ne suis pas sûre d'admirer cette personne.

Pourquoi ?

Parce qu'elle est tellement contente d'elle et tellement bête. Un jour où Feron et moi étions allongées sur la pelouse de Lovegood et qu'elle venait de me raconter les horreurs qu'elle avait vécues, j'ai dit : « Le pire qui me soit jamais arrivé, c'est la mort de mon chien Sam. »

Comment te sentais-tu en disant ça ? Satisfaite ? Fièrre ? Honteuse ?

Ni satisfaite ni honteuse, et certainement pas fière. Plutôt « jusqu'ici tout va bien ». Peut-être avec une ombre de peur de ce qui pouvait arriver ensuite.

Et comment te sens-tu maintenant, ici sur la véranda ouest, attendant que les étoiles apparaissent ?

Je me sens proche de ceux qui ont écrit ces psaumes, il y a des milliers d'années. De leur angoisse, de leur colère et de leurs requêtes. Je sens qu'ils m'accompagnent. En fait je suis réconfortée à l'idée qu'ils aient eu les mêmes étoiles.

Tout ce qui est dit ou chanté enrichit ce qui peut être su.

T'enrichit même toi, l'Omniscient ?

Évidemment. Nous sommes dans le même bateau. Laisse-moi te poser une question. Où crois-tu que je sois ? Là-haut caché dans le ciel ? Où est-ce que je me trouve, tandis qu'assise sur la véranda ouest tu attends que les étoiles s'allument ? Il y en a une qui vient de clignoter, regarde à gauche, au-dessus de l'érable rouge que tu as planté pour Paul il y a neuf ans. Je te le demande maintenant, Meredith Grace, dont le nom est inscrit dans mon livre, où suis-je à cet instant, et comment se fait-il que tu m'entendes aussi clairement ?

Un moteur arrêta de tourner de l'autre côté de la haute haie. Cela ressemblait à la voiture de Thad, mais Thad ne venait jamais une fois le soir tombé.

Pourtant, Thad sortit de derrière la haie. Il ne faisait pas tout à fait nuit, ses chaussures étaient encore marron au-dessus du gravier clair de l'allée.

« Est-ce que j'arrive trop tard ?

— Pas du tout. Rapproche ce fauteuil en osier. J'ai reçu le groupe de lecture de la Bible aujourd'hui, et nous avons laissé nos sièges en cercle.

— Tu as donc eu une journée bien remplie.

— Pour moi, peut-être. Puis je suis allée voir Jack à Laurel Grove.

— Comment va-t-il ?

— Son humeur et l'époque à laquelle il pense être ont toujours quelque chose d'étonnant. Aujourd'hui, il a d'abord vitupéré contre les bulldozers qui n'étaient pas venus, puis, quand nous nous sommes dit au revoir il a cru... il m'a prise pour ma mère. »

Elle espérait qu'il faisait maintenant assez sombre pour qu'il ne voie pas Merry Grape rougir.

« Tu n'es pas fatiguée ?

— Pas vraiment. Je repoussais le moment de rentrer dans la maison.

— Pourquoi ?

— J’ai absorbé en une journée plus d’informations que je n’en ai l’habitude, et je suis restée là dans le – comment appelle-t-on ça ? Quand il ne fait pas encore noir mais que l’on croit que la nuit est tombée jusqu’à ce que l’on voie quelqu’un s’avancer sur le chemin ?

— J’aime bien le mot crépuscule. » D’une voix de ténor, douce et sans affectation, Thad se mit à chanter :

*Dans le crépuscule oh ma chérie
Quand les lumières sont faibles et basses
Et que les ombres silencieuses
Viennent doucement, s’en vont doucement...*¹

Merry sentit qu’« oh ma chérie » s’adressait à elle.

« Oh, je t’en prie, ne t’arrête pas.

— Je ne me souviens pas de la suite, dit-il.

— Moi non plus. Sœur Simone a dit une chose très intéressante tout à l’heure sur les paroles d’une chanson qui nous reviennent d’elles-mêmes quand nous en reconnaissons l’air. Elle comparait ça à la façon dont nous pouvons nous glisser dans le rythme des pensées divines. Nous avons étudié le psaume 139, celui qui commence par “Tu me sondes et tu me connais”. Tabitha, notre organiste, a déclaré qu’elle voulait qu’on le lise lors de son enterrement. Je crois que moi aussi.

— Je t’en prie, ne parle pas de ton enterrement, Merry. Ça me démolit.

— Désolée.

— Ne pas être avec toi est déjà difficile. Vivre dans un monde où tu ne serais pas serait horrible. »

C’était ce qu’il avait jamais dit de plus proche de ce qu’elle savait qu’il ressentait.

« Tu es venu directement après le boulot ?

— Oui. J’étais dans le comté d’Alamance. Un type riche comme Crésus a essayé de me corrompre. J’ai cinquante-quatre ans, et c’est la première fois de ma vie qu’on cherche à m’acheter.

— Que voulait-il ?

— Une évaluation de sa propriété supérieure à ce qu'elle vaut.

— Oh, Thad. Et comment as-tu réagi ?

— Eh bien, heureusement ce n'était qu'en paroles. Il ne m'a pas glissé un rouleau de billets dans la poche. Alors j'ai fait comme si je n'avais rien entendu, il a compris et il n'a pas réessayé.

— C'est probablement comme ça que moi aussi je m'en serais sortie. Quoique personne n'aie encore jamais tenté de me soudoyer.

— Qu'est-ce que tu voulais dire par ce trop d'informations que tu as absorbées aujourd'hui ?

— C'est peut-être l'âge, mais tout d'un coup je me réveille et découvre quelle idiote j'ai été de ne pas voir certaines choses qui étaient sous mon nez.

— Comme quoi ?

— Comme... les conséquences nuisibles de la plante qui a fait notre prospérité pendant presque deux siècles. Je savais, bien sûr, le chirurgien l'avait clairement laissé entendre, mais c'était une sorte de savoir sous protection. Jusqu'à cet après-midi, je n'avais jamais ressenti de remords. Je travaillais à un nouvel article pour *Le Journal du tabac*, sur l'histoire de la cigarette sans filtre. J'ai un carnet rempli de notes passionnantes, et j'ai fumé une cigarette de chaque marque qui fabrique encore des sans-filtre afin de pouvoir en décrire le goût. Le rédacteur en chef m'avait dit : "Beaucoup de nos lecteurs fument encore", et j'étais assise ici quand je suis passée de "chouette, ils vont adorer mon texte" à "ils devraient arrêter tout de suite". Je vais l'appeler demain et le lui expliquer.

— Tu lâches l'affaire ? Oui, tu es comme ça.

— Ensuite j'ai repris *Mr. Blue*, de Feron, pour voir si je pouvais justifier le fait qu'elle ait utilisé quelque chose que je lui avais raconté à propos de ma famille. Et j'ai pris conscience que je me sentais utilisée moi.

— Je ne suis pas un amateur de romans, mais Lou l'a lu. Elle a dit que ça l'avait laissée perplexe, et Lou n'est pas du genre à rester perplexe.

— Et enfin, quand je suis allée voir Jack, il était dans une de ses autres zones temporelles et il... il m'a dévoilé quelque chose que je ne savais pas

à propos de notre famille. Quand je suis rentrée je me suis assise dehors parce que je ne me sentais pas prête à affronter l'intérieur de la maison à la lumière de cette nouvelle information. »

Thad se pencha en avant, les mains serrées. Depuis qu'elle l'avait rencontré, ses cheveux étaient devenus complètement blancs. Elle aimait la façon dont il évitait les réponses trop rapides. Il réfléchissait à ses paroles.

« Et maintenant tu es prête ?

— Pas vraiment. Mais je sais qu'à un moment ou à un autre il faudra bien que je rentre.

— Tu veux que je t'accompagne ? Nous pourrions passer de pièce en pièce et je ne prononcerai pas un mot, sauf si tu t'adresses à moi. Et toi aussi tu pourras te taire. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Le guide montre le chemin et reste muet.

— Quelque chose de ce genre.

— Tu es un pilier.

— Je prends ça comme un oui à la visite silencieuse. »

Ils entrèrent, ils ne parlaient plus. Cuisine. Salle à manger. Salon. Chambre de Ritchie. Thad connaissait déjà ce rez-de-chaussée, mais Merry se demanda quand même ce qui lui passait maintenant par l'esprit. Elle le précédait, avançait tranquillement, s'arrêtait mentalement sur un objet ou sur un autre, laissait la pièce diriger ses pensées. Thad suivait. Avec un naturel qui empêchait de sembler absurde ce qu'ils accomplissaient.

Quand elle s'engagea dans l'escalier, elle brisa le silence. « À l'étage, il n'y a pratiquement que des chambres. Celle-ci, face à la dernière marche, était l'ancienne chambre de maître, où mes grands-parents dormaient. Au bout du couloir, il y a la nouvelle chambre de maître, avec sa salle de bains. Elles ont été ajoutées quand mes parents se sont installés ici. La chambre de mes grands-parents est devenue l'atelier de ma mère, où elle cousait. Ensuite elle a préféré se retirer au second étage, dans ce qu'elle appelait la chambre du grenier, parce que c'était autrefois un grenier. Elle y allait pendant ses périodes de dépression. Nous n'avions pas le droit d'y entrer, elle disait qu'elle y allait pour se reconstruire. Quand Ritchie était petit, il

croyait que ça voulait dire que si on ouvrait sa porte, on trouverait notre mère en morceaux. »

Rire à peine audible de Thad. Un rire chaleureux. Thad savait ce qu'elle ressentait à propos de Ritchie.

« De l'autre côté du couloir, il y a ma chambre d'enfant, qui sert de temps en temps de chambre d'amis. »

Elle s'arrêta pour tapoter le lit double. « Avant, c'étaient des lits jumeaux, mais ils n'étaient pas assez longs pour des adultes. Le jour où mes parents ont été tués, je préparais le lit où Feron devait dormir le soir même, si elle était venue. Je lui avais laissé le mien, afin qu'elle n'ait pas vue sur les granges noires. Tu te souviens d'elles ? Ritchie les trouvait magnifiques.

— Elles étaient très imposantes. J'étais désolé de les voir détruites.

— Peu après que mes parents ont été enterrés, j'ai commencé à dormir dans la nouvelle chambre de maître, si on peut qualifier de nouvelle une pièce qui est là depuis quarante ans, et depuis j'y ai toujours dormi. Est-ce qu'il y a quelque chose que je n'aurais pas dû dire ?

— Non.

— Tu as l'air bouleversé. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je meurs d'envie de te prendre dans mes bras.

— Je t'en prie, ne meurs pas, Thad. Sans toi, la vie serait horrible. »

¹. « In the Gloaming » est une ballade victorienne datant de 1877, écrite par Meta Orred sur une musique d'Annie Fortescue Harrison.

Susan Fox
Doyenne émérite
Dinwiddie House
Lovegood College

10 septembre 1996

Chère Feron,

Deux années ont passé depuis que vous m'avez si gentiment envoyé votre dernier livre – enfin, ce qui était votre dernier livre il y a deux ans. Comme avec vos autres romans, je me suis assise et je l'ai lu d'un trait. Je me rappelle en avoir été immédiatement émue. « Voici quelque chose d'original, me suis-je dit. Quelque chose d'original – et de vrai. »

Et ensuite, voyons voir, ma chère amie Eloise Sprunt est morte. Ce ne fut pas une mort facile. Loin de là. Je me suis installée chez elle les derniers mois, pour l'aider selon les directives du centre de soins palliatifs et, après que les pompes funèbres ont emporté son corps sur leur brancard pour l'embaumer, j'ai passé le reste de la semaine à nettoyer le bel appartement qu'elle avait conçu et décoré elle-même. Ses enfants, qui ont maintenant la soixantaine, ont voulu une cérémonie avec cercueil ouvert et m'ont demandé de prononcer l'oraison funèbre. Au funérarium, car Eloise n'était pas pratiquante.

Ensuite – qu’y a-t-il eu ensuite ? (La mémoire me revient petit à petit après un triple pontage dont je me suis réveillée totalement amnésique !) Oh, ensuite est arrivée la dépression, qui était à sa façon pire que l’opération, parce que je ne pouvais pas savoir à quel moment j’en guérirais. Ce qui m’a sauvée, je crois, c’est que Lovegood a été attaqué en justice et que j’ai pu donner un coup de main pendant que le comité de sélection cherchait un ou une nouvelle présidente.

Je viens de parcourir ce que j’ai écrit, et cela ressemble vraiment à une lettre de Calamity Jane. Je vais quand même en finir avec les mauvaises nouvelles, et j’en reviendrai plus tard à des sujets plus joyeux, en particulier à *De singulières fiançailles*, que je viens de relire cette semaine.

Deux étudiantes se sont introduites dans le centre sportif pour prendre un bain de minuit et l’une d’elles s’est noyée. Les parents ont attaqué et gagné gros. Le président Brook a présenté sa démission, qui a été acceptée. Nous avons maintenant une nouvelle présidente, Jillian Norden, une boule d’énergie, qui vient de la banque et des relations publiques. Elle n’a qu’environ trente-cinq ans mais une formidable réputation en matière de collecte de fonds et de réduction des coûts. Mariée à un homme calme et agréable, un peu plus vieux, et qui a un fils du même âge qu’elle.

J’avais quarante-cinq ans quand je suis arrivée à Lovegood. J’en ai maintenant quatre-vingt-quatre. Depuis que je me suis remise des pontages et de la dépression, je me sens presque dangereusement dynamique. Au point que j’en oublie les années mais qu’elles se rappellent à moi de milliers de façons différentes. J’étais l’autre jour dans une pharmacie où je venais chercher les médicaments qu’on m’avait préparés quand une jeune personne en colère m’a accusée de « ne pas faire la queue comme tout le monde ». Je me suis écartée pour la laisser passer mais cela a semblé augmenter sa fureur. Alors que je repartais, je l’ai entendue se plaindre au pharmacien, et quand elle m’a aperçue, elle m’a montrée du doigt en

disant : « C'est elle, c'est la vieille dame qui a essayé de prendre mon tour. » Et, voyez-vous, il m'a fallu une demi-seconde pour comprendre que j'étais « la vieille dame ».

J'ai revu Merry Jellicoe (Rakestraw). Elle est venue avec une amie dont la fille est étudiante chez nous et nous avons passé un moment délicieux ensemble ici, à Dinwiddie House.

Je ne sais pas si je vous l'ai dit, mais les administrateurs me laissent vivre sur le campus en tant qu'emblème des anciennes valeurs de Lovegood. Dinwiddie House est une élégante et plutôt peu pratique maison victorienne mais, après mon opération, je me suis installée en bas, et Mr. Peeler, le mari de la présidente Norden, a maintenant ses bureaux à l'étage. Mr. Peeler avait une petite et très rentable société d'investissement qu'il a vendue à une grosse compagnie, il conseille en matière de Bourse les amis qu'il a partout dans le pays et entretient des relations suivies avec eux par e-mail. Son fils l'a équipé des moyens de connexion les plus récents et il m'apprend à utiliser cette impressionnante nouvelle technologie. Et Mr. Peeler et moi donnons ensemble un cours facultatif accessible aux étudiantes de premier et de deuxième cycle. Car, comme vous devez sûrement le savoir grâce à notre rapport annuel, Lovegood offre, depuis 1989, quatre années d'enseignement supérieur.

Merry et vous faites partie des plus fidèles donatrices de Lovegood. Quand Merry est venue à Dinwiddie House, elle a évoqué votre bourse Sophie Sewell Hood et exprimé le souhait d'en établir une à la mémoire de Paul Jellicoe Rakestraw, le petit garçon qui est mort, vous en êtes certainement au courant. Mais peut-être n'avez-vous pas appris que Mr. Rakestraw vit depuis quelques années dans un établissement pour personnes dépendantes. Merry dit qu'il ne la reconnaît plus mais semble presque toujours content de la voir. Elle a, dans une entreprise de pompes funèbres, un travail à plein temps qu'elle apprécie beaucoup.

Venons-en à votre roman. Dès la première page, j'ai aimé Isobel, la mère de Tom. Pourvu, ai-je pensé, qu'elle reste là jusqu'à la fin,

et c'est le cas. Quant à Nora, que Tom emmène chez sa mère sans prévenir cette dernière, j'ai immédiatement vu qu'il s'agissait d'une jeune femme extrêmement intelligente mais méfiante, socialement gauche mais consciente de ses carences. Si elle ne parle pas beaucoup, elle observe constamment les autres. Je ne m'y attendais pas, pourtant j'ai trouvé tout à fait plausible que, sur le chemin du retour, quelqu'un comme Nora regarde Tom et s'imagine l'épouser et faire partie de cette famille.

Et les lettres de ces deux femmes sont merveilleuses. Chacune se connaît assez bien elle-même et laisse l'autre la connaître. En ce qui concerne Tom, je crois en avoir autant appris sur sa vie émotionnelle qu'il en sait lui-même. Quand l'histoire est racontée de son point de vue, on se sent soudain soulevé, seul, dans un air raréfié. Il n'est pas du tout le genre de personnes que comprendre les autres intéresse. Il est devenu quelqu'un grâce à sa vocation. Apprendre ne serait-ce qu'une infime partie des sujets qu'il creuse m'a passionnée. En particulier cette période du Moyen Âge où certains individus cherchaient à atteindre les sentiments les plus élevés qui soient à la portée de la nature humaine. « Un nouveau respect pour nos possibilités », comme il le dit lors de son premier cours. Et Nora est attirée par cette idée avant de l'être par Tom. Je me suis surprise à souhaiter que Miss McCorkle ait pu le rencontrer et j'ai dû me rappeler à moi-même que Tom était un personnage de roman ! (Miss McCorkle, maintenant Mrs. Radford, et son mari ont déménagé dans une maison de retraite. Ils restent tous deux actifs dans leur église et en politique, et voyagent à travers le monde entier. Ils envoient ce genre de lettres de Noël qui s'adressent à tous, mais les leurs sont pleines d'informations intéressantes.)

Ça alors, je viens d'attaquer ma huitième feuille de papier, en écrivant recto verso. Il faut en finir, quoique j'y aie pris plaisir. À propos de fin, je ne m'attendais pas, là non plus, à leur nuit de noces. « Abstinence passionnée », un concept absolument médiéval mais qui, avec Nora et Tom, ne semble pas improbable. J'imagine

que vous avez dû soulever un tollé parmi les critiques, en cette époque de relâchement général qui est la nôtre. Et qui à son tour passera, et qui sait ce qui viendra ensuite ? On dit que ce qui s'en va revient.

J'attends votre prochain livre avec impatience.

Sincèrement vôtre,

Susan Fox

Ceci mérite un post-scriptum. Le cours optionnel que le mari de la présidente et moi donnons ensemble aux étudiantes de premier et deuxième cycle est intitulé « Compétences sociales et monde des affaires ». Le fils de Mr. Peeler, qui se cherchait un avenir, a passé six mois à Londres afin d'aller à la Butler School, organisme de formation en hôtellerie-restauration. Nous nous sommes inspirés de leur programme. En commençant par la façon dont on dresse une table, quelle fourchette sert à quoi, et en passant par l'art de la conversation et la façon de s'habiller, leurs prescriptions, leurs interdits, etc. Et devinez quoi ? Nous n'avons pas eu assez de places pour accueillir toutes les étudiantes qui auraient voulu s'inscrire. Ce qui s'en va revient.

OceanofPDF.com

8 décembre 1996

Chère Feron,

Je regarde en arrière et je m'aperçois que la dernière lettre que je t'ai envoyée date de 1988. Dans le mot si gentil que tu m'as écrit à propos de petit Paul, tu disais que tu allais peut-être bientôt venir dans le Sud, et j'ai alors trouvé le courage de te répondre et de t'expliquer comment j'avais abandonné mon roman sur Stephen Slade. Il se trouve que tu n'es pas venue et maintenant, d'une manière ou d'une autre, huit années ont passé.

« D'une manière ou d'une autre » : je vais te raconter comment. Ritchie demandait toujours « Tu veux les bonnes ou les mauvaises nouvelles d'abord ? » et invariablement je choisissais les mauvaises parce que ensuite il y aurait quelque chose à espérer.

Bon, allons-y : Jack est entré dans un établissement pour personnes dépendantes en 1990 et il y est encore, enfin une partie de lui y est encore. Laurel Grove est le nec plus ultra, ton cousin Thad nous l'a indiqué (évidemment !) et nous avons la chance de pouvoir payer un tel endroit.

Son agence littéraire m'a envoyé l'année dernière un faire-part du décès de Mr. Sterling.

La dernière fois que nous nous sommes vues, c'était en 1979, au Neuse River Café. Comment cela est-il possible, alors que tu es chaque jour avec moi, et si souvent dans ma vie nocturne ? Comme tu m'as dit autrefois que je l'étais pour toi, tu es une des personnes qui apparaissent régulièrement dans mes rêves. J'ai quand même de tes nouvelles, par ton cousin Thad. Je sais ainsi que quelqu'un t'a laissé une maison au bord de l'eau et que tu travailles dur à un nouveau roman, que tu dois finir avant d'aller où que ce soit. J'ai aussi appris que Blanche Buttner avait quitté ta maison de Pullen et était retournée à Benton Grange. Moi, je travaille dans une entreprise de pompes funèbres depuis 1993, mais non, cela doit attendre que j'en arrive aux bonnes nouvelles.

Début 1994, j'ai fini par retourner chez le dermatologue (après que Jack est entré à Laurel Grove, j'ai négligé les visites de contrôle) et il m'a trouvé un mélanome à l'arrière de la jambe. Il s'est avéré qu'il y avait déjà des métastases (sur les poumons, le foie) et j'ai eu droit au traitement total – quelques interventions « locales », puis chimio et rayons, et pendant un an j'ai été assez mal. Mon groupe de lecture de la Bible s'est montré formidable ; je n'y serais jamais arrivée sans ces femmes. Ton cousin Thad me demandait continuellement quand j'allais te mettre au courant, et je répondais : « Jamais, j'espère, parce que j'ai l'intention de m'en sortir. Et si elle l'apprend par toi, je ne serai pas contente. »

Et maintenant les bonnes nouvelles. Je suis en rémission, j'ai repris le travail aux pompes funèbres Blake. Ma patronne s'appelle Laverne Blake, elle est dans mon groupe de lecture de la Bible. Sa fille, Rachel, obtiendra sa licence à Lovegood au mois de mai. Laverne a dû arrêter ses études de médecine pour reprendre l'affaire familiale lorsque son père est mort. Je me suis tout de suite sentie proche d'elle, car son histoire ressemble à la mienne. Mon boulot est celui d'une simple réceptionniste, mais j'accomplis des tas d'autres tâches – sauf celles que l'absence d'habilitation officielle m'interdit. Tu sais quelle est l'une des choses que je préfère dans

ma nouvelle vie d'employée ? M'habiller ! Je pense souvent à toi quand je choisis ce que je vais mettre. Je me dis : « Feron fait ça depuis trente ans. » S'habiller pour aller travailler c'est comme enfiler un costume qui appartient à une autre part de soi-même.

Je tape cette lettre chez moi, sur un ordinateur de bureau dont, après me l'avoir gentiment installé, ton cousin Thad m'a appris à me servir. À notre âge, ce n'est pas facile de se mettre à ces nouvelles pratiques ; mais je maîtrise de mieux en mieux les e-mails, et j'aimerais que tu me donnes ton adresse. Voici la mienne : jellicoe@aol.com. Je sais aussi maintenant taper et imprimer mes textes et mes lettres. C'est incroyable ce que cela permet – déplacer grâce au copier-coller, effacer et laisser la suite du texte se mettre toute seule en place. Tu te rappelles que j'avais dû recopier une page entière pour seulement changer « banale » en « optimiste », comme tu me l'avais conseillé après avoir lu le texte que je devais rendre à Miss Petrie ? Les jeunes d'aujourd'hui ne connaîtront jamais l'expérience difficile et malodorante de paragraphes entiers que l'on passe au tipp-ex.

J'ai recommencé à écrire. Quand j'ai été en rémission, j'ai relu un tas de nouvelles de Tchekhov, puis j'ai choisi le titre de l'une d'elles – « Le professeur de lettres » – et j'ai imaginé l'histoire d'une jeune femme comme Maud Petrie qui, dans l'université où elles enseignent toutes les deux, rencontre une jeune femme comme Miss Olafson. Le professeur de lettres de Tchekhov est un jeune homme qui fait un mauvais mariage dont il rêve de s'échapper, tandis que je mets en scène mes deux personnages au moment où elles prennent conscience de la passion qu'elles éprouvent l'une pour l'autre et je conclus sans vergogne en volant les dernières phrases de « La dame au petit chien » : *Après cela, elles se consultèrent longuement, parlèrent des moyens d'éviter de se cacher, de mentir... sachant toutes les deux que la fin était pour dans très très longtemps, que le plus compliqué et le plus dur ne faisait que commencer.* Ce larcin ne me posait pas de problème car « La professeure de lettres » ne serait

jamais publié, mais l'avoir écrit me redonnait profondément confiance en moi.

Venons-en maintenant à *De singulières fiançailles*. Je ne suis pas une critique, comme tu le sais je n'ai même pas terminé ma première année de fac, pourtant je suis certaine que ce livre t'a fait franchir un grand pas. Te souviens-tu que lors de notre rencontre à l'Algonquin, lorsque tu m'as parlé de ton mariage avec Will, de la façon dont sa mère et toi aviez en quelque sorte « déblayé le terrain », et de ton incapacité à trouver comment écrire sur ta vie de femme mariée tu as dit : « Rien ne colle vraiment avec ce qu'il y avait entre Will et moi » ? Eh bien je pense qu'avec *De singulières fiançailles* tu as montré comment y arriver. Et tu te souviens peut-être aussi de Miss Petrie citant Tchekhov pour expliquer qu'une nouvelle pouvait être tout à fait intéressante à partir du moment où les problèmes étaient définis de façon convaincante ? C'est ce que tu as fait dans *De singulières fiançailles*, et il semble que tu as ainsi abattu une barrière et peux maintenant aller où bon te semblera.

Ton écriture est formidablement réaliste, même s'il y a toujours quelque chose qui évoque l'étrange dans la façon dont tu vois le monde. Par exemple ton idée des « auras de référence ». Ou bien la fois où, comptant sur tes doigts dans l'herbe, à Lovegood, tu as dit que la poétesse de la promotion 1918 devait maintenant avoir près de soixante ans et que sa vie avait dû se figer, « comme de la gelée Jell-O ». De temps en temps je me demande : « Est-ce que quelqu'un pense que je me suis figée ? » Car c'est incroyable, mais nous approchons de la soixantaine, comme Mary Louisa Summerlin lorsque nous parlions d'elle sur la pelouse.

Feron, il faut qu'un jour ou l'autre tu redescendes dans le Sud. Je t'en prie, finis ton roman et reviens. Depuis que tu as été obligée d'annuler ta visite ici, en cet horrible lendemain de Noël 1958, tu n'as toujours pas vu où je vis.

Avec toute mon affection,

Merry

Merry relut son mail, enleva quelques-uns des trop nombreux passages où elle mentionnait Thad et ajouta « ton cousin » aux autres.

Cette histoire-là, jamais Feron ne l'apprendrait par elle.

Si cette journée de 1992 où j'ai dû « absorber trop d'informations » ne s'était pas terminée par la « visite de la maison » que Thad a eu la bonne idée de proposer, je n'aurais peut-être jamais détenu le plus cher de mes secrets.

Elle imprima les pages relues, plia les feuilles, les glissa dans une enveloppe à l'adresse du bureau de Feron, et hésita entre les différents timbres de commémoration à trente-deux cents qui lui restaient. Elle avait gardé les quatre « Danses indiennes » car elles lui rappelaient Ritchie, mais pour Feron elle choisit celle qu'il aurait préférée, la plus effrayante : « La danse du corbeau ».

1996

Feron avait enfin relevé le défi de Cuervo. « Tu as dit un jour que tu pourrais m'apprendre ce que je ne sais pas de moi-même, mais tu ne l'as jamais fait.

— J'ai répondu "quand vous serez prête à le demander", mais tu ne l'as jamais fait.

— Tu serais toujours d'accord, si je te le demandais ?

— Tu ferais mieux de te dépêcher. J'alterne les journées intolérables et tolérables.

— Tu as mangé ton flan, et il n'est pas remonté, et tu ne portes pas ton masque. Est-ce une journée tolérable ?

— Maintenant que je te connais mieux, j'ai plus à dire.

— Qu'est-ce que c'est que cet air que tu as fredonné toute la matinée ?

— Celui de "September Song", qui était au hit-parade quand je suis arrivé dans ce pays en pensant que j'étais le prince du monde. Et je l'ai été un moment.

— "September Song" était au hit-parade lors de ma première année à Lovegood. Toujours demandée dans *Our Best to You*, le choix des auditeurs, une émission qui passait le soir. Nous l'adorions, mais à l'extinction des feux Merry arrêta la radio.

— Cette chanson est gravée dans ma mémoire. *Incrustada*. Dès que je pense à cette époque de ma vie, elle résonne en moi. Quand je me suis réveillé, une de ses phrases tournait dans ma tête.

— Oh, laquelle ?

— “On n’a plus le temps de jouer à attendre.” Je t’épargnerai mes fausses notes.

— Moi aussi je chante mal. » Cependant elle chanta. « “Quand le temps d’automne / enflamme les feuilles / On n’a plus le temps de jouer à attendre.”

— Oui.

— Oui quoi ?

— Oui, ce sont les paroles exactes, et oui, toi aussi tu chantes faux.

« Je commencerai mon analyse comme suit : tu résistes autant qu’une *tortuga* à te dévoiler, tu fuis la société, tu vois immédiatement ce qu’il y a de pire chez les autres, mais tu ne te pardonnes pas tes propres fautes. Tu es envieuse. Tu as l’esprit de compétition. Une curiosité intellectuelle particulière. J’aurais dit autrefois que tu procrastines, mais je crois maintenant qu’en fait tu freines des quatre pieds, que tu testes ton endurance à ne pas agir. Et tu es économe.

— Tu m’as un jour qualifiée de grippe-sou.

— Laisse-moi corriger ça. Te connaissant depuis plus de vingt ans, je choisirais un mot plus plaisant, venant de mon pays : *amarrete*. Qui veut dire : “qui économise toujours”.

— D’accord, je ne lâche pas mon argent facilement, mais “qui économise toujours” est bien mieux que “grippe-sou”. Quant au reste, je savais déjà presque tout ça. Dure avec moi-même, envieuse, asociale, méfiante – bien que mon mari, Will, ait dit qu’il aimait ma “grâce méfiante”. Que je me déplaçais comme quelqu’un qui s’attend à être frappé par la foudre mais continue à avancer sans que son visage révèle quoi que ce soit.

— Seulement tu ne t’es pas encore éveillée aux forces les plus rares que tu détiens. Je me souviens t’avoir dit lors de notre premier entretien que tu avais plus d’étrangeté en toi que tu en avais conscience. Et tu as jusqu’à un certain point usé de cette étrangeté pour écrire tes romans. Je peux te

garantir qu'elle n'est pas épuisée, qu'il te suffit de trouver les bonnes voies d'accès. Depuis combien d'années vis-tu dans cette ville ?

— Je suis arrivée à la fin de l'été 1963. Will est mort en janvier, et j'ai ensuite passé six mois avec mon oncle et sa fiancée.

— Fais le calcul, s'il te plaît. Mon cerveau n'est presque plus alimenté en énergie. En fait, je vais avoir besoin de remettre ce masque.

— Oh non, je t'ai fatigué. Il vaudrait peut-être mieux que tu te reposes.

— J'ai devant moi tout le temps qu'il me faut pour me reposer. Pour toi à New York, je compte plus de trente ans.

— Quatre-vingt-quinze moins soixante-trois égale, oh mon Dieu, trente-deux ans. Comment est-ce possible ?

— Et de combien d'appartements t'a-t-on "confié la garde" ?

— De tête, je ne saurais pas le dire. Il faut que j'en fasse la liste.

— Je ne te demande pas de me donner des chiffres, mais tu as dû économiser pas mal d'argent en trois décennies, avec la vie monacale que tu as vécue.

— Monacale, pas tout à fait. Il y a eu des rencontres. La plupart peu judicieuses et regrettées. Quelques-unes carrément fâcheuses.

— Je ne veux rien entendre à leur sujet, de même que je ne désire pas te parler des miennes. Certains d'entre nous ne sont simplement pas doués pour entretenir ce qui peut être vécu après la rencontre. Disons donc monacale par ton manque de possessions. Alors que j'ai dû apprendre à faire attention à mes dépenses après avoir acheté ce petit appartement, une telle discipline semble chez toi naturelle.

— Quand Will était mon professeur, il disait que si on pouvait répondre à la question "Quelle est ma discipline", on partait dans la vie sur des bases solides. Mais il parlait de discipline dans le sens de spécialité étudiée. Je n'ai jamais trouvé la mienne, même après l'avoir épousé. Pendant les longues heures où, en Angleterre, il était à l'université, plongé dans sa discipline, j'ai commencé à m'en inquiéter. Ça m'agaçait.

— Oui, je peux imaginer ça.

— Tu as trouvé la tienne quand tu étais jeune ?

— Quand j'étais jeune, mon occupation principale consistait à organiser mon suicide. Je voulais être enterré avant qu'on découvre que j'étais un monstre. Et puis un jour, je me suis amusé à inventer l'histoire d'une famille qui sait qu'elle nourrit un monstre en son sein. Il fallait que le père soit riche et puissant pour qu'il puisse faire ce qu'il voulait. Il l'est et il crée un jardin entouré de murs qu'il peuple d'êtres aussi bizarres que Nito. Mais je te parlais de la façon dont j'ai dû apprendre à me montrer économe, alors que toi tu sembles l'être naturellement.

— C'est lorsque je me suis installée à New York, que je me suis mise à limiter mes achats. Tant que je vivais chez les autres, je ne pouvais pas m'encombrer de trop d'affaires, et le "tant que" a duré trois décennies. Quand je me suis enfin décidée à sous-louer, je me suis rendu compte que le besoin d'acquérir m'avait passé. Sauf pour les vêtements, mais pendant longtemps, j'ai toujours attendu les moments que je passais avec Oncle Rowan et sa fiancée, qui m'emmenait dans ses boutiques préférées, où tout était mis sur son compte. Économe et légèrement parasite, donc.

— Et ta sous-location, quand prend-elle fin ?

— Oh bon sang, l'année prochaine, déjà. Mais dans le pire des cas, je pourrai toujours me retirer à Pullen et vivre dans ma maison.

— Et ça te plairait ?

— Non, j'aime être ici. À New York, tu peux être invisible, si c'est ce que tu veux. Je me sens libre et hors du temps, comme une artiste sans aucun lien, flottant au-dessus des immeubles dans le ciel nocturne.

— Dans ce cas, je vais te léguer ma petite "maison au bord de l'eau". Mais je n'ai pas fini mon analyse. Tu veux entendre la suite ?

— Il y a autre chose ?

— Juste un petit truc. Tu es une amie fidèle. Allez, ne fais pas la grimace. Apprends à accepter un compliment. Et tu es flegmatique...

— C'est un compliment, ça ?

— Parfois oui, parfois non. En Amérique du Sud, on te qualifierait de *vacana*, fille cool. Libre de ce que les psychanalystes appellent les affects. Tu montres rarement tes émotions. Je me demande pourquoi.

— Je ne sais pas. C'est comme quand tu as dit que je pouvais être drôle. Je n'ai jamais pensé que je l'étais. Bien que Merry le croie elle aussi. Et être *vacana* n'a pas toujours joué à mon avantage. Lors de l'enquête consécutive à la mort de ma mère, je n'ai pas versé une larme. Mon beau-père sanglotait éperdument. Tout le monde a pensé que mon attitude était anormale et douteuse.

— Et quand ton mari est mort, tu as pleuré ?

— Pas tout de suite. J'étais plutôt en colère contre lui, il aurait dû faire attention. Je me sentais abandonnée. J'avais peur. Et puis ensuite un peu, une fois arrivée chez Blanche Buttner. Et c'était bizarre. Des espèces de gémissements entrecoupés de hoquets. Je me souviens avoir beaucoup pleuré quand nous vivions avec mes grands-parents mais je piquais juste ces crises pour obtenir ce que je voulais. Après que mon beau-père nous a emmenées avec lui, je ne me rappelle pas que ça ait continué. Pourtant ça a dû arriver. Je n'avais que quatre ans. Une enfant de quatre ans, ça pleure, non ?

— Quand j'étais petit je me retenais. Moins on me remarquerait, moins on soupçonnerait ma monstruosité.

— Il faut que j'y réfléchisse. Je ne sais vraiment pas pourquoi je suis comme ça.

— Peut-être le découvriras-tu dans une histoire-pas-encore-écrite.

— Je ne saurais pas par où commencer. *La Femme qui ne pouvait pas pleurer* ? Comme le conte de Grimm sur le garçon qui voulait apprendre à avoir peur ?

— Ça viendra en son temps. Si ça doit venir.

— Dans *Le Jardin de Nito*, il n'y a que le père, riche et puissant. La mère n'est jamais mentionnée.

— *De acuerdo*.

— Mais qu'en était-il de ta mère, dans la vraie vie ?

— Elle ne m'a servi à rien, aussi ai-je omis de créer dans ce livre une figure maternelle. »

Quand elle marchait autour de la maison au bord de l'eau de Cuervo, Feron continuait à lui parler à voix basse. Il était parti depuis un an. La dernière fois qu'elle l'avait vu à l'hôpital – ou plus exactement qu'il l'avait autorisée à le voir –, ils avaient passé en revue les dispositions prises pour son enterrement. Tout était payé, y compris la pierre tombale. L'emplacement avait été acheté dix ans plus tôt. Cimetière de Green-Wood, à Brooklyn. Prends la ligne R jusqu'à la 25^e Rue et mets des chaussures de marche. « Je serai en bonne compagnie : artistes lesbiennes du XIX^e siècle, pianistes virtuoses, soldats de la guerre de Sécession, Henry Ward Beecher et maintenant même Lenny Bernstein ! » Feron ne prit la ligne R qu'une seule fois. Quand elle revint dans la maison au bord de l'eau, il l'attendait derrière la porte. Il n'était pas sous la terre à Green-Wood.

Le Cuervo de l'au-delà avait beaucoup de commentaires à émettre, à vrai dire tellement qu'elle avait arrêté d'essayer de distinguer ceux qu'elle l'avait vraiment entendu prononcer de ceux qui étaient nouveaux. Elle lui posait des questions et recevait des réponses indirectes, dont certaines assez utiles.

« Quand tu es arrivé à New York en pensant que tu étais le prince du monde, avais-tu alors l'intention d'écrire un second roman ?

— Je n'avais pas encore décidé de ne pas le faire. »

C'était un peu comme consulter l'ouija ou avoir un échange fructueux avec sa propre imagination.

Blanche était retournée chez elle après qu'Orrin avait quitté Buttner House sur le brancard des pompes funèbres. L'horrible Daphne était restée un moment, puis un jour elle avait disparu. En emportant un certain nombre d'objets de valeur avec elle.

« Je possédais beaucoup trop de choses, écrivit Blanche. Parmi celles qu'elle a fauchées, il y en avait que, de toute façon, je n'aimais pas. Si tu veux quoi que ce soit, dis-le tout de suite, parce que je me lance, comme j'aurais dû le faire depuis longtemps, dans le démantèlement de Buttner House. Je ne pourrais jamais assez te remercier de ces années passées dans ta maison de Pullen. Je sais que ce n'est qu'un fantasme, mais j'ai vraiment

l'impression d'avoir goûté à ce qu'aurait été ma vie si j'avais épousé Rowan, bien qu'il n'ait été là qu'en esprit. »

Le roman que Feron avait commencé sur la petite Olivetti de Cuervo, dans sa maison au bord de l'eau, était en panne car – car quoi ? Elle ne l'aimait pas ? Elle s'en était dégoûtée ? Il y avait dedans quelque chose qui la mettait mal à l'aise ? Il s'appelait, ou allait s'appeler *La Femme qui mentait*. Pour *La Bête et la Belle* et *Mr. Blue*, elle s'était inspirée des contes de fées. *De singulières fiançailles* était né de son besoin de garder des traces des réalités sous-jacentes – que Cuervo aurait peut-être qualifiées d'étranges – de son court mariage. « Cela ressemblait plutôt à une élégie impressionniste », avait-elle expliqué à Merry lors de leur rencontre à l'Algonquin. Que lui avait-elle dit d'autre ? Oh Seigneur, ce mensonge sur le gentil vieil éditeur qui avait apprécié cette première version mais trouvait qu'elle manquait de « scènes de sexe » ? En commençant *La Femme qui mentait*, elle avait une fois de plus ressenti le profond besoin d'un modèle, d'une autre œuvre littéraire sur laquelle s'appuyer, et elle avait choisi, peut-être bêtement, un mélange de *Souvenirs de la maison des morts* et de *La Chute*. Deux confessions, celle du narrateur de Dostoïevski, un homme furieux et écœuré, et celle de celui de Camus, un avocat ironique et charmeur.

La Femme qui mentait se déroulait dans un car, comme la nouvelle ratée que Feron avait rendue à Miss Petrie, et suivait le récit que faisait la protagoniste des mensonges de son enfance et son adolescence. « Ils formaient une barrière de sécurité entre moi et ce que les autres voulaient faire de moi. » Une excellente raison de raconter des bobards, avait pensé Feron en continuant de taper : pour te sauver de ce que les autres voulaient faire de toi !

Puis elle avait commencé à douter de son projet original. Comment un roman tout entier pouvait-il se passer dans un bus ? Eh bien, Camus a installé son narrateur et celui qui l'écoute, deux personnages dont on ne connaît pas le nom, dans un bar où ils restent pendant les cent quarante-sept pages de *La Chute*. Devait-elle laisser la femme qui mentait sans nom ? Et

si elle lui en donnait un, lequel ? Vera¹ était trop ironique. Quelque chose de moche : Bertha ? Non, c'était le prénom de l'épouse folle de Mr. Rochester².

La mère de Feron s'appelait Leona. Comme la milliardaire de l'hôtellerie qui était allée en prison³.

Mais *La Femme qui mentait* ne s'interrompit définitivement que lorsque la protagoniste toujours sans nom avoua avoir pris de l'ergotrate pour se débarrasser d'un fœtus. Après deux tentatives qui s'étaient soldées par un échec, elle s'était vite mariée (une union qui n'avait pas duré).

Quand elle avait l'alcool mauvais, la mère de Feron racontait souvent à sa fille son propre épisode ergotrate. (« Mais tu t'es accrochée ! »)

La femme du car disait à celle qui l'écoutait : « Malheureusement pour moi, elle s'est accrochée comme une tique. »

Arrivée là, Feron remit sa couverture sur l'Olivetti de Cuervo, qui était mieux assortie au bureau de la maison au bord de l'eau que sa vieille Royal, et elle partit se promener. Quand elle revint, elle s'adressa à voix haute à l'esprit de Cuervo.

« Qu'est-ce que je dois faire de ce truc ? Aide-moi, s'il te plaît.

— Ça a un certain élan, qui te conduira peut-être vers quelque chose dont tu ne te doutes pas encore. Mais tu pourrais profiter d'une pause. »

De peur qu'il ne se taise, elle se retint de lui rappeler qu'il lui avait déjà suggéré ça lors de leur premier entretien.

« Ça viendra en son temps. Si ça doit venir. »

C'est ce que tu as dit quand je t'ai parlé de La Femme qui ne pouvait pas pleurer, avant ta mort.

Le petit appartement de Cuervo était presque tel qu'il l'avait laissé. Le seul tableau accroché au mur, face aux fenêtres, était un pastel de son grand-oncle Eugenio représentant Cervantès rêvant de Don Quichotte.

« Veux-tu que je te confie une tâche ? » demanda la voix de Cuervo.

¹. « Vérité », en russe.

². Personnages de *Jane Eyre*, de Charlotte Brontë.

3. Leona Helmsley était un magnat de l'immobilier et de l'hôtellerie. Elle fut condamnée pour évasion fiscale en 1989.

OceanofPDF.com

« Ta tâche consistera à laisser ton parrain derrière toi.

« Empêche-toi d'écrire et de penser à tout ce qui concerne l'écriture. Tu aimes marcher, alors marche. Quand quelque chose t'intéresse, arrête-toi, observe, et repars. Arrête-toi et absorbe ce quelque chose, mais ne forme pas de mots autour lui, et n'essaye pas non plus d'en faire autre chose. N'essaye pas de le "capturer", comme les touristes avec leurs appareils photo qui cliquent, cliquent frénétiquement et ne rentrent chez eux qu'avec des petits carrés de papier. Pas de projet, pas d'intrigue. On ne peut pas empêcher les *recuerdos* – les souvenirs sont inévitables, mais interdis-toi tout projet, toute intrigue, toute fabulation. Résiste à tout ce qui cherche à impressionner les autres. Marche et regarde et marche... *Anda... mira... anda.*

« Et laisse ton parrain derrière toi ! »

On aurait dit que l'authentique Cuervo posthume était revenu expliciter une de ses mémorables figures de style. Ah oui, le bon vieux parrain. (« Toutes les influences qui t'entourent, ou qui existent entre toi et ton œuvre. »)

Elle avait l'intention d'accomplir cette tâche, mais d'abord quelques lettres sur la petite Olivetti. Ayant entretenu régulièrement sa correspondance avec Blanche, elle pouvait certainement témoigner sa reconnaissance face à la plus longue missive qu'elle eût jamais reçue de sa plus vieille amie. Déjà pendant qu'elle la lisait, des réponses s'étaient

bousculées en elle. Mais quand il fallut glisser la feuille derrière le rouleau et taper les premiers mots, elle tomba dans une stupeur enfantine. Par quoi commence-t-on lorsque votre plus vieille amie vous dit qu'elle a eu un cancer et qu'elle ne vous en a pas parlé ?

Elle allait d'abord répondre à celles que son éditeur lui avait fait suivre après quatre mois d'attente dans la pile « non urgent » de quelqu'un d'autre.

Celle-ci, de Josefa Maglia, sœur jumelle de l'artiste qui avait illustré *Mr. Blue*. Joachim Maglia, que Feron n'avait jamais rencontré, était mort, disait la sœur. Feron pensa que c'était du sida, car le film de Josefa Maglia, qui avait gagné le prix du meilleur court-métrage documentaire au festival d'Atlanta, s'intitulait *Mort d'un frère. Une élégie post-sida*.

Joachim et moi partagions beaucoup de choses, et j'ai vu naître les aquarelles destinées à votre livre. Il passait d'abord une fine couche monochrome, généralement sépia, bien que pour *Mr. Blue* il ait expérimenté un indigo presque transparent. Il arrivait que nous relisions un passage qu'il avait choisi et nous parlions alors des différentes possibilités qui s'offraient à lui. Il essayait plusieurs approches. Peut-être vous intéressera-t-il de savoir que le premier frontispice de *Mr. Blue* représentait un homme en vêtements de travail, chapeau et valise à la main, vu d'en bas par la petite fille qui vient d'ouvrir la porte. Son visage est plongé dans l'ombre car les champs ensoleillés sont derrière lui. La mâchoire, géante vue d'en dessous, domine, avec les lignes sombres de la bouche et des narines, tandis que les yeux sont baissés vers l'enfant. « Trop menaçant », a dit mon frère, voilà pourquoi l'homme, avec sa valise et son chapeau, est de dos, la tête baissée vers celle qui lui bloque le passage. Et c'est la juxtaposition entre le petit corps de la fille et son visage impérieux, fermé, qui donne toute sa force à l'image.

Si je vous écris cela, c'est pour vous demander une option valable deux ans sur les droits d'adaptation de *Mr. Blue*. Depuis que Joachim est mort, j'en revois sans arrêt des scènes. J'ai lu diverses versions de l'histoire de Barbe-Bleue et regardé les meilleurs films

qui s'en sont inspirés (*Hantise*, *La Maison du docteur Edwardes*, *Soupçons*, *L'Ombre d'un doute*) et essayé ensuite de retourner la situation, comme mon frère a retourné votre frontispice, pour voir si je pouvais imaginer pourquoi une femme, qui est mariée et qui possède des biens, interdirait l'accès d'une certaine pièce à son époux. Ce qui est le plus difficile à comprendre, c'est qu'il se plie à cette injonction. Et il y a plus déconcertant encore : qu'est-ce que cet ancien grenier à peine meublé apprend à cet homme, et à nous, après qu'elle meurt ?

Pourquoi, en réalité, que l'on soit d'un sexe ou de l'autre, garderait-on un lieu privé, où personne d'autre ne pourrait entrer ? Ou cet endroit existe-t-il déjà parce que chacun d'entre nous et nous tous passons la plupart de notre temps à la merci de notre vie intérieure ?

Joachim a jeté beaucoup d'essais avant de trouver comment il voulait que soit cette pièce. Nous avons arpenté la partie sud de Broadway à la recherche du fauteuil. Joachim disait : « Personne ne va mettre en vente un fauteuil dont le rembourrage s'échappe, mais je me charge du rembourrage. » Et il y avait aussi la table, la couverture pliée et ces marques de l'ancienne ouverture dans le plâtre.

Je crois que le tournage et le montage d'un film peuvent transmettre des dimensions temporelles et des processus mentaux qui ne sont pas accessibles à l'écrivain ou au peintre. *Mort d'un frère* était en noir et blanc, muet, dans les parties sur la mort, et en couleurs avec un dialogue réduit au minimum quand on le voyait peindre. Je ne peux pas, avant de commencer, dire si je suivrai la même voie avec *Mr. Blue*. Mais si vous souhaitez tenter l'aventure avec moi, nous pouvons nous rencontrer et en parler. À condition, évidemment, que personne d'autre n'ait encore acquis les droits d'adaptation.

Dans l'espoir de votre réponse,

Josefa Maglia

Marcher sans élaborer de projets ou d'intrigues n'était pas une tâche facile. À quoi avait-elle pensé pendant tous ces mois et toutes ces années, allant et venant le long des rues de chez elle jusqu'au bureau et du bureau jusque chez elle ? Elle se souvenait de ses chaussures, apparemment de chaque fichue paire qu'elle avait portée, mais absolument pas des voyages mentaux qui les accompagnaient lors de ces déplacements quotidiens. Les jeunes femmes s'étaient-elles un jour vraiment baladées sur des talons hauts de sept centimètres ? Avant qu'elle parte à Lovegood, Blanche lui avait enseigné l'art de se chausser. Mieux vaut prendre une demi-taille de plus que ce que tu penses être la tienne. C'est plus confortable. Et plus élégant parce que plus long. À la fac, puis lors des (rares) réunions de l'Institut d'études médiévales de l'université de Durham en Angleterre, où elle était connue comme Mrs. Avery ou « la femme de Will Avery », les talons noirs taille huit et demi de sept centimètres de haut avaient été ce que ses pieds portaient en société. Pour partir en excursion avec Will vers des monastères en ruine ou des lieux saints, elle avait des pataugas qui avaient tenu quinze ans, jusqu'au matin où elle s'y était sentie trop serrée, car ses pieds avaient grandi. Elle se rappelait exactement ce matin-là, c'était avant d'aller déjeuner avec Merry au Neuse River Café. Elle était en pantalon, pull, veste et pataugas soudain trop petits, et Merry était merveilleusement habillée, et lui avait annoncé qu'elle avait épousé Mr. Jack. En fait on aurait pu écrire tout un essai sur ce que les chaussures que quelqu'un portait révélaient de sa vie.

STOP !

Quand quelque chose t'intéresse, arrête-toi, observe, et repars. Arrête-toi et absorbe ce quelque chose, mais ne forme pas de mots autour de lui, et n'essaye pas non plus d'en faire autre chose.

Arrête de « capturer » les chaussures : talons de sept centimètres, et ensuite cinq, puis, dans les années 1980, jeunes femmes courant en baskets vers leur bureau, avec dans un sac ce qu'en société on devait avoir aux pieds.

« Des dizaines et des dizaines, avait dit Cuervo.

— De quoi tu parles ?

— Voyons voir, quand t'es-tu inscrite à mon cours ?

— En 1972 ?

— Oui, en 1972, j'avais des dizaines et des dizaines d'amis. Collègues, étudiants, relations sociales, monde de l'édition, des gens pas toujours proches, mais certains l'étaient. Dix ans plus tard, ils ont commencé à mourir mystérieusement. Un jour, un pote m'a demandé de l'accompagner à l'hôpital où il allait voir son copain. Il a dit : "Il a une maladie étrange, ils l'ont isolé et nous devons mettre une blouse et un masque." À partir de là, ce mal bizarre s'est mis à les éliminer. J'ai eu la chance d'être parmi les survivants quand ils ont découvert un médicament qui ralentit les dégâts. Qui ralentit. Qui ne guérit pas. Mes vilaines plaies ont disparu mais mes poumons sont trop atteints. Je suis arrivé à trois vingtaines d'années, je n'irai pas plus loin. »

En marchant comme Cuervo avait dit de le faire, on remarquait des tas de choses dont on n'aurait même pas soupçonné l'existence à cette époque dans le quartier de la maison au bord de l'eau. Cela aurait pu donner lieu à un guide, *Comment absorber New York sans essayer d'en faire autre chose*.

Va te faire voir, parrain !

À quelle profondeur était enracinée cette habitude d'élaborer des intrigues et des projets susceptibles d'attirer le parrain ? À quand cela remontait-il ? Pas à ses promenades dans Pullen et Benton Grange. Elle essayait alors de découvrir les progrès qu'elle devait accomplir pour rester la bienvenue auprès de ceux qui l'avaient accueillie dans sa nouvelle vie. À Lovegood, à part aller jusqu'au minable Cobb's Corner avec Merry, elle ne se promenait pas. En deuxième cycle, ses pas dans la cour de la fac résonnaient au rythme des examens à passer, de sa volonté d'en imposer, du diplôme à obtenir. Ou cela avait-il commencé après qu'elle avait lu « Musardant sur la pelouse » de Merry dans les toilettes, quand l'envie et l'esprit de compétition avaient pointé leur nez ? Depuis, peut-être avait-elle cherché l'intrigue qui lui aurait permis de faire de son enfance spoliée quelque

chose d'artistique susceptible de retenir l'attention – comme Joyce s'était débattu pendant dix ans pour trouver la forme juste à donner au récit de ses jeunes années.

Elle monta et descendit Bleecker Street, et pensa à Will. Au retour à la fac sous la pluie où il avait rompu un long silence.

« Ma mère et vous êtes devenues amies. Je me demandais ce que vous pensez de moi. »

On était au cœur de l'hiver, avec grand froid et possibilité de verglas, aussi gardait-il les yeux sur la route. Ils rentraient de chez sa mère. Pour la huitième, ou était-ce la dixième fois ?

« Vous voulez dire en tant qu'ami, ou quoi ?

— Je crois que ma question porte plutôt sur le “ou quoi ?”. »

Ça y était ? Ça y était presque ? De toute façon sa réponse devait être claire et sincère mais d'une sincérité qui ne fût pas alarmante, pas du genre je déballe tout.

« Eh bien, vous êtes sans doute le premier homme que j'aie jamais admiré.

— Admiré. » Il pesa le mot, le regard toujours fixé devant lui.

« Attendez, je n'ai pas fini. J'aime être avec vous. Je vous envie un peu votre travail. J'espère devenir un jour aussi captivée par quelque chose que vous l'êtes, quelque chose que je préférerais faire plus que tout. Et, comme je l'ai déjà dit, je vous admire vraiment.

— Et vous aimez vraiment être avec moi ?

— Il n'y a personne d'autre avec qui ce soit plus vrai. Cela l'était presque autant avec Merry, ma camarade de chambre à Lovegood College. Mais vous êtes le premier homme avec qui je me sente à l'aise, bien que je ne vous connaisse pas aussi bien que je connais votre mère. »

Les essuie-glaces allaient et venaient, repoussant la pluie qui se figeait.

« J'ai trente-sept ans. Vous le saviez ?

— C'est à peu près ce que je pensais, d'après ce que m'a dit votre mère.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans depuis juin dernier.

— Donc vous avez maintenant vingt-deux ans et moi j'en ai trente-sept jusqu'en février. Quatre mois par an, j'aurai quinze ans de plus que vous, et les huit autres, seize. Ce ne sera pas trop ?

— À mon avis, juste ce qu'il faut. »

« Pourquoi, en réalité, que l'on soit d'un sexe ou de l'autre, garderait-on un lieu privé où personne d'autre ne pourrait entrer ? avait écrit Josefa Maglia. Ou cet endroit existe-t-il déjà parce que chacun d'entre nous et nous tous passons la plupart de notre temps à la merci de notre vie intérieure ? »

À un moment, lors d'une de ses promenades dans Greenwich Village, Feron commença à sentir par instants qu'elle sortait d'elle-même et s'évaporait en un esprit digressif qu'elle n'avait personnellement pas besoin de retenir. Quelque chose de semblable au désir qu'avait Joyce de se parfaire en dehors de l'existence grâce à l'écriture. Ou cela comptait-il comme une pensée destinée au parrain ?

Non, pas du tout. Cela n'était pas destiné à obtenir quoi que ce soit. C'était simplement le *recuerdo* d'avoir été frappée par ce passage de Joyce dans sa chambre à la fac.

En se remémorant la réflexion de Josefa Maglia sur le fait que nous passons la plupart de notre temps à la merci de notre vie intérieure, Feron comprit lors d'une de ses promenades à quoi Will avait probablement été occupé en ce jour de vent et de brouillard où il trébucha et tomba du bord érodé d'une falaise à Saltburn-by-the-Sea.

Et lui revint alors la façon dont Aurelia Avery avait décrit les marches forcenées du jeune Will («... en fait, il semblait ne pas avoir conscience de là où il allait, mais il suivait une cadence infernale... »). Le médecin avait dit aux parents de Will que le cerveau fonctionnait mieux quand on marchait.

2 janvier 1997

Chère Josefa Maglia,

Désolée d'avoir mis si longtemps à vous répondre. Votre lettre est restée en attente chez mon éditeur pendant quatre mois.

Votre projet me paraît prometteur. Voyons-nous et parlons d'une option valable deux ans. Je me sens tenue de vous dire que je n'ai jamais été contente de *Mr. Blue*. Les questions que vous posez sur les lieux privés et les vies intérieures m'ont intriguée. Le medium film doit certainement pouvoir transmettre des dimensions temporelles et des processus mentaux que je n'ai pas réussi à capter.

Rencontrons-nous et explorons cela ensemble. Voici mon adresse postale. Je n'ai pas encore d'e-mail.

Sincèrement vôtre,

Feron Hood

OceanofPDF.com

10 janvier 1997

Chère Merry,

Tu y crois, toi ? Plus que trois ans et nous entrerons dans un nouveau millénaire. J'apprends à me servir des e-mails. J'ai une jeune amie, une réalisatrice, qui fait de son mieux pour m'entraîner dans le XXI^e siècle. J'ai déjà pris l'habitude de me servir d'internet chez MacFarlane, où l'on m'a « acheté » mon départ.

Je ne sais pas vraiment par où commencer. Comment une amie commence-t-elle une lettre à une amie qui a eu un cancer et ne le lui a pas dit ? Je suis étonnée que Cousin Thad ait tenu le coup. Mais la dernière chose au monde qu'il désirerait serait d'aller contre ta volonté.

Peut-être, comme toi, vais-je commencer par le plus triste. Mon grand ami et mentor Alexy Cuervo est mort en 1995. La « maison au bord de l'eau » dont Thad t'a parlé est un petit appartement au quatrième étage d'un immeuble de Greenwich Village. Cuervo l'appelait ainsi parce qu'en sortant la tête par la fenêtre et en regardant vers la gauche on voit l'Hudson River.

Ensuite. Le « rachat » par MacFarlane & Co. du temps qui me restait avant la retraite. (Au fait, écris-moi désormais à l'adresse qui est sur l'enveloppe.) La jeune femme chargée des ressources

humaines, comme on appelle maintenant le personnel d'une entreprise, a regardé mon dossier et s'est exclamée « Mais je n'étais même pas née en 1963 ! » (année où je suis entrée chez MacFarlane).

« Vous avez dû assister à de nombreux changements, depuis le temps que vous êtes là, a-t-elle dit.

— Pas tant que ça, à part l'arrivée de l'écran d'ordinateur qui a anéanti la tranquillité de mon bureau, ai-je répondu. Mais la nature humaine est restée à peu près la même, que les gens travaillent ici ou ailleurs. »

Sur sa plaque nominative il était écrit *Trudi M. Schube*. Trudi M. Schube a repris : « Il paraît que vous avez écrit des romans sous un autre nom qu'Avery. Je me suis arrêtée chez Barnes and Noble en espérant pouvoir en trouver un que vous m'auriez dédié aujourd'hui, mais ils n'avaient aucun livre de Feron Hood. »

À la fin, quand elle s'est levée, a fait le tour de son bureau et m'a serré la main pour me remercier d'avoir accepté de bonne grâce mon « rachat », elle a ajouté : « J'ai l'intention d'écrire un roman, dès que j'en aurai le temps.

— Oh, et sur quoi ?

— Sur une femme moderne dans New York City, un truc contemporain. »

J'ai dit : « Eh bien, ne tardez pas trop. Il n'y a rien qui passe comme les années. Un jour ce sera votre tour de recevoir vos indemnités de départ et vous n'aurez rien vu venir. »

Ce qui arrive à Jack est bien triste, mais comme tu l'écris toi-même, c'est une chance qu'il puisse être dans un lieu tel que Laurel Grove.

Désolée pour Mr. Sterling, ton agent littéraire. Je me reverrai toujours ouvrant ce numéro de l'*Atlantic* dans lequel il y avait une nouvelle de M.G. Petrie. Et je suis contente que tu te sois remise à écrire. C'est un mode de vie, non ? Je viens de signer l'arrêt de mort du roman dont j'avais dit à Thad que je n'irais nulle part tant que je

ne l'aurais pas fini. Oui, Blanche est de retour à Benton Grange, elle débarrasse sa maison de tous les meubles que l'horrible belle-fille n'a pas emportés avec elle.

J'adore ton idée de choisir un titre parmi ceux des nouvelles de Tchekhov et d'en écrire une qui ait le même. Je vais peut-être essayer ça, moi aussi. Quand mon amie Josie m'aura familiarisée avec l'ordinateur portable que selon elle je dois acheter, je pourrai le roder en écrivant une nouvelle de Tchekhov.

Merci de tes mots chaleureux sur *De singulières fiançailles*. Je pensais, moi aussi, avoir abattu une barrière et m'être un peu plus libérée de moi-même, mais ensuite la vieille ambition affolée s'est réveillée et j'ai commencé à me dire : *De singulières fiançailles* a été publié en 1994, je ferais mieux d'en écrire un autre. Et est apparu alors *La Femme qui mentait*.

Certains sujets empoisonnés attendent-ils au fond de nous le moment d'abattre un écrivain trop déterminé ?

J'ai reçu une chouette lettre l'année dernière de la doyenne Fox.

Ton boulot semble fascinant. Dis-m'en plus.

Je t'embrasse,

Feron

Pompes funèbres Blake

20 janvier 1997

Chère Feron,

Ça a été intense ici, ces derniers temps. Dans ce secteur, on peut passer des jours et des jours sans service ni enterrement, et soudain ça s'accumule. Mais je veux t'expliquer pourquoi je ne t'ai rien dit. Tu as eu trop d'épreuves autrefois. Je ne voulais pas alourdir ton fardeau. Je ne voulais pas que tu te croies obligée de tout laisser tomber et de venir à mon chevet. Mais si, Dieu nous en garde, cela devait recommencer, je promets de te mettre au courant.

Je t'embrasse,

Merry

30 janvier 1997

Chère Merry,

Merci de ta promesse. Regarde les choses sous cet angle : si tu ne me le disais pas et que je l'apprenne trop tard, ce serait la pire épreuve de ma vie, je ne pourrais jamais me le pardonner.

Will avait un étudiant dans son cours sur l'Angleterre médiévale qui lui avait demandé : « Les efforts accomplis ne devraient-ils pas entrer en ligne de compte ? » Quand nous étions mariés, nous citions souvent ce Mr. Tribby, qui avait abandonné cette option après que Will lui avait répondu non. Lorsque pour une raison quelconque l'un de nous deux était trop dur avec lui-même, l'autre demandait : « Mais les efforts accomplis ne devraient-ils pas entrer en ligne de compte ? »

Tout ça pour te dire que pendant nos trente-deux ans d'amitié, je crois avoir fait des progrès. Ne t'inquiète pas, tu n'as pas besoin de m'épargner.

Je dois maintenant aller acheter ce fichu portable avec ma jeune réalisatrice et conseillère.

Je t'embrasse,

Feron

14 février 1997

Chère Merry,

Mon adresse mail : fhood@aol.com.

Et voilà que je me sers de cette messagerie pour la première fois le jour de la Saint-Valentin. Tu veux une histoire courte ? Tiens : ma jeune conseillère, Josie, m'a dit que je devais sortir plus (« Si les gens ne te voient pas, ils t'oublieront »). Alors je me suis mise sur mon trente-et-un, tailleur-pantalon et maquillage, et je suis allée

avec elle à une fête. Artistes, réalisateurs et quelques écrivains. J'ai été présentée à une femme d'environ mon âge, qui a demandé : « Feron Hood, l'écrivaine ?

— Oui, c'est moi, ai-je répondu modestement.

— Oh, a-t-elle dit, je croyais que vous étiez morte. »

Je t'embrasse,

Feron

14 février 1997

Oh, Feron, c'est affreux. Mais bonne Saint-Valentin. Et je suis contente que maintenant tu aies une boîte mail. Tu sais ce que j'aime là-dedans ? L'instantanéité ! Avec une lettre tu attends d'avoir assez à écrire pour remplir la page, alors qu'avec un mail, tu peux te contenter d'une phrase ou deux. Ce qui te passe par l'esprit ce jour-là, à cette heure-là.

1^{er} mai 1997

Oh, Feron, nous avons planté des arbres entre nous et le nouveau lotissement, mais ils ne bouchent pas encore toute la vue. Et les entrepreneurs ont coupé tous ceux qui formaient nos grandes haies. La présence d'une haie transforme dans les champs l'énergie de l'air et l'humidité du sol. Je suis heureuse de savoir que Jack ne verra jamais ce nouveau paysage.

21 mai 1997

Chère Merry,

Comme c'est bon d'avoir quelqu'un auprès de qui me plaindre. Mon éditeur m'a demandé si je « travaillais sur quelque chose » et j'ai répondu que j'avais quelques faux départs prometteurs. Puis j'ai ajouté : « Pourquoi n'ai-je pas plus produit ? En vingt et un ans, je n'ai publié que trois livres. » Il a dit que les écrivains étaient comme

les empreintes digitales, qu'il n'y en avait pas deux pareils, et qu'on ne comparait pas les empreintes digitales. « Balzac a écrit quatre-vingt-cinq romans pendant les vingt dernières années de sa vie, en moyenne deux ou trois par ans. Le succès retentissant qu'a connu Flaubert au début de sa carrière n'a jamais été égalé.

— Mais je n'ai rien fait de tout ça, ai-je dit.

— Et voilà, tu compares à nouveau, a-t-il soupiré. Sois reconnaissante d'avoir ce que tu as. »

Le 31 août 1997, tôt le matin, Merry écrivit :

La princesse Di est morte. Les infos ne parlent que de ça. J'ai l'impression d'avoir perdu une charmante amie dont j'avais toujours envie d'avoir des nouvelles.

Le 14 décembre, Merry écrivit :

Jack est mort ce matin à six heures. Une infirmière de Laurel Grove qu'il aimait beaucoup était avec lui. Ce qu'il y a d'étrange, Feron, c'est que, bien qu'ils l'aient laissé dans son lit pour que je puisse lui dire au revoir, quand j'ai empaqueté ses affaires pour les rapporter à la maison, c'était le Jack d'autrefois que je revoyais en esprit.

1998

L'année de ses cinquante-sept ans se révéla pour Feron celle des comptes. (En fait dès juin, mois de son anniversaire, elle était entrée dans sa cinquante-huitième année.)

Elle glissa sur un trottoir verglacé et se cassa le pied. Coincée au quatrième étage d'un immeuble dont l'ascenseur tombait en panne au moins deux fois par mois, il lui apparut que vieillir à New York n'était peut-être pas une bonne idée. Qu'est-ce qui la retenait là ? Elle avait été mise à la retraite anticipée, et restait heureusement couverte par l'assurance maladie de MacFarlane jusqu'à soixante-cinq ans. Mais ce n'était que dans huit ans.

Pour la première fois, elle dépendait des autres. Josie s'occupait maintenant d'elle comme elle-même s'était occupée de Cuervo. Josie l'admirait – peut-être un peu trop – et, s'il y avait eu plus de place, elle se serait installée dans la maison au bord de l'eau. Les deux voisins du troisième, qui avaient connu Cuervo, passaient voir si elle avait de quoi manger et lire. L'un était boulanger et jouait de l'orgue à l'église épiscopale du quartier, l'autre était bibliothécaire.

Même son éditeur, qui alternait encouragements et désapprobation, lui apporta une orchidée de sa serre. « Elle vivra, si tu t'en occupes

correctement. Bon : avec le pied dans le plâtre, tu as peut-être commencé quelque chose de nouveau ? »

Feron lui parla de ce qu'elle avait lu. Un roman sur une femme qui, comme Mrs. Dalloway, prépare une réception, et sur un homme atteint du sida qui se suicide, comme Septimus Warren Smith. « Juché sur des épaules de géants, aurait dit Will, mon mari. Mais ça m'a donné envie de relire *Mrs. Dalloway*, et je l'ai fait.

— Et toi, par quel géant serais-tu tentée ?

— Oh, je ne sais pas. Après *Amsterdam* de l'Anglais Ian McEwan, j'ai réfléchi au pouvoir de l'envie et de la malveillance.

— *Amsterdam* était un petit régal de cruauté. Es-tu suffisamment caustique ? Je n'en suis pas sûr.

— J'ai aussi joué avec l'idée d'une jeune veuve, mais je n'ai pas envie que ce soit autobiographique, je devrais donc inventer tout un nouveau contexte.

— Dans un nouveau contexte, la jeune veuve a un attrait évident.

— Sauf que j'ai promis à Josie Maglia de lui rendre une première version du scénario de *Mr. Blue* dans un mois.

— Et ça avance ?

— Pas du tout. Plus je suis avec ces gens, moins ils veulent en dire.

— *Mr. Blue* a toujours été ta bête noire. Ou devrais-je dire ta bête bleue ? Pourtant il n'a pas si mal marché, et grâce aux aquarelles de Joachim, c'est devenu une pièce de collection. Peut-être Josie finira-t-elle par tourner un autre film à moitié muet. Ça lui a valu un prix, pour *Mort d'un frère*. Alors elle n'aurait pas besoin de ton scénario. »

Blanche écrivit qu'elle avait envoyé « un camion plein de jolis meubles chez toi – transport offert par Thad. Il dit qu'il les entreposera dans l'atelier-maison d'invités qui pour l'instant est vide. Il y a le bureau en noyer, auquel tu as passé de nombreuses heures à écrire pendant les six mois où tu es restée chez moi, et la chaise indestructible qui va avec. Que Daphne ne l'ait pas emportée, alors que c'est une Chippendale, me laisse sans voix. »

Le bibliothécaire de l'étage d'au-dessous lui demanda si elle avait lu tout Jane Austen.

« Tous sauf un. Je n'ai pas supporté la sainte-nitouche qu'est l'héroïne de *Mansfield Park*. »

Elle réessaya avec l'exemplaire qu'il lui apporta et se découvrit un point de vue moral totalement différent de celui de la jeune et méprisante Feron. L'ascension de Fanny Price sur l'échelle des privilèges était douloureusement semblable à la sienne. Elle se hérissa devant ce que sir Thomas dit de la pauvre nièce qu'il va accueillir au sein de sa famille : « Nous trouverons probablement en elle beaucoup de choses que nous souhaiterions changer, et nous devons nous attendre à ce qu'elle soit d'une ignorance crasse et à ce qu'elle ait de viles opinions et des manières d'une vulgarité désolante ; pourtant ces défauts ne sont pas incurables. »

Mais Fanny a neuf ans quand elle vient vivre à Mansfield Park, et Feron en avait dix-huit quand elle monta l'escalier de bois qui menait au bureau de son oncle, y entra et se présenta.

Elle exempta la jeune fille de dix-huit ans qu'elle avait été d'ignorance crasse et de viles opinions mais, en ce qui concernait son comportement, elle entendait Blanche Buttner comme si c'était hier : « Rowan voudrait que tu y ailles. »

Est-ce qu'une vie morale devenait plus attirante quand le désir diminuait ?

Elle s'était lassée de son « jeu des couleurs ». Noir, blanc cassé, jaune sale, vert-de-gris, etc. Il était temps de trouver d'autres façons d'évaluer les progrès qu'elle avait réalisés, pour reprendre Mr. Tribby.

Si l'âge permettait de ne plus se soucier de ce qui peut nous faire avancer mais, au contraire, de se concentrer sur ce qu'on veut vraiment arriver à être, comment serait la vie ? Un paysage simplifié, clarifié ? Au lieu d'être toujours focalisée sur les moyens d'atteindre un but, rester simplement à l'affût des personnes valables qui cherchent notre considération. Et être heureuse de pouvoir la leur fournir.

Comme Oncle Rowan, à l'aise dans son bureau en haut des marches, prêt pour elle quand elle avait poussé la porte.

Comme elle, peut-être un jour, à l'aise avec elle-même, après avoir arrêté d'essayer de tout convertir en un nouveau roman. À l'affût, oui, quoique sans chercher à deviner qui serait en train de monter quand résonneraient des pas dans l'escalier.

OceanofPDF.com

1999

Blanche Buttner était morte. Pâques tombait le 4 avril cette année-là et Blanche avait été trouvée par terre à côté de son lit le Vendredi saint.

Blanche aurait été contente. Ou peut-être, dans l'au-delà, était-elle contente. Le Vendredi saint était le jour du calendrier religieux qu'elle préférait. À partir du moment où, le Jeudi saint, l'autel était débarrassé de tout ce qui y était posé et restait nu jusqu'à l'aube du dimanche de Pâques. (« Tout s'en va, s'en va, s'en est allé, et nous devons nous soumettre entre-temps aux ténèbres et à la désolation. En ce qui me concerne, la désolation est un moment fort. Pour saisir pleinement l'importance de ce qu'on a perdu, il faut avoir vécu en étant obligé de s'en passer. »)

La femme de ménage de Blanche la trouva écroulée à côté d'un coussin sur lequel elle s'était agenouillée. Son corps était encore chaud.

Cousin Thad téléphona à Feron le vendredi soir. Depuis qu'elle avait acheté un répondeur, Feron filtrait les appels. Elle ne décrochait jamais avant de savoir qui voulait lui parler. Et même alors, elle attendait que son interlocuteur éventuel ait prononcé une partie de son message.

« C'est bon, Cousine Feron, si tu es là, décroche. C'est Thad, et tu sais que je ne compose jamais ton numéro à moins d'avoir quelque chose d'important à te dire. »

Ses proches étaient au courant de cette habitude. Leur nombre était loin d'atteindre la vingtaine qui servait d'unité à Cuervo. Mais, parce qu'ils étaient ses amis, ils l'acceptaient.

« Que se passe-t-il, Thad ?

— Ah tu es là. C'est à propos de Blanche Buttner, dont je sais que tu étais proche.

— Tu as dit "étais".

— Oui. Ce matin. Selon sa femme de ménage, elle s'est éteinte pendant qu'elle priait. Une belle façon de partir. Écoute, sachant qu'organiser un voyage te perturbe, je t'ai pris un billet pour le lundi 5, au départ de Newark. Arrivée à Raleigh à trois heures moins le quart. Les obsèques sont à dix heures mardi matin.

— Et je dors où ? Dans la maison de Pullen ?

— Eh bien, après la mauvaise nouvelle, la bonne. Merry ira te chercher à l'aéroport et tu passeras la nuit chez elle. Puis elle t'accompagnera à l'enterrement et ensuite elle te ramènera à l'aéroport pour le vol de l'après-midi vers New York. J'ai aussi réservé le retour.

— Et je t'en remercie.

— Encore une chose. Le prêtre de Blanche m'a appelé et m'a demandé si tu voulais te charger de la deuxième lecture de la messe funéraire. Il s'agit de... attends, je l'ai là : *Épître aux Romains*, chapitre 8, du verset 18 à la fin. Je dois le rappeler, dans un cas comme dans l'autre.

— Dans un cas comme dans l'autre ?

— Que tu acceptes de le lire ou non. Dans les indications qu'elle a laissées à ce sujet, Blanche suggérait que tu lises ce passage.

— Eh bien, évidemment que je vais le lire. »

Feron nota sur un carnet : *Épître aux Romains, 8, 18 à la fin.*

Comme tout ce qui est d'ordre physique, avec le temps l'aéroport de Raleigh-Durham s'était transformé.

La première fois que Feron y était arrivée, il ressemblait à un grand entrepôt construit au milieu des champs. Vous pouviez alors pendant la descente regarder par le hublot et voir qui était venu vous accueillir sur le

tarmac. À cette époque, il n'y avait pas une grande différence avec l'école d'aviation de Swain Eckert et son toit de tôles qui abritait non seulement le hangar mais aussi les bureaux.

Elle était partie de là jeune mariée avec Will et y était revenue veuve avec Oncle Rowan. Puis, pendant des années, Oncle Rowan et parfois Oncle Rowan et Blanche l'avaient attendue derrière la vitre qui désormais les séparait des pistes. Après la mort d'Oncle Rowan, Blanche s'était tenue à une « porte », dans un terminal de plus en plus grand et continuellement en travaux.

Tandis qu'elle montait la rampe de sortie en tirant son sac de voyage à roulettes sur la moquette, Feron se prépara à la réalité physique de l'amie qui serait bientôt en face d'elle.

Ne voyant pas immédiatement Merry quand elle passa dans le hall, elle corrigea ses prévisions et se mit à scruter des visages de femmes plus âgées qui tendaient le cou afin d'apercevoir qui elles étaient venues chercher. Mais il n'y avait tout simplement personne qui eût pu ressembler, même de loin, à la Merry que Feron avait connue.

L'avion avait-il atterri en avance ? Non, pile à l'heure. Quoi, alors ? Combien de temps devait-elle accorder à la retardataire ? Blanche aurait été celle qui aurait su répondre à ce dilemme. (« Je lui donnerais au moins dix minutes avant de faire quoi que ce soit. Et ne t'éloigne pas de cette porte, parce que c'est là qu'elle espère te voir. »)

Il n'y avait apparemment pas de cabine téléphonique, car la plupart des gens doués de bon sens voyageaient maintenant avec leur petit portable à couvercle rabattable. Josie Maglia aurait voulu qu'elle en achète un. Après avoir persuadé Feron d'écrire le scénario de *Mr. Blue*, Josie, qui était assez jeune pour être sa fille, la conseillait souvent à propos de ce qui allait devenir indispensable quand le nouveau siècle commencerait.

Une silhouette se précipitait vers elle. « Feron ! Oh Feron ! Merci mon Dieu ! » Elle n'avait jamais vu Merry s'élancer ainsi et fut surprise qu'elle enchaîne, bien qu'en jupe, des foulées toutes droites, contrairement à la plupart des femmes dont les jambes partaient sur les côtés. C'était probablement parce qu'elle avait eu un frère avec qui courir.

« Je me suis perdue, je croyais avoir entendu hall B alors que ce n'était pas B mais D. Je crois que je deviens sourde. Et moi qui suis arrivée en avance pour être certaine que tu me verrais immédiatement ! Cet aéroport est devenu monstrueux. La dernière fois que j'y suis venue, il n'y avait rien qu'on puisse appeler un hall. Oh Seigneur, je suis désolée, Feron. »

Elle était essoufflée. Plus petite, plus mince, aussi bien habillée qu'on pouvait rêver de l'être, belle, même avec le pansement qui chevauchait son nez.

« Mais je suis là, et tu es là », dit Feron qui reconnut en l'embrassant tout ce qui faisait que Merry était Merry. C'était donc ce que l'on ressentait en serrant contre soi une amie humaine : un corps vibrant d'épuisement, à la peau chaude et humide, une odeur dont elle se souvenait, un lien qui les unissait depuis quarante et un ans. « Nous sommes toutes les deux, ensemble dans cet aéroport monstre. Asseyons-nous un instant, histoire de reprendre notre souffle. »

« J'attends que nous soyons sorties du labyrinthe de ce parking et sur une route que je connais pour dire quelque chose d'approprié, Feron, mais je suis désolée que la mort de Blanche Buttner soit l'occasion de nos retrouvailles.

— Ces mots me paraissent parfaitement appropriés.

— Je suis tellement contente de t'avoir à côté de moi, dit Merry tout en glissant la cinq-portes métallisée au milieu des autres voitures.

— Tu as toujours le camion rouge ?

— Non, je l'ai vendu à une femme qui se sert des écuries que nous avons construites et jamais utilisées. Jack a toujours voulu avoir des chevaux mais... Beaucoup de choses ne se sont pas déroulées comme nous l'avions prévu. Nos terres ont été transformées en lotissement sécurisé avec terrain de golf et étang artificiel. Quel dommage que tu n'aies jamais vu nos champs de tabac, Feron. En ce moment, nous devrions être en train de transplanter les jeunes pousses. Cette période de l'année me rendra toujours nostalgique. Est-ce que tu pouvais te douter, pour Blanche ?

— Je l’aurais pu, si j’avais su y voir clair. Il y avait dans ses dernières lettres un ton d’au revoir. Elle a envoyé à Pullen les meubles qu’elle voulait me laisser et elle parlait beaucoup de sa relation avec Oncle Rowan, elle récapitulait leur histoire. Tu sais qu’ils sont sortis ensemble pendant des années avant leurs longues fiançailles qui n’ont jamais abouti à un mariage ? Et elle m’a raconté qu’elle avait deux ans de plus que lui et avait réussi à le lui cacher jusqu’au bout.

— Tu parlais beaucoup d’eux quand on était à Lovegood.

— Ah bon ? Qu’est-ce que je disais ?

— Eh bien, justement j’y pensais en venant tout à l’heure. Tu la trouvais impressionnante, mais tu admirais son goût. Et tu étais vraiment très drôle quand tu évoquais leurs éternelles fiançailles.

— Comment ça, drôle ?

— Oh, tu t’interrogeais sur leur vie sexuelle. Parfois tu imitais leurs voix. Ou tu imaginais leurs pensées. Genre : “Pas encore, Rowan, je ne crois pas que pour l’instant ce serait bien pour moi.” Et il répondait : “Chérie, est-ce parce que tu crois que je te respecterais moins ?” Ou il se demandait : “Pourquoi me fait-elle vivre ça ? À notre âge ? Quand est-ce que ce ne sera plus pas encore ?” Et elle, elle se disait : “Les épouses sont supposées aller vivre dans la maison de leur mari, et comment faire si la leur est plus belle ?”

— Je ne me rappelle pas avoir prononcé un seul de ces mots, Merry.

— C’est à ça que servent les amies. Et la famille. Même pendant la courte vie de Ritchie, nous avons souvent des souvenirs totalement différents d’un même événement. Et avant que Jack perde la mémoire, nous comparions tout le temps nos différentes versions du passé.

— Ça a dû être angoissant de le perdre petit à petit de cette manière.

— Le médecin nous a expliqué que d’abord ce serait sélectif. Que c’était différent pour chaque patient. Il m’a dit que nous devions attendre que son schéma personnel de détérioration se dessine. N’est-ce pas une horrible façon de présenter les choses ? Son schéma personnel de détérioration.

— J’adore ces vieilles routes. Oncle Rowan m’emmenait en voiture à travers la campagne et me racontait comment la vie était avant.

— Moi aussi, je les aime pour ça, dit Merry. En plus, celle-ci nous évite de passer par les Chênes de Windbourne, comme nous serons obligées de le faire demain pour aller prendre l'autoroute.

— Les Chênes de Windbourne ?

— Ce qui était autrefois les champs de tabac des Jellicoe. Qu'un entrepreneur coupe de grands feuillus volontairement plantés au cours des deux derniers siècles et plante ailleurs de jeunes arbres me semble idiot. Jack disait que c'était parce que ces gens devaient arranger la végétation autour des maisons selon leur goût. Ça, c'était quand je pouvais encore aller le chercher à Laurel Grove et l'emmener se promener en voiture. Il était alors suffisamment lui-même pour énumérer les noms de toutes les espèces qui avaient disparu. Selon lui, il y en avait eu bien d'autres que des chênes et le lotissement aurait aussi bien pu s'appeler les Érables de Windbourne ou les Peupliers de Windbourne. Et puis un jour il s'en est pris à moi comme à une ennemie et a voulu savoir pourquoi je l'emménais voir une chose pareille.

— Je regrette vraiment de n'avoir pas connu vos champs de tabac, Merry.

— Oui, moi aussi, j'aurais aimé te les montrer. Seulement ça n'a pas pu se faire, voilà.

— Tu as une bible chez toi ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Blanche a laissé ses instructions pour les obsèques et elle souhaitait que je me charge d'une des lectures. Je voudrais m'entraîner un peu avant demain, pour ne pas la décevoir.

— Tu sais quel passage tu vas lire ?

— *Épître aux Romains*, chapitre 8... attends, c'est dans mon sac. Du verset 18 à la fin.

— Elle était catholique, non ?

— Fervente.

— Écoute Feron, je m'excuse d'avoir ce vilain pansement sur le nez, mais le trou en dessous est encore plus moche.

— On t'en a encore enlevé ?

— Il pense qu’il a tout sorti, mais s’il en reste, il devra aller plus profond. “Nous creuserons jusqu’à la Chine”, voilà ce qu’il en a dit. Ce n’était qu’un carcinome basocellulaire mais, après l’histoire du mélanome, il ne veut pas prendre de risques. »

Pourquoi s’étaient-elles arrêtées devant l’église épiscopale méthodiste africaine ?

« J’en ai pour une minute, dit Merry. Il faut que j’aie cherché quelque chose. »

Avec quelle légèreté elle monta en courant l’allée qui menait au bâtiment de bois peint en blanc. Vus de dos, ses mouvements étaient ceux d’une fille de vingt ans. Sur le panneau planté dans la pelouse il était écrit : SERMON DE PÂQUES : ENTRE LES BRAS AIMANTS DE DIEU NOUS FAISONS ICI-BAS TOUT CE QUE NOUS POUVONS. Avec en dessous en lettres plus petites : Service du dimanche de Pâques, 11 heures, avec communion.

Merry se glissa à sa place, tendit une feuille de papier à Feron.

« Qu’est-ce que c’est ?

— *Épître aux Romains*, chapitre 8, versets 18 à 39. De la Nouvelle Bible américaine, qui est celle que les catholiques utilisent. Comme ça, tu pourras t’entraîner. Je l’ai photocopié dans la Bible comparée du pasteur Ford, qui officie ici. Nous nous en servons parfois lors de nos séances d’études ; c’est étonnant comme certains passages varient selon les traductions. Et il ne s’agit ici que de celles en langue anglaise. »

Feron parcourut les versets imprimés. « Je crois que je vais y arriver. Je me demande pourquoi Blanche a choisi ce texte-là pour moi.

— Vous vous entendiez bien, n’est-ce pas ? En dehors du fait que tu la trouvais impressionnante.

— Oh oui. J’ai appris à l’aimer. Et il en a certainement été de même pour elle vis-à-vis de moi. Elle m’a enseigné des tas de choses qui ont fait de moi quelqu’un d’un peu mieux.

— Comme quoi ?

— Oh tout, ça allait de l’achat de chaussures à l’amabilité. Je ne connaissais personne qui fût comme elle dans mon ancien monde. Je n’ai

jamais surmonté totalement une certaine timidité envers elle, mais curieusement, après mon départ pour New York, et surtout quand elle a vécu dans la maison d'Oncle Rowan, nous nous sommes senties à l'aise l'une avec l'autre. Et elle a aimé mon dernier livre, ce qui a peut-être un peu aidé.

— Tu sais Feron, la directrice de la résidence universitaire de Lovegood m'a confié un jour que j'aurais dû partager une chambre avec Cynthia Chasteen. Mais quand tu t'es inscrite, à la dernière minute, elles ont décidé qu'il valait mieux me mettre avec toi. Miss Darden m'a raconté que la doyenne avait dit que c'était comme les chevaux qui se sentaient à l'aise ensemble dans le pré.

— Comme des chevaux ! » Feron rit. « Mais elle avait raison de penser que nous nous entendrions bien. Oh merde !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je n'ai pas pris de chapeau pour les obsèques de Blanche. En fait je n'en ai aucun.

— Ne t'inquiète pas. Nous trouverons quelque chose qui fera l'affaire. Oh Feron, comme tout semblait irréel, après mon départ de Lovegood. Tout a complètement changé. Je m'occupais de l'exploitation avec Jack, et il y avait Ritchie, qu'il fallait nourrir et aider pour ses devoirs, et après qu'il s'était couché les soirées étaient interminables. Mais tu sais qui m'a sauvée ? Miss Petrie. Elle terminait toutes ses lettres par : "Continuez à écrire !" Alors j'ai rempli un des cahiers qui venaient de la librairie du campus. Puis un deuxième, et quand celui-là aussi a été fini, je suis allée en acheter d'autres. Mais ce n'étaient pas ceux de Lovegood, avec les colonnes doriques sur la couverture.

— Qu'est-ce que tu écrivais ?

— Oh, d'abord de simples anecdotes. Sur le temps qu'il faisait et les inquiétudes qu'on avait quant aux récoltes. Beaucoup de descriptions de paysages, trop, j'en ai peur. J'adore parler des nuages. Et des petites histoires concernant Ritchie, ses succès et ses revers à l'école. J'en ai recopié certaines et je les ai envoyées à Miss Petrie. C'était un moment difficile pour elle. Miss Olafson s'était vu offrir une place plus intéressante,

mais cela voulait dire qu'elles devraient quitter Lovegood et que Miss Petrie perdrait son travail. Elle a choisi de partir avec Miss Olafson et j'imagine que, là où elle s'est retrouvée, j'étais sa seule étudiante. Nous avons correspondu pendant six ans, Feron ! Puis Ritchie a été tué, et j'ai commencé à écrire ce récit sur la grange à tabac, qui se développe au fur et à mesure que la narratrice s'autorise à se souvenir. Et Miss Petrie m'a aidée à l'améliorer, puis elle m'a dit de le proposer à la rubrique de la première nouvelle de l'*Atlantic*. Mais elle était déjà très malade et n'a jamais su qu'ils l'avaient accepté.

— Ça, c'est une vraie histoire, Merry. En comparaison, ma trajectoire paraît complètement incohérente. En dehors des mémoires à rendre, je n'ai rien écrit à Chapel Hill. Je m'accrochais tant bien que mal pour ne pas me faire recaler. Oh, j'y pensais toujours, j'enviais les grands et soustrayais leur date de naissance à celle de leurs publications. Puis j'ai été occupée par Will, comment chercher à l'attraper sans le faire fuir effrayé. Ce n'est qu'une fois en Angleterre, alors qu'il était toute la journée à l'université de Durham, que j'ai commencé à regretter de ne pas avoir la même discipline personnelle que lui. La première chose que j'ai rédigée, c'était pour Will. J'ai tapé les notes qu'il avait prises en vue d'un chapbook sur Aelred de Rievaulx, abbé anglais du Moyen Âge qui semble avoir été quelqu'un de peu commun.

— Je suis trop inculte, Feron. Qu'est-ce qu'un chapbook ?

— Moi non plus, je ne le savais pas jusqu'à ce que Will me l'apprenne. C'est une brochure, généralement longue de moins de quarante pages, qui traite d'un sujet précis. Les spécialistes et les poètes aiment en écrire. L'abbé Aelred de Rievaulx était l'idole de Will. Il représentait tout ce qu'une personne pourrait être si elle tendait continuellement vers les sentiments les plus élevés dont la nature humaine soit capable. C'était un chef et un négociateur, il prêchait, il instruisait les novices, il voyageait à travers tout le continent, il rendit l'abbaye prospère, tout le monde l'aimait, il était connu pour faire preuve de sympathie et de gentillesse.

— Mais je veux le lire !

— J'en chercherai un exemplaire chez Barnes and Noble. Il est probablement passé en poche. Bon, après avoir fini de taper ces notes, j'ai voulu essayer d'écrire un récit sur l'abbé Aelred. Il souffrait de diverses affections, calculs rénaux, arthrite, zona, et devait souvent rester couché, en sorte que les moines se réunissaient autour de son lit pour discuter de différentes choses et être près de lui. J'ai d'abord imaginé une sorte de journal de bord d'un cistercien du XII^e siècle. J'allais étonner Will. Puis je suis devenue plus ambitieuse et j'ai tenté d'adopter les points de vue de différents moines, de ce qu'ils pensaient d'Aelred. Cela voulait dire m'interrompre, afin d'élaborer la personnalité de chacun. J'étais en fait en train d'y travailler quand le professeur de Will est venu à l'appartement m'annoncer avoir été prévenu par la police de Saltburn qu'un homme ayant sur lui les papiers de Will avait glissé au bas de la falaise. Il s'est avéré que des gens, des animaux, ou même des engins agricoles tombaient régulièrement de cet escarpement érodé, mais je ne l'ai appris que plus tard. Et il y a une chose qui me bouleverse encore à propos de la soirée où nous avons dû aller à Saltburn afin d'identifier le corps. Un des agents m'a demandé si Will et moi avions des problèmes de couple. Et tu sais ce qui m'a immédiatement traversé l'esprit ? Ceci est ma punition pour avoir menti en disant que Swain avait frappé ma mère puis qu'il était parti de la maison. Maintenant c'est mon tour, quelqu'un pense que Will a sauté parce que nous ne nous entendions pas. Puis je me suis retrouvée chez Blanche, veuve de vingt-trois ans, et je me suis mise à noter tout ce que je me rappelais à propos de Will avant que les souvenirs s'effacent. Les phrases qu'il avait prononcées, mot pour mot. Même son odeur.

— Tu as gardé les notes que tu avais prises sur les moines ?

— Eh non. Je les ai jetées. Quand je pense à tout ce que je regrette d'avoir jeté, je n'arrive pas à y croire.

— Est-ce que je t'ai raconté comment j'ai abandonné le livre sur Stephen Slade ? Parfois je n'arrive pas à distinguer ce que je t'ai dit de ce que j'ai voulu te dire.

— Oh oui. "J'aimerais que mon maître soit encore en vie et moi encore son esclave." L'article trouvé au Musée du tabac. De quoi te couper tous tes

élans. Je te dois des excuses pour tout ce temps perdu à cause de ma présomptueuse idée.

— Mais non, Feron. Sans la tâche que tu m’as confiée, je n’aurais jamais trouvé le courage d’assister à un service de l’église Ézéchiél. Et avant d’y aller, j’ai changé de vêtements encore et encore, les empilant sur le lit au fur et à mesure. J’avais peur de ne pas être la bienvenue. Puis, quand je me suis garée sur le parking, j’ai vu qu’il n’y avait pas d’autre camion, mais au moins étais-je bien habillée. Et avant même que j’atteigne la porte, ils sont sortis à ma rencontre. La plupart savaient qui j’étais, il y en avait un qui avait travaillé pour mon père pendant les récoltes. Mais qu’est-ce que je disais, déjà ? Ah oui. Je n’aurais jamais pensé à aller là-bas si je n’avais pas compris que pour écrire sur Stephen Slade, j’avais besoin de passer du temps parmi des Africains-Américains.

« Et c’est grâce à ton projet, Feron. Sans toi, je n’y serais jamais allée. Et je serais passée à côté de beaucoup de choses. De notre groupe d’étude de la Bible, de nouvelles amies. De mon premier emploi ! Elles sont restées autour de moi et ont veillé sur moi pendant ma grossesse. Paul a été baptisé à l’église Ézéchiél et c’est là que la cérémonie s’est déroulée avant son enterrement. Et elles ont été à mes côtés quand l’état de Jack s’est dégradé. J’aimerais que tu les rencontres. En tout cas, ce soir, tu verras Rachel Blake, la fille de ma patronne. Elle nous apportera notre dîner. Rachel est à Lovegood, elle obtiendra sa licence en mai. Bon, je vais quitter la grand-route. Nous allons faire un petit détour pour que tu ne voies pas les Chênes de Windbourne. Oh Feron, je n’arrive pas à croire que tu viennes enfin chez moi.

— Oui, j’en ai mis, du temps. »

Quelle réponse affreusement nulle, pensa Feron. Il m’aurait fallu quelqu’un qui m’apprenne à dire des choses gentilles, comme mon père Woody l’a fait avec sa sœur Mabel.

Feron était là, dans cette maison. En train de s'installer dans la chambre de Ritchie. Et elles lui avaient trouvé un chapeau pour les obsèques du lendemain.

Elle était entrée dans la pièce où elle devait dormir sans émettre le moindre commentaire. « Qu'est-ce que tu as fait du drapeau ? demanda-t-elle après avoir regardé autour d'elle.

— Quel drapeau ?

— Celui qui était sur sa malle.

— Oh, ça c'était seulement dans ma nouvelle "La grange à tabac". Dans la vie réelle, je l'ai laissé plié, comme ses camarades me l'avaient remis. Il est dedans, avec ses autres trésors. Je mets sa couverture de l'armée de l'air sur le dessus. »

Merry avait ouvert la malle et à l'intérieur, près du drapeau plié, il y avait le trilby de paille noir que Ritchie avait porté pour jouer son fameux rôle de régisseur. Feron l'essaya devant la glace et Merry l'inclina jusqu'à un angle séduisant. À la nonchalance étudiée de Feron, elle comprit que cette dernière appréciait.

« Mais peut-être la plume violette est-elle exagérée.

— Aucun problème, le violet est une couleur de deuil.

— D'accord, c'est toi la pro des funérailles. »

Elles s'étaient accordé un moment de repos, jusqu'à l'arrivée, à six heures, de Rachel Blake qui apporterait leur barbecue préparé aux Trois

Petits Cochons. Merry fut surprise d'être aussi contente de s'allonger. Son mal de tête était revenu et elle avait encore avalé des antalgiques. Dans sa chambre, où elle avait dormi avec Jack, et avant cela Maman avec Papa, elle pensa à Thad. (« Tu vas en parler à Feron ? — Lui parler de quoi ? — De nous. — Non, Thad. Ça restera notre secret. »)

Aucun bruit ne provenait d'en bas. Feron avait dû elle aussi avoir besoin de calme. Il était difficile de croire qu'elles approchaient la soixantaine. Merry se rappela qu'elles avaient pensé que la vie de la poétesse de la promotion 1918 devait s'être figée peu après cinquante ans.

Elle rêva que Feron entrait par la fenêtre en volant, immense oiseau gris qui la prit entre ses larges ailes. Merry sentit la douceur des plumes et la structure de leur tige. « Des chevaux ! s'exclama l'oiseau-Feron. Eh bien, remercions les divinités de nous avoir déposées dans le même pré. »

Des murmures venant de la véranda ouest s'élevaient sous les fenêtres. Feron semblait discourir devant quelqu'un. Dans la salle de bains, Merry s'éclaboussa le visage et se recoiffa. À la lumière extérieure, elle savait qu'il était plus de six heures. Une petite tache de sang était apparue sur son pansement. Elle en mit vite un autre par-dessus et descendit.

À travers la vitre de la cuisine, elle aperçut les deux silhouettes. Ses longues jambes enroulées l'une autour de l'autre, en face de Rachel Blake, Feron lisait à voix haute, s'interrompant, puis reprenant.

« ... ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu.

— Parfait, dit Rachel. Égal et sans pathos. Les mots parleront d'eux-mêmes. »

Je ne l'aurais pas mieux dit, pensa Merry. Bouteille de coca et verre de Feron d'un côté, carafe de thé glacé et verre de Rachel de l'autre. Quelqu'un avait réglé le four sur cent cinquante degrés afin de garder au chaud la viande et les boulettes de maïs, et elle n'avait pas besoin de vérifier que les accompagnements froids étaient bien dans le réfrigérateur.

Elle se sentit envahie d'un profond soulagement et d'autant de tristesse. Si l'instant avait pu parler, il aurait dit : « Tu vois, Merry, tu n'es pas obligée

de porter seule le poids du monde sur tes épaules. »

C'était comme si son esprit enregistrait cette scène de quelque endroit futur. Une femme observant de son vivant les gens en train de faire sans elle ce qu'ils avaient besoin de faire.

« J'avais prévu de m'allonger et de reprendre des forces, lire, ou autre chose, dit Feron, mais l'atmosphère extérieure m'a donné mauvaise conscience. J'ai pensé que, demain, je respirerai des vapeurs de kérosène et de l'air recyclé. Alors je me suis promenée autour du paddock. Les chevaux ont d'abord fait comme si je n'étais pas là, puis, un par un, ils sont devenus curieux, et avant que j'aie fini mon tour, ils étaient là tous les trois, voulant sentir ma main. Oh Seigneur, Merry, quel endroit merveilleux. »

Le barbecue avait été mangé, elles avaient entamé une deuxième bouteille de vin, et les étoiles clignotaient pour elles derrière la vitre. Il était encore trop tôt dans la saison pour pouvoir dîner dehors.

« J'aurais aimé que tu voies cette terre dans toute sa splendeur. Partout, des champs à perte de vue. Maintenant, à l'est, nous avons planté des arbres entre eux et nous – un mélange de pins, de peupliers et de chênes palustres. Mais ils sont encore trop jeunes pour cacher ce qui n'est plus là.

— Si j'étais venue pendant ces vacances de Noël 1958, comment aurait-ce été ?

— Tout aurait alors été labouré. Un horizon de sol glaiseux soutenant le ciel. Je ne sais pas si, à l'époque, j'en voyais la magnificence. C'était pour moi beaucoup d'hectares et de responsabilités.

— Ensuite j'ai pris un chemin de traverse dans les bois et j'ai trouvé le cimetière de la famille Jellicoe. Et j'ai été un peu troublée, Merry, de voir que tu avais déjà installé ta propre pierre tombale.

— C'est ce qui arrive quand tu travailles dans une entreprise de pompes funèbres. Tu apprends à penser à ce que tu veux pour tes obsèques comme tu ferais ta liste de courses.

— Ne me dis pas que tu as fait ta liste de courses.

— Si, pendant l'alerte mélanome – jusqu'aux hymnes et aux lectures. Toutes les femmes de mon groupe d'étude de la Bible ont rédigé leurs

directives. Rachel Blake jouera l'hymne de Lovegood. Tu sais, on lui a proposé une bourse de musique à Converse, elle aurait pu y passer son master, mais elle a choisi de rester à Lovegood avec ses amies.

— Elle m'a été d'une aide précieuse pour ma lecture de demain. "Un ton égal et sans pathos, les mots parleront d'eux-mêmes." Franchement, quand on rencontre des filles comme Rachel, on ne peut pas trop désespérer de l'avenir. Elles semblent avoir un esprit moins... coincé. Il y a dans ma vie une jeune réalisatrice, Josie Maglia, qui a pris une option de deux ans sur *Mr. Blue*. Elle m'a tannée pour que j'en écrive le scénario, mais pendant ma rafraîchissante promenade sur tes terres j'ai compris que c'était la dernière chose que j'avais envie de faire.

— Pourquoi ?

— Je dois lâcher cette histoire. L'idée de départ était bancale. Je voulais réussir un autre conte, comme *La Bête et la Belle*. Mais *La Bête et la Belle* reposait sur une base solide. La Belle peut aimer la Bête tant qu'elle ne va pas avec lui dans le monde extérieur, j'ai construit le roman autour de ça.

— Et ça sonnait tout à fait juste.

— Mais avec *Mr. Blue*, je me suis lancé un sacré défi. J'ai trouvé, ai-je pensé, je vais inverser l'histoire de Barbe-Bleue. Créer une Barbe-Bleue femme. C'est elle qui tient les rênes. Qui est la propriétaire, qui a le pouvoir. Et toutes les clés. Qui établit les règles et qui punit. Dès le début, à huit ans seulement, elle se montre dominante devant l'étranger à qui elle ouvre alors qu'il est venu voir son père. Immédiatement, elle établit son pouvoir en le faisant attendre et en lui refermant la porte au nez. Et, pendant un moment, les chapitres s'enchaînaient à toute vitesse. Elle devient une jeune femme et trouve de nouvelles façons de le maintenir à sa place. Et, déterminé à lui prouver sa valeur, il travaille bien et dur. Finalement elle l'épouse car, la terre de ses ancêtres étant plus importante pour elle que quoi que ce soit d'autre, pourquoi ne pas en partager le fardeau avec lui ? Mais elle se réserve un lieu où il ne doit jamais entrer. Et il obéit ! Elle devient tellement certaine qu'il ne la trahira pas qu'elle ne ferme même plus à clé. Ce qui n'a pas empêché Joachim Maglia de peindre dans une de ses illustrations un magnifique verrou gothique. Bon, jusque-là tout allait bien.

La Bête et la Belle faisait cent cinquante pages. J'en étais déjà à cent dix-huit. Mon éditeur aimait ce qu'il avait lu et chargea Joachim de l'illustrer. Joachim était le frère jumeau de Josie. Elle a tourné un documentaire sur son travail alors qu'il était mourant. Ce qui concernait ses œuvres était en couleurs et ce qui concernait la maladie en noir et blanc. Dialogue très minimal. Elle l'a intitulé *Mort d'un frère. Une élégie post-sida*. Le film a gagné plusieurs prix.

« Mon éditeur a dit qu'il attendait avec impatience de voir comment j'allais résoudre ce qu'il appelait mon audacieuse prouesse. Oui, comment allais-je faire d'elle une Barbe-Bleue ? Elle n'a aucun secret. Elle n'a tué personne. Elle a mis la loyauté de cet homme à l'épreuve et n'a rien à lui reprocher. Alors elle tombe enceinte et meurt en couches, à l'ancienne. Les femmes qui s'affirment trop doivent mourir. Naturellement, elle a tenu à mettre son enfant au monde chez elle, dans son fief, comme aurait dit Miss McCorckle. Quand je me suis plainte à Cuervo de mon échec, il a répondu que je n'avais qu'à le réécrire. Mais qui le publiera ? ai-je demandé. Et il m'a sorti cette sentence sur les artistes qui parfois doivent choisir entre l'œuvre et le parrain.

— Le parrain ?

— C'est ainsi qu'il appelait tout ce qui est extérieur à l'œuvre et permet son existence ou l'influence. Il faut s'en libérer et fuir. Cela peut être des tas de gens, des éditeurs et correcteurs aux critiques en passant par les lecteurs. Cuervo croyait que le besoin d'exister d'un livre devait suffire. Peut-être est-ce pour cela qu'il n'en a jamais écrit un second. Quoi qu'il en soit, voilà la triste histoire de mon bancal *Mr. Blue*.

— Je crois que je connais le secret de cette femme.

— Ah bon ?

— Elle est tombée amoureuse de lui. Mais elle pense qu'elle perdra son pouvoir si elle le lui fait savoir.

— Je n'ai jamais ne serait-ce qu'envisagé cette possibilité ! La chambre interdite, soit dit en passant, vient de ce que tu m'as raconté à Lovegood à propos de celle où ta mère allait se "reconstruire".

— Je m'en doutais un peu, répondit Merry, en choisissant de ne pas s'étendre sur la question. Mais il y a aussi une conclusion à mon histoire. Le lendemain du jour où nos parents sont morts, Ritchie est venu dans ma chambre et a dit que nous devons immédiatement aller dans la pièce secrète. Il était convaincu qu'elle y serait. Alors j'ai joué le jeu, mais devine quoi ?

— Quoi ?

— Elle était complètement vide. La table, la chaise, Mr. Jack avait tout enlevé. Il a expliqué qu'il pensait que ce serait plus facile pour nous, mais Ritchie a hurlé et l'a traité de tous les noms. Il a tellement pleuré qu'il s'en est endormi ; seulement je ne crois pas qu'il ait jamais pardonné ça à Jack. Est-ce que tu as vu la pierre tombale de Paul dans notre cimetière ?

— Comment l'aurais-je manquée ? Son nom suivi de ces dates, ça vous déchire le cœur. Comme je voulais laisser quelque chose à côté de sa tombe, j'ai regardé autour de moi et trouvé une étrange pierre rose. Elle était en forme de pointe de flèche.

— C'en était une ! Elle venait probablement de la collection dont Ritchie avait fini par se séparer. À dix ans, il s'est pris de passion pour les Indiens coree qui s'étaient établis près du fleuve Neuse, dans le coin où nous avons déjeuné. Il a fait un exposé sur eux à l'école – au XVIII^e siècle, ils avaient disparu. Puis il a étendu ses recherches à toutes les tribus de Caroline du Nord et il a suffisamment creusé le sujet pour être vraiment furieux de la façon dont on les avait traitées. "Tu comprends, c'était leur terre, ils étaient là avant..." Et un jour, dans un accès de tristesse, il a enterré toute sa collection de flèches dans le cimetière familial. Où as-tu trouvé cette pierre rose ?

— De l'autre côté, dans la partie ancienne, près d'un Jellicoe qui avait servi dans la marine lors de la guerre de 1812. J'ai pensé que tu avais de la chance de pouvoir faire remonter si loin tes origines. Oncle Rowan m'a présenté quelques ancêtres dans le cimetière de Pullen, mais rien qui puisse rivaliser avec votre lignée. »

Feron était là, dans cette maison. Mais maintenant c'était le lendemain matin et Merry sentit l'odeur du café qu'elle avait eu l'intention d'apporter à Feron.

Merry avait dit bonsoir et elle était montée dans sa chambre, comptant avoir le temps de repenser à tout ce qui s'était passé entre elles, puis elle avait renoncé, avalé un des antalgiques que le médecin lui avait prescrits et qui, après le vin, l'avait assommée.

Elle alla à la fenêtre. En bas, Feron était assise au bord de la véranda, un mug de café à la main. Elle avait, autour de ses épaules, comme un châle, la couverture bleue de l'armée de l'air de Ritchie.

Merry enfila un pull sur sa chemise de nuit, changea son pansement et, vite, elle descendit.

« Oh Feron, je projetais de t'apporter le café au lit.

— Je suis levée depuis un moment. J'ai fait un rêve, mais je ne sais pas vraiment si c'en était un. Si je dormais ou si je rêvais que je dormais. J'ai senti que quelqu'un dans la chambre me regardait. J'ai pensé : si j'ouvre les yeux, je me réveillerai. Alors j'ai ouvert les yeux et il y avait une silhouette assise sur la malle de Ritchie. Je pouvais dire que c'était celle d'un homme, mais elle était si floue que je le voyais à peine. Il essayait de me parler, seulement sa voix disparaissait sans cesse comme celles de la radio lorsque tu cherches une station. Les seuls mots que j'ai pu distinguer étaient "cinq granges noires", et il m'appelait par un nom qui ressemblait à quelque chose comme "Errol". Puis la lumière a commencé à entrer dans la pièce et il a disparu. Il ne restait sur la malle que le trilby noir que je vais porter aujourd'hui pour les obsèques de Blanche. »

« Nous le savons, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. Et non pas elle seule ; nous-mêmes qui possédons les prémices de l'esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement en attendant l'adoption... »

Plus elle lisait, debout devant le lutrin de l'église St. Anasthanasius, le passage choisi par Blanche, moins Feron se sentait elle-même. Était-ce un phénomène favorable ou funeste, elle n'en avait aucune idée, car elle n'avait encore jamais vécu cela. Quoi qu'il en soit, pour le savoir, il lui faudrait attendre car, à cet instant, son seul but était d'arriver au bout de sa lecture sans la moindre défaillance possible.

Depuis l'apparition, à l'aube, de l'homme assis sur la malle de Ritchie, elle avait le sentiment d'être à la fois tout étourdie et très ouverte. Son esprit pouvait saisir plus de choses en même temps, mais une certaine impression de flottement faisait partie de l'expérience.

Par exemple, après avoir prononcé à voix haute « en attendant l'adoption », elle comprit clairement qu'elle avait vraiment été adoptée quand Oncle Rowan l'avait accueillie et qu'elle était allée vivre chez Blanche. À partir de ce moment-là, elle n'avait plus jamais été la même. Il lui avait été désormais totalement impossible de redevenir « l'ancienne Feron ». Alors qu'elle passait aux versets suivants, s'en tenant au conseil de Rachel « les mots parleront d'eux-mêmes », elle vit – non pas une manifestation visuelle comme celle de l'homme flou sur la malle, mais les

portraits nets et précis de Blanche et de Rowan imprimés sur son œil interne.

Ce n'était pas tout. Elle regarda l'assemblée des fidèles. « Une mer de visages », un cliché qui résistait à l'usage. Elle aperçut Merry penchée vers Cousin Thad. Sans le toucher, juste... Et le grand Thad se repliant en une courbe plus fermée pour protéger l'espace de « la sublime petite femme au chapeau noir ».

Bien sûr. N'importe qui pourrait s'en rendre compte. Il suffit de les observer comme je le fais à cet instant.

Avait-elle atteint un niveau supérieur de perception – ou allait-elle faire une attaque ?

« Et voir ce qu'on espère, ce n'est plus l'espérer : ce qu'on voit, comment pourrait-on l'espérer encore ? Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec constance. »

S'il te plaît, tiens le coup jusqu'à la fin de cette cérémonie, puis pendant le trajet jusqu'au cimetière de Benton Grange et l'enterrement. Tu n'auras pas le temps d'assister à la réception. Mais il faudra ensuite aller à l'aéroport avec Merry, prendre l'avion pour Newark, puis un taxi, passer le tunnel et, si l'ascenseur est encore en panne, monter les cinq étages jusqu'à la maison au bord de l'eau de Christopher Street. Une fois arrivée là, en sécurité, allongée, tu pourras examiner ça de plus près.

Les funérailles avaient commencé en retard, après onze heures, et ne se terminèrent qu'à une heure dix. Il était presque deux heures moins le quart quand tout le monde fut monté en voiture et que le convoi s'ébranla derrière le corbillard en direction du cimetière de Benton Grange où Blanche irait rejoindre ses parents et ses grands-parents. Si Blanche avait épousé Oncle Rowan, aurait-elle été enterrée à Pullen avec les Hood ? Ou non ?

Merry avait trouvé le rite catholique romain très impressionnant, totalement différent de celui de l'église méthodiste. « À Ézéchiél, c'est plutôt comme si nous nous tirions les unes les autres vers le haut, alors que là, c'est le prêtre qui prodigue tout d'en haut. Mais ce n'est pas une critique, juste une constatation. Ta lecture était magnifique, Feron. Et toi, très

élégante derrière ton lutrin. Je me suis sentie fière de toi. La prochaine fois que ce sera à moi de choisir un passage de la Bible pour notre groupe d'étude, je choisirai cette épître. »

Le cercueil de Blanche fut descendu dans son trou par un dispositif à manivelle solennellement actionné par un membre des pompes funèbres. Une somptueuse gerbe de roses et de lys blancs descendit avec elle, « De la part de toute la famille Hood », envoyée par Cousin Thad, qui avait désobéi aux instructions laissées par Blanche, « pas de fleurs, mais... ».

Oncle Rowan avait été enterré à l'ancienne, six porteurs en plein effort avaient lentement laissé filer leurs sangles jusqu'à ce que son cercueil arrive en bas.

Après que la manivelle eut été démontée et le reste du dispositif discrètement emporté, le prêtre prononça un dernier adieu puis un filet de poussière noire ruissela de sa manche en dentelle.

Tout le monde attendait. Thad donna un coup de coude à Feron. « C'est à toi de passer la première. Prends une poignée de terre dans ce tas et jette-la au fond. »

Plus tard, une belle femme s'approcha de Feron.

« Marguerite Steed ! Vous êtes splendide.

— Merci, Feron. Papa est mort l'année dernière. Il est presque arrivé à cent ans.

— Blanche me l'a écrit. Il doit vous manquer.

— Oui, mais il est encore très présent. J'ai perdu plus de vingt kilos. Cet été, j'ai l'intention de voyager. Je suis invitée chez des collectionneurs du monde entier. J'irai d'abord à Tel-Aviv voir une exposition de poupées folkloriques israéliennes. Je descendrai chez des amis d'Edith Samuel. Je lui ai autrefois envoyé une lettre de fan, et elle a répondu. Ses œuvres sont maintenant pour la plupart dans des musées. Elle est bien sûr morte dans les années 1960.

— Vous savez, Marguerite, j'ai un jour voulu vous offrir un cadeau. Il s'agissait en fait de deux personnages, un rat en habit de cérémonie monté sur un cheval, que j'ai vus dans une vitrine d'une boutique de Madison

Avenue. Ça s'appelait *La Course du rat* et ça coûtait deux mille cinq cents dollars.

— Quelle gentille pensée. Si j'avais eu de l'argent quand Edith Samuel travaillait encore, j'aurais dépensé toutes mes économies pour une de ses mélancoliques petites émigrées de chiffon. Feron, votre tante Blanche était une âme au grand cœur. Elle a laissé le monde en meilleur état qu'il n'était à son arrivée. »

OceanofPDF.com

Debout entre Feron et Cousin Thad, Merry se rappelait les enterrements qui avaient ponctué sa vie. Mère et Papa, Ritchie, petit Paul. Oh, et l'oncle Rowan de Feron. Et le petit-fils de Sœur Simone qui, à vingt-quatre ans, était tombé d'un toit qu'il couvrait. Et, bien sûr, Jack.

Il y avait eu du désir entre eux, enfin, pas dès le début, mais après que l'acte avait été accompli et que Jack s'était plongé dans l'autoréprobation. Il ne se l'était jamais pardonné. Cependant les mois passèrent et, quand ils travaillaient dehors, elle le vit la regarder et cela ne la laissa pas indifférente. Bien qu'ils se soient tenus à l'écart l'un de l'autre pendant deux ans, elle le considérait comme sien. Puis Ritchie partit en camp de vacances et ils se retrouvèrent au lit. Et, de nouveau, lui envahi par le remords et elle pleine de honte, ce qui les sépara jusqu'à ce que Ritchie rejoigne l'armée de l'air. Sa mort les poussa chacun dans son coin, s'autoflagellant. Jusqu'à ce qu'ils renoncent à tout faux-semblant et se retrouvent aussi souvent qu'ils en avaient envie. Et, alors que la moisson de 1979 était engrangée et qu'ils se félicitaient l'un l'autre, elle dit : « Avez-vous déjà pensé au mariage, Mr. Jack ? — Me marier ? Avec qui ? » Il paraissait totalement dérouté. « Eh bien avec moi, Merry Grace », répondit-elle.

Cousin Thad était en train de dire à Feron que, si elle acceptait un bail de trois ans, il avait un locataire idéal pour sa maison. « Je peux en répondre.

Ta propriété sera en mains sûres. Nous mettrons évidemment une clause d'annulation au cas où tu changerais d'avis. Il s'agit de mon fils, Simon. Il vient d'obtenir une promotion de la banque de Raleigh où il travaille et a l'intention de se marier. Réfléchis, et nous parlerons chiffres pendant la réception.

— Je ne vais pas y aller, Thad. J'ai toujours peur de rater mon avion.

— Oh non ! Mais il ne décolle que juste avant cinq heures !

— Et il va être trois heures. Et il faut plus d'une heure pour arriver là-bas. Ton fils peut louer la maison et y amener sa femme quand il veut. Pour le reste, nous en parlerons au téléphone une fois que je serai rentrée.

— Si tu décroches !

— Je l'ai fait quand tu as appelé pour Blanche. »

Thad avait trop laissé voir à quel point il était déçu quand Feron avait annoncé qu'elle repartait immédiatement. Si quelque chose devait inquiéter Merry, c'était l'amour que les gestes et les regards de Thad trahissaient devant les autres. À l'église, ce matin, elle avait été obligée de fuir continuellement sa proximité involontaire.

Jack et elle avaient tiré le meilleur parti possible de leur mariage. Jusqu'à la nuit où Paul était mort, elle n'avait jamais ressenti d'angoisse. Jusqu'au jour où elle « en avait trop appris », sept ans plus tôt, après que Jack l'avait prise pour sa mère, elle n'avait jamais souhaité que quoi que ce soit fût différent. Leur couple avait été tout ce qu'il pouvait être.

L'amour dont elle n'avait jamais rêvé, et qui était arrivé ensuite, l'avait désarçonnée. Elle ne s'étonnait pas de ce qu'une certaine souffrance dût l'accompagner. Il lui semblait normal qu'il y ait un prix à payer. Mais elle avait maintenant conscience de tout ce qu'elle pouvait perdre. Conscience qu'elle risquait de tomber de haut. Tout cadeau du ciel qu'on n'a pas attendu s'accompagne de la peur de le voir disparaître.

« Sans toi, la vie serait horrible », s'étaient-ils dit l'un à l'autre le soir où cela avait commencé.

« Pauvre vieux Thad, commenta Feron assise dans la voiture à côté d'elle. Il comptait te voir à la réception. Cela se lisait sur son visage. Ce doit être

agréable d'avoir un amant aussi empressé. Désolée de t'avoir obligée à partir, mais ça aurait été trop juste.

— Aucune importance. Je déteste moi aussi devoir me dépêcher. » La remarque très directe de Feron montrait que cette dernière n'avait pas changé.

« Oncle Rowan insistait toujours pour rester avec moi jusqu'à l'embarquement. Je lui disais que ce n'était pas nécessaire, mais il répondait qu'il y tenait. Et on se retrouvait assis là tous les deux, mal à l'aise, échangeant des propos polis. Il n'y avait pas moyen de l'en dissuader. »

Merry avait eu l'intention d'attendre elle aussi avec Feron jusqu'au bout, mais Feron lui envoyait un message très clair.

« Oh, il faut que je te rende le chapeau de Ritchie. Tu veux que je le mette sur la banquette arrière ?

— Il te va bien, Feron. Écoute, il faut que je te dise quelque chose. À propos de ce jour de 1958 où tu devais venir chez nous. Ritchie m'aidait à préparer mon lit pour toi, afin que tu aies vue sur nos pommiers et non sur nos cinq granges noires. J'avais peur qu'elles te dépriment, mais Ritchie les trouvait magnifiques et il était impatient de t'expliquer pourquoi nous les avions peintes de cette couleur. Pour garder la chaleur grâce à laquelle produire le fameux Bright Leaf Jellicoe. Et celui que tu as vu ce matin t'appelait par un nom qui ressemblait à "Errol". Eh bien, le jour où tu n'es pas venue, Ritchie a dit que ton nom sonnait comme "féral" et pour me taquiner, il a ajouté que pour lui, tu serais "Férale", sauvage.

— Tu crois que...

— Oui. Tu possèdes un sens de l'au-delà que je n'ai simplement pas, Feron. Toutes ces années, je suis allée dans sa chambre en espérant le revoir et toi, tu n'as eu qu'à ouvrir les yeux et il était là, assis sur sa malle.

— Si tu veux savoir la vérité, je me suis sentie visitée par un fantôme. C'était sur un plan totalement différent de ce qui se passe avec Cuervo. Je parle à Cuervo, je lui pose des questions. Mais je le connaissais si bien que je peux énoncer ses pensées de l'au-delà en toute sécurité. Il n'y a pas de collision de plein fouet avec une chose qui, je le sais, vient d'en dehors de

ma zone de contrôle. Je me demande si cette apparition a à voir avec l'étrange sentiment que j'ai eu ce matin devant le lutrin.

— Quel sentiment ?

— C'était vraiment bizarre. J'avais l'impression de flotter. Je ne savais pas si cela correspondait à un phénomène favorable ou funeste – tu sais, comme ces gens qui sont extralucides avant une crise d'épilepsie. J'ai aussi envisagé la possibilité d'une attaque.

— Oh, Feron. Et moi qui n'ai rien vu. Pourtant je t'observais.

— Et réciproquement. Il me semblait que je savais tout de toi. Même ce que tu ne m'as jamais dit.

— Est-ce que tu... est-ce que c'est encore là ?

— Non, ça s'est arrêté quand j'ai parlé avec le prêtre après le service. Il me disait que le chapitre 8 de l'*Épître aux Romains* était le passage préféré de Blanche, et qu'elle voulait que ce soit moi qui le lise. Et tout le bien qu'elle pensait de moi. Et il m'a expliqué que si l'église était pleine de fleurs c'étaient celles qui restaient de Pâques. Blanche préférait que l'argent qu'elles auraient coûté si on en achetait pour elle soit dépensé pour de bonnes causes. Et, d'une manière ou d'une autre, cette conversation m'a fait revenir sur terre. Franchement, je ne suis pas certaine d'être prête pour ce degré de perception. As-tu déjà ressenti que tu comprenais plus de choses que ce que tu étais capable d'affronter ? »

Oui !

« Je crois savoir de quoi il s'agit », répondit Merry.

Elles arrivaient. On voyait maintenant de la route les avions alignés qui décollaient les uns après les autres, à moins d'une minute d'intervalle.

« Nous avons abordé tant de sujets différents, hier soir, Feron, que j'en ai oublié de te dire pourquoi j'ai trouvé si bien *De singulières fiançailles*. C'était comme si tu avais tout simplement ouvert une porte et nous avais invités à partager ta complexe vision du monde. Je me suis sentie proche de tes personnages, même de Tom. Il était le plus souvent perdu là-haut dans l'éther, mais j'avais l'impression de le comprendre comme tout le monde devait le comprendre, et de comprendre pourquoi quelqu'un comme Nora pouvait l'aimer. Est-ce que Will lui ressemblait plus ou moins ?

— Oh oui. Oh oui. »

Merry insista seulement pour descendre de voiture devant le terminal de Feron et la serrer contre elle.

« Oh, Feron, j'ai toujours peur de ne jamais te revoir.

— Tu sais que ça ne peut pas arriver. Chacune de nous est incluse à jamais dans l'aura de référence de l'autre. »

Pourtant, elle se dégageait déjà des bras de Merry.

« Et en plus... »

Avec un coup d'œil complice, elle entama sur une fausse note le refrain de Lovegood :

*Cette âme, que tout pourtant s'efforcera d'ébranler
Jamais, oh non jamais je ne l'abandonnerai.*

Tout en répétant le refrain, elle se retourna et tira derrière elle son sac à roulettes de porte automatique en porte automatique.

OceanofPDF.com

Cousin Thad avait réservé pour Feron des places côté hublot sur les deux vols. Elle attendait maintenant de voir quelle possibilité importune allait survenir à côté d'elle. Elle s'était changée dans les toilettes de l'aéroport. Une fois assise, elle empreignit son visage du masque « il n'y a personne ici » et s'appliqua à garder les yeux fixés vers la vitre.

Quelqu'un s'arrêtait, plaçait ses affaires dans le coffre au-dessus d'elle. Elle n'eut pas l'impression qu'on la regardait mais aperçut du coin de l'œil la silhouette d'un homme qui se tassait dans son siège et attachait sa ceinture.

Quand l'avion atteignit son altitude de croisière, elle pensa pouvoir sans problème lui faire courtoisement savoir qu'elle était consciente de sa présence mais qu'elle désirait rester sur sa réserve et espérait que lui aussi.

Il ne regardait pas dans sa direction.

Le steward demanda si elle voulait boire quelque chose.

« Oh, un coca avec de la glace et une tranche de citron, si vous en avez.

— Rien, merci », dit son voisin d'un ton poli. Continuant de ne lui prêter aucune attention.

Après quoi il se plongea dans quelque espace intérieur profond comme quelqu'un qui profite du vide qui l'entoure.

Au début des années 1970, avant que Cuervo entre dans sa vie, Feron avait lu un roman récemment sorti de Doris Lessing sur une femme qui avance en âge et prend soudain conscience que les hommes ne la voient

plus. Elle tente une expérience, passe devant un chantier telle qu'elle est habituellement, cheveux gris et vêtements ternes, et les ouvriers ne la voient pas. Elle s'en va, noue autour de sa tête une écharpe exotique, enfile une jupe étroite qui moule ses hanches, et repasse devant le chantier. Cette fois ils la voient.

Feron était alors proche du désespoir. Elle n'avait rien publié, son roman sur son mariage était en panne, et elle allait avoir trente-cinq ans, seulement dix de moins que la protagoniste de Doris Lessing.

Elle avait maintenant plus de dix ans de plus qu'elle. Était-ce le début d'une transition vers l'invisibilité ?

Ces vols de retour vers Newark lui rappelaient toujours Will. Durant leur première journée en tant que mari et femme, Will était assis côté hublot et elle ne vit quasiment que son dos. Bien qu'ils se soient éveillés ensemble dans le lit de la chambre d'amis de sa mère, il était maintenant loin d'elle.

(Qu'est-ce que Merry avait dit ? « Perdu là-haut dans l'éther. »)

Il le sera toujours, avait-elle pensé tandis qu'ils s'élevaient dans les nuages, mais au moins maintenant il est mien. Elle ne découvrirait pas ce trait de caractère, elle en avait été prévenue, elle s'y attendait, s'en sentait rassurée. Will Avery n'envahirait jamais son territoire, et elle ne devrait jamais envahir le sien.

S'il avait vécu, il aurait aujourd'hui soixante-quatorze ans. Dans quel état serait-il ? Amoindri, comme Jack, ou toujours celui qu'elle avait connu ? Seraient-ils encore mariés ? Elle le croyait. À moins qu'elle n'ait fait quelque chose de vraiment horrible, Will ne l'aurait pas quittée, il se serait retiré plus profondément dans ses pensées. Elle était sûre d'être la seule personne qu'il aurait voulu épouser. Et non sans la cour assidue que sa mère avait eu la sagesse de faire à sa place.

Il aimait ce qu'il appelait sa grâce méfiante. Pour des raisons différentes, tous deux s'étaient toujours tenus sur leurs gardes. Elle, parce qu'elle avait subi l'invasion et ne voulait pas que ses frontières soient de nouveau violées. Lui, parce qu'il s'était consacré, avec la constance d'un moine, à une mystérieuse période de l'histoire au cours de laquelle certains éléments

de la population tendaient vers les sentiments les plus élevés que la nature humaine puisse atteindre, et quand, bien que tout près du but, ils avaient échoué, il était resté avec eux, fidèle à son engagement.

Couchés côte à côte, sur le dos. Concordance parfaite de leur souffle. À d'autres moments sur le côté, face à face, mais sans bouger ni se toucher. Qui pouvait comprendre ce long ravissement sans en avoir fait l'expérience ? Une pratique à laquelle ils continuèrent d'avoir recours après l'avoir découverte par nécessité dans la maison de sa mère. Sans négliger le reste. Les premières fois furent des fiascos. Pas de concordance, pas de synchronie, gênant et compliqué. « Nous méritons un zéro pointé tous les deux », dit Will. « Mais n'avons-nous pas droit à quelques points supplémentaires pour les efforts accomplis ? » demanda-t-elle, parodiant Mr. Tribby qui avait ensuite choisi de suivre un autre cours que celui de Will. La maladresse de sa femme ne troublait pas Will, c'était une chose qu'ils partageaient. Ils finirent par s'étreindre dans un accouplement effréné qui les satisfait tous les deux. Mais qui ne dura pas et, quand ce fut terminé, ils eurent l'impression qu'il y manquait quelque chose.

Personne ne disait la vérité sur le sexe. Elle ne pouvait toujours pas se représenter Merry et Jack au lit. Bien qu'elle n'eût jamais posé les yeux sur le mari de Merry, Feron avait fait sienne la description que lui en avait donnée Cousin Thad, celle d'un homme qui ne s'asseyait jamais. Pourtant, ils avaient eu un enfant. Quant à Merry et Thad, si ce qu'elle avait deviné était vrai, elle ne pouvait pas non plus l'imaginer. Cependant, debout devant le lutrin, elle avait vu deux êtres essayant de cacher qu'ils étaient amants.

À Durham, elle et Will habitaient dans une tour médiévale près de la cathédrale. Les nuits effrénées, c'était elle qui sortait du lit et descendait l'escalier de pierre en colimaçon pour enlever le diaphragme, que Blanche appelait capote hollandaise, le laver à l'eau et au savon, et le remettre dans sa boîte. Il fallait aussi prévoir ces étreintes, et mettre la capote hollandaise avant de monter se coucher. Et ne pas oublier de glisser un shilling dans le compteur de gaz pour que la chambre ne soit pas glacée quand elle se relèverait. Étrange, l'idée de ne devoir être « spontanée » qu'en ces moments accompagnés de contraintes sévères.

Dès le début, depuis que Will l'avait plus ou moins demandée en mariage pendant le trajet de retour sur le campus en voulant savoir si elle ne trouvait pas leur différence d'âge trop importante, Feron avait su qu'il s'efforçait continuellement de paraître détendu en sa présence. Elle s'était donné pour but de l'emmener en un lieu où il n'en ressentirait plus la nécessité.

Le paradoxe de sa vie : le seul homme qu'elle ait voulu épouser, elle le devait à celui qu'elle haïssait plus que tout autre pour avoir dévasté son enfance. Car, en ce dimanche fatidique, elle s'était réfugiée à la cafétéria de la fac afin de fuir la chambre où elle ne supportait plus de rester seule avec la rage impuissante qu'avait provoquée en elle l'autoacquiescement mensonger de Swain, venu la voir la veille.

Pendant le peu de temps qu'avait duré son mariage, Feron avait pratiqué l'observation. Will était un oiseau rare, il n'avait pas l'habitude d'être jour et nuit en compagnie d'une autre personne. Elle l'avait regardé sans en avoir l'air pendant le vol de Raleigh à Newark (puis dans l'hélicoptère qui à l'époque vous emmenait ensuite jusqu'à ce qu'on appelait Idlewild Airport, maintenant JFK, d'où ils devaient partir vers l'autre côté de l'Atlantique). Pendant pratiquement tout ce voyage, il avait lu en latin le traité d'Aelred sur l'amitié, déclaré que cette traduction était inadéquate et qu'il avait l'intention d'en produire une qui soit digne de ce texte. Ou il avait fixé le dossier devant lui – exactement comme le voisin de Feron le faisait maintenant.

De temps en temps il sursautait, comme s'il se rappelait soudain qu'il était marié, la regardait et la touchait. « Ça va ? » demandait-il. Et ils parlaient de la cérémonie de la veille, de sa mère qui n'avait pas semblé être tout à fait elle-même (et elle ne l'était pas) ; de ce qui les attendait en Angleterre, ni l'un ni l'autre n'avait jamais mis les pieds à l'étranger ; ou d'Aelred, l'abbé de Rievaulx dont la vie offrait à Will l'idée la plus proche de ces sentiments élevés que les gens du Moyen Âge avaient voulu atteindre.

Bientôt ils marcheraient sur l'herbe parmi les ruines de l'abbaye, et Will lui raconterait des histoires sur cet homme qui avait fait de Rievaulx un lieu d'accueil spirituel et de prospérité. Avant que tout cela prenne fin, Feron

pensa connaître et apprécier Aelred aussi bien que Will connaissait et appréciait Miss McCorkle.

« Pourquoi ne t'es-tu jamais remariée ? » En réalité, personne dans son souvenir ne le lui avait demandé mais, si cela avait été le cas, elle aurait peut-être répondu : « D'une part, on ne me l'a plus jamais proposé. D'autre part, je crois que je ne le cherchais pas et que ça se voyait. »

Même jeune veuve, elle ne s'était pas mise sur le marché – n'avait pas « présenté » son corps au public, comme le disait la femme qui avance en âge du roman de Doris Lessing. Elle n'avait eu qu'une seule liaison, avec un conseiller en gestion de MacFarlane qu'elle avait aidé à mieux écrire son rapport. Un Canadien français à la voix douce qui semblait savoir intuitivement qui elle était vraiment. Un homme plein de subtilité, basé à Montréal, et le week-end ils se retrouvaient à Albany. Elle savait depuis le début qu'il était marié. Ils avaient fusionné mentalement et physiquement. Puis il avait été transféré en Amérique du Sud et après deux jours enfiévrés à Albany, ils s'étaient séparés à la gare en s'embrassant affectueusement. (Comme avec Merry tout à l'heure.)

Elle n'était pas fière des « rencontres » qui avaient suivi. Elle reculait de plus en plus devant toute intimité. Devenir proche menait aux exigences et à la déception, et, dans le pire des cas, au dégoût. Les séances répétées se firent de plus en plus rares et éloignées les unes des autres, jusqu'à ce qu'elle comprenne que la prochaine étape, si elle devait exister, serait des histoires d'une seule nuit avec un inconnu.

« Certains d'entre nous ne sont simplement pas aptes à entretenir les relations qui suivent la rencontre », avait dit Cuervo.

L'avion roula jusqu'à sa porte et, dès qu'ils en eurent l'autorisation, les passagers détachèrent leur ceinture. Feron entendit cliqueter celle de son voisin, qui revint du lieu lointain où il était resté tout ce temps.

Il lui parlait. « Y a-t-il quelque chose que je peux vous descendre du coffre ?

— Oh, oui, merci. Le sac vert foncé avec les garnitures en cuir. »

Les autres s'avançaient lentement vers la sortie. Il avait posé par terre le sac de Feron, poignée relevée, elle était prête à le précéder dans l'allée.

Il la regardait enfin. Un homme entre soixante et soixante-dix ans, au visage intéressant et à l'attitude agréable. Il dit : « Je tiens à vous remercier de ce vol qui fut le plus réparateur que j'aie jamais connu. »

Elle était tellement surprise qu'elle resta sans réponse. Peut-être cela valait-il mieux.

L'ascenseur de la maison au bord de l'eau était toujours en panne, aussi Feron commença-t-elle à monter les cinq étages à pied, en cognant son bagage derrière elle, marche après marche. À mi-parcours, elle s'accorda une minute de répit et s'assit sur le palier pour reprendre son souffle. Est-ce que ça serait comme ça, ne plus être jeune ? Elle ferma les yeux, s'appuya contre son sac à roulettes, frotta sa joue contre sa toile épaisse. L'espace d'un instant, elle crut qu'elle allait s'évanouir. Ou que ce qui s'était passé devant le lutrin recommençait. Elle finit quand même par arriver en haut, entra chez elle. Referma la porte, abandonna son sac, poignée relevée comme l'homme le lui avait présenté, et alla s'allonger sur le lit de Cuervo, puis, couchée sur le côté, respira et expira plusieurs fois. Si elle mourait, qui la trouverait ? Le dératiseur ? Quelqu'un, Cousin Thad, devrait venir, faire emporter son corps et l'enterrer. Merry pleurerait sans se cacher. (« Je lui ai dit que j'avais toujours peur de ne jamais la revoir, et j'avais raison. »)

Que laisserait-elle derrière elle ?

Pas beaucoup de biens matériels, Thad lui en serait reconnaissant. (« Plus de trente ans à New York, et je peux tout prendre d'un coup, bénie soit-elle. »)

Deux contes de fées modernes qui l'avaient propulsée sur la scène littéraire et un roman qui racontait l'histoire de trois personnes plutôt spéciales dans les années 1960, et qui avait failli avoir un prix.

Dans la vie de qui avait-elle changé quelque chose ? Cuervo ? Oncle Rowan ? Blanche ? Merry ? Will ? La mère de Will (bien qu'elle l'ait lâchement laissée tomber, invoquant son propre désespoir pour que ce soit Oncle Rowan qui se charge de lui téléphoner) ?

Peut-être l'amant de Montréal ? Peut-être Dale Flowers ? L'homme de l'avion ?

Ce qu'il y avait d'intéressant dans ces questions, c'était le soulagement, le plaisir, le côté « réparateur » de la visualisation de sa disparition. Liquidée. Plus là. Fin du film. Poussière retournée à la poussière.

Un jour où ils se promenaient parmi les ruines de l'abbaye de Rievaulx, elle avait demandé à Will : « Est-ce que tu as jamais envisagé de devenir moine ?

— C'est drôle que tu me demandes ça. Oui. Oui, j'y ai pensé. Et ensuite, j'ai réfléchi aux raisons que j'aurais eues de le faire. Je ne suis pas pratiquant, et j'aurais dû renoncer à ma liberté, promettre obéissance à un abbé que je n'aurais peut-être même pas aimé. En plus, cela aurait trop pris sur mon temps de travail. »

Feron dort. Le bruit de la pluie la réveille. Elle alla à la fenêtre, souleva le châssis, détacha le store pour pouvoir sortir la tête et lancer un regard vers le fleuve, dont la vue lointaine avait incité Cuervo à appeler cet appartement « maison au bord de l'eau ». Il lui avait dit que certains de ses amis – ou plutôt ses amis – avaient surnommé l'Hudson « le dépotoir ».

Tiens, voilà une couleur pour toi. « Le bleu Hudson » sur le dessus, cinq cents tonnes de déchets toxiques balancés là par la General Electric. Quelles couleurs y aurait-il dans ces déchets toxiques ? Gris sale, vert glauque, tortillons de blanc semblables à des lombrics, un peu de rose mortel ?

Elle s'assit devant le bureau de Cuervo et contempla le dessin au pastel de Cervantès rêvant à Don Quichotte réalisé par Grand-Oncle Eugenio. L'écrivain, vêtu d'une chemise aux manches volumineuses et d'un gilet de soie noire XVII^e, était vu de profil, son front dégarni légèrement appuyé sur sa main gauche. Il regardait vers le bas, ou de l'autre côté, ou un lieu invisible, comme tout à l'heure l'homme dans l'avion. Les lèvres de Cervantès s'avançaient de façon intense, abstraite.

Derrière la puissance de Cervantès imaginant son personnage, Feron sentait celle du respect qu'exprimait pour lui le geste de l'artiste.

Il fallait faire attention avec le Cuervo de l'au-delà. Elle continuerait à économiser les questions qu'elle lui posait, de peur de les épuiser. Cuervo ne parlait que si elle lui demandait quelque chose. Elle écarta définitivement l'idée de lui faire partager sa rencontre du matin avec Ritchie. Elle savait que l'esprit de Cuervo parlait à travers elle, alors que l'apparition de Ritchie venait de quelque part ailleurs.

« Maestro, que me conseilles-tu de faire maintenant ?

— Tu es déjà assise dans le fauteuil du bureau. Oublie l'ordinateur, pour l'instant. Prends une feuille de papier dans le tiroir et insère-la dans la petite Olivetti. Tape une page, interligne simple, sur ce que tu as en tête. Tu as abandonné la femme qui mentait, évoques-en maintenant une qui dit la vérité.

— Interligne simple, vraiment ?

— Oui.

— Juste une page et j'arrête ?

— Juste une page et tu arrêtes. Pas un mot de plus. »

Page avec interligne simple de Feron

Feu mon mari s'était lancé à la poursuite d'un abbé du Moyen Âge qui avait écrit un livre sur l'amitié. Avant de m'épouser, il avait été mon professeur. Quand je suis allée le voir pour parler de mon sujet de devoir du trimestre, il m'a invitée à regarder si, dans les livres qu'il avait rangés sur une certaine étagère, il y en avait qui attiraient mon attention. Je suis restée un instant devant *Histoire de mes malheurs*, de Pierre Abélard, mais je savais que mon professeur était las des dissertations sur la vie sexuelle dévastée d'Héloïse et Abélard. Puis je me suis arrêtée devant une thèse reliée en vert qui portait au dos le nom de mon professeur : *Cicéron, Aelred de Rievaulx, et l'amitié*. Les *Malheurs* me tentaient plus, seulement, à cette époque de ma vie, je désirais avant tout plaire au corps enseignant afin de ne pas me faire virer de la fac.

« L'amitié, peut-être.

— Et pourquoi l'amitié ?

— D'une part parce que c'est un sujet sur lequel vous avez écrit, mais aussi parce que ce sujet me fascine. »

J'étais une lèche-bottes, mais une lèche-bottes habile.

« En quoi vous fascine-t-il ? » voulut-il savoir. Il m'a demandé de m'asseoir.

« Eh bien, je n'ai eu qu'une seule amie jusqu'ici. La fille avec qui je partageais ma chambre à Lovegood College. J'aimerais savoir pourquoi nous avons sympathisé comme nous l'avons fait, pourquoi nous étions toujours à l'aise en la compagnie l'une de l'autre. Pour un devoir de littérature, elle a écrit une nouvelle sur notre amitié. J'étais le personnage sombre, hanté par un passé difficile, et elle la fille "banale", qui n'avait jamais eu aucun problème. Je lui ai fait changer "banale" en "optimiste". Elle a été la première à éveiller mon esprit de compétition, mais elle m'a aussi rendue consciente de mon manque de bonté. Elle est pour moi l'exemple de ce qu'une amie doit être, et pourtant je ne la reverrai peut-être jamais.

— Pourquoi ? »

En ce temps-là, mon professeur était une paire de lunettes à monture noire qui me renvoyait mon reflet, et une intelligence désincarnée dont dépendait ma réussite ou mon échec.

« Elle a arrêté ses études après le premier semestre car ses parents sont morts et qu'elle a dû reprendre leur exploitation de tabac. Elle habite la Caroline du Nord, mais nos vies partent dans des directions opposées. »

Mon professeur a dit : « Prenez le Cicéron qui est à côté de ma thèse, c'est une bonne traduction. Et vous pouvez emprunter ma thèse, si vous en prenez soin. J'ai traduit une grande partie du traité d'Aelred, il n'existait rien de fiable. Et vous savez ne pas devoir écrire sur vous-même, n'est-ce pas ?

— Je ne le ferai certainement pas.

— Quoique vous alliez retrouver dans le traité d'Aelred certaines des choses que vous venez de me dire. »

OceanofPDF.com

Jellicoe@aol.com

À Feron Hood

06/04/99/ 18:30

Chère Feron,

Tu flottes encore dans l'air. Hier à cette heure-ci, tu étais là. La lumière est aujourd'hui la même qu'hier et, si je voulais jouer avec moi-même à des jeux dangereux, je t'imaginerais apparaître soudain près de l'enclos, tendant une main amicale aux chevaux, ou assise sur la véranda ouest avec Rachel Blake, préparant ta lecture de *l'Épître aux Romains*, chapitre 8. Je dis « dangereux », car je l'ai fait une fois, j'ai choisi une scène et essayé d'y faire revenir Ritchie. Rêveuse, je me suis heurtée à la barrière entre ce qui est et ce qui n'est pas, et je me suis sentie brisée. Je ne l'ai jamais tenté avec petit Paul, mais dans mon sommeil j'ai vu Ritchie le porter dans ses bras. Tu es encore tout à fait vivante. Pourquoi n'avancerions-nous pas ensemble à petits pas dans le prochain millénaire ? Ce dont je suis certaine, c'est que nous ne manquerons jamais de sujets de conversation.

Merry se leva pour aller répondre au téléphone. C'était le dermatologue.

« Sur le nez, nous avons tout enlevé, mais il y a autre chose. Je voudrais que vous retourniez à Duke, pour un scan – quelle heure vous

conviendrait ?

— Le mélanome est revenu ?

— C'en est un autre. Espérons seulement que celui-ci n'ait pas métastasé. »

Merry retourna à son clavier, effaça presque tout son message, ajouta quelques mots et appuya sur « envoyer ».

Chère Feron,

Tu flottes encore dans l'air. Hier à cette heure-ci, tu étais là. C'était délicieux de t'avoir à mes côtés. S'il te plaît, reviens. Je ne crois pas que nous manquerons jamais de sujets de conversation.

Je t'embrasse,

Merry

Le haut des arbres s'agitait et le ciel était devenu gris. De l'autre côté du pré, Alda tapait dans ses mains pour appeler les chevaux. Merry sortit, resta debout sur la véranda ouest, et laissa le vent fouetter sa jupe. Elle avait remis sa robe d'enterrement. Miss Petrie leur avait appris le terme littéraire exprimant le procédé par lequel le temps qu'il fait est utilisé pour traduire ce qu'un personnage ressent, mais elle n'arrivait pas à se souvenir de ce mot.

Quand elle avait énuméré toutes les façons qu'elle pourrait avoir de perdre Thad, elle avait laissé de côté l'idée qu'elle partirait peut-être la première. Depuis qu'elle s'était sortie de son dernier cancer, l'horrible « et si ? » le concernait, lui. « Et si Thad, de six ans mon aîné, disparaissait avant moi ? »

Ébranlées par leur entretien avec Jocelyn Williams, Lavonne Blake et Merry Jellicoe s’assirent dans le petit bureau des pompes funèbres où Merry travaillait et essayèrent de se ressaisir.

Merry dit : « C’est bien que cet État autorise à enterrer deux personnes dans le même cercueil.

— Oui, si elles y rentrent. Mon père l’a fait un jour pour un couple, et je l’entends encore dire : “À deux centimètres près, on n’aurait pas pu les tasser l’un contre l’autre.” En ce qui nous concerne, l’un des deux était un bébé d’à peine un jour. Une petite fille qui sera à l’aise dans les bras de sa mère.

— La résilience des êtres humains – tu ne trouves pas ça extraordinaire, Lavonne ? Mrs. Williams est sortie d’ici d’un pas vif et léger parce qu’elle avait un but. Choisir leurs vêtements.

— Prendre ces photos n’a certainement pas été facile pour elle, dit Lavonne.

— Nous l’avons fait, Jack et moi. Quelques instants après que Paul a arrêté de respirer. Sa peau était encore rose et tiède.

— Oh Merry, je suis désolée, je n’ai même pas pensé...

— Non, tout va bien. Nous étions contents d’avoir cette photo. Enfin, nous l’avons été plus tard. Et pouvoir s’appuyer sur sa propre expérience pour comprendre la douleur des autres est une bonne chose. Quelle force elle a eue d’aller dans le service néonatal photographier l’enfant quand elle

était encore vivante. Puis de retourner dans la salle d'accouchement photographier sa fille morte.

— Ses clichés ne sont pas très réussis, mais c'est déjà pas mal. Un professionnel en prendra d'autres avant qu'on referme le cercueil.

— S'il nous les donne ne serait-ce qu'une heure avant que les autres viennent leur dire adieu, je pourrai les scanner et les mettre dans le programme.

— Bonne idée !

— Ne pars pas tout de suite, Lavonne, j'ai deux ou trois trucs à voir avec toi.

— Quel air sérieux...

— C'est sérieux, mais dans l'ordre des choses, et ça ira, je te le promets. Le mélanome est revenu. Ou plutôt c'en est un autre. Cette fois, il s'est installé dans mon cerveau.

— Merry, tu as dit que ça irait !

— Dans le vaste ordre naturel, tout ira bien, quelle que soit l'issue. S'il y a quelqu'un qui peut le comprendre, c'est toi. La marche à suivre est à peu près la même que la dernière fois. Mais vu l'endroit atteint, il va me falloir un masque antiradiation. Je m'exerce à la pensée positive. Il y a une chance pour que tu m'aies encore des années sur les bras, jusqu'à ce que je sois une vieille bique.

— Plaise à Dieu qu'une fois vieilles biques, nous restions longtemps amies. En attendant, comme la dernière fois, tu peux compter sur moi.

— Je sais. Jusqu'à la fin et même après, si cela doit arriver. Non attends, je le pense vraiment, quand je dis que dans un cas comme dans l'autre, ça ira. Parce que, tu vois, mon père et ma mère n'ont rien pu préparer, et Ritchie non plus. L'enterrement où j'ai emmené Feron hier était celui d'une dame qui avait tout préparé. Une messe funéraire catholique en bonne et due forme, les instructions concernant les lectures et les gens qui liraient, ainsi que les porteurs de cercueil. Il ne devait y avoir ni éloges funèbres, ni sermon. Uniquement la messe. Elle a donné une partie de ses meubles, laissé à son église de l'argent destiné à construire un nouveau réfectoire. Comme elle n'avait pas d'héritiers, elle a laissé sa maison et certains de ses

plus beaux meubles à la mairie de Benton Grange, afin qu'on y organise des événements communaux. Comme tu le sais, mes instructions funéraires sont déjà dans tes dossiers et mon testament à la banque, la pierre tombale est prête, il n'y manque que la date de fin.

— Oh Merry, on dirait que tu organises une grande fête.

— Eh bien, oui, en quelque sorte. Je suis heureuse d'avoir la chance de pouvoir prévoir. Encore une chose, Lavonne. Tout cela doit rester strictement entre nous. Même Rachel ne doit pas savoir.

— Strictement entre nous. Et Feron ? Tu ne vas pas le lui dire ?

— Si, elle me l'a fait promettre, mais je vais attendre le bon moment.

— Qui sera quand ?

— Je voudrais en savoir plus... voir comment ça évolue. »

OceanofPDF.com

Feron faisait des calculs. Le bail de trois ans signé avec Simon, le fils de Thad, prendrait fin en 2002, l'année de ses soixante ans. Soit elle vendrait la maison d'Oncle Rowan, soit elle irait y vivre. Mais elle garderait et louerait la maison au bord de l'eau pour se laisser la possibilité de fuir si la minuscule ville de Pullen la rendait folle. Quand elle ne pourrait plus monter l'escalier de la maison au bord de l'eau, elle la vendrait – les voisins d'au-dessous disaient que sa valeur avait explosé depuis que Cuervo l'avait acquise, dans les années 1970. Elle achèterait un petit appartement et continuerait ses promenades quotidiennes dans la Cinquième Avenue, comme la femme aux gants gris. Mais elle n'aurait pas besoin d'arrêter qui que ce soit pour demander l'argent du bus. Quand elle n'était pas obligée de dépendre des autres, Feron avait encore du mal à s'imaginer vieille.

fhood@aol.com

à Merry Jellicoe

13/05/99

Chère Merry,

Aujourd'hui, je me suis sentie proche de toi. Je suis allée dans le loft de Josie regarder un documentaire touristique espagnol dont je craignais le pire, mais il comprenait une séquence sur les exploitants des champs de tabac d'Estrémadure qui rentraient leur récolte et cela m'a donné une idée du travail que tu as accompli dans ta vie et

de celui de tes ancêtres. Penser à toi ainsi a empli le film de tendresse et de sens. J'ai vu comment Ritchie chevauchait les poutres, je t'ai vue, jeune, triant parmi les feuilles fraîchement cueillies celles qui occupent la position la plus basse sur la tige. L'Espagne est un grand pays producteur de tabac, et les saisons en Estrémadure étant les mêmes que les vôtres, car trois degrés de latitude seulement vous séparent, la récolte commence mi-août. Josie s'est mis dans la tête d'aller la filmer puis de trouver une vieille ferme où se déroulerait *Mr. Blue*. Elle veut que j'aïlle avec elle, bien que ce ne soit plus moi qui écrive le scénario. Et, pour l'instant, ni moi ni personne d'autre. Il va falloir que je me fasse faire un nouveau passeport.

Histoire de roder mon nouvel ordinateur, j'ai essayé de m'exercer, comme tu l'as fait, à écrire à partir d'un titre de Tchekhov, mais « Un royaume de femmes » a été un désastre. Je me suis inspirée d'une dame de Pullen qui est une collectionneuse de poupées d'envergure internationale. Demande à Thad de te parler d'elle. Je me suis d'abord placée de son point de vue, et c'était ennuyeux. Puis du point de vue de celle (moi) qu'elle invite à monter voir ses poupées « plus personnelles » et c'était bizarre, mais toujours ennuyeux.

Pas de nouvelles récentes de toi. Mais maintenant je peux t'imaginer dans ce lieu magnifique qui t'entoure. Tu avais raison de dire que nous ne manquerons jamais de sujets de conversation. Ces derniers temps, je me suis appliquée à imaginer comment ce serait de vieillir à Pullen. Je crois que toi et moi pouvons affronter ça sans nous démonter, mais ce serait impossible sans toi.

Je t'embrasse,

Feron

Août 1999

Feron avait fermé sa porte et descendu quelques marches afin d'aller laisser ses clés à ses voisins d'au-dessous. Elle entendit le téléphone sonner, puis la voix mâle du répondeur : « Merci de laisser un message après le bip. »

« S'il te plaît Feron, décroche. C'est Thad. Je crains que Merry... »

Elle laissa sa valise sur le palier et remonta en courant. Elle devait avoir, quand elle rêvassait à l'avenir, imaginé cette scène. Elle avait l'impression de l'avoir vécue de nombreuses fois et pouvait prédire tout ce qu'elle allait penser et répondre à Thad.

Il parlait encore lorsqu'elle prit l'appareil.

« *Quoi ?* »

— Ah, tu es là, Feron.

— J'étais en train de partir, quelques minutes de plus, j'étais dans l'ascenseur et tu ne pouvais pas me joindre.

— Tu as entendu ce que je disais ?

— Je n'ai pas essayé, je savais que tu devrais me le répéter. Qu'est-ce qui se passe, avec Merry ?

— Elle a dû subir une radiothérapie du cerveau, et elle a eu une convulsion cérébrale pendant le traitement.

— Elle est vivante ?
— Et rentrée chez elle. Elle peut parler mais son côté droit...
— Mais merde quoi, elle avait promis de me le dire.
— Je t'appelle parce que, maintenant, elle m'en a chargé.
— Cinq minutes de plus et je n'aurais rien entendu ! J'allais prendre l'avion pour l'Espagne.
— De quel aéroport ?
— Kennedy.
— Bon, je t'ai réservé une place dans le vol qui part cet après-midi de Newark. Comme quand tu es venue pour Blanche.
— Tu veux dire qu'elle va mourir ?
— C'est plutôt que... » Il s'interrompit pour ne pas craquer. « En tout cas, quoi qu'il lui arrive maintenant, elle est prête à l'affronter. Mais pour ceux qui l'entourent, c'est plutôt dur. »

Josie, qui l'attendait en bas avec un taxi, s'était montrée remarquablement efficace. Si elle était déçue, elle ne le montrait pas.

« Qu'est-ce que tu vas faire pour ton billet ?
— Je vais le perdre.
— Non, quand je serai à l'embarquement, je leur expliquerai. Tu seras probablement remboursée. Un jour.
— Ma valise était prête, c'est déjà ça.
— Une amitié de quarante et un ans est beaucoup plus vieille que moi. »

Thad l'attendait à la porte de débarquement, ce qui rappela à Feron Merry fonçant vers elle au printemps dernier, courant comme un garçon. (« Oh Seigneur, je suis désolée, Feron ! »)

Thad la prit dans ses bras. Il sentait un agréable parfum d'homme. Cher Thad, si bon. Son cousin germain.

« Quand est-ce arrivé, Thad ?
— Fin juin.
— Juin ! Mais on est mi-août !

— C'est parti dans tous les sens. Nouveaux séjours à l'hôpital. Nouveaux scans. Rééducation. Elle allait de mieux en mieux, elle pouvait s'appuyer sur sa jambe droite mais pas encore se servir de sa main droite, puis ils ont encore fait un scan, et trouvé d'autres tumeurs, ailleurs, et c'est là qu'elle... je ne dirais pas qu'elle a renoncé à tout espoir, mais qu'elle a commencé à envisager une autre issue. En mai, tu lui as écrit que tu devais aller en Espagne et elle voulait que tu aies fait tout ce que tu avais à faire avant de me donner le feu vert pour te demander de venir.

— Je serais venue plus tôt si je l'avais su.

— Je sais. »

Pendant le trajet, Thad lui décrivit la situation. « Elle est incroyablement bien entourée. Les femmes de son église se sont organisées et s'occupent de tout. Et elle a ce qu'on appelle un médecin de soins palliatifs, qui téléphone quotidiennement, ajuste les traitements. Une combinaison bien proportionnée d'énergisants et d'antalgiques, et, je crois, des stéroïdes. Pour diminuer la fatigue et stimuler son esprit. Elle a tout prévu pour ton séjour. Combien de temps comptes-tu rester ?

— Aussi longtemps qu'elle le voudra.

— N'oublie pas de le lui dire. Prépare-toi à ce qu'elle dorme beaucoup. La plupart du temps elle est lucide, mais parfois elle doit chercher ses mots. Et tout d'un coup elle te quitte, dérive vers un lieu où tu ne peux pas aller. Oh, et elle dort la tête bandée pour que l'arrière de son crâne ne touche pas l'oreiller. Une merveilleuse femme de son église lui a fabriqué une sorte de turban. Avant que j'oublie, mon fils Simon aime beaucoup ta maison. Il dit que si jamais tu voulais vendre...

— Je ne crois pas, non.

— Je l'en ai prévenu.

— Ils ont fixé une date ?

— Ils ont rompu.

— Oh non !

— Tout va bien. Cela a toujours été entre eux plus ou moins indécis. Elle voulait se marier, et il se pensait trop impliqué pour ne pas le faire.

— Ce qui ne peut pas marcher.

— Non. Lou et moi n'avons jamais hésité. Rien n'aurait pu nous arrêter. Je l'ai arrachée à l'université pour qu'elle me suive dans la marine, et maintenant, quarante ans plus tard, elle est devenue arboricultrice, à State, dans le Nord.

— Que fait exactement une arboricultrice ?

— Elle soigne les arbres. Quand nous sommes revenus ici, elle a voulu déplacer la maison de ses parents et l'installer au milieu d'un grand terrain, en pleine campagne, et nous avons planté des tas de petits arbres, qui ont commencé à mourir, mais elle s'est acharnée à les sauver. Ils sont maintenant grands, magnifiques, prodiguent une ombre épaisse, et elle est partie apprendre comment sauver ceux des autres, ce qui rapporte beaucoup d'argent. J'ai d'abord fait carrière, maintenant c'est elle. Une personne peut avoir plusieurs vies successives. Quand un mariage dure longtemps, on peut voir l'autre se transformer en quelqu'un de nouveau.

— Ce que je n'ai pas connu. Je me demande si Will et moi aurions eu des vies successives.

— Il y a quelque chose que je voulais te demander, Feron, si ce n'est pas trop douloureux.

— Demande toujours.

— Quand tu as perdu Will, comment as-tu réussi à continuer ? Tu l'aimais vraiment, dit Merry.

— C'est arrivé très vite. En un instant. J'attendais dans notre appartement qu'il revienne d'une de ses promenades, et soudain j'apprends qu'il est tombé d'une falaise. C'est probablement grâce à Oncle Rowan, que j'ai tenu. Il est venu en Angleterre et s'est occupé de ce dont il fallait s'occuper, et ensuite je suis restée chez Blanche pendant six mois. Il m'a fallu du temps pour retrouver mes marques. En fait je les cherche encore. Ça prend... Thad ? »

Courbé sur son volant, Thad sanglotait.

« Tu ne veux pas t'arrêter un moment sur le bas-côté ?

— Bonne idée. Excuse-moi, Feron. C'est juste que... Comment vais-je faire sans elle ? »

Bon, maintenant j'en suis certaine, pensa Feron. Et il veut que je le sache. Elle prit son cousin germain dans ses bras, le laissa pleurer tant qu'il voulut, et puis ils reprirent leur route.

« L'infirmière de jour va bientôt partir, l'informa Thad. Celle de nuit arrive à sept heures. Je te dépose et je rentre chez moi. J'y dors encore. »

Couchée dans la chambre de Ritchie sur un lit médicalisé surélevé, Merry semblait dormir. Le turban soigneusement arrangé rappela à Feron le foulard que Merry portait, bas sur son front, quand elles avaient déjeuné au Neuse River Café. L'infirmière la laissa au chevet de son amie. L'angoisse ressentie à l'idée de l'état dans lequel elle la trouverait s'effaça. Merry était plus petite, et terriblement maigre, pâle, mais pas grise, ni rien de ce genre. Elle portait un pyjama repassé, qui, Feron l'aurait parié, avait autrefois appartenu à Ritchie. Elle se sentait maintenant surtout reconnaissante de pouvoir rester tranquillement assise là, accordant sa respiration à celle de Merry.

Enfin les yeux s'ouvrirent. « J'étais en train de rêver que tu étais là, murmura Merry.

— Oui, je suis là. Je peux te toucher ?

— Mon côté droit n'est pas... » Merry tendit sa main gauche pour attraper celle de Feron. « Combien de temps peux-tu... ?

— Je resterai aussi longtemps que tu le voudras.

— Mais ta récolte ?

— Quoi ? Ah oui, celle en Espagne ? Je la verrai plus tard dans le film. On le regardera peut-être ensemble.

— Peut-être... » Les yeux se refermèrent.

Cette fois Feron avait la chambre d'en haut, qui avait été celle de Merry et Jack. Dehors, le soleil de fin d'après-midi était encore fort. De cette fenêtre on le voyait taper sur les toits argentés du nouveau lotissement. Les Chênes quelque chose. Feron détestait que sa mémoire lui fasse défaut, ce qui arrivait de plus en plus souvent. Les arbres récemment plantés étaient encore trop jeunes pour cacher le haut des nouvelles maisons. Feron plissa

les yeux et essaya de remplacer ces dernières par les grands champs de tabac d'autrefois qu'elle n'avait jamais vus.

(« Partout, des champs à perte de vue...

— Si j'étais venue pendant ces vacances de Noël 1958, comment aurait-ce été ?

— Tout aurait alors été labouré. Un horizon de sol glaiseux soutenant le ciel. Je ne sais pas si, à l'époque, j'en voyais la magnificence. C'était pour moi beaucoup d'hectares et de responsabilités. »)

Mi-août, à perte de vue dans les champs d'autrefois, l'or des feuilles maintenant prêtes pour la récolte, comme sur la photo de couverture du magazine qui avait publié l'article de Merry sur Stephen Slade.

Josie avait encore plusieurs heures à attendre avant de s'envoler vers l'Espagne. Un jour, Feron, assise au sein d'une salle plongée dans le noir, regarderait le tabac d'Estrémadure être engrangé et, dans une vieille ferme, un homme et une femme trouver un mode de vie.

Elle comprit qu'elle comptait sur Josie pour replâtrer son mal conçu *Mr. Blue*, ou tout au moins l'exprimer sous un nouvel éclairage. Will disait que les artistes du Moyen Âge s'évertuaient à copier ou embellir des sujets anciens. (« Produire quelque chose d'original n'était absolument pas leur but. »)

« Elle est tombée amoureuse de lui, avait dit Merry de Mrs. Blue. Mais elle pense qu'elle perdra son pouvoir si elle le lui fait savoir. »

« Tu te souviens de “September Song”, Merry ?

— J’adorais cette chanson. »

Elles étaient assises sur la véranda ouest. Jusque-là, la combinaison bien proportionnée de médicaments semblait fonctionner ; Merry avait mis un pantalon et une chemise trop grande pour elle, et un foulard de soie remplaçait le turban de la nuit. Elle avait drapé ses épaules de la couverture de l’armée de l’air de Ritchie. Elle avait tout le temps froid, disait-elle. Une belle journée se préparait. Un léger brouillard s’élevait au-dessus du pré. Les chevaux n’étaient pas encore sortis.

« Cuervo disait qu’elle était au hit-parade quand il est arrivé à New York en 1958.

— Quand toi et moi étions à Lovegood.

— Il n’avait que quelques années de plus que nous et déjà un livre publié en deux langues !

— Cette chanson était... »

Feron attendit que Merry trouve ses mots. Attendre était ce pour quoi elle était venue, non ?

« ... elle était triste, dit Merry. Mais d’une tristesse qui fait du bien.

— Je comprends ce que tu veux dire. Nous aimions tellement les histoires et les chansons empreintes de cette “tristesse qui fait du bien”. Pourtant, même quand elle passait dans *Our Best to You*, après l’extinction des feux, tu voulais qu’on coupe la radio.

— Mmh... »

Ce qui pouvait signifier « Oui, je me le rappelle », ou être aussi bien une façon polie de dire que les personnes encore attachées à la vie, en bonne santé comme Feron, tenaient toujours à évoquer des anecdotes personnelles appartenant à leur passé.

Souvent, le regard de Merry se perdait dans l'espace infini. Comme si elle se mettait à distance de ce qui l'entourait, même de Feron. Ce devait être cette distance qui avait fait dire à Thad que, quoi qu'il lui arrive, elle était prête à l'affronter. (« Mais pour ceux qui l'entourent, c'est plutôt dur. »)

Et ensuite, Merry disait soudain quelques mots sur ce qui se passait en elle. Comme le jour où Feron avait remarqué qu'elle essayait de bouger sa main droite, sans grand succès.

« Tu as besoin de quelque chose ?

— Non, merci. J'écris mon livre, seulement c'est difficile.

— Quel livre ?

— Celui sur toi et moi.

— Tu en es où ?

— Assez loin.

— Tu as envie d'en parler ?

— Je le construis par petits morceaux, comme les textes que j'envoyais à Miss Petrie.

— Et de quoi parle le petit morceau auquel tu travailles en ce moment ?

— Je passe tout le temps de l'un à l'autre, c'est difficile de m'y retrouver. »

Feron fit la connaissance du groupe qui entourait et soutenait Merry. Il y avait l'élégante Lavonne Blake, directrice des pompes funèbres. Sa fille Rachel, qui avait aidé Feron à préparer sa lecture du chapitre 8 de *l'Épître aux Romains* pour l'enterrement de Blanche. (« Un ton égal et sans pathos, les mots parleront d'eux-mêmes. ») Sœur Simone, qui devait approcher les quatre-vingt-dix ans et avait fabriqué le turban qui, la nuit, bandait la tête de Merry. Elle portait elle aussi des turbans colorés, ainsi que de grandes boucles d'oreilles créoles et, si Merry le lui demandait, elle chantait pour

l'endormir. Et Dedra, infirmière anesthésiste, à qui Feron s'adressait pour les questions d'ordre médical.

« Qu'est-ce exactement qu'une convulsion cérébrale ? Une attaque ?

— Une convulsion cérébrale est provoquée par des décharges électriques inhabituelles dans le cerveau. Et une attaque par un problème vasculaire.

— Laquelle est pire ?

— Elles sont toutes les deux graves. Et une attaque peut être suivie d'une convulsion. Pour Merry, ils ont dit qu'il y avait d'abord eu une attaque, puis une convulsion.

— Donc c'est à cause de l'attaque que son côté droit... ?

— Très probablement. Quoiqu'une convulsion pourrait avoir le même effet. Il y a énormément de choses que nous ne savons pas de façon certaine. C'est le plus important de tout ce que j'ai appris en vingt-trois ans de pratique infirmière, oui, énormément de choses que nous ne savons pas de façon certaine. »

Corinne avait des arrière-petits-enfants, elle brodait des bannières pour l'église et préparait des gâteaux renversés à l'ananas, qu'elle laissait refroidir sur la table, afin que chacune puisse se servir quand elle en aurait envie.

Tabitha, l'organiste, faisait elle aussi la cuisine : macaroni au fromage, que tout le monde aimait, et riz au lait, à peu près la seule nourriture que Merry avalait.

Le groupe dans son ensemble traitait Feron en invitée respectée, dont leur chère Merry avait réclamé la présence. Feron était sûre que Lavonne se considérait comme la meilleure amie de Merry, mais Feron savait aussi qu'elle avait tendance à voir de la compétition partout.

Merry la regardait. « Tu as changé, Feron.

— Ah, comment ça ? »

Merry attendit que viennent les mots qu'elle cherchait. « Tu es... plus proche. »

« Je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau que le chant de cet oiseau ? Quel est-il ?

— Un roitelet de Californie, je crois. Jack saurait te répondre sans hésitation. »

La main droite entravée de Merry bougeait régulièrement sur sa cuisse.

« Tu écris ? » Feron mourait d'envie d'en savoir plus sur le livre de Merry.

« Écoute, Feron...

— Oui ?

— Si un jour tu veux écrire sur une mère qui perd son nouveau-né, je veux que tu racontes...

— Que je raconte... ?

— Chaque âme est unique. Alors assure-toi de... »

Feron attendit.

« Chaque enfant est son propre présent. C'est un peu vague, non ?

— Non.

— Si. Ce que je veux te dire c'est que, quand Paul est né, après qu'il est sorti de mon corps nous nous sommes regardés dans les yeux. J'ai rencontré l'individu qu'il était. C'est là dès la naissance... la personnalité de chacun, comme aucune autre avant ou après... pas seulement un bébé ! Tu comprends ?

— Oui.

— Essaie d'intégrer ça. C'est important. Au cas où je ne finirais pas... »

La main entravée de Merry se démenait, mais sur un rythme différent.

« Tu écris ?

— Je vérifie ma liste. Pour voir si je n'ai oublié personne. Rachel Blake va avoir... quel est le mot poli pour “de l'argent” ?

— Un legs ?

— Merci. Ézéchiél, une nouvelle salle. Ta tante Blanche m'en a donné l'idée. Que puis-je te laisser ? S'il te plaît, ne dis pas “rien”, comme ton cousin Thad.

— J'aimerais avoir un de tes carnets, si tu les as gardés.

— Prends-les tous. Ils sont dans le placard de... là où tu dors.

— Je les conserverai précieusement.

— Je voulais te dire autre chose, mais j'ai oublié. Je suis vraiment heureuse que tu veuilles mes carnets. »

OceanofPDF.com

51

La combinaison bien proportionnée de médicaments avait perdu sa magie. Merry ne s'habillait plus et ne boitillait plus jusqu'à la véranda. Merry dormait. Dedra, l'infirmière anesthésiste, dit à Feron que la nature suivait son cours.

En haut, dans la vieille ferme des Jellicoe, une nuit Feron entendit des gémissements plus douloureux et de violents vomissements. Puis l'infirmière, une nouvelle, demander s'il ne fallait pas la renvoyer à l'hôpital, et une voix sévère, qui semblait être celle de Lavonne, réciter une liste de non : non, on n'appelle pas le 911, non, pas d'ambulance... Et ensuite, téléphonez au médecin de soins palliatifs. Feron entendit les mots « ... elle meurt... » et elle allait descendre, quand Merry gémit encore. Elle était toujours là.

Le lendemain, il y avait une perfusion et ce qu'ils appelaient la « pompe antidouleur », que la patiente pouvait presser lorsqu'elle n'en pouvait plus.

Quand elle allait marcher, Feron restait à portée de vue et d'ouïe, au cas où on l'appellerait.

Rachel donna à Feron une copie de la liste des gens dont Merry aurait aimé qu'ils assistent à ses funérailles. Avec leurs coordonnées. En la parcourant, elle vit le nom de la doyenne Fox. « Je vous aiderai à les appeler », dit-elle à Rachel.

Derrière la fenêtre de Feron, le ciel nocturne était étonnamment rempli d'étoiles. Comment pouvait-il y en avoir tellement plus que d'habitude ?

Feron plissa les yeux, essayant de donner un sens à cette impression. Tout en bas, les étoiles semblaient se fondre dans le paysage. Elle avait appris la patience, aussi regarda-t-elle encore et encore, jusqu'à ce qu'elle comprenne. C'étaient les lumières des fenêtres les plus hautes du lotissement, de l'autre côté des arbres.

Feron était assise à côté du lit de Merry. Il y avait toujours quelqu'un à son chevet. Merry ne dormait pas, pourtant ses yeux restaient fermés.

Dans la maison, le temps avait pris une nouvelle forme. Il semblait s'étirer interminablement. Ainsi qu'elle en avait pris l'habitude, Feron chercha à accorder sa respiration à celle de Merry.

Les yeux s'ouvrirent. Exactement comme le soir où Feron était arrivée.
« Tu es là, murmura Merry.

— Oui, je suis là, dit Feron.

— Je ne délire pas.

— Non, tu ne délires pas.

— Je sais que tu es vraiment là.

— Je suis vraiment là », dit Feron, en prenant dans les siennes la main droite affaiblie de son amie. Elle se souvint que c'était ce que Merry avait fait dans la chapelle de Lovegood où résonnait le « *Jamais, oh non jamais je ne l'abandonnerai* » de l'hymne universitaire, devant croire que Feron pensait à sa mère disparue, alors que Feron regrettait et désirait une chose sur laquelle elle ne pouvait pas mettre de nom.

Un long et doux silence s'installa entre elles.

« Je me souviens maintenant..., murmura Merry, de ce que j'ai oublié de te dire. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, Merry. »

Susan Fox, Doyenne émérite
Dinwiddie House

7 Janvier 2001

Chère Feron,
Que dire ?

Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour honorer votre générosité en mémoire de Merry. Mais d'abord je dois vous donner les dernières nouvelles de Lovegood.

Après avoir survécu au passage dans le deuxième millénaire de notre ère sans apocalypse ni panne générale du système informatique, extinction du réseau électrique et effondrement de notre civilisation, nous venons de terminer la première année de ce nouveau siècle, marquée par ces désastreuses élections, les recomptes des voix et une décision contestée qui, je le crains, risque de se répercuter sur les prochaines décennies.

Je suis toujours vivante et saine d'esprit, comme mon ami Mr. Peeler, que vous avez rencontré lorsqu'il m'a accompagnée à l'enterrement de Merry en septembre 99. Sa femme, notre ambitieuse présidente, continue de se surpasser par les changements et les améliorations qu'elle apporte. Lovegood est en train de devenir, non sans douleur, une université mixte, dotée d'un nouveau nom, et qui offrira des cours du soir. Une équipe juridique et une agence de relations publiques, toutes deux parmi les meilleures, sont à l'œuvre et préparent le grand chambardement pour juin prochain. Le 1^{er} septembre 2001 Lovegood College ouvrira ses portes en tant qu'université Horace Lovegood.

Il y a aussi eu, à bas bruit, une frénétique remise en question de notre devise. Dans *Esse quam videri*, la notion d'objectif à atteindre ne disparaissait-elle pas ? Nous avons passé quelques mois hasardeux pendant lesquels les membres du conseil d'administration ont cherché une nouvelle formule digne de nos ambitions. Ils sont tombés d'accord pour que « Désirer et atteindre » remplace « Être plutôt que paraître », mais la traduction latine, *Aspirare et merere*, ne sonnait pas bien. Finalement toutes ces folies ont pris fin après que plusieurs de nos donateurs les plus importants, dont un ancien sénateur et un en exercice, nous ont rappelé que *Esse quam videri* était, et avait toujours été, la devise de l'État.

Winifred Darden disait souvent que le secret de l'extraordinaire fonds de dotation de Lovegood pouvait être exprimé par l'acronyme « GET », obtenir : G comme gratitude, E comme enclosure, T comme tradition. Je me demande ce qu'elle aurait pensé de notre nouvelle appellation. Probablement quelque chose comme « Estimons-nous heureuses qu'ils aient gardé Lovegood dans cette désignation, et d'avoir toujours nos colonnes doriques et la reconnaissance de nos anciennes ».

Ce qui me ramène à votre proposition de financement d'une série de conférences. Mr. Peeler et son fils ont fait les comptes et conclu que votre versement initial suffirait à couvrir les frais d'une première séance Meredith Jellicoe Rakestraw en mai 2002.

Je laisserai cependant votre offre généreuse et le chèque qui l'accompagne dans un tiroir jusqu'à ce que vous me répondiez. Vous serez peut-être moins enthousiaste à l'idée que votre don aille à l'université Horace Lovegood plutôt qu'à votre ancien Lovegood College.

Je suis heureuse que votre réalisatrice soit enfin contente des rushes de ce qui est maintenant *Mrs. Blue*. Avec Mr. Peeler j'ai regardé sur internet à quoi ressemblait l'Estrémadure. Quel endroit magnifique et préservé. Je ne savais pas que les Espagnols étaient d'importants producteurs de tabac.

Parce que vous m'avez demandé si nous avions une copie de notre reconstitution historique dont vous avez besoin pour votre roman en cours, je me suis mise à explorer la riche réserve de documents préservés par Winifred Darden. Ce qui m'a permis de découvrir les paroles de l'hymne des Filles et Petites-Filles, et d'autres trésors qui vous intéresseront peut-être. Je les ai tous scannés. Sur le CD que je vous envoie ci-joint, vous trouverez aussi la version de Mahalia Jackson de « My God is Real », que Sœur Simone a chanté pour l'enterrement de Merry. Une façon de partager de nouveau avec vous au moins un peu de l'atmosphère inoubliable de cette journée. Sur le chemin du retour, Mr. Peeler a dit que de vous avoir mises

Merry et vous dans la même chambre montrait une connaissance affûtée des jeunes filles. J'ai répondu que nous en avions parlé avec Winifred, et que cela était dû en partie à l'expérience, en partie au destin et peut-être à un apport de cette essence indéfinie que parfois nous qualifions de grâce.

J'ai hâte que vous ayez fini ce que vous appelez votre roman de l'amitié. Je ferai tout mon possible pour rester une lectrice lucide jusqu'à ce qu'il arrive entre mes mains.

(Votre réalisatrice prend peut-être un risque avec un film muet, mais je l'en félicite. Nous avons tous besoin de silence, de simplement rester assis dans une salle sombre à regarder des êtres humains vivre, travailler et découvrir leurs affinités sans avoir recours aux mots. Comme vous, je trouve très intéressant qu'une version féminine de Barbe-Bleue contienne une histoire d'amour sous-entendue. J'aime le nouveau titre.)

Faites-moi savoir ce que vous pensez à l'idée d'une donation à l'université Horace Lovegood. Si vous en êtes toujours d'accord, nous pourrions mettre les choses en route assez rapidement.

Bien à vous,

Susan Fox
Doyenne émérite,
Lovegood College

REMERCIEMENTS

Je remercie la professeure Bes Stark Sprangler qui m'a appris ce qu'il fallait savoir sur le monde du tabac, en particulier du point de vue d'une enfant qui y a grandi alors que le tabac était encore « roi » et a vécu jusqu'à une époque où tout le monde sait qu'il tue.

Je remercie Evie Preston, qui me renvoie toujours la balle quand je me pose des questions sur ce que je n'ai pas encore écrit.

Je remercie Rob Neufeld, qui a édité les tomes 1 et 2 de *The Making of a Writer* et est en train de terminer *The Art of Becoming : Gail Godwin's Contribution to Literature*.

Je remercie Robb Forman Dew, qui est depuis trente-sept ans le fidèle et perspicace lecteur de mes manuscrits en cours.

Je remercie Moses Cardona, mon agent, qui lit avec son cœur et me dit toujours la vérité.

Je remercie Nancy Miller, qui a édité huit de mes livres, fictions et essais. Cette fois, nous n'avons pas seulement conversé, mais nous nous sommes aussi senties suffisamment libres pour exécuter une petite danse ayant produit des scènes qui, sans cela, n'apparaîtraient pas dans ce roman.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicace

PREMIÈRE PARTIE

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

DEUXIÈME PARTIE

14

15

16

17

18

19

TROISIÈME PARTIE

20

21

22

23

24

QUATRIÈME PARTIE

25

26

27

28

29

CINQUIÈME PARTIE

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

Remerciements

Copyright

Présentation

De la même autrice

Achevé de numériser

OceanofPDF.com

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

5, rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07

joellelofeld@yahoo.fr

Titre original : *Old Lovegood Girls*

Gail Godwin, 2020, en accord avec John Hawkins & Associates, Inc., New York.
Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.

Couverture : Photo © Robin Macmillian / Trevillion Images (détail).

OceanofPDF.com

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Hélène Dumas

ROMAN

Quand Susan Fox, directrice de l'école de filles Lovegood, choisit la radieuse Meredith Jellicoe pour partager la chambre de Feron Hood, elle a l'intention de faire oublier à cette dernière le passé traumatique auquel elle vient d'échapper. En fait, elle crée un lien puissant entre les deux jeunes filles, cimenté par un cours de littérature et d'écriture suivi en commun. Cette relation ne se brise ni quand Meredith doit prendre en catastrophe la tête de la plantation de tabac familiale suite à la mort de ses parents, ni quand Feron part faire sa vie à New York et y publie un livre, puis deux, puis trois. Au fil des années, ces deux femmes que tout sépare maintiennent ce lien sacré de sororité, qui leur permet de puiser l'une dans l'autre la force dont elles ont besoin pour avancer.

Dans un livre plein de finesse et de modernité, Gail Godwin peint deux épopées féminines qui se lisent en miroir. Meredith et Feron ne se rencontrent que très rarement, mais sont indispensables à la vie l'une de l'autre. Gail Godwin semble disséquer une amitié, deux cœurs, deux intelligences, avec un brio maîtrisé.

GAIL GODWIN a écrit plus d'une douzaine de romans salués par la critique, dont *Une mère et ses deux filles* (Presses de la Renaissance, 1983), *Flora* et *Villa Chagrin* (Éditions Joëlle Losfeld, 2014 et 2020). Elle a été trois fois finaliste du National Book Award. Elle est aussi l'auteur de *Publishing : A Writer's Memoir* et de *The Making of a writer : Journals*. Elle a reçu les bourses de la Fondation Guggenheim et du Fonds national pour les arts et été primée par l'Académie américaine des arts et des lettres. Elle vit à Woodstock, dans l'État de New York.

OceanofPDF.com

De la même autrice chez le même éditeur :

Flora, 2014.

Villa Chagrin, 2020.

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Parce que c'est nous de Gail Godwin
a été réalisée le 21 février 2023
par les Éditions Joëlle Losfeld.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072967504 – Numéro d'édition : 402550).

Code Sodis : U41427 – ISBN : 9782072967528 – Numéro d'édition : 402552.

Le format ePub a été préparé par Entre lignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com